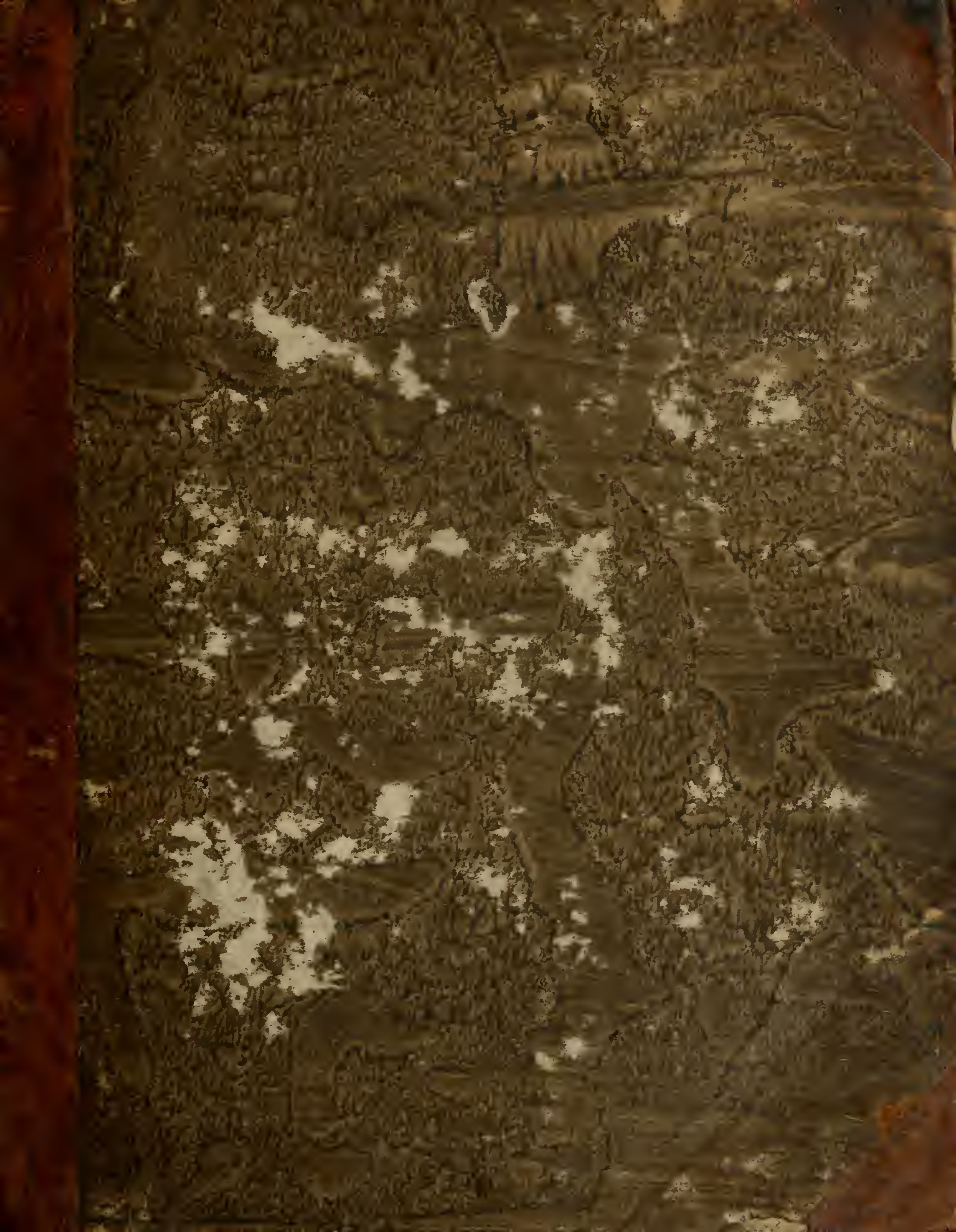
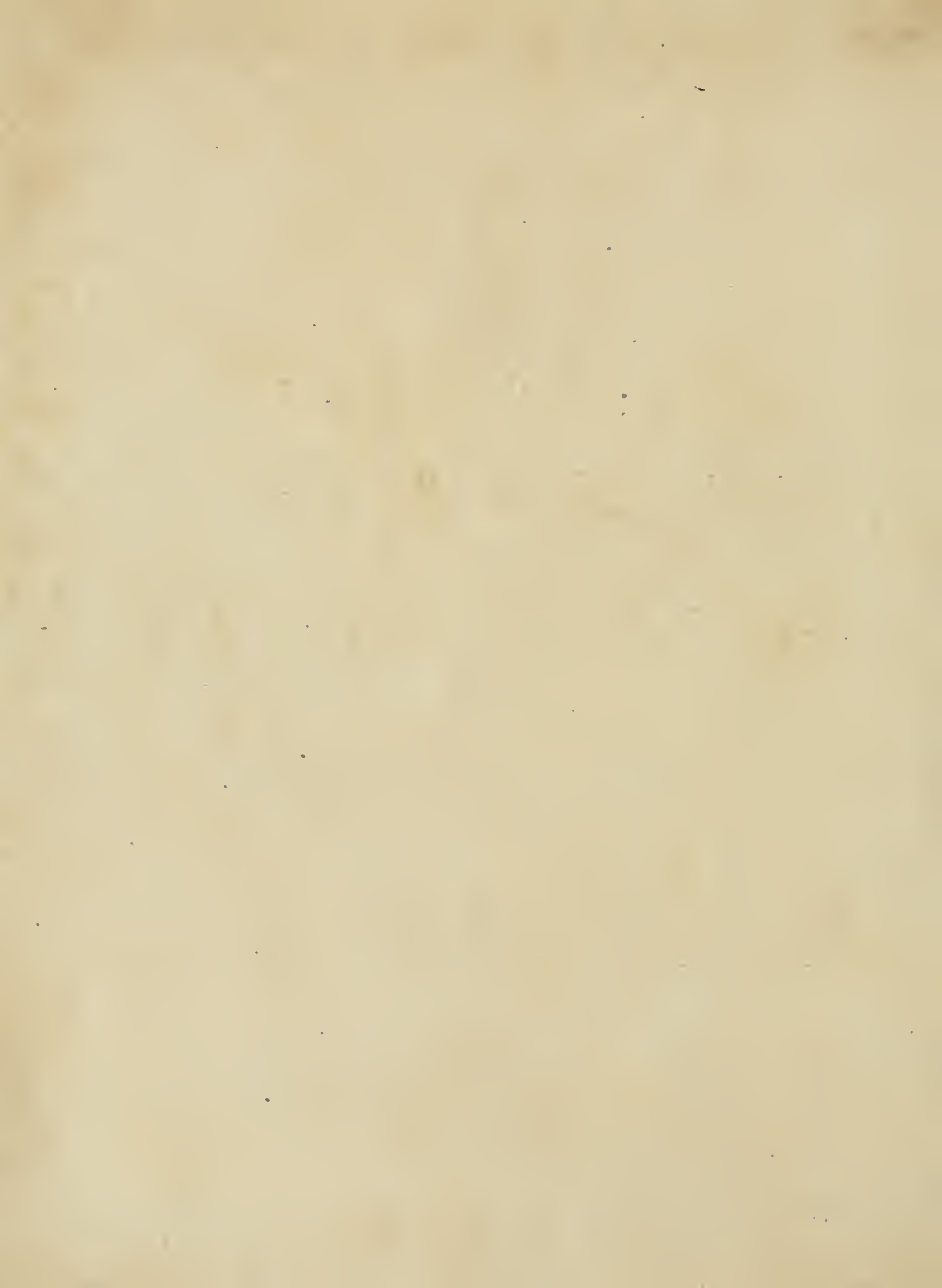
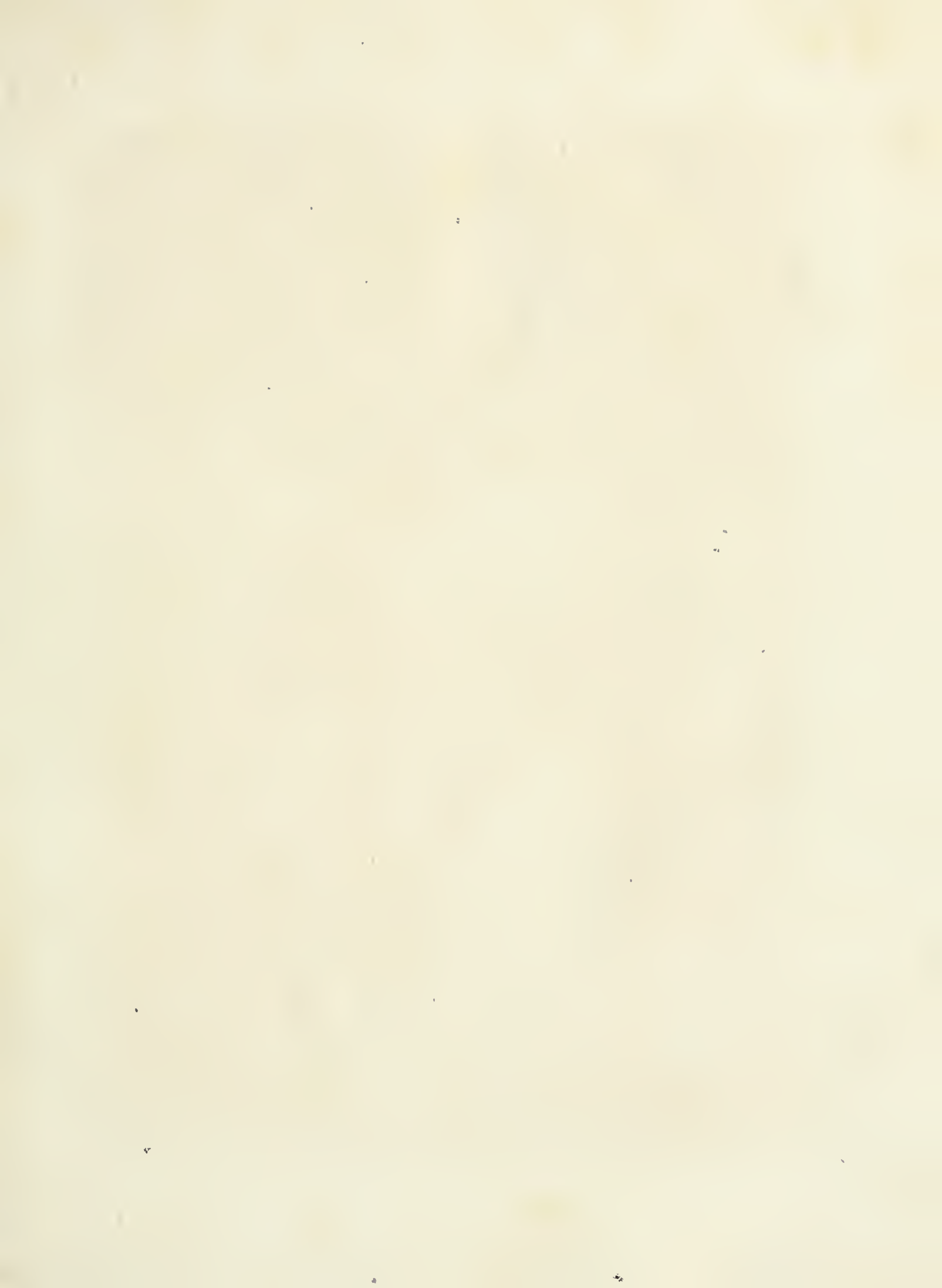


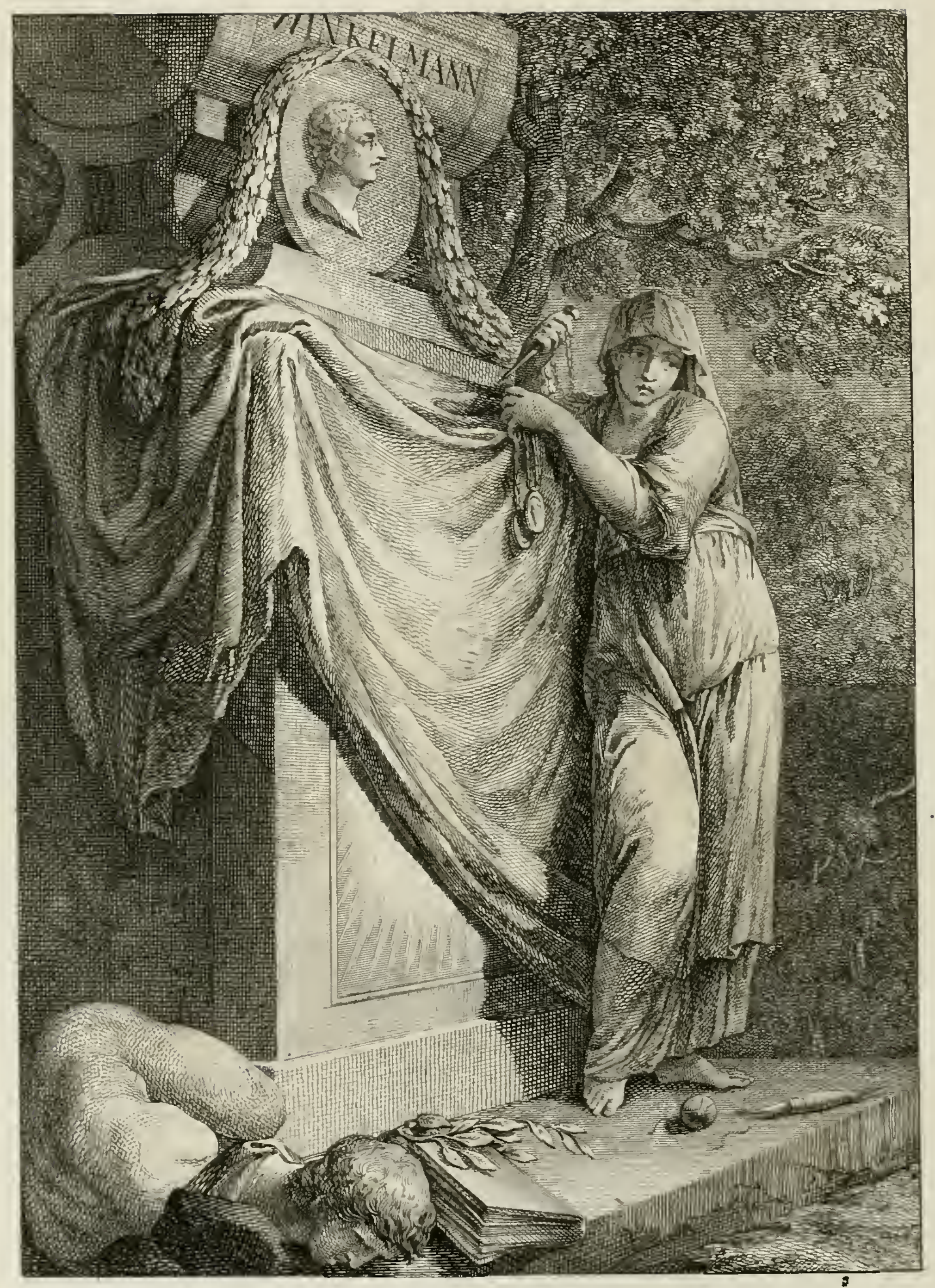






HISTOIRE
DE
L'ART
DE
L'ANTIQUITÉ
PAR
M. WINKELMANN.





Oeser inv.

HISTOIRE
DE
L'ART
DE
L'ANTIQUITÉ

PAR

M. WINKELMANN

TRADUITE DE L'ALLEMAND

PAR

M. HUBER.

TOME PREMIER.



A LEIPZIG,

CHEZ L'AUTEUR ET CHEZ JEAN GOTTL. IMMAN. BREITKOPF,

M. DCC. LXXXI.



A SON ALTESSE

LÉOPOLD-FRÉDÉRIC-FRANÇOIS

PRINCE

D'ANHALT-DESSAU.

MONSEIGNEUR

En faiſant hommage à Votre Alteſſe de l'Hiſtoire de l'Art ſous cette nouvelle forme, je ne fais que remplir les intentions de mon Auteur & ſuivre les inclinations de mon cœur. Les principes renfermés dans cet ouvrage vous ſont connus. C'eſt en vous ſervant de guide à Rome dans l'inſpection des chefs-d'œuvres de l'Art antique, que Winkelmañ les a développés & conduits à leur perfection. Senſible aux marques d'eſtime & de confiance que vous lui avez témoignées, & plein d'admiration pour tant de rares qualités dont il n'avoit encore vu que l'aurore, il a peint dans ſes lettres à ſes amis les ſentimens de vénération que vous ſûtes lui inſpirer. Pénétré des mêmes ſentimens pour Votre Alteſſe, je ne céde à Winkelmann qu'en talens. Les bontés dont elle a toujours daigné m'honorer, ont été pour moi un puiſſant motif d'encouragement pour entreprendre & pour exécuter cet ouvrage. Indépendamment de ce goût éclairé qui

brille

brille dans tous les monumens de l'Art auxquels vous avez donné l'existence, vous possédez, Monseigneur, ce bien précieux qui releve le prix de l'homme & qui forme le mérite du Prince, celui d'être aimé de ceux qui vous approchent & d'être chéri de vos sujets. Témoin plus d'une fois de ce doux spectacle, je n'ai pu le voir sans y prendre la part la plus vive. C'est à Wœrlitz, lieu de plaisance créé par vos soins, qu'on admire ce goût solide, indépendant de la mode & qu'on est enchanté de ces vertus sociales qui gagnent les cœurs: c'est-là que son Altesse Royale, Madame la Princesse, est simplement la Dame du château, pleine de bontés pour ceux qui viennent voir ce charmant séjour. — Mais ici la crainte arrête l'effusion de mon cœur: je sais qu'à cette Cour on hait tellement l'adulation que même la plus juste louange court risque de passer pour une flatterie.

Je suis avec le plus profond respect

MONSEIGNEUR

DE VOTRE ALTESSE

le très-humble & très-obéissant serviteur

HUBER.

PRE-



PREFACE DE L'AUTEUR.

L'Hiſtoire de l'Art de l'Antiquité, que je donne au public, n'eſt pas une ſimple narration chronologique des révolutions qu'il a éprouvées. Je prends le mot D'HISTOIRE *dans la ſignification la plus étendue qu'il a dans la langue Grecque, mon deſſein étant de donner le précis d'un ſyſtême de l'Art. C'eſt ce que j'ai tâché d'exécuter dans les deux premiers volumes de cet ouvrage, en traitant de l'Art des peuples anciens. Dans le premier volume, après avoir parlé de l'origine de l'Art chez les différentes nations qui l'ont cultivé, je diſcute en particulier celui des Egyptiens & des Etruſques. Dans le ſecond, je traite ſpécialement de l'Art des Grecs, comme faiſant l'objet principal de tout l'ouvrage. Le troiſieme volume renferme l'Hiſtoire de l'Art dans le ſens le plus ſtrict; c'eſt l'hiſtoire du ſort qu'il a éprouvé par rapport aux circonſtances extérieures, principalement chez les Grecs & les Romains. Mais je me ſuis ſurtout propoſé pour but dans tout cet ouvrage, de diſcuter l'eſſence même de l'Art. Confor-*

mément à ce plan, l'Hiſtoire des Artiſtes n'y entre que pour peu de choſe, & l'on y chercheroit en vain les notices hiſtoriques, compilées par d'autres. Quant aux monumens de l'Art, capables de répandre du jour ſur ce ſujet, j'ai eu grand ſoin de les indiquer, ſurtout dans le troiſieme volume.

L'objet d'une Hiſtoire raiſonnée de l'Art eſt de remonter jusqu'à ſon origine, d'en ſuivre les progrès & les variations jusqu'à ſa perfection, & d'en marquer la décadence & la chute jusqu'à ſon extinction. Une Hiſtoire de l'Art conçue dans ces principes doit faire connoître les différens ſtyles & les divers caracteres des peuples, des tems & des Artiſtes: elles doit conſtater les faits, autant qu'il eſt poſſible, par des monumens de l'Antiquité parvenus jusques à nous.

Il a paru quelques ouvrages ſous le titre d'Hiſtoire de l'Art; mais l'Art y a eu peu de part. Les Auteurs de ces ouvrages, n'ayant pas ſuffiſamment étudié leur matiere, n'ont pu nous donner que des redites. Il eſt peu d'Ecrivains qui nous faſſent connoître l'eſſence même de l'Art. La plupart de ceux qui traitent des Antiquités ne diſcutent que les parties qui prêtent à faire briller leur érudition. Quand ils parlent de l'Art, ils le font toujours de façon, qu'ils ſe répandent en éloges généraux, ou qu'ils fondent

dent

dent leur jugement ſur de faux principes. Telle eſt l'Hiſtoire de l'Art par le Monnier, & la Traduction des derniers livres de Pline, connue ſous le titre d'Hiſtoire de la Peinture ancienne par Durand. Nous rangerons dans la même claſſe, le Traité Anglois de la Peinture ancienne de George Turnbull. Ciceron nous apprend qu'Aratus avoit fait un fameux Poëme ſur l'Aſtronomie, ſans ſavoir les élémens de cette ſcience; mais je doute qu'un Grec même fut en état d'écrire dignement de l'Art, ſans en avoir une connoiſſance raiſonnée.

On chercheroit vainement des notions de l'Art dans les ouvrages ſomptueux qui ont paru jusqu'ici & qui renferment les deſcriptions des anciennes ſtatues. La deſcription d'une ſtatue doit énoncer les raiſons pourquoi elle eſt belle & indiquer le caractériſtique du ſtyle. Il faut par conſéquent connoître les parties de l'Art avant de pouvoir en apprécier les productions. Mais dans quel ouvrage trouve-t-on indiqué en quoi conſiſte la beauté d'une ſtatue? Quel Savant judicieux l'a examinée avec les yeux d'un Artiſte éclairé? La plupart de nos deſcriptions de ce genre ne valent guere mieux que celles de Calliſtrate: ce Sophiſte ſuperficiel auroit pu décrire dix fois plus de ſtatues qu'il n'a fait, ſans jamais en avoir vu une ſeule. Nos idées ſe rétré-

 ciſſent

ciſſent à la lecture de la plupart de ces deſcriptions: ce qui étoit grand devient petit.

Rapporte-t-on une production Grecque, ou un prétendu ouvrage Romain, on ſe décide communément d'après la draperie, ou d'après la bonté du travail. Un manteau ajuſté ſur l'épaule gauche de la figure, doit prouver que l'ouvrage eſt de la main d'un Grec, & même fait en Grece (1). *Ne s'eſt-on pas aviſé d'aller chercher la patrie du Maître de la ſtatue de Marc-Aurele dans la touffe de crin ſur la tête du cheval? Comme on y a trouvé quelque reſſemblance avec une chouette, on s'eſt imaginé que le Statuaire s'étoit ſervi de ce ſigne pour indiquer Athene ſa patrie* (2). *Dès qu'une bonne figure n'eſt pas habillée en Sénateur, elle s'appelle figure Grecque; nous avons pourtant des ſtatues ſénatoriales par des Maîtres Grecs dont on ſait le nom. Un grouppe de la Villa Borgheſe porte le nom de Coriolan avec ſa mere. D'après cette ſuppoſition on conclut que cet ouvrage a été fait du tems de la République* (3), *& dans cette idée on le trouve plus médiocre qu'il ne l'eſt en effet. Et parce qu'on a nommé figure Egyptienne une ſtatue de*

(1) Fabretti, Inſcript. p. 400. N. 293.

(2) Pinaroli, Rom. Ant. mod. P. I. p. 106. Spectat. v. 3.

(3) Ficoroni, Rom. Ant.

de marbre de la même Villa, on trouve le vrai ſtyle Egyptien dans la tête (1), *qui eſt de bronze & qui n'indique rien moins que ce ſtyle. Il y a plus, c'eſt que cette tête, ainſi que les mains & les pieds, pareillement de bronze, eſt un ouvrage du Bernin. Voilà ce qui s'appelle traiter l'architecture d'après le bâtiment. C'eſt avec tout auſſi peu de fondement qu'on a donné le nom du jeune Papirius avec ſa mere, au fameux grouppe de la Villa Ludoviſi* (2). *Cette dénomination gratuite, reçue ſans contradiction, n'a par manqué de faire dire bien des abſurdités: l'Abbé Dubos trouve dans la phyſionomie du jeune homme un ſourire malin* (3), *dont en vérité l'original n'indique pas la moindre trace.*

Il ne ſuffit pas, lorsqu'on aſſigne le premier rang à une ſtatue, d'imiter le ton tranchant du Bernin qui nous donne la figure mutilée de Paſquin pour la plus belle figure de l'Antiquité (4). *Quand on avance de ces choſes, il faut motiver ſon jugement. Il auroit pu tout auſſi bien nous donner la* META SUDANTE *devant le Colliſée pour un modele de l'Architecture ancienne.*

(1) Maffei, ſtat. ant. n. 79.

(2) Ibid. n. 63.

(3) Réfl. ſur la Poëſ. & la Peint. T. 1. p. 399.

(4) Baldinucci, vit. di Bern. p. 72. Bern. vita del Caval. Bernini p. 13.

Il en eſt d'autres qui n'ont eu beſoin que d'une ſeule lettre pour nous nommer hardiment le Maître (1). *Un de ces ſoi-diſans Connoiſſeurs, après avoir paſſé ſous ſilence les noms des Artiſtes de pluſieurs ſtatues, & en particulier de Papirius & de ſa mere, ou plutôt d'Oreſte & d'Electre, ainſi que du prétendu Germanicus de Verſailles, nous donne le Mars de Jean de Bologne de la Villa Médicis pour une ſtatue de l'Antiquité* (2): *mépriſe qui a déja égaré bien des Antiquaires* (3). *Un autre, au lieu de nous faire connoître une bonne figure, nous décrit une aſſez mauvaiſe ſtatue ancienne, ſavoir le prétendu Narciſſe du palais Barberini, & nous conte la fable de cet infortuné, épris de lui même* (4). *Tel eſt encore l'Auteur d'une deſcription de trois ſtatues du Capitole, de la Déeſſe* Roma, *& de deux Rois de Thrace captifs* (5): *cet homme nous donne contre toute attente une hiſtoire de Numidie. Les Grecs diroient ici: Leucon porte une choſe & ſon âne en porte une autre.*

Les deſcriptions des autres Antiques répandues dans les galeries de Rome & dans les maiſons de campagne de ſes environs, ne ſont guere propres à aug-

(1) Capac. Antiq. Campan. p. 10.
(2) Maffei, ſtat. ant. n. 30.
(3) Montf. Diar. Ital. p. 222.
(4) Tetii Aedes Barber. p. 185.
(5) Braſchius, de Trib. Statues, c. 15. p. 125.

augmenter nos connoiſſances de l'Art. Faites ſans réflexion, elles ſont plus capables de nous égarer que de nous inſtruire.

Richardſon, qui nous a donné une deſcription des édifices de Rome & de ſes environs, ainſi que des ſtatues qu'ils renferment, parle de toutes ces choſes comme un homme qui ne les auroit vues qu'en ſonge. Il a fait ſi peu de ſéjour dans cette capitale, qu'il y a pluſieurs palais qu'il n'a pas vu du tout, & qu'il y en a d'autres qu'il n'a vu qu'une ſeule fois, comme il l'avoue lui-même. Cependant ſon livre, malgré ſes défauts, eſt encore le meilleur que nous ayons dans ce genre. Il ne faut pas regarder de ſi près, s'il nous donne pour antique une peinture à freſque du Guide (1).

Les Voyages de Keysler, pour ce qui regarde les ouvrages de l'Art, ſoit de Rome ſoit des autres villes d'Italie, ne méritent pas même d'être cités: car il a copié les plus mauvais livres dans ce genre, ſurtout celui de Pinaroli.

Manilli a compoſé, avec beaucoup de ſoin, un livre particulier ſur les antiques de la Villa Borgheſe, & cependant il a paſſé ſous ſilence trois morceaux très-

(1) Traité de Peint. T. 2. p. 275.

très-remarquables. L'un est Penthésilée, Reine des Amazones qui arrive à Troie près de Priam auquel elle offre son secours; l'autre est Hébé qui, privée de sa fonction de présenter l'ambroisie aux Dieux, est prosternée aux pieds des Déesses & leur demande pardon, tandis que Jupiter a déja donné son emploi à Ganymede; le troisieme est un bel autel triangulaire sur lequel on voit représenté Jupiter à cheval sur un Centaure, morceau que personne avant moi n'avoit remarqué, parce qu'il est placé dans les voûtes souterraines du palais. J'ai publié ces trois morceaux dans mes Monumens de l'Antiquité (1).

Montfaucon, éloigné des trésors de l'Antiquité, a composé son ouvrage de réminiscence. Obligé de voir par les yeux d'autrui, il n'a pu juger que d'après les gravures & les dessins qui lui ont fait faire de grosses méprises. Hercule & Antée au palais Pitti à Florence, ouvrage du dernier rang & plus de moitié restauré, n'est rien moins à ses yeux (2), *& à ceux de Maffei* (3), *qu'un ouvrage de Polyclete. Il nous donne pour antique le Sommeil en marbre noir de la Villa Borg-*

(1) Monumenti Ant. ined. No. 11. 16. 137.

2) Antiqu. expl. T. 1. p. 361. Suppl. T. 1. p. 215.

(3) Stat. ant. N. 43.

Borghese (1), *morceau qui est de l'Algarde; un des grands vases faits aussi de marbre noir par Silvio de Veletri & placés à côté de la figure du Sommeil, est suivant lui un vaisseau destiné à contenir une liqueur soporifique* (2), *parce qu'il l'avoit trouvé gravé sur la même planche. Que de choses importantes il a passé sous silence! Il dit qu'il n'a jamais vu d'Hercule en marbre avec une corne d'abandonce; & pourtant la Villa Ludovisi nous offre ce Demi-Dieu en Hermès, ou en Terme de grandeur naturelle & avec cette corne qui est véritablement antique. On voit encore Hercule avec le même attribut sur une urne funéraire cassée* (3), *fragment trouvé parmi les débris des antiquités de la maison Barberini, qui ont été vendus il y a quelques années.*

Il y a de certaines erreurs des Antiquaires que l'approbation du public & la longueur du tems semblent avoir mis à l'abri de la réfutation. Le palais Giustiniani nous offre un monument rond de marbre, auquel on a donné la forme d'un vase au moyen de différentes additions, & lequel a été orné d'une Bacchanale en bas-relief. Cet ouvrage, publié par Spon, a été souvent gravé depuis & inséré dans plusieurs livres dont on se sert pour expliquer l'antique. Bien plus,

(1) Antiq. expl. T. 1. p. 365.
(2) Ibid.
(3) Descr. des Pier. gr. du Cab. de Stosch. p. 273.

plus, un lézard qui grimpe ſur un arbre a fait conjecturer que ce monument pouroit bien être de la main de Sauros, qui, de concert avec Batrachus, avoit conſtruit le portique de Métellus, & toutefois le travail eſt inconteſtablement moderne. Il en eſt de même d'un vaſe que Spon décrit dans une diſſertation particuliere (1)*: tout Connoiſſeur de l'antique & tout homme de goût voit d'abord que c'eſt une production moderne.*

La plupart des mépriſes des Savans en fait d'Antiquités, proviennent du peu d'attention qu'ils apportent à diſcerner les réparations modernes: car il en eſt bien peu qui diſtinguent du véritable antique les parties ſubſtituées à celles qui manquoient.

Fabretti a voulu prouver par un bas-relief du palais Mattéi, repréſentant une chaſſe de l'Empereur Gallien (2)*, que dès-lors on étoit dans l'uſage de ferrer les chevaux à la maniere d'aujourd'hui* (3)*; & il n'a pas remarqué que le pied du cheval qui lui fournit ſa preuve eſt une reſtauration faite par un Sculpteur ignorant. Montfaucon, en voyant un rouleau, ou un bâton qui eſt moderne dans la main d'un prétendu Caſtor ou Pollux de la Villa Borgheſe, croit*

que

(1) Diſcours ſur une piece antique du cab. de Jacques Spon.

(2) Bartoli, Admiranda Ant. Tab. 24.

(3) Fabretti de column. Traj. C. 7. p. 225. Conf. Montfauc. Antiq. expl. T. IV. p. 79.

que ce ſont les loix des jeux dans les courſes des chevaux (1). *Selon le même Ecrivain, un rouleau pareil & auſſi moderne dans la main du Mercure de la Villa Ludoviſi, offre une allégorie difficile à expliquer. Triſtan, en diſſertant ſur la fameuſe Agathe de St. Denis, prend la courroie du bouclier que tient le prétendu Germanicus, pour des articles de paix* (2).

Whright (3) *regarde comme véritablement antique un violon dans la main d'un Apollon de la Villa Négroni, & il cite encore comme tel un autre violon que tient une petite figure de bronze conſervée à Florence & citée auſſi par Addiſſon* (4). *Whrigt croit défendre la réputation de Raphaël, en avançant que ce grand Peintre a pris la forme du violon qu'il fait tenir à Apollon dans ſon fameux tableau du Parnaſſe au Vatican, de la ſtatue en queſtion, que le Bernin n'a reſtaurée que cent cinquante ans après Raphaël. On auroit eu autant de raiſon de nous citer un Orphée avec un violon ſur une pierre gravée* (5). *C'eſt ainſi qu'on a cru voir, ſur l'ancienne voûte peinte du temple de Bacchus près de Rome, une petite figure tenant auſſi un violon* (6). *Pietre Sante Bartoli qui avoit deſſiné*

(1) Montfauc. Antiq. expl. T. 1. p. 297.

(2) Comment. hiſt. T. 1. p. 106.

(3) Obſerv. made in travels through France &c. p. 265.

(4) Remarks, p. 241.

(5) Maffei, Gemme T. 4. p. 96.

(6) Ciampini, vet. Monum. T. 2. Tab. 1. p. 2.

cette figure, reconnut ensuite sa méprise & effaça ce violon sur sa planche gravée, comme je le vois par l'épreuve qu'il a jointe à ses dessins coloriés d'après les peintures antiques qui se trouvent au cabinet du Cardinal Aléxandre Albani. Par un globe dans la main de la figure de César qui est au Capitole (1), *l'ancien Maître de cette statue, suivant l'interprétation d'un Poëte Romain de nos jours* (2), *a voulu désigner le desir du Dictateur de parvenir à l'autorité suprême; il n'a pas vu que les deux bras sont des restaurations modernes. Spence ne se seroit pas amusé à disserter sur le sceptre d'un Jupiter* (3), *s'il avoit remarqué que le bras est moderne & par conséquent le sceptre.*

Ceux qui publient des antiques devroient avoir l'attention d'indiquer les restaurations dans les planches gravées ou dans les explications des sujets. Il est certain que la tête du Ganymede de la galerie de Florence est assez mauvaise dans la planche gravée (4), *mais elle est encore plus mauvaise dans l'original. Combien cette galerie ne renferme-t-elle pas de têtes modernes sur des statues antiques, qu'on n'a jamais pris la peine d'examiner! Telle est entre autres la tête*

(1) Maffei, Stat. Ant. Tab. 15.

(2) Concorso dell' Acad. di St. Luca. an. 1738.

(3) Polymetis, Dialog. 6. p. 46. not. 3.

(4) Mus. Flor. T. 3. Tab. 5.

tête d'un Apollon, dont Gori cite la couronne de laurier comme quelque chose de remarquable. Le Narcisse, le Prêtre Phrygien, la Matrone assise, la Vénus genitrix, ont des têtes modernes. Les têtes d'une Diane & d'un Bacchus avec un Satyre à ses pieds, ainsi que celle d'un autre Bacchus qui tient une grappe de raisin en l'air, sont très-mauvaises (1). *La plupart des statues de la Reine Christine de Suéde, qui sont aujourd'hui à Ste. Ildefonse en Espagne, ont pareillement des têtes modernes, & les huit Muses, qui sont dans le même endroit, ont des bras restaurés.*

La plupart des méprises des Ecrivains viennent de la faute des Dessinateurs. L'explication de l'Apothéose d'Homere par Cuper en est un exemple. Le Dessinateur a pris la Muse tragique pour une figure d'homme, & il n'a pas indiqué sur le dessin le cothurne qui est très-remarquable sur le marbre. Quant à la Muse qui est à l'entrée de la grotte, il lui fait tenir un rouleau écrit, au lieu du plectrum. Le Commentateur de ce monument, fait d'un trépied sacré un TAU *Egyptien: il prétend voir trois bouts au manteau de la figure placée devant le trépied, ce qui ne se trouve pas non plus sur l'original.*

Il

(1) Mus. Flor. Tab. 10. 71. 80. 88.

Il eſt donc très-difficile, pour ne pas dire impoſſible, d'écrire hors de Rome un ouvrage ſolide ſur l'Art antique & ſur les Antiquités peu connues. Mais il eſt encore plus difficile de ſaiſir la connoiſſance de l'Art dans les ouvrages des Anciens: après les avoir vus cent fois, on y fait encore de nouvelles découvertes. Mais la plupart des ſoi-diſans Connoiſſeurs de l'Art penſent acquérir les notions de l'antique, en promenant des regards incertains ſur les monumens, à peu près comme certains Amateurs des Belles-Lettres croient ſaiſir les principes de la littérature, en liſant des journaux. Vous entendez ceux-là raiſonner d'un ton tranchant ſur le Laocoon, comme ceux-ci ſur Homere, & cela devant des gens qui ont paſſé bien des années à étudier l'un & l'autre. Auſſi parlent-ils du plus grand des Poëtes comme la Mothe, & de la plus parfaite des ſtatues comme l'Aretin. En général la plupart des Savans qui ont écrit ſur ces matieres ſont comme les fleuves qui s'enflent, lorsqu'on n'a pas beſoin de leurs eaux, & qui reſtent à ſec, lorsque leurs eaux ſeroient le plus néceſſaires.

PREFACE



PREFACE DU TRADUCTEUR.

En donnant une nouvelle traduction Françoise de l'Histoire de l'Art de Winkelmann, je crois devoir rendre compte au public de la maniere que j'y ai procédé. Mais avant de parler de mon travail, il est juste de faire connoître celui de mon Auteur. Je n'entrerai dans aucun détail sur les ouvrages qui ont précédé & suivi l'Histoire de l'Art, me réservant de discuter ces objets dans la vie de Winkelmann. Cet ouvrage, composé à Rome & conçu dans son principe sous différentes formes, parut à Dresde l'an 1764 en un volume in-4°. Attendu depuis longtems, il fut reçu avec une approbation distinguée en Allemagne. La réputation d'habile Antiquaire que Winkelmann s'étoit déja acquise par sa *Description des Pierres gravées du Cabinet de feu M. le Baron de Stosch*, fut cause que les étrangers n'y prirent pas moins d'intérêt & qu'il fut annoncé avec éloge en Italie, en France & en Angleterre.

Cependant l'Histoire de l'Art eut à peine paru que l'Auteur en fut mécontent, & qu'il y apperçut

des

des fautes qui lui étoient échappées dans la chaleur de la compoſition. Il ſe mit dès-lors à faire des corrections conſidérables pour une nouvelle édition qui n'a pas eu lieu de ſon vivant, parce que l'ancienne n'étoit pas encore vendue. Il faut convenir, que le ſuccès de ce livre en Allemagne, relativement au débit, n'a pas répondu à l'attente de l'Auteur. On peut dire en général que les Allemands l'admirent plus qu'ils ne le liſent. J'en pourois citer des exemples, s'il en étoit beſoin, même parmi les gens de Lettres, dont quelques uns citent préférablement la traduction Françoiſe au texte Allemand. Auſſi l'approbation apathique de ſes compatriotes lui a donné ſouvent bien de l'humeur, au point qu'il etoit fâché quelquefois d'avoir écrit en Allemand.

De-là vient que Winkelmann, qui ambitionnoit de faire connoître ſon ouvrage plus univerſellement, conçut le deſſein de le donner en François. Il étoit encore plein de ce projet, lorsqu'il apprit qu'on en préparoît une traduction à Paris. Je me rappelle d'avoir vu pluſieurs lettres qu'il écrivit à ſes amis de cette ville pour les prier de lui donner des éclairciſſemens là-deſſus. A cette occaſion il fit tenir au Libraire des corrections qu'il vouloit faire inſérer dans la traduction Françoiſe: j'ignore pourquoi on n'en a pas fait uſage. Quoiqu'il en ſoit, cette traduction parut à Paris chez Saillant & à Amſterdam chez Harevelt, l'année 1766 en deux volumes in-8°. Le

Tra-

Traducteur étoit M. Sellius & le Rédacteur M. Robinet, connu par son ouvrage *de la Nature*. Winkelmann, impatient de voir son livre rendu en François, écrivit à Paris & en Hollande pour se le procurer. Enfin M. le Duc de la Rochefoucauld le lui fit tenir par le Courier de Paris à Rome. Il fut bien trompé dans son attente. „Je n'ai pas encore eu le tems, „écrit-il à un de ses amis de Zurich, de lire la „Traduction Françoise de mon ouvrage; mais un „coup d'œil que j'ai jetté dessus, m'a déja fait re„marquer bien des héréfies que le Traducteur téné„breux me met dans la bouche.“ —

Winkelmann, très-mécontent de cette version, & pour la forme & pour le fond, se plaint qu'on a mis son ouvrage en pieces, en le découpant en une infinité de sections qui ne renferment souvent que deux ou trois lignes; mais il se plaint encore plus de la façon qu'on a rendu ses idées & des méprises grossieres du Traducteur. Il se servit de la voie des journaux pour protester contre cette production. Voici ce qui fut inséré de sa part dans la Gazette littéraire à laquelle je travaillois alors:

„La Traduction Françoise de l'Histoire de l'Art „a tellement altéré le texte, que si l'on en jugeoit „par cette infidele & informe copie, on en prendroit „une idée aussi fausse que desavantageuse. Le Tra„ducteur qui vraisemblablement connoît peu la langue „allemande, & encore moins la matiere dont il est

„queſtion dans ce livre, fait presqu'à chaque pas de „groſſes mépriſes, & fait dire à l'Auteur des cho-„ſes qu'il n'a jamais penſées, même en ſonge ([1]).“

On m'a fait obſerver que ces aſſertions ne prouvent rien, & que les Auteurs, presque toujours mécontens de leurs Traducteurs, exigent ſouvent des choſes impoſſibles. Quelques exemples que je vais rapporter ſuffiront pour motiver le jugement de Winkelmann. D'abord la Préface renferme une de ces mépriſes. L'Auteur dit: „Le Commentateur de „l'Apothéoſe d'Homere fait d'un trépied ſacré un „*Tau Egyptien.*“ Voici comme notre Traducteur rend ce paſſage: *Suivant le Commentateur, le trépied ſacré doit être* UN CORDAGE EGYPTIEN ([2]). C'eſt que ſans s'embarraſſer du ſens, il a trouvé dans ſon Dictionnaire que *Tau*, *Tauwerk* ſignifie cable, cordage. Le Traducteur Italien le rend auſſi fort judicieuſement par *corda egiziana.* Souvent on y trouve un manque total de jugement. Winkelmann dit que la ville d'Ambracie n'avoit qu'une ſeule avenue, & ſon Traducteur lui fait dire que *cette ville ſe trouvoit au milieu d'un marais* SANS UNE SEULE AVENUE ([3]). Le texte qui forme le ſecond volume de ma Traduction, eſt rendu en grande partie avec cette impro-

(1) Gazette littéraire de l'Europe. T. 8. p. 45.

(2) Hiſtoire de l'Art chez les Anciennes &c. Préface, p. XVIII. Ancienne Traduction.

(3) Hiſt. de l'Art &c. T. 1. p. 38. Ancienne Traduction.

impropriété de termes: *C'étoit par de telles imaginations que les Artiſtes épurant l'humanité, s'élevoient du ſenſuel au ſpirituel; leurs mains purifiant les créatures des beſoins de l'imbécilité humaine, en faiſoient des Dieux. Leurs figures repréſentoient l'humanité dans une dignité ſur-humaine: elles étoient comme les enveloppes des Etres ſpirituels & des Pouvoirs céleſtes* (1). Winkelmann qui parle ici de la beauté idéale, telle qu'elle avoit été conçue par les Grecs, s'exprime ainſi: „Plein de „ces ſublimes conceptions, l'Artiſte élevoit la nature „du matériel à l'immatériel, & ſa main créatrice pro„duiſoit des Etres exempts des beſoins de l'humanité, „des figures qui repréſentoient l'homme dans une „plus haute dignité & qui ſembloient être les types & „les enveloppes des Eſprits penſans & des Intelligen„ces céleſtes (2)." Dans le paſſage ſuivant le Traducteur embrouille tellement la matiere que de deux Artiſtes il n'en fait qu'un. Voici comme il s'énonce au ſujet d'une peinture antique de la Villa Albani: *Le deſſin s'en trouve dans l'appendix des vieilles Peintures donné* PAR BARTOLI VON MORGHEN (3). Et voici le ſens de ce paſſage: „On regarde ce morceau, „gravé par Philippe Morghen, comme un ſupplément „aux Peintres antiques, publiées par Sante Bartoli (4)." Rien de plus commun que de trouver des périodes

 de

(1) Hiſtoire de l'Art &c. T. 1. p. 276. Ancienne Traduction.

(2) Hiſtoire de l'Art de l'Antiquité. T. 2. p. 85. Nouvelle édition.

(3) Hiſt. de l'Art &c. T. 2. p. 87. Ancienne Traduction.

(4) Hiſt. de l'Art &c. T. 2. p. 301. Nouvelle Traduction.

de la force de celle-ci: *Dix-ans après, Thémiſtocles & Pauſanias humilierent tellement les Perſes à Platée, que la terreur & le deſeſpoir de ſes ennemis vaincus, laiſſerent leurs temples ruinés par les Perſes dans l'état où ils les avoient mis ſans les rebâtir, afin qu'ils fuſſent des monumens du danger que leur liberté avoit couru* (1). Cela ſignifie: „L'hiſtoire de ce tems nous apprend que „Thémiſtocle & Pauſanias, dix-ans après la victoire „de Marathon, abattirent tellement l'orgueil des Per„ſes aux journées de Salamine & de Platée, que ces „barbares s'enfuirent dans le cœur de leurs provinces, „pourſuivis par la terreur & le deſeſpoir. Les Grecs, „pour ſe rappeller toujours les Perſes & pour laiſſer „à la poſtérité un monument éternel de leur fureur „& du danger qu'avoit couru leur liberté, négligе„rent de rétablir les temples brûlés & ſaccagés par „leurs ennemis (2).“

Toutes ces fautes, dont j'aurois pu facilement groſſir la liſte, ſont proprement du Traducteur: celles du Rédacteur ne ſont guere moins nombreuſes. C'eſt ce dernier qui fait dire à Winkelmann *des choſes qu'il n'a jamais penſées, même en ſonge.* Souvent (peut-être pour arrondir ſa phraſe) il ajoute de ſon cru des mots qui ne vont point du tout à la choſe. Je me contenterai d'en rapporter un ſeul exemple. Winkelmann, en louant la ſageſſe des Grecs par rapport

(1) Hiſt. de l'Art &c. T. 2. p. 176. Ancienne Traduction.

(2) Hiſt. de l'Art &c. T. 3. p. 16. Nouvelle Traduction.

rapport à l'expreſſion des paſſions dit que, „l'Ajax „furieux du célebre Peintre Timomachus, n'étoit pas „repréſenté égorgeant les béliers qu'il prenoit pour „les chefs des Grecs, mais au moment qui ſuivit cette „action, à cet inſtant où revenu à lui même, l'af„fliction dans le cœur & le deſeſpoir dans l'ame, il „réflechit ſur ſon erreur inſenſée (1).“ Le Rédacteur, après avoir ajuſté ſa phraſe à peu près de même, hauſſe le ton & ajoute de ſon chef: *Que le Peintre avoit repréſenté Ajax, refléchiſſant* SUR L'ENORMITÉ DE SON CRIME ET SAISI DE REMORDS &c. (2). Et tout cela pour avoir tué quelques moutons. On lui obſervera qu'Ajax étoit plus fou que méchant, & que l'exploit aſſez ſemblable de Don Quichotte, n'a jamais été taxé de crime énorme dont il dût avoir des remords, Une partie des prétendues bévues que M. l'Abbé Bracci & M. Falconet reprochent à Winkelmann, ſont des additions du Rédacteur, comme je le ferai voir dans la vie de l'Auteur.

Du reſte qu'on ne croye pas que l'eſprit de détraction m'ait dicté cette critique contre mon devancier! j'ai voulu montrer ſimplement que l'ancienne traduction Françoiſe eſt une copie très-imparfaite de l'original Allemand. Ecrivant dans une langue qui n'eſt pas la mienne & me trouvant loin des amis qui me guidoient autrefois, je ſuis moi même dans

c 3 le

(1) Hiſt. de l'Art &c. T. 2. p. 102. Nouvelle Traduction.

(2) Hiſt. de l'Art &c. T. 1. p. 290. Ancienne Traduction.

le cas de réclamer l'indulgence du public; mais je déclare d'avance que je passe condamnation, s'il m'est échappé des fautes de la nature de celles que je viens de relever.

La Traduction Françoise produisit encore un bon effet, ce fut celui d'engager l'Auteur d'étendre ses observations & d'entreprendre enfin une refonte générale de son livre. Après la publication de ses Remarques sur l'Histoire de l'Art, il se mit à rédiger tout son ouvrage, & cela moins pour en donner une nouvelle édition, que pour le faire traduire en François & pour publier cette traduction avant l'original, comme il nous l'apprend lui même dans l'Avertissement suivant qu'on a trouvé parmi ses papiers:

„Après le premier Essai de l'Histoire de l'Art „traduite en François, l'Auteur voyant que son ou„vrage a été reçu favorablement du public, a tâché „de le perfectionner. Par, l'expérience de plusieurs „années, par les découvertes & les observations qu'il „a eu occasion de faire, il l'a tellement refondu, „qu'au lieu d'un volume de l'impression allemande, „il l'a augmenté jusqu'à deux volumes in-4°. La „traduction Françoise se fera à Berlin par M. Tous„saint, Auteur du livre des Mœurs, sous les yeux „même de l'Auteur qui y va dans ce dessein, & avec „l'assistance de plusieurs Savans de l'Académie Royale. „Quand la traduction sera achevée, l'Auteur la fera „imprimer à Rome & à ses frais."

Tel

Tel étoit l'état des choſes touchant l'Hiſtoire de l'Art, lorsque Winkelmann entreprit ſon voyage en Allemagne & qu'il fut aſſaſſiné à Trieſte, comme nous le dirons dans ſa vie. Parmi ſes effets on trouva le manuſcrit qu'il préparoit pour ſon Traducteur futur. Ce manuſcrit fut apporté à Vienne & remis entre les mains d'un Savant qui ſe propoſa alors de le faire imprimer. Il fut huit ans entre ſes mains, l'édition de Vienne n'ayant paru qu'en 1776.

Il s'en falloit bien que l'ouvrage de Winkelmann fut prêt pour l'impreſſion. L'Auteur, pendant ſon voyage en Allemagne, n'avoit pas diſcontinué d'y faire des additions, en écrivant ſouvent avec un ſimple crayon ſur des feuilles volantes. On conçoit que pour tirer parti d'un pareil manuſcrit, il auroit fallu un homme au fait de la maniere de l'Auteur, & aſſez ſoigneux pour comparer le nouveau texte avec l'ancienne édition. Dans d'autres villes de l'Allemagne Winkelmann avoit des amis capables d'exécuter ce plan, des hommes avec lesquels il a été en correſpondance jusqu'au dernier période de ſa vie, tels que M. Franke de Dresde, M. Weiſſe de Leipzig, M. de Stoſch de Berlin, M. Heyne de Gœttingue, & ſurtout M. Fueſsli de Zurich, qu'il vouloit engager de ſon vivant, comme on le voit par une de ſes lettres à M. Uſteri, à donner une nouvelle édition de ſon Hiſtoite de l'Art. Or de toutes les qualités qu'on étoit en droit d'éxiger d'un Editeur de Winkelmann, celui de

de Vienne n'en a montré aucune. Sous prétexte que *ç'auroit été un péché de faire le moindre changement à l'ouvrage d'un homme de cette trempe*, comme il s'exprime lui même, il a laiſſé ſubſiſter les fautes de ſon Auteur & y a encore ajouté les ſiennes. Nulle liaiſon entre les parties, des paſſages tronqués, les mêmes endroits rapportés pluſieurs fois, une infinité de noms totalement eſtropiés, des renvois à des gravures qui n'y ſont pas, & à des deſcriptions que l'Auteur avoit effacées: tels ſont les défauts les plus frappans de cette édition. Du reſte je ne ſuis ici que l'écho du public: ces même défauts ont été relevés avant moi. M. Heyne, dans *ſes Remarques critiques* (1), reproche pluſieurs mépriſes de cette nature à l'Editeur en queſtion. Le *journal des Beaux-Arts* (2), publié à Nuremberg par M. de Murr, reprend plus de cent fautes, parmi lesquelles il y en a de très-graves. Mais la critique la plus forte qui ait paru contre cet Editeur, ſe trouve dans la Bibliothéque univerſelle Allemande, publiée à Berlin (3). L'Auteur de cette critique le traite encore avec moins de ménagement. „Je ne „crois pas, dit-il, que la République des Lettres „puiſſe produire un ſeul exemple d'une négligence pa„reille a celle que montre l'Editeur de Vienne par

la

(1) *Sammlung antiquariſcher Aufſätze, von Ch. Heyne, 1 und 2 Stück. Leipzig 1778.*

(2) *Ch. Gottl. von Murr, Journal zur Kunſtgeſchichte, 6 und 8 Theil.*

(3) *Anhang zu den 25 bis 36. Bande der allgemeinen deutſchen Bibliothek. 6. Abtheilung. S. 3379.*

„la publication d'un ouvrage de cette importance. „Lié d'amitié avec l'infortuné Winkelmann, je ne „ſaurois retenir mes larmes de voir comment on a „inſulté à la cendre de mon ami par cette informe édi„tion de l'Hiſtoire de l'Art.“ — De-là notre Critique fait une ample énumération des mépriſes groſſieres de cet Editeur; il lui fait ſurtout un crime d'avoir fait regraver les deux deſſins avec lesquels M. Caſanova avoit attrappé Winkelmann. En effet on ne conçoit pas par quel motif il l'a fait, ni comment il a pu dire dans l'explication des planches, qu'on trouve la deſcription de ces morceaux dans l'ouvrage même.

Quel eſt le réſultat de ces remarques? le voici: c'eſt que nous n'avons par encore une édition ſupportable en Allemand du meilleur ouvrage de Winkelmann. Ceci prouve, ce que j'ai avancé au commenment de cette Préface, que rien n'égale notre indifférence pour les productions de nos meilleurs génies. Il eſt inouï que parmi tous ſes amis il ne s'en ſoit pas trouvé un ſeul qui ait ſongé à ériger ce monument à l'amitié, en donnant, ſinon une belle, du moins une bonne édition allemande de l'Hiſtoire de l'Art. Winkelmann n'a pas été inſenſible à cette tiédeur de ſes compatriotes, & il a dit dans une autre occaſion: „Devois-je attendre de pareils procédés des Allemands, „à qui certainement je n'ai pas fait de deshonneur? „Ingrate patrie!“ —

Il me reſte à parler de la traduction Italienne de l'Hiſtoire de l'Art, dont j'ai fait mention dans mon Proſpectus. Elle a paru à Milan avec la date de 1779, quoi qu'elle ne me ſoit parvenue que vers la fin de 1780 (1). L'Auteur de cette traduction eſt M. l'Abbé Amoretti. Sans vouloir juger du mérite de l'ouvrage je n'ai pas vu que le Traducteur ſe ſoit donné beaucoup de peine pour mettre ſon Auteur d'accord avec lui même, en le confrontant avec l'ancienne édition & les nouvelles remarques. Il s'en eſt rapporté à l'édition de Vienne qui l'a induit en erreur dans plus d'un endroit. Je n'en citerai qu'un exemple: Winkelmann dit que chez les Grecs les figures des Amazones ſont idéales, mais au lieu de figures idéales, l'Editeur de Vienne met *de figures Italiennes* (2). En conſéquence de cela M. l'Abbé Amoretti rend ainſi ce paſſage: *Fra le figure lavorate in Italia le ſole Amazzoni &c.* (3).

Les Editeurs de cette traduction ſont des Religieux de Citeaux. Dans une Préface de leur façon, ils rendent compte de leurs travaux & des raiſons qu'ils

(1) *Storia delle Arti del diſegno preſſo gli antichi di Giovanni Winkelmann, tradotta dal Tedeſco con note originale degli Editori. Tomo primo, tomo ſecundo. In Milano 1779. Nell' Imperial Moniſtero di S. Ambrogio Magiore.*

(2) *Geſchichte der Kunſt &c. S 377.*

(3) *Storia delle Arti &c. T. 1. p. 296.*

qu'ils ont eues pour ne pas se conformer à la derniere volonté de l'Auteur, qui défend expressément d'ajouter des notes étrangeres au texte. Je doute qu'en lisant ces notes, qui sentent plus le compilateur que l'observateur, on trouve qu'ils aient eu des raisons assez solides pour ne pas respecteur les dispositions testamentaires de Winkelmann. „Nous ne „craignons pas, disent-ils, que l'ombre de Winkel-„mann s'offense des augmentations que nous avons „faites à son livre." — Vous pouvez être assûré, Messieurs, que cette ombre, si elle prend encore part à la vaine gloire de ce monde, sera indignée de voir son ouvrage réserré par un amas de notes, fruit de cette érudition fastidieuse qu'il a si souvent reproché aux Italiens modernes. En quoi ils méritent des éloges, c'est d'avoir supprimé ou adouci les expressions trop dures de Winkelmann contre des gens de mérite. Mais que penser de nos Editeurs, par rapport aux deux dessins de M. Casanova que Winkelmann avoit expliqués & insérés comme Antiques dans l'édition de Dresde? Seroient-ils assez peu au fait de l'Histoire littéraire de leur Auteur pour ne pas savoir qu'il s'est plaint de cette tromperie dans des Avertissemens qu'il a fait insérer dans les papiers publics? Ne sera-t-on pas plutôt fondé à croire que par une jalousie nationale contre notre Compatriote, ils ont voulu porter atteinte à sa réputation par la publication de ces monumens de son

ignorance, comme il a plu à ſes ennemis de les appeller? Ils ont non ſeulement fait regraver les deux morceaux en queſtion, mais ils ont auſſi rapporté dans l'explication de leurs gravures la malheureuſe deſcripton de ces morceaux de l'édition de Dresde. On ſait que Winkelmann avoit mis une telle importance à la ſuppreſſion de ces planches qu'il avoit employé le miniſtere du Lieutenant de Police de Paris pour les faire retrancher de la traduction Françoiſe où en effet elles ne ſe trouvent pas.

Après avoir parlé du travail des autres, il eſt tems de revenir au mien. Dans les Mémoires concernant la vie & les ouvrages de Winkelmann, je me ſuis conformé à la maxime reçue, que les choſes qui méritent le plus d'être ſues d'un Auteur ſont celles qui ſe trouvent répandues dans ſes ouvrages. Conformément à ce principe, j'ai donné une notice de tous les écrits de Winkelmann, qui ont précédé & ſuivi ſon Hiſtoire de l'Art. Par cette expoſition, j'ai voulu donner une idée de l'hiſtoire littéraire de mon Auteur. Quant à la vie privée de Winkelmann, j'ai évité d'être narrateur le plus qu'il m'a été poſſible, & je lui laiſſe expoſer à lui même la plupart des événemens qui lui ſont particuliers, attendu qu'il le fait avec beaucoup de candeur dans ſes lettres à ſes amis. Sa vie avoit été écrite, pendant les premieres années de ſon ſéjour en Italie, par un de ſes

ſes collegues de Seehauſen, le Recteur Paalzou. Cette vie compoſée dans la pouſſiere de l'école, que Winkelmann avoit ſi heureuſement ſecouée, ſe reſſent du lieu de ſon origine, Un ſeul trait ſuffit pour nous donner une idée de la ſagacité de l'Hiſtorien: il penſe que c'eſt aux lectures pernicieuſes que Winkelmann a faites des Auteurs Païens qu'il faut attribuer ſon changement de Religion. Celui-là le connoiſſoit bien mieux qui a dit qu'il ſe ſeroit fait Turc, ſi on lui eut fait la circonciſion avec un couteau Grec & qu'on lui eut permis de fouiller le ſtade d'Olympie. Winkelmann étoit fâché tout de bon contre cet homme; il s'en plaint dans une lettre à un de ſes amis de Zurich en ces termes: „Il a paru en Allemagne une „miſérable brochure qui contient ma vie & qui „a pour auteur un pauvre Ecrivailleur qui ne m'a „ſuivi que jusques aux frontieres de l'école. Il n'a „pas la moindre notion de mon départ de ce pays „deſpotique. Cet homme a tout confondu, & les „choſes qu'il auroit pu ſavoir, il les a falſifiées. Je „ſuis ſurpris qu'on permette d'imprimer de pareilles „pauvretés. Les Allemands n'ont pas la patience „d'attendre encore une dizaine d'années que j'irai „joindre mes peres pour apprendre la verité, que je „leur laiſſerai par écrit & que je leur dirai dans toute „la ſincérité de mon cœur.“ —

Les Lettres familieres de Winkelmann, qui ont paru depuis sa mort, m'ont fourni d'amples matériaux pour cet objet. Nous en avons deux volumes que nous devons aux soins de M. Dassdorf, Bibliothécaire Electoral à Dresde (1). Ces Recueils, publiés en différens tems, renferment des lettres à différentes personnes. Le premier volume contient les lettres de Winkelmann, adressées à M. le Comte de Bunau, à M. Franke de Dresde, à M. Heyne de Gœttingue, à M. le Comte de Munchhausen d'Hannovre, & à M. le Baron de Riedesel, Ministre plénipotentiaire de la Cour de Berlin à celle de Vienne. Le second volume renferme des lettres à douze différentes personnes & contiennent quelques anecdotes curieuses. La plupart de ces lettres ont été écrites depuis 1754 jusqu'en 1768. M. le Professeur Usteri nous a aussi donné un Recueil de lettres de Winkelmann à ses amis en Suisse. Ces lettres, dédiées à M. le Comte Firmian, sont adressées à M. M. Fussli, Caspar & Henri, à M. M. Usteri, à M. Gessner, Auteur de la mort d'Abel, & à M. de Mechel de Bâle. Elles ont été écrites dans l'espace de dix ans, depuis 1758 jus-

(1) *Winkelmanns Briefe an seine Freunde, mit einigen Zusätzen und litterarischen Anmerkungen, herausgegeben von Karl Wilh. Dassdorf, Churf. Bibliothekar. Erster und zweyter Theil. Dresden 1777-1780.*

jusqu'en 1768 ([1]). M. Nicolaï va donner inceſſamment un troiſieme Recueil, contenant les lettres de Winkelmann à ſes amis de Berlin. Par le ton qui regne dans toutes ces lettres & par les négligences qui s'y trouvent, on voit que Winkelmann ne penſoit pas en les écrivant qu'elles ſeroient jamais imprimées. Quand il écrit à un ami, il lui dépeint naïvement l'état actuel de ſon ame & l'objet qui l'affecte dans le moment, ſans s'embarraſſer ni du paſſé ni de l'avenir. De-là on ne doit pas être étonné d'y trouver des contradictions dans ſes jugemens, & ſur les choſes & ſur les perſonnes.

Revenons à l'ouvrage même. D'abord pour la partie purement mécanique du livre, j'ai jugé à propos d'y faire quelques changemens. L'original étant en deux volumes très-diſparates, puisque le premier eſt le double plus gros que le ſecond, j'ai cru plus convenable de diviſer ma traduction en trois volumes d'égale groſſeur. Un coup d'œil jetté ſur la table des articles qu'on trouvera ci-après, ſuffira pour mettre le Lecteur au fait de l'ordre que j'ai ſuivi.

On avoit reproché à l'Auteur d'avoir interrompu ſa narration par un trop grand nombre de notes.

(1) *Winkelmanns Briefe an ſeine Freunde in der Schweitz. Zurich. 1778.*

notes. Il paroît qu'il a jugé ce reproche fondé, puisque dans la nouvelle édition il en a jetté la plus grande partie dans le texte. Pour donner plus d'unité à l'ouvrage, j'ai achevé ce qu'il avoit commencé: au moyen de quelques tranſitions, j'ai refondu le reſte des notes dans mon texte, & je n'ai jetté au bas des pages que les citations.

Dans un ouvrage comme l'Hiſtoire de l'Art, fait autant pour être conſulté que pour être lu, la mémoire a beſoin de ſecours. En conſéquence de cela, j'ai non ſeulement augmenté la table des matieres de l'Auteur; mais j'en ai encore ajouté une de ma façon, faite ſur un nouveau plan & ſingulierement utile à ceux qui voyagent en Italie & qui conſultent l'Hiſtoire de l'Art pour fixer leur jugement ſur les antiques répandues à Rome & ailleurs. Cette table indique les égliſes, les palais & les villas où ſe trouvent les monumens les plus curieux, diſcutés dans le livre. L'Auteur m'en à donné l'idée dans une de ſes lettres à ſon Libraire de Dresde, & le modele dans ſes *Monumenti* &c.

Winkelmann n'étoit pas plus content que le public des gravures qui ornoient la premiere édition de ſon Hiſtoire de l'Art. En effet il n'y a ni goût ni ordre. Cependant l'édition de Vienne eſt encore plus mal à cet égard. Je ne parle pas ici du

du talent des Artiſtes: au titre il y une vignette, avec le médaillon de Winkelmann, qui eſt non ſeulement très-bien compoſée, mais qui eſt auſſi fort bien gravée. A l'égard du goût des ornemens qui regne dans la traduction Italienne, c'eſt au Connoiſſeur impartial à en faire la comparaiſon & à prononcer. Dans le choix de mes gravures j'ai toujours tâché de rendre les ſujets analogues à la matiere des chapitres. Aux Articles de l'Art des Egyptiens, des Etrusques, des Grecs & des Romains, je me ſuis attaché à n'y inſérer que des monumens de ces différentes nations. Winkelmann, qui avoit voulu engager M. Fueſsli à donner une ſeconde édition de ſon ouvrage & à l'orner de nouvelles gravures, lui indiqua pour cet objet ſes Monumens de l'Antiquité. Auſſi c'eſt à cette ſource que j'ai puiſé le plus grand nombre de ſujets qui ornent ma traduction. J'ai conſervé les anciens morceaux qui offrent des monumens diſcutés par l'Auteur. Pour le reſte j'ai eu recours au Recueil de M. le Comte de Caylus & à la Collection des Peintures d'Herculanum. Pour les talens des Artiſtes qui ont travaillé pour moi, il ne m'appartient pas d'en parler: étant tous de mes amis, mon éloge paroîtroit ſuſpect.

Quant à l'eſſentiel de mon travail, j'oſe dire que je ne l'ai pas entrepris au hazard, & qu'avant toutes choſes j'ai étudié mon Auteur. Lorsque j'ai

trouvé le texte deffectueux, ce qui eſt arrivé ſouvent par la négligence de l'Editeur de Vienne, j'ai tâché de le rétablir, en conſultant l'édition de Dresde & les Remarques de l'Auteur, ainſi que les Obſervations critiques de M. Heyne de Gœttingue. On trouvera pluſieurs de ces reſtaurations dans mon ouvrage, ſurtout dans le premier & dans le troiſieme volume. Cependant je n'ai eu garde de rétablir tous les endroits ſupprimés par Winkelmann: à un examen plus réflechi, j'ai vu qu'il avoit eu de bonnes raiſons pour le faire. Je ne ſais même ſi j'ai bien fait d'avoir rétabli le paſſage de la page 16 du tome premier: il eſt certain que ce paſſage donne un air d'inconſéquence à ſes raiſonnemens ultérieurs ſur l'influence du climat. A l'égard de la traduction même, je me ſuis attaché à rendre fidelement le ſens de l'Auteur, ſans m'aſſujetir d'ailleurs à une exactitude ſervile. Je me ſuis permis ſurtout quelques libertés dans mon ſixieme & dernier livre, que j'ai diviſé en huit chapitres. En faveur de cette diviſion, j'ai hazardé quelques mots de préambules à la tête de quelques uns de ces chapitres pour ſervir d'introduction. Le ſeul endroit où je me ſuis donné encore plus de liberté, c'eſt à l'article du Taureau Farneſe, page 98, tome troiſieme. Là j'ai ſuppléé à la deſcription imparfaite de Winkelmann & j'ai rapporté celle de M. Heyne. C'eſt en grande partie pour la convenance typographique que j'ai jetté quelques citations Grec-

Grecques & Latines au bas des pages. C'eſt auſſi pour la même convenance que j'ai écrit, ou fait écrire en lettres latines, tout le Grec qui n'eſt pas inſcription & qui eſt rapporté au milieu du texte. En cela je n'ai pas eu d'autre but que d'en faciliter l'articulation à ceux de mes Lecteurs qui ne ſont pas plus ſavans que moi. Enfin l'on voit que les changemens que j'ai faits dans l'Hiſtoire de l'Art, ne regardent pas l'eſſentiel. Je me ſuis dit: ſi Winkelmann vivoit encore les approuveroit-il? J'ai eu ſur cet objet la ſatisfaction d'avoir les ſuffrages de quelques uns de ſes amis.

Après tous ces comptes rendus, me ſera-t-il permis, pour concluſion, de dire un mot des difficultés que j'ai eu à ſurmonter. J'avois entrepris cette traduction dans l'eſpérance qu'un Libraire, ſoit de France, ſoit d'Allemagne, s'en accommoderoit; mais il faut que je le diſe, je n'en ai trouvé aucun qui ait voulu s'en charger, ſous prétexte que l'ouvrage étoit déja traduit. Cependant loin de me décourager par ce contretems, je me ſuis opiniâtré à la pourſuite de mon entrepriſe. J'ai tenté la voie ſi décriée de la ſouſcription: on peut voir par la liſte de mes ſouſcripteurs que le zele de mes amis n'a pas été tout-à-fait infructueux. Mais j'ai vu qu'il ne falloit pas trop compter ſur ces contributions; car ſur plus de deux cents ſouſcripteurs, il n'y en a guere que cinquante qui aient payé d'avance. C'eſt avec ces foibles

bles ſecours que je me ſuis chargé des frais de l'impreſſion. Les perſonnes qui ſont au fait de ces ſortes d'entrepriſes, ſavent combien elles ſont diſpendieuſes, & celles qui connoiſſent ma poſition peuvent ſe faire une idée de la charge que je me ſuis impoſée. J'ai entrepris ce travail par un goût particulier pour ce genre d'étude & par un deſir ardent de faire connoître aux étrangers un ouvrage qui fait honneur à ma nation. J'ai conſacré à la mémoire de Winkelmann mon tems & ma fortune. C'eſt au public à prononcer ſi j'ai bien ou mal employé l'un & l'autre.



MÉMOIRES
POUR SERVIR
À L'HISTOIRE
DE LA VIE ET DES OUVRAGES
DE WINKELMANN.

On peut dire de Winkelmann, ce que Corneille disoit de lui même: qu'il n'a dû qu'à lui ſeul toute ſa renommée. La nature, qui lui avoit imprimé le ſceau du génie, l'avoit doué en même tems de cette perſévérence néceſſaire pour corriger les influences de ſon extraction. Contraint pendant la plus belle partie de ſa jeuneſſe de lutter contre l'indigence, il eut beſoin de toute la force de ſon ame pour ne pas perdre courage. Avec tant d'obſtacles à vaincre, pouvoit-on prévoir qu'il fixeroit un jour le dégré d'eſtime qu'on doit avoir pour les chefs-d'œuvres antiques que les ſiecles ont épargnés? Sa naiſſance fut obſcure. Fils unique d'un pauvre Cordonnier, il naquit le 9 Décem 1717 à Stendal, petite ville de la vieille marche de Brandebourg, à deux lieues de l'Elbe. Il reçut ſur les fonts de bâtême le nom de Jean-Joachim; mais dans la ſuite il renonça à ce dernier nom, ſans doute parce qu'il bleſſoit ſon oreille. Dès ſa plus tendre jeuneſſe il montra les plus heureuſes diſpoſitions pour l'étude. Son pere fournit aux dépen-

ſes néceſſaires pour ſon inſtruction & les continua tant qu'il put travailler; mais étant devenu infirme, il fut obligé de ſe retirer à l'hôpital de Stendal & d'abandonner ſon fils à lui même. Il le deſtinoit à l'état eccléſiaſtique, état pour lequel Winkelmann n'a jamais eu le moindre goût.

Le premier Maître de Winkelmann fut un certain Toppert, Recteur du college de Stendal, qui, trouvant que ſon Eleve avoit une mémoire heureuſe & un jugement ſain, lui donna des ſoins particuliers. Dans un âge très-tendre, Winkelmann entendoit déja aſſez les langues ſavantes pour trouver du plaiſir à la lecture des Auteurs claſſiques. Son Maître, charmé de ſes progrès, le regardoit comme un prodige: le ſeul griéf qu'il eut contre lui, fut qu'il n'étoit pas auſſi attentif aux leçons de théologie qu'à celles des autres ſciences. Il le ſurprit même plus d'une fois, faiſant des extraits des Auteurs latins, auxquels il prenoit plus de goût qu'aux définitions théologiques. Sur ce point il ne put rien gagner ſur lui, ni par les voies de la douceur, ni par celles de la rigueur. Ciceron étoit ſon Auteur favori, & les oraiſons de l'Orateur Romain étoient les modeles ſur lesquels il cherchoit à ſe former. Pour ſubvenir à ſes petites dépenſes, il enſeignoit à lire à des enfans. Toppert, ayant perdu la vue, prit chez-lui le jeune Winkelmann, qui fut obligé de voir, de lire & d'écrire pour lui. Le Maître ſenſible aux attentions de ſon Diſciple, l'en récompenſa par ſes bons conſeils & par la permiſſion qu'il lui donna de ſe ſervir à ſon gré de ſa bibliothéque. Parmi les ſciences qu'il cultivoit alors par prédilection, étoient l'hiſtoire, la géographie, la philoſophie, les langues & ſurtout les antiquités. On rapporte que ſon goût pour les recherches de l'antique ſe ma-

nifeſta

nifesta dès sa plus tendre jeunesse, & que les jours d'été, il alloit avec ses cammarades fouiller les sablonnieres de Stendal pour en tirer des fragmens d'urnes qu'il conservoit comme des reliques.

Le desir d'étendre ses connoissances, ne le laissa pas longtems en repos dans le lieu de sa naissance. A l'âge de seize ans Winkelmann se rendit à Berlin, avec une lettre de recommandation à M. Damm, Recteur du college de Cœlln. Les heures qu'il ne destinoit pas à l'étude, il les employoit à donner des leçons dans les sciences qu'il possédoit déja. Bon fils, il faisoit encore des épargnes avec lesquels il soulageoit son vieux pere. Après un séjour d'un an à Berlin, il retourna à Stendal dans les bras de ses parens & dans la bibliothéque de son Instituteur. Les bienfaits qu'il avoit reçus à Berlin étoient resté gravés dans son cœur reconnoissant. Au bout de trente ans il écrivoit de Rome à un de ses amis de Zurich en ces termes:

„Demandez à M. le Professeur Sulzer, si le Pasteur „Kühze à Berlin vit encore. Cet homme m'a fait du „bien dans le tems que j'y étois au college. Je lui „aurois écrit de Rome si je n'avois pas craint que ma „lettre n'eut été mal reçue à cause de mon change-„ment de religion. Je prie M. Sulzer de le voir de „ma part & de lui témoigner les sentimens de ma re-„connoissance. J'ai connu encore dans cette ville le „Recteur Damm; je lui fais mes salutations, s'il est „encore vivant. Du reste je n'ai pas revu Berlin de-„puis ma dix-septieme année."

Revenu à Stendal, Winkelmann reprit ses études & ses fonctions. C'est un usage assez généralement établi

établi dans les villes d'Allemagne que des troupes de pauvres Ecoliers qu'on nomme chœurs ſe promenent en proceſſions dans les rues & chantent des cantiques & des motets. Winkelmann fut le Coryphée d'un de ces chœurs. Cette place lui donnoit non ſeulement de quoi fournir aux peu de beſoins qu'il avoit, mais lui ſuffiſoit encore pour ſoulager ſes pauvres parens. Comme il avoit l'ambition de ſe faire un nom dans les lettres, il ſe roidiſſoit contre les difficultés. Au ſein même de l'indigence, il nourriſſoit de grands projets & il ne perdoit jamais l'eſpérance de les exécuter.

Ne pouvant plus rien apprendre à Stendal, il ſe rendit en 1738 à l'Univerſité de Halle, dans l'intention d'y continuer ſes études. Peu de tems après ſon arrivée en cette ville, il fit un voyage à Dresde avec quelques uns de ſes Compatriotes, autant pour connître les objets de curioſité de cette réſidence, que pour voir les ſolennités qui s'y faiſoient à l'occaſion du mariage de la Princeſſe de Saxe avec le Roi des deux Siciles. On penſe qu'il avoit un autre but, & qu'il avoit entrepris ce voyage dans l'eſpérance de trouver une place à Dresde. Muni d'une lettre de recommandation à M. le D. Lœſcher, *Superintendant* de cette ville, il s'étoit flatté de réuſſir par ce canal; mais n'ayant pas eu l'avantage de plaire à ſon Protecteur, il fut obligé de renoncer à ſon projet.

De retour à Halle, il reprit ſes études. Quant aux leçons publiques, il n'en fréquentoit qu'un petit nombre; mais il profitoit d'autant plus des bibliothéques, n'ayant pas le moyen de ſe procurer les livres qui lui étoient néceſſaires. Pour s'exercer, il faiſoit des traductions des Anciens & des commentaires ſur Hérodote qui fut toujours ſon Auteur favori. Il ſe nourriſſoit l'eſprit de la lecture des Ecrivains Grecs. L'étude des Anciens

Anciens occupoit tellement les facultés de ſon ame, qu'elle lui faiſoit oublier ſouvent les beſoins du corps. Sobre par goût & par néceſſité, il ne vivoit la plupart du tems que de pain & d'eau; quoiqu'il manquât ſouvent de tout, on l'a toujours vu gai & content. Sa candeur lui faiſoit des amis & ſa capacité des protecteurs. Cependant la perſpective qu'il avoit, n'étoit rien moins que brillante. Vers la fin de ſes études, il avoit écrit pluſieurs fois au ſavant Geſsner, Profeſſeur à l'univerſité de Gœttingue, pour le prier de lui procurer quelque place; mais ſes démarches furent infructueuſes. Après avoir fait d'autres tentatives inutiles, il ſe vit obligé d'entrer Précepteur chez un Bailli dans le pays d'Halberſtadt.

Le déſir de voyager, ſi naturel aux jeunes gens d'un tempérament ardent, fut toujours une paſſion chez lui. S'étant mis un peu en fonds, il forma le projet d'aller à Paris. Plus jeune encore il avoit voulu faire le voyage d'Egypte, déguiſé en Pélerin, pour contempler les fameuſes ruines de ce pays. Ce fut une lecture de Céſar qui lui fit naître le deſſein de voyager en France. Soutenu par ſon ſeul courage, il partit à pied en 1741 dans l'intention de ſe rendre à Paris. Il avoit pouſſé ſa courſe juſqu'à Gelnhauſen près de Francfort, lorsqu'il ſentit la témérité de ſon entrepriſe & l'impoſſibilité de l'exécution, rendue plus difficile encore par les troubles de la guerre qui venoient d'éclater de ce côté-là. En revenant de ſon voyage manqué, il lui arriva une aventure qu'il a racontée à pluſieurs amis. Se trouvant ſur le pont de Fulda dans un équipage aſſez délabré, il voulut ſe rajuſter un peu avant d'entrer dans la ville, & ſurtout ſe faire la barbe. Au moment qu'il portoit le raſoir à ſon viſage, il entendit jetter de grands cris:

c'étoient des Dames qui venoient en voiture à l'autre bout du pont, & qui, voyant l'action de Winkelmann, croyoient qu'il vouloit se couper la gorge. Arrivées près de lui, elles font arrêter leur voiture & lui demandent ce qu'il vouloit faire. Il leur raconte naïvement le mauvais succès de son entreprise & l'état dans lequel il se trouvoit. Leur curiosité satisfaite, elles le prierent d'accepter quelque argent, afin qu'il put continuer plus commodément sa route.

Revenu à Halle, il chercha une nouvelle place de Précepteur. Il fut quelque tems en cette qualité auprès des enfans de M. Stollmann, Capitaine de cavalerie en garnison à Osterbourg, & ensuite chez le Grand-Bailli Lamprecht à Heimersleben. C'est dans cette derniere place qu'il fit connoissance avec M. Boysen qui, venant de quitter le conrectorat de Seehausen, pour un emploi plus considérable, fut chargé de se donner un successeur. Winkelmann reçut cette place à la recommandation de son prédécesseur, & entra en fonction en 1742; mais il étoit déja trop grand pour une si petite sphere. Voici ce que M. Boysen écrit à M. Gleim sur ce sujet:

„J'appuyai Winkelmann de toutes mes forces, „après qu'il m'eut donné des preuves étonnantes de ses con-„noissances dans la littérature Grecque. — Mais qu'en est „il arrivé! Tout le monde est persuadé à Seehausen que „j'ai eu plus à cœur les intérêts de Winkelmann que ceux „du college. Plusieurs de mes amis m'ont fait là-dessus „les plus amers reproches. Le nouveau Conrecteur ne „sait pas prêcher, il se peut aussi qu'il n'ait pas le don „extérieur de l'instruction, ou que le cercle dans lequel „il se trouve soit trop étroit pour lui. Quoiqu'il en „soit, le nombre des Ecoliers a considérablement dimi-„nué,

„nué, & Winkelmann m'a prié de vive voix & par „écrit de le pourvoir ailleurs.“ —

Il paroît pourtant, qu'on a reconnu une partie de ſon mérite, à en juger par les atteſtations avantageuſes qu'il emporta de ſes ſupérieurs. Du reſte on voit par ce qu'il écrivoit longtems après de Rome à un de ſes amis de Zurich, qu'il déployoit toute ſa Philoſophie pour ne pas perdre courage dans ſes fonctions de maître d'école à Stendal & à Seehauſen.

„Soyons toujours comme les enfans à table & „contentons nous de ce qu'on nous ſert, ſans porter „nous mêmes la main au plat & ſans murmurer, lors- „qu'on nous donne peu. Jouons notre perſonnage, „quelqu'il ſoit, du mieux que nous pouvons. J'ai „rempli autrefois la fonction de Maître d'école, avec „la plus grande ponctualité & j'ai appris l'A. B. C. à „des enfans ſales & teigneux, tandis que j'aſpirois pen- „dant cette récréation à la connoiſſance du beau, & „que je méditois tout bas des comparaiſons d'Ho- „mere. — Je me diſois alors, comme je me dis en- „core: paix, mon cœur, tes forces ſurpaſſent encore „tes ennuis!“

Toute ſa conduite à Seehauſen, mélange de mécontentement & d'inquiétude, décéloit un homme, qui n'avoit pas envie de reſter toute ſa vie Régent de college, & qui formoit dans le ſilence de plus vaſtes projets. L'uſage qu'il faiſoit du tems dont il pouvoit diſpoſer ſans négliger les devoirs de ſon emploi, prouve la vraiſemblance de cette conjecture. Il employoit ce tems à ſe faire un magazin d'extraits, fruit de ſes lectures, & à apprendre les langues modernes, telles que la Françoiſe, l'Angloiſe & l'Italienne.

Son pere vivoit encore. Accablé ſous le poids des ans, il n'avoit d'autre conſolateur que ce fils, qu'il appella auprès de lui. Winkelmann n'héſita point à remplir les devoirs de la piété filiale & vola auprès de lui. Il ne reprit ſes fonctions à Seehauſen, que lorsqu'il eut fermé les yeux de ſon pere, & qu'il eut tari les pleurs que ſa perte lui avoit fait répandre. Cependant toujours tourmenté du déſir d'augmenter ſes connoiſſances & de ſe trouver dans une carriere plus analogue à ſon goût, il ſongea enfin à trouver un Mécène, & cette fois il ne ſe trompa pas dans ſon choix.

M. le Comte de Bunau eſt connu généralement pour un habile Miniſtre, un bon hiſtorien, un généreux protecteur des lettres. Son hiſtoire de l'Empire ſera toujours, ſinon un modele de goût, du moins un monument de ſon profond ſavoir, & ſa bibliothéque, formée par ſes ſoins, rend aujourd'hui la bibliothéque Electorale de Dresde, à laquelle elle eſt incorporée, une des plus célèbres de l'Europe. Tel fut le Protecteur ſur qui Winkelmann jetta les yeux. Dans une lettre qu'il lui écrivit en aſſez mauvais François, il lui expoſe le déſagrément de ſa ſituation & lui démande une place dans ſa bibliothéque. Qu'il me ſoit permis de rapporter une partie de cette lettre, telle qu'elle ſe trouve imprimée, pour montrer le point d'où Winkelmann eſt parti:

„*J'oſe ici faire avancer cette lettre du fond*
„*de la pouſſiere d'école. Depuis que j'ai étudié*
„*cette admirable Hiſtoire de l'Empire de Votre Ex-*
„*cellence, je n'ai à rien aſpiré qu'à lui témoigner,*
„*que je veuille auſſi avoir quelque part à la véné-*
„*ration, que tout le monde a conçue pour un ſa-*
„*voir*

*„voir ſi vaſte & ſi rare. — Hûreux qui ſont at-
„tachés aux ſervices d'un ſi grand génie & de plus
„d'un homme de vertu, & même je me ſuis mis en
„tête d'ambitionner cette vertu.“ —*

*„Je ſuis un homme qui ne deſire qu'à ſe con-
„ſacrer aux études, & c'eſt là où ſe bornent mes
„vœux, ne me laiſſant jamais éblouir par des con-
„ditions favorables dans l'égliſe. Dans cette vue
„je me ſuis abîmé depuis cinq ans dans l'école de
„ma patrie, afin d'y enſeigner les Belles-Lettres.
„Mais l'état déplorable de toutes les écoles de nos
„contrées m'en a tout-à-fait dégoûté & inſpiré en
„même tems la penſée à forcer, pour ainſi dire,
„mon deſtin dans une académie. Je commençai
„d'y réflechir mûrement & de m'étudier moi même
„dans la carriere que j'ai couru jusqu'ici, pour
„hazarder ma fortune dans un ſiecle métaphyſique
„où les Belles-Lettres ſont foulées aux pieds. Me
„voyant dépourvu des ſecours étrangers pour me
„pouſſer, j'ai auſſi abandonné ce deſſein. — — Il
„ne me reſte d'autres reſſources que les bontés de
„Votre Excellence — — Placez-moi dans un coin
„de votre bibliothéque pour copier les rares anec-
„dotes, qui ſeront publiées, comme on dit &c.“*

Cette lettre eſt datée du 16. Juin 1748 de Seehauſen, dans la vieille Marche de Brandebourg. La requête de Winkelmann fut reçue favorablement, & dès-lors il ne ſongea plus qu'à ſe rendre en Saxe.

„Avant de partir d'ici,“ écrit-il encore à ſon Protecteur, „j'ai voulu me munir de quelques atteſta-
„tions ſur la conduite que j'ai tenue depuis cinq ans
„& demi que je ſuis à Seehauſen. La premiere eſt

„du Superintendent de Stendal; le ſavant Noltenius, la „ſeconde de l'inſpecteur des écoles, M. Snakenbourg „de Seehauſen, & la troiſieme du Magiſtrat de cette „ville. Rien ne me force de quitter mon poſte; il „me donne de quoi vivre, & j'ai d'ailleurs la table „chez des amis aiſés. Le déſir inexprimable de ſervir „un Miniſtre ſi éclairé, & l'amour ardent pour les let„tres & pour des travaux plus importans, ſurmontent „toutes les autres conſidérations. Je ſuis trop convain„cu des ſentimens de généroſité de Votre Excellence „pour avoir la moindre inquiétude ſur l'avenir.“ —

Winkelmann, ſans attendre la réponſe à ſa lettre, partit de Seehauſen & arriva à pied à Nœthenitz, terre ſituée près de Dresde, où M. le Comte de Bunau avoit ſa bibliothéque. Winkelmann, qui venoit de faire un ſi grand pas, ſe crut au comble de ſes vœux. Retiré dans ce temple des Muſes, il pouvoit nourrir ſon eſprit de la lecture des Anciens & des Modernes, il pouvoit rectifier ſes idées & acquérir de nouvelles connoiſſances. Il y trouva un autre tréſor: un ami, dont l'amitié ne ſe démentit jamais. M. Franke, Bibliothécaire & Auteur du Catalogue raiſonné de la bibliothéque de Bunau, étoit un homme auſſi eſtimable par la bonté de ſon cœur que par l'étendue de ſes connoiſſances. Ces deux hommes ſe lierent intimément, non pas d'abord. Ils vivoient au commencement avec beaucoup de réſerve, ayant de la défiance l'un de l'autre, défiance qui leur avoit été ſuggérée par un tiers; mais cet état étoit trop pénible pour des hommes du caractere de Winkelmann & de Franke, qui étoient la candeur & la franchiſe même. Ils s'expliquerent, & dès-lors ils cimenterent une amitié qui dura jusqu'à leur mort. Dans une lettre que Winkelmann lui

adreſſa

adreſſa de Rome en 1764, il avoue ſes torts & il épanche les ſentimens de ſon ame dans les termes ſuivans:

„Jamais lettre ne m'a été plus agréable que celle „que je viens de recevoir de vous. Oui, mon ami, „ſans la froideur qui a regné entre nous pendant quel„que tems dans notre commerce, Nœtheniz auroit été „pour nous un vrai paradis. Je reconnois ici un équi„libre qui eſt donné à toutes les choſes humaines. La „pareſſe eſt ſouvent le partage des talens ſupérieurs, „ceux qui ſont nés pour l'amitié, qui pouroient y „trouver le charme de la vie, ſe mettent des chimeres „en tête, pour ne pas trouver dans des engagemens „terreſtres la ſouveraine félicité, qui ne doit être cher„chée que dans Dieu. Cependant je regarderai tou„jours comme le bonheur de mes jours, de pouvoir „me glorifier de votre amitié. Comme j'ai renoncé „à tout commerce de lettres au delà du Rhin & du „Danube, vous êtes aujourd'hui le plus ancien, le plus „digne de mes amis; j'ai trouvé toutes les autres ami„tiés, peſées dans une juſte balance, trop légeres de „poids: la nôtre durera jusqu'au tombeau, parcequ'elle „eſt pure & dégagée de toutes les vues d'intérêt, par„ce qu'elle eſt éprouvée par l'eſtime. Je ſuis ſi ſenſi„ble ſur ce point, que ſi je ſuivois les mouvemens de „mon cœur, je ne vous écrirois que ſur cet article. „Il y a deux mois que j'ai perdu par une mort vio„lente le meilleur ami que j'avois à Rome, l'Abbé Rug„gieri, Bibliothécaire de la bibliothéque Impériale. Plon„gé dans une cruelle mélancolie, il s'eſt tué d'un coup „de piſtolet, à l'âge de cinquante-ſix ans. J'en ſuis „inconſolable; mon eſprit harmoniſoit avec le ſien & „mon ame voloit au devant de lui, dès que je l'ap„percevois.“ —

M. Fran-

M. Franke, quelque tems après la mort de ſon Protecteur M. le Comte de Bunau, fut nommé Bibliothécaire de la Bibliothéque Electorale de Dresde. Il avoit promis de donner la vie de ſon ami & de publier un volume de ſes lettres; mais il n'a pas eu le tems d'ériger ce monument à l'amitié, la mort l'ayant ſurpris le 19 Juin 1775.

Winkelmann au milieu des tréſors littéraire d'une immenſe bibliothéque reprit ſes études favorites. Il y trouva des ouvrages précieux & il en profita ſelon ſa méthode. L'art des Anciens attira toute ſon attention. De l'inſpection des recueils de gravures de Nœtheniz, il paſſoit à la contemplation des ouvrages antiques & modernes de Dresde; & dès-lors il poſa, ſans s'en douter, les fondemens, de ſon hiſtoire de l'Art. Telles furent ces occupations depuis 1748 jusqu'en 1755.

Le voiſinage de Dresde fut très-utile à Winkelmann. Indépendamment des productions de l'Art qu'il y trouvoit, il fit connoiſſance avec des hommes dont il ſut tirer parti. Il ſe lia d'amitié avec M. M. de Hagedorn, Oeſer & Lippert. Il ne tarda pas à faire connoiſſance avec M. Heyne, qui avoit alors l'inſpection de la bibliothéque du Comte de Bruhl & qui ajoute aujourd'hui au luſtre de l'univerſité de Gœttingue. Ces deux hommes, s'étant perdus de vue, renouvellerent leur ancienne connoiſſance en 1764. M. Heyne, ayant annoncé à ſon ami que la ſociété littéraire de Gœttingue l'avoit élu au nombre de ces membres, reçut de Winkelmann une lettre de remercimens pleine d'affection. Ils établirent alors une correſpondance qui ne finit qu'à la mort de Winkelmann. M. Munchhauſen, ce protecteur zélé des lettres, y fut pour un tiers.

Win-

Winkelmann, jouissant des richesses littéraires & vivant dans un cercle d'amis, avoit lieu d'être content de son sort. Cependant son désir de voyager, &, disons le, une certaine inquiétude qui ne l'a jamais quitté, se réveillerent en lui & lui firent concevoir l'espérance de pouvoir exécuter son plan chéri, de voir l'Italie. L'occasion ne tarda pas à se présenter. La proximité de Dresde attiroit beaucoup de monde à Nœtheniz. Le Nonce du Pape, M. Archinto, étant venu voir plusieurs fois la bibliothéque, eut occasion de connoître Winkelmann. Frappé de sa vaste érudition, il lui parla de Rome & lui dit qu'il se faisoit fort de lui procurer la place de Bibliothécaire du Vatican; mais il lui fit sentir en même tems que pour réussir dans ce dessein il falloit qu'il se fit Catholique. Winkelmann ne tint pas contre la force de cet argument & fit ce qu'on voulut. M. Archinto l'adressa au P. Rauch, Confesseur du Roi de Pologne, & peu de tems après il lui fit faire l'acte d'abjuration. La cérémonie se fit sans bruit à l'hôtel du Nonce. Du reste le Confesseur du Roi lui fut plus utile que le Nonce du Pape: il rendit des services signalés à Winkelmann, qui l'a toujours nommé l'artisan de son bonheur.

A cette occasion il écrivit au comte de Bunau une lettre, où il semble vouloir dire quelque chose & où il ne dit rien. Il résulte du désordre de ses idées que son changement de religion fut plutôt une affaire de convenance que de conviction. Voici quelques passages de cette lettre singuliere, datée du 17 septembre, 1754.

„Je ne peux, je ne dois pas taire à votre Excel„lence que j'ai repris mon premier projet & que je „viens de franchir le pas. —

„Je ſens, Monſieur le Comte, que je me ſuis ren-
„du indigne de votre patience! Convaincu de la bonté
„de votre cœur, je vous ſupplie de m'écouter. Que
„Dieu, ce Dieu des nations & des ſectes vous faſſe mi-
„ſéricorde comme vous me la ferez! —

„Après les derniers aſſauts que ma ſanté vient d'eſ-
„ſuyer, j'allai voir M. Archinto, à qui je n'avois pas
„parlé depuis plus d'un an, dans l'unique deſſein de me
„rétracter & de prendre congé de lui avant ſon départ
„pour Vienne. Je voulois tâcher enfin, s'il étoit poſſi-
„ble ſans me compromettre, de me ménager une per-
„ſpective pour aller à Rome. Son procédé fut plus hon-
„nête que je n'euſſe déſiré: il chercha à me gagner par
„des careſſes & par des promeſſes. En voyant la maî-
„greur de mon viſage, il me dit que le ſeul moyen de
„me remettre étoit d'embraſſer un autre genre de vie
„& de chercher un délaſſement de mon travail. Je re-
„fuſai de ſuivre ſes conſeils, en lui objectant que je ne
„pouvois pas quitter les ouvrages que j'avois commencés;
„& quant à la choſe même, je demandai du tems pour
„m'y réſoudre. Le départ du Nonce fut différé. J'eus
„le tems pendant cet intervalle d'achever le *Catalogum*
„*Juris publici*, & de commencer le *Catalogum Hiſto-*
„*ricorum Italiae*, qui eſt auſſi presque fini. — Enfin je
„me ſuis expliqué, mais de façon que je me ſuis reſervé
„de reſter en Saxe jusqu'à Pâques.

„Sa Majeſté a déclaré, après mon acte de renon-
„ciation, qu'elle me payeroit les frais du voyage & le
„P. Rauch, Confeſſeur du Roi, m'a aſſûré qu'on ne me
„laiſſeroit manquer de rien. —

„Je me jette en eſprit aux pieds de votre Excel-
„lence, n'oſant pas me préſenter en perſonne. J'eſpere
„que

„que ce cœur plein d'humanité, qui daignoit tolérer
„mes nombreux défauts, portera de moi un jugement
„charitable. Où eſt l'homme dont les actions ſont tou-
„jours ſenſées? Les Dieux, dit Homere, ne diſtribuent
„aux Mortels qu'une doſe de raiſon pour chaque
„jour." — —

Winkelmann, ayant fini ſes travaux à la bibliothé-
que de Nœthenitz, ſe rendit à Dresde au commence-
ment de novembre, 1754. M. le Comte de Bunau qui
l'aimoit le vit partir à regret. Ce Miniſtré éclairé, loin
de lui en vouloir à cauſe de ſon changement de religion,
fut toujours ſon ami & ſon protecteur. Auſſi Winkel-
mann, qui en avoit encore reçu une gratification en par-
tant pour Rome, lui fut-il conſtamment attaché & le re-
garda-t-il toute ſa vie comme le premier auteur de ſa
fortune. A la mort du Comte, il marqua ſes regrets à
ſon ami Franke. Voici le commencement de cette Lettre,
datée de Caſtel-Gandolpho, du 26 juin, 1762.

„J'avois appris, il y a plus d'un mois, la mort du
„Comte de Bunau, que vous me mandez dans votre der-
„niere lettre. Je vous plains, mon ami, je vous plains
„du fond de mon ame: cette perte ſera longtems préſente
„à votre eſprit. Moi même je perds un plaiſir bien ſen-
„ſible, plaiſir que je commençois à goûter d'avance, de
„voir encore une fois en ma vie cette tête ſi chere, l'au-
„teur de mon bien-être. J'aimois à me flatter qu'il
„viendroit un tems, où je pourois lui répéter de vive
„voix toute l'expreſſion de ma reconnoiſſance. Je me
„plaiſois à me repréſenter la ſurpriſe que je lui cauſerois
„en arrivant tout d'un coup dans le lieu de ſa retraite.
„Aujourd'hui tous ces ſonges ſe ſont évanouis, & qui
„ſait, mon ami, ſi je vous verrai jamais! — Je rêve
„pour trouver une occaſion de lui laiſſer un monu-

„ment de ma reconnoiſſance, mais ce ne ſera pas de ſi-„tôt, & peut-être avant que je puiſſe l'exécuter, mon „ame ſera réunie à ſon ame.“ —

Il paſſa encore une année à Dresde, à ſe préparer pour ſon voyage d'Italie, par la connoiſſance intuitive de l'Art. Il y trouva toutes les facilités du monde, demeurant chez un ami, M. Oeſer, aujourd'hui Profeſſeur de l'Académie des Arts à Leipzig, Artiſte penſeur, très-capable de rectifier ſes idées. Winkelmann, guidé par un pareil maître, acquit bientôt une grande aptitude à juger ſainement des ouvrages de l'Art. La galerie de Dresde lui fut d'un grand ſecours pour appliquer la théorie à la pratique.

Le Nonce Archinto étoit parti de Dresde pour ſe rendre à Vienne. A ſon départ il avoit conſeillé à Winkelmann de compoſer quelqu'ouvrage, capable de donner au public une idée avantageuſe de ſa maniere de voir. En conſéquence de cela Winkelmann publia ſes *Réflexions ſur l'Imitation des ouvrages Grecs dans la Peinture & dans la Sculpture.* Ce premier eſſai fut reçu avec les plus grands applaudiſſemens; & comme on n'en avoit tiré qu'un très-petit nombre d'exemplaires, il en donna bientôt une nouvelle édition, augmentée de près de la moitié ſous ce titre: *Eclairciſſemens des Réflexions ſur l'Imitation des ouvrages Grecs dans la Peinture & dans la Sculpture, & Réponſe à la Lettre critique de ces Réflexions* (1). L'Auteur de la Lettre

(1) *Gedanken über die Nachahmung der Griechiſchen Werke in der Mahlerey und Bildhauerkunſt: zweyte vermehrte Ausgabe. Dresden und Leipzig, im Verlage der Waltherſchen Handlung. 1756 in-4°. — Erläuterung der Gedanken von der Nachahmung der Griechiſchen Werke in der Mahlerey und Bildhauerkunſt: und Beantwortung des Sendſchreibens über dieſe Gedanken.*

tre critique, à laquelle Winkelmann répond, lui avoit reproché de n'avoir pas cité ſes autorités & de-là il ſembloit douter de ſon ſavoir. Winkelmann, par ce premier ouvrage, n'avoit point rempli les demandes d'une certaine claſſe de Savans de ſon pays qui attachent la plus grande importance à cet étalage d'érudition, conſiſtant en notes & en citations. Pour ſe mettre bien dans l'eſprit de ces gens-là, il chargea ſes Eclairciſſemens de citations immenſes & il obtint par là leurs ſuffrages. Les Erudits furent contens de lui, ne ſe doutant pas même que ſa condeſcendance fut un perſiflage.

„Je n'ai pas cru," dit-il, que mon petit ouvrage ſe-„roit quelque ſenſation & qu'il s'attireroit l'honneur „d'une critique. Je ne l'avois écrit que pour quelques „Connoiſſeurs des Beaux-Arts; de-là je n'ai pas cru né-„ceſſaire de lui donner cette parure ſavante qui releve ſi „merveilleuſement un écrit par la citation des livres. „Les Artiſtes entendent à demi mot ce qu'on leur dit „ſur les Arts, & comme la plus ſaine partie d'entr'eux „regarde avec raiſon comme une folie de mettre plus de „tems à la lecture qu'au travail, ainſi que nous l'enſeigne „un ancien Orateur, il ſuit que, quand on n'a rien de „nouveau à leur apprendre, on obtient du moins leur ſuf-„frage par la briéveté de l'élocution. Je penſe en gé-„néral que, dès que le ſentiment du beau conſiſte plus „dans la fineſſe du tact que dans la profondeur du ſa-„voir, il faut ſingulierement obſerver le principe de Néop-„toleme: *Raiſonne, mais en peu de mots.*" —

Il quitte ſon adverſaire pour diſcuter des choſes plus intéreſſantes, pour mieux développer des idées qu'il n'avoit fait qu'effleurer dans ſon premier écrit. „Je crains," dit-il, à la fin de ſon ouvrage, d'avoir paſſé „quelques objections graves que me fait l'Auteur de

„la Lettre critique. Je me rappelle d'abord le ſecret des
„Grecs de changer des yeux bleus en noirs. Dioſcoride
„eſt le ſeul Ecrivain qui faſſe mention de cet artifice.
„Du reſte dans les tems modernes on a fait quelques
„heureux eſſais de ce ſecret. Une certaine Comteſſe Si-
„léſienne étoit une beauté accomplie: on auroit déſiré ſeu-
„lement qu'elle eut eu des yeux noirs, au lieu de les avoir
„bleus. Ayant appris ce ſouhait de ces adorateurs, elle
„employa tous les moyens imaginables pour changer
„la nature. Elle eut les yeux noirs & elle devint
„aveugle. —

„Je ne ſuis pas content de moi, & ſans doute l'Au-
„teur de la Lettre critique le ſera encore moins. L'art
„eſt inépuiſable, & il ne faut pas vouloir tout dire ſur un
„ſujet. J'ai cherché à occuper agréablement mon loiſir.
„Les entretiens avec mon ami, M. Oeſer, ſucceſſeur
„d'Ariſtide qui eſquiſſoit l'ame & qui peignoit pour
„l'eſprit, ſont en partie le réſultat de ces réflexions.
„Le nom de cet ami & de cet Artiſte décorera la fin
„de cet écrit."

Ces deux ouvrages, quoique connus en France, n'ont jamais été traduits en entier. Il en a paru un extrait très-ample dans le Journal Etranger [1], fait par M. Wächtler, attaché aujourd'hui au Prince Kaunitz. L'Auteur, ayant donné enſuite une autre forme à cet ouvrage, celle de lettres, le fit connoître en Italie ſous le titre de Lettres Romaines, dont il parle dans quelques endroits de ſes écrits. M. Suard de l'Académie Françoiſe, traduiſit ſept de ces Lettres, qui renferment le précis de l'ou-

(1) Journal étranger, Janvier, 1758.

l'ouvrage (1). Winkelmann s'annonça avantageusement dans la République des Lettres par cet ouvrage, plein de pensées neuves. On pouroit dire que les Réfléxions sur l'imitation des Artistes Grecs sont à l'Histoire de l'Art, ce que les Lettres Persannes sont à l'Esprit des Loix.

Il ne manqua pas d'envoyer son ouvrage à son ancien Protecteur, le Comte de Bunau. Voici ce qu'il lui marqua de Dresde le 5 juin 1755. — „Je prens la liberté d'envoyer à V. E. mes Réflexions sur l'imitation „des Artistes Grecs. Je m'étois flatté d'avoir le bonheur de vous présenter moi même ce petit Ouvrage & de vous témoigner de bouche ma vive reconnoissance. La chose est enfin résolue: je partirai dans „une quinzaine de jours. Je me suis débarrassé de tous „mes engagemens; j'irai à Rome, où je resterai deux ans, „avec une pension modique, mais suffisante pour y étudier tranquillement. J'ai promis à mon retour de me „prêter à tout ce qu'on voudra faire de moi. Le petit „ouvrage, qui a eu un succès aussi complet qu'inattendu, a le plus contribué à l'arrangement de mon „voyage.“ —

Quelque tems après cette lettre, Winkelmann partit en effet pour Rome; je rapporterai la lettre qu'il écrivit à ce sujet à son ami Franke, & qui contient quelques détails de son voyage, elle est datée du 7 Décembre 1755.

„La santé du corps & la joie du cœur avant toutes „choses! Après un voyage de deux mois je suis arrivé „sain & sauf à Rome le 18 novembre. Le plus agréable de ma route a été cette partie de la Baviere, qu'on „trouve

(1) Gazette littéraire de l'Europe, Tome V, à Paris, 1765.

„trouve en ſortant d'Augsbourg, & le paſſage du Tyrol.
„J'ai été plus enchanté dans un de ces villages, envi-
„ronné d'une chaîne de montagnes couvertes de neiges,
„que même en Italie. On n'a rien vu de grand, de mer-
„veilleux, lorsqu'on n'a pas vu ce pays avec les yeux
„que je l'ai vu. Vous traverſez les plus hautes monta-
„gnes, ſur une route unie comme votre chambre. A
„chaque lieue vous rencontrez, au pied des monts d'une
„beauté effrayante, une hôtellerie où regne la propreté &
„l'abandance. Par tout il y a des lits, & partout on
„eſt ſervi en couverts d'argent: nous avons été jusqu'à
„vingt perſonnes à table, ſans qu'il nous manquât la
„moindre choſe. Dès qu'on entre dans le pays de
„Trente, on remarque la pauvreté & la mal-propreté.
„Cependant on n'y voit que des gens bienfaits, & à
„Bolſano, j'ai trouvé toutes les filles jolies & même
„belles. Dans le Trentin & à l'entrée de l'Etat de Ve-
„niſe, les chemins au travers des montagnes ſont ſi af-
„freux, que nous mîmes toute une journée pour faire
„deux lieues d'Allemagne.

„Veniſe eſt un endroit qui étonne les premiers jours,
„mais cet étonnement disparoît bientôt. Les belles mai-
„ſons ne ſe trouvent guere que le long du grand canal; &
„il faut prendre une gondole pour les voir. Les autres rues
„ſont pour la plupart ſi étroites qu'il n'y a que deux ou
„trois perſonnes qui puiſſent y marcher de front; les
„maiſons y ſont hautes, mais mauvaiſes. J'ai trouvé
„l'air trop froid à Veniſe; c'eſt pourquoi j'en ſuis parti
„plutôt que je ne me l'étois propoſé. Je n'ai pas vu la
„bibliothéque de St. Marc. Zanetti étoit à la campagne.
„Il y a bien des égliſes dans cette ville plus belles que
„celles de Rome, où il n'y en a pas une avec une fa-
„çade de marbre. Les égliſes Romaines ne ſont pas
„non

„non plus ſi riches en tableaux. — Sur la route de Veniſe
„à Bologne j'ai trouvé tout encore vert; les orangers,
„la plupart en fleurs, étoient encore dans les jardins.

„J'ai vu à Bologne deux belles bibliothéques: celle
„de *S. Salvatore*, qui renferme un tréſor d'anciens ma-
„nuſcripts, entr'autres celui de Lactance, agé de douze-
„cens ans, & celle des Cordeliers, compoſée de livres
„choiſis de tout genre. Obligé de profiter d'une occa-
„ſion, j'ai quitté à regret cette ville, où j'ai paſſé cinq
„jours, logé dans la maiſon de Bianconi. De Bologne
„j'ai pris ma route par Ancone & par Lorette; j'ai em-
„ployé onze jours à ce voyage au milieu de beaucoup
„d'amuſemens. La converſation auroit pu être plus in-
„téreſſante; car mon compagnon de voyage, bourgeois
„de Bologne, ne ſavoit que ſon patois que je n'entens
„pas du tout. Auſſi j'ai plus dormi que veillé. Du
„reſte pour voyager dans ce pays là, il ne faut pas être
„délicat. Les derniers jours, la compagnie avoit telle-
„ment augmentée que le ſoir nous nous ſommes trouvés
„jusqu'à quatorze à table. Nous avions pour compagnon
„de voyage un Carme Bohémien, qui jouoit très-bien
„du violon; l'on danſoit quand le vin étoit bon. En
„nous approchant de la Campagne de Rome, nous ſen-
„times l'influence du mauvais air. Deux de nos voya-
„geurs gagnérent la nuit un mal de bouche ſi déſagréable
„& ſi violent qu'ils furent obligés de ſe tenir toute la ma-
„tinée le viſage enveloppé. A une trentaine de miles de
„Rome, s'entend de miles d'Italie, vers l'endroit où
„commence la *via conſularis Flaminia*, il ne ſe pré-
„ſente que des aſpects triſtes. C'eſt un vrai déſert: à
„peine y voit on un arbuſte. Quelques tiges de vignes
„ſauvages rampent çà & là, mais on ne rencontre point
„d'habitans. Et cette terre ingrate continue jusqu'à ce

 „qu'on

„qu'on arrive aux vignes de Rome. A la douane on „me ſaiſit pluſieurs de mes livres qui me furent rendus „au bout de quelques jours, à l'exception de Voltaire „que je n'ai pas encore. Mais je ne le perdrai pas, je „n'ai pas voulu en avoir obligation au Gouverneur de „la ville.

„J'ai été bien heureux d'avoir apporté une lettre „de recommandation à M. Mengs; cet homme m'a „rendu & me rend encore des ſervices d'amis. Sa mai-„ſon eſt mon refuge; & je ne ſuis nulle part mieux „que chez lui. Je ſuis encore libre & j'eſpere l'être „longtems. —

„C'eſt à Rome, mon ami, qu'on trouve tous les „tréſors de l'antiquité raſſemblés, ſtatues, ſarcophages, „buſtes, inſcriptions &c. On eſt ici en toute liberté, du „matin jusqu'au ſoir. On va ſans façon en redingote, „c'eſt la mode. On peut très-bien encore ſe paſſer de „feu, & je ſuis toute la journée les fenêtres ouvertes. —

„J'ai enfin l'expérience que, lorsqu'on ne parle des „antiquités que d'après les livres ſans avoir vu ſoi mê-„me, on ne fait que tâtonner: j'ai déja remarqué plu-„ſieurs fautes que j'ai commiſes. Je penſe que la nou-„velle édition de mes Réflexions, avec le morceau que „j'y ai ajouté, aura paru. Je ſerois charmé d'appren-„dre ce qu'on en dit. Depuis mon départ de Dresde, „je n'ai pas reçu une ſeule lettre. J'ai vu le Pape, j'al-„lois oublier ce point capital. Je ſuis pour jamais &c.“

Winkelmann établi à Rome ſe trouvoit au terme de ſes déſirs. Muni de bonnes lettres de recommandation, il ſut bientôt ſe faire des amis & des protecteurs. Au milieu des richeſſes de l'antiquité, il lui étoit facile d'augmenter ſes connoiſſances & de rectifier celles qu'il avoit

avoit déja acquifes fur cet objet. Tout concouroit au développement de fes talens, la difpofition de fon efprit & les circonftances du tems. Benoît XIV. étoit fouverain Pontife, & les Cardinaux Paffionei & Albani faifoient l'ornement de la cour Pontificale. Mengs qui joint la théorie la plus profonde à la pratique la plus favante de fon art, démêla d'abord fon génie & s'empreffa à l'encourager & à le guider. Tous ces hommes s'intérefferent diverfement en faveur de Winkelmann. La penfion modique qu'il devoit au bontés du P. Rauch & quelques fecours d'argent d'un petit nombre d'amis généreux, le mirent dans l'heureufe fituation de pouvoir conferver fa liberté, dont il connoiffoit fi bien le prix.

Au bout de quelque tems de féjour dans cette fameufe capitale, il prit le petit collet, en partie pour économifer, & en partie pour fe faciliter l'accès dans les premieres maifons de Rome. Il n'y trouva pas d'abord toutes les facilités dont il s'étoit flatté. M. Archinto, qui avoit été fait Cardinal à fon retour à Rome, ne fit rien pour lui, & les reffources fur lesquelles il avoit le plus compté lui manquerent: l'impatience de Winkelmann eut plus d'une fois occafion d'éclater. Dans une lettre au Comte de Bunau il fe plaint fort de cette Eminence. Voici comme il s'exprime fur ce fujet:

„Je travaille pour lui fans lui rien demander. Je „ne vais plus chez lui. M'ayant fait attendre, il y a qua„tre mois, plufieurs heures dans fon antichambre, je „commençai à faire beau bruit; je dis que j'étois un „homme qui favoit eftimer le feul tréfor dont un être „raifonnable foit le maître, le tems; qu'il étoit indigne „de moi de me voir réduit à compter les pierres de fon „antichambre; que j'étois peut-être le feul qui venoit „parler au Cardinal fans lui rien demander & même

„ſans en vouloir rien recevoir. Il vint enfin & me de-
„manda ſi je n'avois rien de particulier à lui dire. Rien,
„lui dis-je. Il fut un moment à réflechir & voyant que
„je ne voulois par parler, il ſe retira. Pourquoi ne par-
„lez vous pas à préſent? me diſoient les Abbés & au-
„tres gens du meme calibre. La façon de demander du
„Cardinal, leur répliquai-je, n'eſt pas celle qui me donne
„envie de répondre.“ —

Ce Prélat qui avoit fait de ſi belles promeſſes à Winkelmann, ſe contenta de lui aſſigner un logement au vaſte palais de la chancellerie. „Je demeure aujour-
„d'hui,“ écrit-il à ſon ami Franke, „au palais de la chan-
„cellerie, où le Cardinal Archinto m'a fait donner quel-
„ques chambres. Je ſuis au centre de la ville, comme
„au milieu des champs; car ce bâtiment eſt d'une telle
„grandeur, que je n'entends point le bruit de la ville,
„quoiqu'il ſoit bien plus conſidérable aujourd'hui, qu'il
„ne l'étoit du tems de Juvenal, où l'on n'avoit point
„de caroſſes. — Quant à ma façon de vivre, elle ne
„differe guere de celle de Nœthenitz. Je me retire de
„bonne heure: je me couche & me leve de même. —
„Pour ma ſanté, elle eſt meilleure qu'elle n'a jamais
„été. Je mange quelquefois trop & je bois comme un
„Allemand, c'eſt-à-dire je bois du vin ſans eau. J'ai
„lieu d'être content de ma tête & de mon eſtomach.“

Dès le commencement de l'année 1756 Winkelmann avoit été préſenté au Pape Benoît XIV. Il mande cette circonſtance à ſon ami Franke dans les termes ſuivans:

„M. Bianconi m'a procuré la connoiſſance du pre-
„mier Médecin du Pape, Mgr. Laurenti. Cet homme
„reſpectable me fit dire dernierement qu'il m'avoit mé-
„nagé

„nagé une audience. Le jour pris, sa Sainteté me reçut „avec bonté & m'assûra de sa protection. Elle me dis„pensa du baisement de la pantoufle. Je cherchai à pro„fiter de ses offres, en sollicitant la communication des „manuscripts Grecs du Vatican, ce que l'on me fit espé„rer. Au reste cet événement à donné une tournure „avantageuse à ma situation. On est obligé de me mé„nager; car enfin on ne sait pas ce qui s'est passé à l'au„dience & quelles espérances sa Sainteté m'a données.“

Winkelmann ne manqua pas de rendre compte à son ami des connoissances qu'il faisoit à Rome. Le Cardinal Passionei, si connu par son érudition & par sa brusque franchise, ne fut pas des derniers à le distinguer. Winkelmann, en traçant le caractere de ce Cardinal, nous peint sans y penser le sien. Voici quelques fragmens de lettres relatifs à cet objet:

„Après avoir déclaré que je ne prendrois aucun en„gagement à Rome, j'ai consenti à être présenté au Car„dinal Passionei, qui me reçut de la maniere la plus „honnête. Il me conduisit lui même dans sa bibliothé„que. Ce Prélat, voyant qu'un jeune Abbé qui écri„voit, lui ôtoit son chapeau, ne voulut pas faire un pas „qu'il ne se fut couvert. Il me dit à cette occasion, „qu'il voudroit qu'on bannit de la République des let„tres toutes ces vaines cérémonies; & pour me rendre „la chose plus sensible, il s'entretint familierement avec „ce jeune homme qu'il ne connoissoit pas & qui fut „obligé pendant ce tems d'avoir son chapeau sur la tête. „A cet égard il faut que vous sachiez, mon ami, que „l'usage des Romains est de se couvrir, même dans la „chambre de celui à qui l'on fait visite. Le Cardinal „m'a donné la liberté de me servir de sa bibliothéque, „comme je me servois de celle de Nœthenitz. — Il

„m'a montré un extrait de ſes manuſcripts, qu'il fait
„faire par un Piariſte, ouvrage qui m'étoit deſtiné: *mais*
„*je crains les Grecs*, diſoit, Hector. — La bibliothé-
„que du Cardinal eſt presque auſſi nombreuſe que celle
„du Comte de Bunau. Son Eminence ne peut ſe laſſer
„de parler de votre Catalogue; il a les quatre premiers vo-
„lume & il eſt enchanté d'apprendre qu'il en a paru
„deux nouveaux.“ —

Winkelmann, ayant marqué à M. le Comte de Bunau que le Cardinal Paſſionei déſiroit fort d'avoir les deux nouveaux volumes du Catalogue raiſonné de ſa bibliothéque par M. Franke, reçut cet ouvrage pour ſon Eminence. Voici la lettre qu'il écrivit à ce ſujet à ſon ancien Protecteur; elle eſt datée du commencement de l'année 1757.

„Le Cardinal Paſſionei s'eſt réjoui comme un en-
„fant, en recevant les deux volumes du Catalogue rai-
„ſonné que je n'ai pas encore vu moi même. Quand
„il me demandera quel préſent il pouroit vous faire à
„ſon tour, je ſaurai bien lui indiquer les livres qui man-
„quent à la bibliothéque de Nœthenitz & qui ne ſe
„trouvent qu'ici.“ —

La lettre ſuivante, adreſſée au même & datée du 12 mai 1757, caractériſe trop bien ce Prélat pour la paſſer ſous ſilence.

„Hier, comme je dinai chez le Cardinal Paſſionei,
„il n'a été queſtion que de Votre Excellence & de votre
„bibliothéque. Son Eminence m'a fait lire la lettre que
„vous lui avez écrite & elle m'a donné pour vous le
„grand ouvrage du Pape de *ſynodo Diœceſana*, en grand
„in-folio avec la nouvelle édition de ſes *Actor. Apoſt.*
„*Helvet.* & le ſoir il m'a remené chez moi avec les livres.
„Je

„Je lui ai inſinué que vous vous étiez informé de „l'ouvrage du Pape. Il s'eſt offert de propoſer à ſa „Saintété, quand elle ſera d'humeur donnante, je me „ſers de ſon expreſſion, d'en faire préſent à la bibliothé-„que de Bunau. C'eſt en général un excellent homme, „plein de franchiſe & d'amour pour la vérité. Un ſeul „trait vous fera connoître ſon caractere. J'étois l'autre jour „à la promenade en voiture avec lui, lorsque nous ren-„contrâmes un Cardinal dans ſon équipage. — Con-„noiſſez vous cet homme? — Oui de vue. — Il faut, „Monſieur, vous apprendre, à connoître les gens tout-„à-fait. Ce Cardinal eſt un ..... &c. Cela vous éton-„ne, n'eſt-ce pas? Voilà comme on parle à Rome, le „ſeul endroit du monde, où l'on oſe parler ſi librement: „c'eſt-ce que je peux avancer hardiment, ayant eu oc-„caſion de vivre quelque tems dans la plupart des Etats „libres de l'Europe. *Eminentiſſimo!* lui répondis-je, „vous ne ſongez pas à la Sainte Inquiſition? — Allez, „vous êtes bien de votre pays, avec votre Sainte Inqui-„ſition! Sachez que vous n'avez rien à craindre à Rome, „à moins que vous n'éleviez une chaire à la place d'Eſpa-„gne & que vous n'y enſeigniez publiquement que le „Pape eſt l'Antechriſt. Du reſte on peut dire ici tout ce „qu'on veut, ſans être inquiété le moins du monde. „Nous ne ſommes plus au tems de Pie V. L'eſprit de „tolérance gagne de jour en jour. — On ne doute „point ici que ſi ce Seigneur avoit l'ambition de s'éle-„ver qu'il n'obtint la tiare. Il eſt généralement craint „& eſtimé." —

On ſera peut être bien aiſe de ſavoir de quelle maniere Winkelmann s'eſt orienté à Rome. Il entre lui même dans de grands détails ſur ce ſujet, & rend compte des obſtacles qu'il a ſurmontés & des progrès qu'il a faits.

Je

Je me contenterai de rapporter ici quelques traits caractériſtiques, tirés de ſa préface placée à la tête de ſes remarques ſur l'Hiſtoire de l'Art, les bornes de cet écrit ne me permettant pas de l'inſérer en entier.

„J'ai paſſé, dit-il, la premiere année à Rome „à voir & à contempler ſans ſuivre aucun plan. L'étude „de l'art ayant été conſtamment ma principale occupa-„tion, je fis bientôt quelques progrès & je parvins enfin à „ce degré de connoiſſance, que je commençai à diſtin-„guer le moderne de l'antique. Je trouvai la regle gé-„nérale que les parties ſaillantes des ſtatues, ſurtout les „bras & les mains, ſont pour la plupart des reſtaurations „poſtérieures & par conſéquent auſſi les attributs des figu-„res. J'ai d'abord eu de la peine à décider par moi „même de la valeur de certaines têtes; car comme il eſt „plus facile de trouver le mauvais que le bon, j'éprou-„vai encore plus de difficultés à diſcerner le beau dans „les Antiques ſupérieures, qui ſurpaſſoient ma connoiſ-„ſance. J'ai toujours contemplé les ouvrages de l'Art „avec un certain enthouſiaſme, & non comme cet hom-„me, qui voyant la mer pour la premiere fois, dit „qu'elle étoit aſſez jolie. L'Athaumaſtie ou la *non-ad-„miration*, recommandée par Strabon, parce qu'elle „produit l'apathie, peut avoir ſon mérite en morale, „mais elle ne vaut rien en fait de beaux-arts. Je me „ſuis quelquefois bien trouvé de la prévention en faveur „de certains ouvrages d'une réputation univerſelle; c'eſt „elle au moins qui m'a excité à y chercher le beau & à „m'en convaincre. Le torſe en eſt un exemple. Le „premier aſpect de ce morceau, loin de m'en impoſer, „ne me ſatisfit nullement. Je ne pouvois concilier l'in-„dication modérée de ſes parties avec la ſaillie forte dans „les autres ſtatues d'Hercule, particulierement de celle

„de

„de l'Hercule Farnese. Mais je me retraçois devant les „yeux la haute estime de Michel-Ange & de quelques „autres Artistes pour cette Antique. Le sentiment de ces „grands hommes fut pour moi un article de foi, de fa-„çon pourtant que je ne voulois pas lui donner mon ac-„quiescement sans en avoir trouvé la cause. Je fus dé-„routé longtems par l'attitude que le Bernin & d'autres „ont donnée à cette figure mutilée, qui selon eux re-„présente un Hercule filant auprès d'Omphale. A force „de l'examiner, je trouvai enfin que l'attitude en ques-„tion n'étoit pas celle de la statue que j'avois devant les „yeux; que c'étoit un héros en repos, le bras droit posé „par dessus la tête & l'esprit occupé à repasser la chaîne „de ses travaux. Dès-lors j'entrevis la cause de la diffé-„rence de cet Hercule avec ses autres statues: je trouvai „que c'étoit Hercule reçu parmi les Dieux. Après avoir „réussi à découvrir dans plusieurs statues le principe de „leur réputation, je continuai d'examiner les autres, & „cela de maniere que je me mettois toujours dans la po-„sition d'un homme qui se seroit proposé d'en rendre „compte dans une assemblée de connoisseurs.“ —

Un des premiers ouvrages qu'il composa à Rome fut une description des chefs-d'œuvres antiques, parve-nus jusqu'à nous. Cet ouvrage, qui n'a point paru sous le titre que l'Auteur lui donna d'abord, se trouve refon-du dans son Histoire de l'Art. Il en parle dans une let-tre à son ami Franke, datée du 20 mars, 1756.

„J'ai entrepris un grand ouvrage, qui portera pour „titre: *Du goût des Artistes Grecs*. Mais comme „l'exécution de mon plan exigera plusieurs années de „travail, & que je serai obligé de relire quelques Ecri-„vains anciens, entr'autres Pausanias, je donnerai d'abord „des essais, en commençant par la description des sta-

„tues du Belvedere. Cet ouvrage m'occupe tellement „l'esprit qu'il me suit partout. Je me suis abonné, com„me c'est ici l'usage, pour la permission de voir l'Apol„lon & le Laocoon toutes les fois que j'en ai besoin „pour mettre mon esprit en activité par la contemplation „de ces ouvrages. Le Belvedere est à un bon quart de „lieue de mon logis. — La description de l'Apollon „exige le style le plus sublime. Il n'est pas concevable „quel effet produit cette statue. Sans M. Mengs & d'au„tres je n'aurois jamais songé à écrire sur cette matiere."

Si l'ame de Winkelmann sentoit vivement les beautés de l'Art, elle n'étoit pas moins affectée de celles de la Nature. Dans une lettre au même, datée du 5 mai, il s'exprime ainsi:

„Nous sommes dans la saison des promenades cham„pêtres. Il est impossible, mon ami, de vous peindre „la beauté de la nature qui regne dans les jardins de Ro„me & de ses environs. Nous avons ici des promenades, „entr'autres celle de la Villa Borghese, où l'on marche des „demi-lieues à l'ombre d'une forêt de lauriers, dans des „allées de hauts cyprès & le long des rangées de super„bes orangers. Plus on connoît Rome, plus on en est „enchanté. Je voudrois pouvoir y rester toute ma vie; „mais il faudroit aussi que j'y eusse de quoi vivre & que „j'y pusse conserver ma liberté. En général un homme „qui ne cherche rien & qui n'a besoin de rien, ne „sauroit être nulle part mieux qu'ici."

Ce fut aussi dans ces commencemens qu'il lui arriva une avanture qui manqua lui couter cher & qu'il écrit à son ami Franke. Cette aventure mérite d'autant plus de trouver place ici que le bruit avoit couru que Winkelmann avoit été tué par une statue.

„Ce

„Ce que je trouve de fort commode ici, c'est „qu'on n'a pas besoin de recommandations pour voir „les trésors de Rome. Il faut payer. J'entrai l'autre jour „dans la cour d'un certain palais pour voir une statue; „un domestique accourut avec un balai, ôta les toiles „d'arraignées qui la couvroient & me demanda son sa- „laire. Il ne s'en est guere fallu que je n'aye trouvé der- „nierement mon tombeau sous un monument antique; „c'étoit à la Villa Ludovisi. Pour mieux voir les tra- „vaux de la tête d'une statue, j'étois monté sur la plin- „the. Persuadé qu'elle étoit assujettie comme à l'ordi- „naire par des tenons de fer, je m'y tenois sans défiance. „Lorsque je voulus descendre, la statue tomba & se brisa. „Figurez vous mon embarras. Il n'y avoit pas moyen „de me retirer, puisqu'en entrant j'avois dit au concier- „ge que je voulois voir la galerie, & qu'il pouvoit tou- „jours ouvrir. D'ailleurs il y avoit à craindre que les „garçons jardiniers, qui travailloient au jardin, n'eussent „remarqué ma déconvenue & ne vinssent en avertir le „concierge, pendant que je serois à voir la galerie. Le „seul moyen qui me restoit, étoit de fermer la bouche à „mon homme par quelques ducats. Je n'ai jamais été „dans de pareilles transes. Heureusement pour moi cette „affaire n'a pas eu de suites.“ —

Winkelmann fut en commerce de lettres avec le célebre Baron de Stosch, qui l'invitoit depuis longtems à venir passer quelque tems à Florence. Il n'eut pas la satis- „faction de le connoître personnellement; ce fameux Antiquaire mourut en 1758. Voici ce qu'il écrivit à Franke dans une lettre datée du 30 septembre 1758.

„Je suis à Florence depuis le 2 de ce mois, autant „pour me divertir que pour étudier, mais surtout pour „parcourir d'ici la Toscane & pour juger par l'inspec-

„tion des différens monumens Etrusques. Je demeure
„ici chez mon ami le jeune Baron de Stoſch. Je n'ai
„pas eu le bonheur de connoître perſonnellement ſon
„Oncle, le feu Baron de Stoſch, dont tous les tréſors
„me paſſent aujourd'hui par les mains. Il avoit ſou-
„haité pendant ſes dernieres heures que je fiſſe un Cata-
„logue raiſonné de ſes Pierres gravées: c'eſt à quoi je
„travaille actuellement. Comme j'eſpere d'en faire un
„ouvrage qui s'écartera de la route ordinaire, je ne ſais
„pas encore quand il ſera fini. Pour des raiſons parti-
„culieres je ſuis obligé de le compoſer en François. Ce
„cabinet de Pierres gravées ne ſera pas vendu au deſſous
„de 12000 ducats. Indépendamment de ce premier ca-
„binet, il y en a encore un de Camées. L'Atlas, dont je
„n'ai pas encore une idée nette, eſt évalué 24000 écus.
„Les médailles ſont conſidérables. La collection des deſ-
„ſins de Raphaël & de Michel-Ange, la ſuperbe biblio-
„théque, tout en eſt admirable. Imaginez-vous quelle
„joie pour moi de fouiller dans tout cela. Si je n'étois
„pas obligé d'aller à Rome pour achever cet ouvrage, je
„paſſerois l'hyver ici. Florence eſt le plus bel endroit
„que j'aye vu de ma vie, cette ville l'emporte même ſur
„Naples. J'en puis parler plus ſavamment que bien des
„voyageurs. A Naples j'ai été comme l'enfant de la
„maiſon chez M. le Comte de Firmian, Miniſtre Impé-
„rial, un des plus grands Savans parmi les grands Sei-
„gneurs que j'ai connus; j'ai mangé la plupart du tems
„chez lui ou chez M. le Marquis de Galiani, Traducteur
„de Vitruve. A Florence je ſuis plus choyé qu'à Rome.
„Le bon Dieu me recompenſe pour le paſſé: il me
„devoit un peu cela. J'ai trop pâti dans ma jeuneſſe,
„& je n'oublierai jamais ma condition de maître
„d'école.“ —

Le

Le plus grand protecteur de Winkelmann fut ſans contredit le Cardinal Aléxandre Albani. L'amour de l'Art antique fut la paſſion dominante de ces deux hommes. Les mêmes goûts les réuniſſoient & levoient la barriere que la fortune avoit miſe entre aux. Avant d'avoir été engagé à ce Prélat, il parle de lui dans pluſieurs endroits de ſes lettres, & toujours avec l'expreſſion du ſentiment. Dès les premieres années de ſon ſéjour à Rome, il écrivit à ſon ami Franke dans ces termes:

„Le Cardinal Albani, mon plus grand Protecteur & „le chef de tous les Antiquaires, vient d'achever de bâ-„tir ſa Villa. Il étale au jour des antiques dont on igno-„roit l'exiſtence. Dans le palais de ſa Villa il y a tant „de colonnes de porphyre, de granit & d'albâtre orien-„tal, que cela n'avoit pas mal l'air d'une forêt, avant „qu'elles euſſent été employées. J'ai vu poſer les fon-„demens de cette ſuperbe maiſon de campagne. On y „va le ſoir, & l'on s'y promene avec le Cardinal com-„me avec un bourgeois. Vous voyez par-là comme „on vit ici."

Winkelmann jouiſſoit depuis quatre ans de ſa penſion de cent écus, qu'il devoit plus à l'amitié du P. Rauch qu'à la cour; mais l'éloignement de ſon protecteur & les circonſtances fâcheuſes de la Saxe tarirent cette ſource. „Les ſecours," écrit il à Franke," qui me venoient „de Sion, ſont finis. Je ne murmure pas; je vœux bien „porter ma part des calamités publiques." La ſuppreſſion de ſa penſion le détermina enfin à renoncer à une partie de ſa liberté. Dans une lettre écrite à Florence, datée du 1 janvier 1759, il manda à Franke la réſolution qu'il venoit de prendre.

„Je viens d'entrer au ſervice du Cardinal Aléxan-„dre Albani en qualité de Bibliothécaire & d'Inſpec-

„teur des Antiques; mais comme il veut que je vive
„avec lui fur le pied de l'amitié, je ne ferai pas gêné.
„Ces jours paffés mon ancien ami, (c'eft ainfi qu'il m'ap-
„pelle) M. le Comte Firmian a paffé par Florence en
„revenant de Naples; il eft nommé grand Chancelier du
„Duché de Milan & Gouverneur de celui de Mantoue.
„Je lui ai fait part de la démarche que je viens de faire.
„Je crois que fi jamais j'étois las de Rome, ce dont je
„fuis bien éloigné, je pourois me réfoudre à chercher
„une retraite chez lui. Il n'y a pas une grande dif-
„férence d'âge entre nous, & il ne penfe point à fe
„marier."

Il ne tarit point fur les louanges du Cardinal & ne
ceffe de vanter fes vertus fociales. Voici comme il décrit
fa maniere de vivre chez cette Eminence:

„Je n'ai rien à faire que de me rendre les après-
„dinés avec le Cardinal dans fa fuperbe Villa, qui fur-
„paffe tout ce qui a été fait de nos jours, même par les
„Monarques. Là je le quitte pour le laiffer caufer avec
„ceux qui viennent le voir: je médite & je lis. J'ai
„quatre petites pieces que j'ai meublées à mes frais.
„Le palais où je demeure en ville eft fitué dans le plus
„beau quartier de Rome; j'ai la plus belle vue du mon-
„de. De mes fenêtres mes yeux fe promenent fur les jar-
„dins & les ruines de Rome & de fes environs; de-là
„ils s'étendent jusqu'aux maifons de campagne de Fras-
„catti & de Caftel-Gandolfo. Dans ce dernier endroit
„le Cardinal a une maifon de plaifance, outre fon pa-
„lais de Nettuno, au bord de la mer. Pendant les
„chaleurs de l'été j'ai la permiffion de m'y retirer: là
„je peux vivre comme à Nœthenitz; là je vois la mer
„qui baigne cette côte, je m'amufe à compter les vaif-
„feaux.

„ſeaux. Je m'y rends vers la mi-juillet, & je reviens „à Rome au commencement de ſeptembre.“

„Le Cardinal,“ écrit il de Caſtel-Gandolfo, „voudroit pouvoir me faire goûter les joies du paradis; il „aime mieux ſe paſſer de ma compagnie, pour me laiſſer „jouir du plaiſir de la ſolitude.“

Quatre mois avant ſa mort il écrivit encore au même, de Porto-d'Anzio: „C'eſt ici le lieu de ma félicité, „c'eſt ici, mon ami, que je voudrois vous voir. Quel „plaiſir de me promener avec vous, libre de ſoucis, „le long de ce paiſible rivage, ſur ces bords élevés & „plantés de myrthes, ou de contempler tranquillement „en votre compagnie la mer ſoulevée par la tempête, „ſous le portique de l'ancien temple de la fortune, ou „du haut du balcon de ma chambre. Un mois de ſé„jour dans un pareil endroit, un mois de jouiſſance de „tout ce que la nature & l'art ont de raviſſant, donne une „nouvelle activité au cœur & à l'eſprit, & ſurpaſſe infini„ment la vaine pompe des Cours.“

Il fut nommé Préſident des Antiquités du Vatican en 1763. „Je vous apprens,“ écrit il à Franke, „qu'à la „mort de l'Abbé Venuti, j'ai obtenu la place de Préſi„dent des Antiquités, de préférence à pluſieurs autres „compétiteurs. Cette place qui eſt conſidérable, n'im„poſe aucun travail, & rapporte cent ſoixante ſcudis par „an. Ainſi vous voyez que j'ai de quoi vivre pour le „reſte de mes jours. Car le double de ce qu'on me „donneroit à Dresde, ne fait pas tant que ce que j'ai „ici. Le Cardinal me donne la même ſomme, indépen„damment des douceurs de la vie, dont je jouis chez „lui. Une place d'Inſpecteur des Antiquités qui ſera „créée inceſſamment, ne peut me manquer, ſi je puis

„encore

„encore obtenir un *scrittorato* dans cette bibliothéque, „je ne changerois pas ma place avec celle d'un conseiller „privé en Allemagne. La liberté dont je jouis, est sans bor-„nes, & personne ne me demande ce que je fais.“ —

Un an avant sa mort il résigna la présidence des Antiquités du Vatican. „Dans la vue de conserver ma li-„berté,“ écrit-il à M. le Comte de Munchhausen, „j'ai „renoncé de plein gré à la place de la bibliothéque du „Vatican, ainsi qu'à d'autres avantages publics qu'on „m'a proposés, pour m'engager à refuser les offres de „la cour de Potsdam, que je n'aurai jamais sujet de re-„gretter. Ma vie & mon bien-être sont les fruits de „mon travail, ma façon de vivre est fort retirée, & assez „conforme à celle du bon vieux tems. Ne tenant à „rien, je peux former à loisir de grands projets de „voyages.“

Avec les avantages dont il jouissoit à Rome & les sentimens que nous lui connoissons, il ne faut pas s'étonner s'il n'a jamais pensé sérieusement à accepter les places qui lui ont été offertes par plusieurs cours d'Allemagne. Winkelmann fut appellé successivement à Vienne, à Berlin, à Dresde, à Brunsvic, à Hannovre & à Gœttingue, mais il étoit trop attaché à la vie libre qu'il menoit à Rome pour ne pas appréhender un pareil déplacement, & pour ne pas craindre de se préparer des regrets. Les propositions qui lui furent faites de la part du Roi de Prusse, firent plus de bruit, ayant été annoncées dans les papiers publics. M. Nicolaï, qui desiroit depuis longtems d'attirer Winkelmann à Berlin, fut chargé de lui marquer que sa Majesté lui offroit une pension de mille écus. Le Colonel Quintus Icilius, qui en étoit le moteur, lui fit dire de demander deux mille écus, persuadé que le Roi les lui accorderoit, au moyen d'un

certain arrangement qu'il proposeroit; mais sa Majesté, ne goutant pas l'arrangement du Colonel, déclara qu'elle ne donneroit rien de plus. Winkelmann, qui se fâchoit facilement, ne voulut plus entendre parler de cette affaire. Il fut d'autant plus piqué de ce refus qu'il lui étoit revenu que sa Majesté Prussienne avoit dit, que c'étoit déja trop que mille écus pour un Allemand. — „On me mar-„que d'Allemagne," écrit il encore un an avant sa mort à un de ses amis de la Suisse, „qu'on a envie à Berlin „de me faire de nouvelles propositions. Que le bon „Dieu me retrace toujours dans l'esprit la liberté dont „je jouis ici, & maintenant plus que jamais! Pour cet ef-„fet je viens de renoncer tacitement à la bibliothéque du „Vatican, n'y ayant pas mis le pied depuis longtems."

Il est naturel que les voyageurs de distinction se soient adressé à Winkelmann pour lui demander ses conseils sur l'étude des Antiquités à Rome. Il s'en est trouvé de différens caracteres qui l'ont affecté bien diversement. Il mande à ses amis, avec sa franchise ordinaire, les impressions qu'ils ont faits sur lui. Les uns lui ont donné bien de l'humeur, les autres beaucoup de satisfaction. Voici quelques exemples:

„Il m'arriva dernierement ce que Ciceron raconte „de lui même, lorsqu'il revenoit de Sicile en qualité de „Questeur. Un jeune Comte Saxon vint chez moi, pour „s'acquitter d'une commission dont on l'avoit chargé à „Bologne, où il avoit appris que j'étois au monde & que „j'avois composé quelque chose. Mais il croyoit que tout „ce que j'avois écrit étoit en latin, & là finit notre „conversation. Son conducteur n'avoit jamais entendu „le nom de Mengs, ce que je ne pus lui passer sans „une petite réprimande, car Mengs est Saxon & moi

„je ne le ſuis pas. *Ad Garamantes* tous ces „gens là! — —

„J'ai mené à Rome pendant quelques ſemaines, un „Seigneur Anglois, Mylord Baltimore, que j'ai appris à „connoître dans cette occaſion. Nous avons été un „quart d'heure à voir la Villa Borgheſe. Il eſt las de „tout & il n'a rien trouvé de ſon goût à Rome, que „l'Egliſe de S. Pierre & l'Apollon du Belvedere. —

„Ce Lord," écrit il ailleurs, „eſt un original qui „mérite une deſcription. Il s'imagine qu'il a trop „d'eſprit & que Dieu auroit bien fait de lui donner moins „de lumieres & plus de forces. C'eſt un de ces hommes „blaſés, de ces Anglois fâcheux, qui ont perdu le goût „phyſique & moral. Agé d'environ quarante ans, il eſt „arrivé avec une jeune & belle Angloiſe, mais aujour- „d'hui il cherche un compagnon de voyage de notre „ſexe, qu'il trouvera difficilement ici. Il va à Conſtan- „tinople par pur desœuvrement. Cet homme au bout de „quelque tems me devint ſi inſupportable que je lui dis „mon ſentiment; je ne vais plus chez lui, quelques inſ- „tances qu'on me faſſe pour l'accompagner à Naples. „Il a 30000 liv. ſt. de revenu, dont il ne ſait pas jouir. „L'année paſſée nous avons eu ici le Duc de Roxborough „du même calibre. —

„J'ai été obligé," écrit il à ſon ami M. Uſteri, „de différer mon voyage de Naples, ayant été prié par „des Seigneurs Anglois, le Duc Gordon, Mylord Gor- „don ſon frere & Mylord Hope d'être leur conducteur „à Rome & de les mener chacun ſéparément. Je l'ai „fait plus pour faire plaiſir au Cardinal Albani que par in- „clination; mais j'ai rompu le marché au bout de quelques „jours, n'ayant trouvé ni goût ni ſentiment pour le

„beau

„beau dans aucun de ces Messieurs. Le premier, immo-
„bile comme une souche dans son carosse, ne me don-
„noit pas le moindre signe de vie, quand je lui parlois
„de la beauté de l'Antique dans les termes les plus choi-
„sis & sous les images les plus sublimes. Aussi j'ai fait
„vœu de n'être plus si complaisant & de ne donner mes
„conseils qu'à ceux que j'en jugerai dignes. — —

Pour faire voir que ce n'est pas par humeur contre les Anglois qu'il juge ainsi de ces Seigneurs, je vais rapporter un autre fragment de lettre, dans lequel il parle avec estime de deux autres voyageurs de la même nation.

„Je donne deux heures par semaine à deux hom-
„mes pleins de mérite & de connoissances, à M. Hamil-
„ton, Ministre plénipotentiaire de la Cour de Londres à
„celle de Naples, & à Mylord Stormont, Ambassadeur
„d'Angleterre à la Cour de Vienne. Ce Lord est un des
„hommes le plus savant que j'aye connu; il est même
„très-fort dans la langue Grecque. Il avoit épousé
„une Comtesse de Bunau, dont la mort l'avoit sensible-
„ment affecté. Les regrets sur sa perte & la mélancolie
„qui s'en est suivie ont occasionné ce voyage. Aussi les
„vapeurs noires qui offusquoient son ame, se sont-elles
„dissipées dans cet heureux climat par la contemplation
„de mille objets de curiosité.“ —

Malgré sa prévention, ou sa jalousie contre la nation Françoise, il parle avec éloge de plusieurs François dont il avoit fait la connoissance à Rome. Dans la premiere édition de son Histoire de l'Art, il s'étoit exprimé un peu durement sur quelques principes avancés par M. Watelet, dans son Poëme de l'Art de peindre & dans ses Réflexions sur la Peinture. On voit par plusieurs endroits de ses lettres qu'il en étoit fâché & qu'il auroit voulu

adoucir ſon jugement, & cela même avant qu'il eut fait ſa connoiſſance. Voici ce qu'il écrit à ce ſujet à M. Heyne, dans une lettre datée du 4 janvier, 1765.

„Indépendamment des fauſſes notions que j'ai don„nées dans mon ouvrage des prétendues Peintures anti„ques, j'aurois été bien aiſe d'adoucir la critique que „j'ai faite du livre de M. Watelet, non pour me diſcul„per du reproche que les Allemands m'ont fait dans des „feuilles périodiques que j'ai de la prévention contre la „nation Françoiſe; mais parce que j'ai eu occaſion en„ſuite de connoître perſonnellement cet aimable homme, „& de faire avec lui de petites courſes aux environs de „Rome. Je me ſouviendrai toujours des heures agréa„bles que j'ai paſſées avec lui à la maiſon de campagne „de mon patron & de mon ami, à Porto d'Anzio où „nous avons goûté enſemble les plaiſirs champêtres au „bord de la mer. Je vous avouerai que la ſottiſe des „Allemands de traduire avec tant d'empreſſement toutes „les futilités Françoiſes, m'avoit tellement échauffé la „bile que je m'étois ſervi d'expreſſions un peu dures. — „Malgré cela je ne donne pas le titre de juge infaillible „dans l'Art à ce Poëte agréable, à cet Ecrivain plein de „goût; lui même a eu la modeſtie de convenir à Rome „qu'il s'étoit trompé dans quelques endroits, & qu'il „auroit mieux fait de ne publier ſon ouvrage qu'à ſon „retour d'Italie."

Cet aveu ſatisfera ſans doute M. Falconet & lui donnera quelques remords d'avoir relevé ſi impoliment l'impoliteſſe de Winkelmann. *Il eſt ſcandaleux*, dit cet Artiſte-Auteur, dans ſes OBSERVATIONS SUR LA STATUE DE MARC-AURELE, *que dans un ſiecle poli on parle de M. Watelet, recommandable par ſes*

mœurs

mœurs honnêtes, ses talens littéraires, ses vraies connoissances dans les Arts & dans d'autres excellentes qualités, il est scandaleux qu'on en parle grossierement & à peu près comme d'un homme sans mérite. Cela est trop malhonnête, quelque soit l'Ecrivain. — —

Tous ceux qui ont l'avantage de connoître personnellement M. Watelet souscriront avec plaisir au jugement qu'en porte M. Falconet, & personne ne le fera avec plus de joie que moi, me rappellant toujours le tems où j'ai eu cet avantage. Cependant je ne crois pas que M. Falconet se serve du terme convenable, en disant que Winkelmann parle grossierement de M. Watelet.

Au reste si M. Falconet a raison sur cet article, il a tort, je pense, lorsqu'il reproche à Winkelmann de ne pas entendre ni le Grec ni le Latin, & il a manifestement tort, lorsqu'en parlant d'une pierre gravée du cabinet de Stosch, il lui fait dire une absurdité, ainsi qu'on le verra ci-après, qui ne se trouve ni dans l'original, qu'il affecte toujours de citer, ni dans ma traduction, qu'on peut consulter, & cela pour amener cette honnêteté qui doit caractériser Winkelmann: *Et voila comme avec une honnête portion de suffisance, on instruit, sans contredit, son lecteur, & comme on écrit l'Histoire de l'Art.*

Mais revenons aux occupations du même genre de Winkelmann à Rome. Voici ce qu'il écrit au sujet de plusieurs autres voyageurs de marque dont il a fait la connoissance.

„Malgré l'ingratitude du métier, le penchant natu-
„rel que j'ai pour celui de Maître d'école, se manifeste
„dans toutes les occasions, & je ne suis jamais plus

„charmé que quand je rencontre parmi les voyageurs
„des hommes de mérite. Dernierement j'en ai trouvé un
„de ce nombre dans la perſonne d'un jeune Seigneur
„François, M. le Duc de la Rochefoucauld, le jeune hom-
„me le plus doux, le plus honnête & le plus inſtruit
„qu'on puiſſe voir. Il voyage, accompagné d'un Peintre
„& de deux hommes de lettres, dont l'un nommé M.
„Desmarets, s'eſt fait connoître comme habile Phyſicien.
„Pendant que j'étois avec ces Meſſieurs à la maiſon de
„campagne du Cardinal Albani à Caſtel-Gandolfo, je fus
„interrompu par le Prince de Meklenbourg-Strelitz, frere
„de la Reine d'Angleterre. Arrivé la veille à Rome, il
„étoit venu me chercher pour me prier d'être ſon gui-
„de dans cette capitale. C'eſt un Prince très-aimable,
„âgé de dix-ſept ans; il vient d'Angleterre par l'Eſpagne
„& la France, dans l'intention de jouir de Rome pendant
„toute une année." —

De tous les illuſtres voyageurs celui qui attira le plus ſon attention fut le Prince d'Anhalt-Deſſau. Un homme moins ſenſible que Winkelmann n'auroit pu ſe défendre de l'air de bonté & des manieres affables qui caractériſent toutes les démarches de ce Prince, l'amour de tous ceux qui ont le bonheur de l'approcher. Winkelmann, ſouvent exagérateur, s'en tient aux termes de la vérité lorsqu'il écrit à Franke:

„Le Prince d'Anhalt eſt un des plus grands Princes
„que je connoiſſe, c'eſt un Sage né pour le bonheur &
„les délices de ſes ſujets. La premiere fois que je le vis
„fut un ſoir qu'il entra tout d'un coup dans ma cham-
„bre, avec un bâton à la main & ſans être accompagné
„de qui que ce ſoit pour n'être pas reconnu. Je ſuis
„de Deſſau, me dit-il, mon cher Winkelmann; je viens
„à Rome pour apprendre, & j'ai beſoin de vous. Il
„reſta

„resta chez moi jusqu'à minuit, & j'ai versé des larmes „de joie, en félicitant ma nation d'avoir produit un si „digne enfant des hommes. Il est accompagné de deux „hommes de mérite, dont l'un, ancien Aide-de-camp „du Roi de Prusse, s'appelle M. de Baerenhorst, & „l'autre, Gentilhomme Saxon, se nomme M. d'Erd-„mannsdorf.“

Dans une autre lettre datée du mois de juin 1766, il écrit au même: „Le Prince de Dessau, avec son frere, „est parti d'ici il y a deux jours pour Florence, après un „séjour de cinq mois. De-là il compte se rendre en „Angleterre & parcourir une seconde fois tout ce Royau-„me; il se propose aussi de passer en Irlande pour voir les „Manufactures. Ce Prince, cet ami de l'humanité, méri-„teroit d'être Empereur. J'ai lié avec lui une étroite ami-„tié, & comme je ferai mon voyage d'Allemagne, après „l'impression de mon ouvrage Italien, je me propose de „passer quelque tems chez lui.“ —

Une autre connoissance qui a flatté l'amour-propre de Winkelmann, est celle du Prince de Brunsvic. Dans une lettre du 4 octobre 1766, il écrit à son ami Franke:

„Depuis une couple de semaines je n'ai pas quitté „l'Achille de Brunsvic, le Prince héréditaire. Il vient „de partir pour Naples, où il compte passer quinze „jours, & à son retour il se propose de rester en-„core autant à Rome. On lui a rendu ici tous les „honneurs publics, dus à son rang & surtout à ses qua-„lités personnelles. Je peux me vanter d'avoir été „fort avant dans sa familiarité. M'ayant témoigné un „jour avoir envie de courir avec moi, nous avons „fait des courses dans l'intention de nous lasser, & „quelquefois nous avons si bien réussi, que nous „étions

„étions ſouvent plus d'une heure ſans pouvoir manger.
„J'ai toujours ſaiſi l'occaſion de dire bien des vérités à
„ces enfans gâtés de la fortune. Une choſe que je leur
„ai répété ſouvent, eſt que je rendois ſincérement graces
„à la Providence de n'être pas né dans un rang ſi élevé.
„Il eſt certain que le vrai contentement n'eſt pas leur
„partage. Combien de fois n'ai-je pas répété à cet ai-
„mable Prince que j'avois plus de reſſources que lui pour
„être heureux! Une liaiſon intime avec les Grands de la
„terre, eſt une véritable école de contentement pour les
„gens de notre état.“ —

Je pourois groſſir conſidérablement cette liſte, ſi je voulois citer toutes les perſonnes dont Winkelmann avoit été le conducteur à Rome. Si nous conſidérons la multiplicité de ſes liaiſons & l'étendue de ſon commerce de lettres, nous ſerons ſurpris qu'il lui ſoit reſté aſſez de tems pour compoſer un ſi grand nombre d'ouvrages. Mais telle étoit l'activité de ſon eſprit, qu'il ſavoit pour ainſi dire ſe multiplier. Je vais rapporter un précis des différens ouvrages qu'il à publiés pendant ſon ſéjour en Italie, en ſuivant dans cet expoſé l'ordre de leur compoſition.

Le premier en date eſt ſa Deſcription des Pierres gravées du feu Baron de Stoſch [1]. Les conſeils & les lumieres du Cardinal Albani avoient été d'un grand ſecours à Winkelmann pour la deſcription de pluſieurs morceaux rares. Cet ouvrage écrit en François, fut généralement bien reçu. Feu M. Mariette en a donné un ample extrait dans le Journal Etranger [2]; ceux qui

(1) Deſcription des Pierres gravées du feu Baron de Stoſch, dédiée à ſon Eminence, M. le Cardinal Albani, par M. l'Abbé Winkelmann, Bibliothécaire de ſon Eminence. A Florence, 1760, in-4°.

(2) Août, 1760.

qui ne connoiſſent pas le livre, peuvent s'en faïre une idée par la lecture de cet extrait. Je me contenterai de rapporter ici le jugement de ce célebre Antiquaire, ſur la collection de Stoſch & ſur le travail de Winkelmann:

Il eſt peu de ces hommes utiles & dignes de la reconnoiſſance publique, qui aient mieux mérité des Arts & en particulier de la Gravure, que feu M. le Baron de Stoſch. Cet illuſtre Amateur avoit travaillé pendant plus de quarante ans & dans de longs voyages à faire une collection de Pierres gravées antiques; & jamais Particulier ne forma un cabinet auſſi riche en ce genre. Le Neveu de ce grand homme, M. le Baron de Stoſch-Muzell, héritier de ce magnifique cabinet, vient d'en faire imprimer à Florence la Deſcription en François. L'Auteur de cette Deſcription, ornée d'explications ſavantes, eſt M. l'Abbé Winkelmann, cet Amateur, doué de l'heureuſe ſenſibilité, que les impreſſions du beau élevent jusqu'à l'enthouſiaſme, & de ce Génie ardent, qui pénètre jusqu'à la penſée des Artiſtes. L'Ouvrage eſt dédié à M. le Cardinal Aléxandre Albani qui, poſſede lui même tant de rares Antiquités, moins comme au Protecteur des Savans & des Artiſtes, que comme au Juge le plus éclairé en matiere d'Arts & d'Erudition, & à un ami de feu M. le Baron de Stoſch.

Je n'entrerai pas dans de plus grands détails ſur cet ouvrage de Winkelmann, me contentant de dire que la Deſcription des Pierres gravées eſt le complément de ſon Hiſtoire de l'Art & que c'eſt celui de ſes ouvrages, avec ſes *Monumenti*, qu'il cite le plus ſouvent.

Winkelmann donna ensuite ses Remarques sur l'Architecture des Anciens. Ce petit Traité, peu connu en France & fort applaudi en Allemagne, parut à Leipzig un an après le précédent (1). Dans un Avertissement placé à la tête de l'ouvrage, il rend compte de son travail. Voici quelques unes de ses Réflexions:

„Ces Remarques sur l'Architecture des Anciens sont „les fruits des recherches que j'ai faites à Rome & dans „d'autres villes d'Italie sur tous les objets relatifs aux Arts. „J'ai eu pour cet effet tous les secours imaginables, sur-„tout une liaison intime avec un des plus grands Con-„noisseurs des Antiquités, son Eminence, Mgr. le Car-„dinal Aléxandre Albani."

„Quant aux parties de l'Architecture que je discute „dans ce Traité, je pose en principe qu'un Savant qui „a étudié attentivement les Antiquités & qui possede en „même tems les connoissances élémentaires de cet Art, „peut en parler avec autant de solidité qu'un Architecte. „On peut appliquer à cette assertion ce qu'Aristote dit „des Lacédémoniens: *Ils n'ont pas appris la musique,* „*mais ils savent en juger avec solidité.* D'ailleurs „l'étude de l'Antiquité exige des recherches non moins „exactes sur l'Architecture que sur la Peinture & la Sculp-„ture. L'inspection des édifices antiques fait naître le „désir de connoître plus intimement l'Art."

De-là l'Auteur donne une description détaillée des ruines de l'ancienne ville de Posidonium ou de Pæstum. Ces

(1) *Anmerkungen über die Baukunst der Alten, entworfen von Johann Winkelmann, Mitgliede der Mahleracademie von St. Luca zu Rom, und der hetruscischen Academie zu Cortona und der Gesellschaft der Alterthümer zu London Mitglied. Leipzig, verlegts Johann Gottfried Dyk, 1761, in-4°.*

Ces ruines ſont aujourd'hui publiques par les ſoins de M. le Comte de Gazzola, Grand-Maître d'Artillerie du Roi des Deux-Siciles, qui a été le premier à les faire graver. Depuis ce tems là, pluſieurs Artiſtes ont été ſur les lieux pour les deſſiner ſous divers aſpects. Il eſt inconcevable que des Antiquités de cette importance, aient échappé pendant tant de ſiecles aux recherches des Curieux. On voit dans l'intérieur des murs, au centre de la ville, deux temples & un troiſieme édifice public, qui fut, ou une Baſilique ou un Gymnaſe. „Ce ſont là ſans „contredit," ajoute Winkelmann, „les plus anciens bâ„timens Grecs, & ceux qui, indépendamment du temple „de Girgenti en Sicile & du Panthéon à Rome, ſe ſont „le mieux conſervés; car l'un de ces temples a le fron„tiſpice de ſes deux façades d'une parfaite conſervation, „& l'autre à cette même partie presqu'entiere." —

A l'égard des particularités de Pæſtum, on peut conſulter M. d'Hancarville, qui s'étend beaucoup ſur les ruines de cette ville, dans le premier Tome de ſes *Antiquités Etrusques, Grecques & Romaines du cabinet de M. d'Hamilton.* Je rapporterai encore la fin de l'Avertiſſement de Winkelmann, qui nous offre les traits d'une vertu dont il ſe piquoit le plus, celle de la reconnoiſſance. „Qu'il „me ſoit permis de remplir ici le devoir le plus ſacré „que j'aye ſur la terre, de reconnoître publiquement les „obligations que j'ai au P. Rauch, Confeſſeur de S. M. „le Roi de Pologne, le plus digne des hommes, qui me „tient lieu de pere, d'ami & de ce qu'il y a de plus „cher au monde! Lui ſeul eſt l'Auteur du bonheur dont „je jouis & que je ne goûte jamais, ſans éprouver les „ſentimens d'une éternelle reconnoiſſance. — Cette „même reconnoiſſance exige de moi un autre aveu, „c'eſt celui des obligations que j'ai à deux amis, à M.

 „Wille,

„Wille, Membre de l'Académie Royale de Peinture à „Paris, & à M. Fuesſli, Peintre & Secrétaire de la ville „de Zurich. La maniere avec laquelle ils m'ont rendu „ſervice, ſans me connoître perſonnellement, fait hon-„neur à l'humanité: mais la délicateſſe de leurs ames „généreuſes arrête l'effuſion de ma gratitude, de peur „d'agir contre leur deſſein qui étoit de faire du bien „dans le ſilence.“ —

L'ouvrage de Winkelmann eſt diviſé en deux chapitres. Dans le premier, qui traite de l'eſſence de l'Architecture antique, il diſcute les matériaux qu'employoient les Anciens & les procédés dont ils ſe ſervoient pour produire à la fois l'utile & l'agréable. Dans le ſecond qui a pour objet les ornemens, il expoſe ſes idées ſur cette partie de l'Art de bâtir. Cette ſage économie qui caractériſe toutes les productions des Anciens, eſt auſſi ce qu'il recommande le plus ſur cet objet. Voici quelques unes de ſes réflexions: „Un édifice, ſans décoration „eſt comme la ſanté dans l'indigence. La monotonie „peut tout auſſi bien être repréhenſible dans l'Architec-„ture, que dans l'Art d'écrire & dans les autres ouvra-„ges d'imitation. La variété eſt le principe de la déco-„ration. Dans les écrits & dans les édifices les ornemens „ſervent de repos & de recréation à l'eſprit & à l'œil. „Lorsqu'ils ſont aſſociés à la ſimplicité, ils produiſent la „beauté; car une choſe eſt belle & bonne, quand elle „eſt ce qu'elle doit être. Il réſulte de cette maxime „que les ornemens d'un édifice doivent ſe conformer à „leur but général & particulier: ſelon leur but général, ils „doivent toujours paroître comme une addition, & ſelon „leur but particulier, ils ne doivent jamais changer la „nature & le lieu de leur emploi. Conſidérons les or-„nemens comme les draperies qui ſervent à couvrir le

„nud;

„nud: l'excès y porteroit préjudice. Plus un bâtiment „eſt grand dans ſon plan, moins il a beſoin de décora- „tions: il eſt comme une pierre précieuſe qui, pour ſe „montrer dans tout ſon éclat, ne doit être montée que „d'un fil d'or.“ — —

„On pouroit faire un parallele de la maniere de dé- „corer des Anciens & des Modernes. La ſimplicité regne „conſtamment dans le plan des décorations chez les pre- „miers; il n'en eſt pas de même à cet égard chez „les derniers. Ceux-là ſont économes dans la diſtri- „bution des ornemens, qui appartiennent comme une „branche à ſa tige; ceux-ci en ſont prodigues & les „embrouillent tellement que ſouvent on n'y trouve ni „commencement ni fin. On en eſt enfin venu à ce point „de corruption, qu'on a pratiqué ſur les façades des „édifices de ces ornemens fantasques, de ces enrou- „lemens du goût baroque, que les gravures Françoiſes „& Allemandes ont cherché à perpétuer. Le monument „le plus déteſtable de cette nature exiſte en Italie, à Por- „tici près de Naples. Le Duc de Caravita a fait exécu- „ter en pierres les ornemens les plus abſurdes du genre „baroque, dans un jardin ſitué à côté du château Royal; „& ces horreurs, placées de diſtance en diſtance, à plu- „ſieurs pieds de hauteur, bordent les allées du jardin & „inſultent ouvertement au bon goût.

„Michel-Ange dont la fécondité du génie ne pou- „voit ſe borner à l'économie de la manœuvre & à l'imi- „tation des Anciens, commença à mettre de l'excès dans „les décorations, & le Boromini, qui renchérit ſur ſes „modeles, introduiſit une grande corruption dans l'Ar- „chitecture. Cette corruption, qui s'eſt répandu en Ita- „lie & dans d'autres pays, ſe conſervera, parceque nous „nous éloignons toujours de plus en plus de la gravité

„des Anciens. Nos Ordonnateurs de bâtimens reſſem-
„blent ſouvent aux Rois du Pérou, dont les jardins
„étoient décorés de plantes & de fleurs d'or, &
„dont la grandeur ſe manifeſtoit par l'excès du mau-
„vais goût." —

Un voyage que Winkelmann fit à Naples en compagnie de M. le Comte Henri de Bruhl & de M. de Kauderbach, Miniſtre de la Cour de Saxe à la Haye, donna lieu à un ſecond ouvrage, portant pour titre: *Lettre de M. Winkelmann à M. le Comte de Bruhl ſur les découvertes d'Herculanum &c.* (1). Voici le début qui renferme en même tems l'idée de l'ouvrage: „Ayant eu
„le plaiſir, Monſieur le Comte, de vous accompagner
„de Rome à Naples pendant le carnaval de 1762, j'ai pris
„la réſolution de donner quelques notices des raretés que
„vous avez vues au cabinet Royal de Portici, tant pour
„vous rappeller les choſes les plus curieuſes, que pour
„ſervir d'inſtruction à d'autres voyageurs qui, pendant
„le court ſéjour qu'ils y font, ne peuvent pas conſidérer
„tout avec l'attention requiſe." —

„J'ai eu occaſion plus que tout autre d'étudier ces
„monumens de l'Antiquité, ayant paſſé, à mon pre-
„mier voyage de Naples, près de deux mois à Por-
„tici. Muni d'une permiſſion du Roi, j'ai ſu aſſez
„bien profiter de l'accès que j'avois dans ce cabinet,
„où j'ai paſſé ſouvent des heures entieres à examiner
„ces tréſors antiques." —

„Les

(1) *Johann Winkelmanns Sendſchreiben von den Herculaniſchen Entdeckungen. An den Hochgebohrnen Herrn, Herrn Heinrich Reichsgrafen von Bruhl &c. Dresden, 1762, in-4°. verlegts George Conrad Walther.*

„Les circonſtances ne me permettant pas d'entrer
„dans beaucoup de détails, je me contenterai de relever
„les objets les plus intereſſans & je paſſerai ſous ſilence
„ce que j'ai dit ſur les Peintures & les Sculptures antiques
„de Portici, dans mon Hiſtoire de l'Art qui eſt actuelle-
„ment ſous preſſe. —

Winkelmann finit ſa deſcription par ces mots:
„Quant à cette Lettre, Monſieur le Comte, je l'ai com-
„poſée de réminiſcence & éloigné de mes livres, à une
„des ſuperbes maiſons de plaiſance de mon Protecteur,
„& j'oſe dire, de mon ami, le Cardinal Aléxandre Al-
„bani, à Caſtel-Gandolfo. Je tâcherai de revoir ces
„tréſors de tems en tems, ce qui ſera j'eſpere encore
„cet automne."

Cette Lettre eut beaucoup de ſuccès, ſurtout
en Allemagne, où les papiers publics en parlerent avec
éloge. Deux ans après ſa publication, feu M. le
Comte de Caylus me propoſa d'en faire une traduction
Françoiſe. Ayant accepté ſa propoſition, je me mis à
l'ouvrage, & au bout de quinze jours la Lettre fut en état
d'être imprimée. Elle étoit ſur le point de paroître par
les ſoins de M. Mariette qui s'étoit chargé de l'impreſ-
ſion, lorsque Winkelmann écrivit à un de mes amis, M.
Wille, & le conjura par tout ce qu'il y a de ſacré,
d'empêcher la publication de ſa Lettre (1).

Il avoit appris l'erreur dans laquelle il étoit tombé,
touchant les prétendus tableaux antiques, dont il avoit
fait une ſi belle deſcription & dont M. Caſanova s'étoit
déclaré

(1) Lettre de M. l'Abbé Winkelmann ſur les découvertes d'Herculanum à M. le Comte de Bruhl. Chez Tillard, Libraire, Quai des Auguſtins, Paris, 1764, in-4°.

déclaré l'auteur; il vouloit, avant qu'on publiât sa Lettre en François, corriger quelques endroits & changer entr'autres le passage dans lequel il s'égaye aux dépens des Antiquaires qui ont le tact si peu fin que de prendre le moderne pour l'antique. Il cite surtout M. le Comte de Caylus, qui acheta comme antique une Peinture faite par Joseph Guerra, Peintre Vénitien, mort à Rome en 1761. M. le Comte de Caylus n'eut donc garde d'entrer dans les peines de Winkelmann. La Lettre parut & c'est toute la vengeance qu'il en tira. Du reste cet ouvrage fut très-bien reçu à Paris. M. l'Abbé Arnaud, qui en fait mention dans la Gazette littéraire, dit: *Qu'on y trouve des détails, des remarques, des éclaircissemens qu'on chercheroit en vain dans les productions volumineuses qui ont paru jusqu'à présent au sujet d'Herculanum. M. Winkelmann divise sa Lettre en quatre parties: dans la premiere il traite des lieux ensevélis par le Vésuve, tels qu'Herculanum, Pompeii & Stabia; dans la seconde il parle de l'atterrissement même; la troisieme roule sur la découverte & sur la maniere dont on y a procédé; enfin, dans la quatrieme, il communique ses observations sur une grande partie des monumens qu'on a déterrés. A chaque pas que fait M. Winkelmann, ou il découvre une vérité, ou il dissipe une erreur, ou il éclaircit un doute; il connoit parfaitement les mœurs & les usages de l'antiquité; jamais il ne porte ses regards sur quelque morceau de Peinture, de Sculpture ou d'Architecture qu'ils ne naisse des idées utiles au progrès de l'Art.* —

La traduction Françoise donna une plus grande publicité à sa Lettre. Les jugemens qu'il porte sur plusieurs choses & sur plusieurs personnes, lui firent des affaires dont

dont il craignit les ſuites. Dans une lettre à M. le Baron de Riedeſel, il lui fait part de ſes craintes en ces termes:

„A l'égard de Naples, il me reſte encore une ap-„préhenſion, & cela au ſujet du Colonel Eſpagnol des „Ingénieurs, qui n'a pas lieu d'être fort content de ce „que je dis de lui dans ma relation des nouvelles dé-„couvertes d'Herculanum. En y faiſant un voyage au-„jourd'hui, je pourois bien attrapper une volée de coups „de bâton, ou quelque choſe de pis: dans le premier cas „les coups ſont pour celui qui les a reçus, & dans le der-„nier la partie léſée ſe tait. Je risque beaucoup, & tout „le risque eſt tellement pour moi, que les trois Couronnes „de la Grande-Bretagne ne peuvent pas m'en garantir. „Comme j'aurois plus d'un eſpion à mes trouſſes, cette „malencontre pourroit m'arriver hors de Naples.“ —

Le Lecteur va juger ſi l'Officier Eſpagnol avoit lieu d'être fort content de l'expoſé ſuivant: „L'inſ-„pection ſur ces travaux ſouterrains fut commiſe à un „Ingénieur Eſpagnol, nommé Rocco Giachimo Alcu-„bierre, qui avoit ſuivi le Roi à Naples. Il eſt aujour-„d'hui Colonel & Chef du Corps des Ingénieurs. Cet „homme qui n'a jamais eu plus à déméler avec les anti-„quités, que la lune avec les écreviſſes, ſelon le pro-„verbe Italien, a été cauſe par ſon ignorance que bien „des belles choſes ont été entierement gâtées ou perdues. „Il ſuffit d'en rapporter un ſeul exemple. Les ouvriers „ayant découvert une grande inſcription publique (je ne „ſais ſi c'eſt ſur le fronton du théâtre ou ailleurs) com-„poſée de lettres de bronze de la longueur de deux „palmes, il ordonna, ſans faire deſſiner auparavant l'inſ-„cription, de les détacher du mur & de les jetter pêle-„méle dans un panier: c'eſt dans cet état que l'inſcrip-

„tion fut préſentée au Roi. La premiere idée qui devoit „naître dans l'eſprit de tout homme, étoit de demander „ce que ſignifioient ces lettres, & c'eſt ce que perſonne „ne ſavoit. Toutes ces lettres furent expoſées pendant „pluſieurs années dans le cabinet des Antiques, & tout „le monde avoit le plaiſir de s'en former un ſens à ſa „fantaiſie. Enfin après les avoir étudiées longtems, on „en tira entr'autres les paroles IMP. AVG. On ſait de „quelle maniere il procéda avec un quadrige de bronzé „qui couronnoit le frontispice du théâtre."

Dans le compte que je rends des ouvrages de Winkelmann, j'anticiperai ici la date pour parler d'un ouvrage qui traite du même ſujet que le précédent. Le ton de cette ſeconde Lettre ſur les découvertes d'Herculanum eſt plus meſuré, & les jugemens de l'Auteur ſur les Antiques ſont plus circonſpects. Cependant elle cauſa encore bien des rumeurs à Naples. Dans une lettre Françoiſe adreſſée à M. de Kauderbach & datée de 1765, il s'exprime ainſi:

„Quant aux découvertes d'Herculanum, je ne ſaurois vous communiquer autre choſe que ce que je „viens de donner au public dans une ſeconde Lettre „écrite ſur le même ſujet & dediée à un jeune Suiſſe. „Cette lettre a paru l'année paſſée à Leipzig (1); je l'eſtime plus inſtructive que la premiere. Elle a fait tant „de bruit à Naples que le Muſeum de Portici m'eſt „fermé pour jamais."

Voici

(1) *Johann Winkelmannns Nachrichten von den neueſten Herculaniſchen Entdeckungen. An Herrn Heinrich Fuesli aus Zürich. Te nihil impediat, dignam Dio degere vitam Dresden, in der Waltheriſchen Buchhandlung, 1764, in-4o.*

Voici le début de cette lettre: „Il en eſt des re-
„lations, concernant les découvertes d'Herculanum &
„des autres endroits enſevélis depuis tant de ſiecles,
„comme des Cartes géographiques qui repréſentent des
„pays expoſés aux ravages & aux révolutions de la guerre,
„& qui de-là ont beſoin d'être ſouvent changées. Je
„ne pouvois pas ſavoir, il y a deux ans, une infinité de
„choſes, parce qu'elles n'étoient pas encore découvertes,
„& parmi celles qui l'étoient, il devoit m'en échapper
„pluſieurs, parce que ne ſongeant point alors à en faire
„une deſcription, je ne faiſois que de courtes notes,
„comptant un peu trop ſur ma mémoire. J'ai tâché,
„dans cette relation, d'éviter cet inconvénient & de
„n'être pas obligé de faire un aveu ſemblable. Dans un
„troiſieme voyage que je viens de faire à Naples, en
„compagnie de deux hommes inſtruits, de deux amis
„chéris, de M. le D. Volkmann de Hambourg & de M.
„Fuesli de Zurich, j'ai tracé mes remarques ſur le papier,
„dans le même ordre que je les donne aujourd'hui au
„public.“ —

„La relation que je publie, ne concerne que les
„nouvelles découvertes des villes d'Herculanum & de
„Pompéïa, attendu qu'on a abandonné les fouilles de Sta-
„bia. Qu'il me ſoit permis de dire à cette occaſion,
„que la remarque de Galien ſur la bonté du lait que
„les Anciens prenoient à Stabia, ſe trouve confirmée en-
„core de nos jours, car les vaches trouvent de ſi bons
„pâturages ſur les montagnes d'alentour, que leur lait
„en devient excellent: de-là tous les mets de laitage
„qu'on fait à Naples, ſont préférés à ceux des au-
„tres pays.“ —

Winkelmann diviſe ſa relation en trois points: les
édifices, les figures & les uſtenciles. Dans le premier

 il

il discute les découvertes des édifices, parmi lesquels le plus considérable est sans contredit le théâtre d'Herculanum, dont il fait une ample description. Il se loue infiniment des honnêtetés de M. le Marquis Galiani, l'ingénieux Traducteur de Vitruve, qui voulut bien être son guide & qui, d'après le plan de M. Weber, lui montra toute la disposition du théâtre & surtout celle de la scene. Dans le second point il traite des figures, c'est-à-dire, des statues & des bustes. A l'égard des grandes statues de bronze qui représentent pour la plupart des Empereurs, il les juge d'un travail assez médiocre; & quant à celles de marbre, qui sont destinées pour la galerie de Portici, il observe qu'il y en a dix-huit de restaurées. Parmi les grands bustes de bronze, il distingue celui qui représente Scipion l'Africain, avec une tête rase & une cicatrice cruciale sur la tempe gauche. Il cherche à prouver, contre l'opinion commune, qui veut établir que c'est un Scipion l'ancien, que cette tête nous offre l'image de Scipion le jeune. Une des belles choses, en fait de nouvelles découvertes, est un vase de marbre, sur lequel il y a une Bacchante, le genou appuyé sur une outre. C'étoit une espece de danse appellée ASKOLIAZEIN, *Saltation sur des outres soufflées.* Dans le troisieme point il fait une description des ustenciles & des instrumens les plus remarquables, découverts alors. Il parle de ceux qui servoient au culte, au service usuel, aux amusemens & à l'écriture. Je n'entrerai dans aucun détail sur ces différens objets, que l'Autenr discute avec sa sagacité ordinaire. Voici comme Winkelmann finit sa relation:

„L'Académie Royale, fondée pour expliquer ces dé„couvertes, est aujourd'hui un être de raison. Aussi „depuis la mort de quelques membres & l'absence de „quelques autres, les assemblées ont-elles cessé. D'ail„leurs

„leurs les explications des tableaux n'ont jamais été „partagées entre les Académiciens; il n'y a eu qu'un „ſeul ſavant, M. Paſcale Carcani, Secrétaire du Roi, qui „y travaille, & qui touche pour cela une penſion de „deux cens ſcudis. Depuis le départ du Roi pour l'Eſpa-„gne, ce Secrétaire lui envoie chaque jour de poſte quel-„ques unes de ſes explications des tableaux; autant en „fait l'Inſpecteur du cabinet, qui y joint encor un deſſin „de l'objet découvert, quelque petit qu'il ſoit. —

„Le Voyageur qui voit ces tréſors pour la premiere „fois, doit à cette occaſion, ainſi que toutes les fois „qu'il contemple des ouvrages de l'Art, avoir préſent „à ſa mémoire ce vers des Pythagoriciens qu'ils répé-„toient tous les ſoirs:

„Qu'ai-je omis? Qu'ai-je fait? Qu'ai-je né-„gligé (1)?"

L'ouvrage qui a précédé celui que je viens d'annoncer & qui eſt auſſi une eſpece de Lettre, porte pour titre: *De la capacité de ſentir le beau dans les productions de l'Art*, dédié à M. de Berg, Gentilhomme Livonien (2). Cet ouvrage eſſuya quelques critiques & reçut encore plus d'éloges en Allemagne. Il y regne une teinte d'enthouſiaſme, qui plaira toujours à la claſſe des lecteurs, pour laquelle Winkelmann ſemble l'avoir écrit. Voici comme il débute:

(1) Πῆ παρέβην; τί δ᾽ ἔρεξα; τί μοι δέον οὐκ ἐτελέσθη;

(2) *Johann Winkelmanns, Präſidenten der Alterthümer in Rom und Scrittore der Vaticaniſchen Bibliotheck, Mitglied der Königl. Engl. Academie der Alterthümer. Abhandlung von der Fähigkeit der Empfindung des Schönen in der der Kunſt und dem Unterrichte in derſelben, an den Edelgebohrnen Freyherrn, Friedrich Rudolph von Berg, aus Liefland.* ἰδέᾳ τε καλὸν ὥρᾳ τε κεκραμένον. Pindar. *Dresden in der Waltheriſchen Hofbuchhandlung, 1763, in-4°.*

„Si vous recevez un peu plus tard que je ne vous „l'avois promis le petit traité ſur la capacité de ſentir le „beau dans les ouvrages de l'Art, vous me permettrez, „mon ami, de m'excuſer avec les paroles de Pindare „qui, ayant longtems différé, contre ſa promeſſe, de „célébrer la victoire d'Agéſidamas vainqueur au Pugilat, „jeune Locrien doué de la plus belle figure & favoriſé „par les Graces, lui dit: *La dette que je paye au-„jourd'hui avec uſure, me lave du reproche.* Ap-„pliquez, je vous prie, ces paroles au préſent traité, qui „eſt devenu plus étendu que je n'avois eu intention „d'abord, comptant vous tenir parole dans les *Lettres* „*Romaines* que je ſuis ſur le point de publier.“ — —

„Tout le monde croit poſſéder la capacité de ſen-„tir le beau & toutefois rien de plus rare que la choſe. „Les élémens de cette aptitude ſont le ſentiment & l'inſ-„truction.“ — En conſéquence de cette définition, l'Auteur diviſe ſon traité en deux parties, le ſentiment & l'inſtruction. En parlant du premier, il dit que le ciel a accordé la capacité de ſentir le beau à tous les êtres raiſonnables, mais dans un dégré bien différent. Il cite des exemples de gens, que la nature ſemble avoir entierement négligé dans la diſtribution de ce don. Il rapporte encore celui du jeune Seigneur Anglois, Mylord Gordon, qui, aſſis dans ſa voiture, ne donnoit pas le moindre ſigne de vie, pendant qu'il lui parloit en termes ſublimes de la beauté de l'Apollon & des autres ſtatues du premier rang. „De cette trempe,“ ajoute-t-il, „a dû „être encore le ſentiment du Comte Malvaſia, Auteur de „la vie des Peintres Bolonois. Ce plat Ecrivain appelle „le grand Raphaël le Potier d'Urbin, d'après l'opinion „vulgaire, que ce Dieu de la Peinture a peint des vaſes „de faïance, que l'ignorance ultramontaine montre en-„core

„core comme des raretés. Il ose dire que les Carra-
„ches se sont gâtés pour avoir imité Raphaël. Sur de pa-
„reils gens les beautés de l'Art agissent comme l'Aurore
„boréale, qui éclaire & qui n'échauffe pas. — L'édu-
„cation peut faire naître ce sentiment, qui se développe
„toujours plutôt dans les grandes villes que dans les pe-
„tits endroits. — Chez les Romains d'aujourd'hui, où
„ce sentiment pouroit parvenir plutôt à sa maturité, il
„est étouffé par l'éducation, parce que les hommes res-
„semblent aux poules, qui courent par dessus les grains
„à leur portée, pour en aller prendre de plus éloignés.
„Ce qui frappe tous les jours nos yeux n'excite plus nos
„désirs. Je connois un Peintre, nommé Nicolas Riccio-
„lini, Romain de naissance, homme plein de talens &
„de connoissances, même indépendamment de son Art,
„qui vient de voir pour la premiere fois, dans la soixante
„& dixieme année de son âge, les statues de la Villa
„Borghese. Cet homme a étudié l'Architecture à fond,
„& cependant il n'a jamais vu un des plus beaux monu-
„mens de ce genre, le tombeau de Cecilia Métella,
„femme de Crassus, bien que grand chasseur il ait
„parcouru tous les environs de Rome.

„Dans la tendre jeunesse cette aptitude, ainsi que
„tout autre penchant, est une émotion confuse qui se
„manifeste *comme une démangeaison incertaine, dont*
„*on ne peut pas attrapper l'endroit quand on se*
„*gratte.*" —

Cette comparaison singuliere amene des propositions
qui ne le sont pas moins. En général il semble vouloir
adopter la maxime, que dans un beau corps il habite tou-
jours une belle ame, en disant que le sentiment du beau
se développe plutôt dans un jeune homme bien fait que
dans un autre; mais convaincu lui même de la foiblesse
de

de ſon argument par le grand nombre d'exemples contraires, il établit que cette aptitude ſe trouve moins dans la figure que dans l'humeur. Un cœur ſenſible & un ſens droit en ſont les ſignes caractériſtiques. Elle ſe dévoile encore mieux, lorsque la lecture d'un Ecrivain excite une douce émotion. Sans cette émotion, ce ſeroit prêcher à un aveugle la connoiſſance du beau. —

Ce n'eſt pas toujours une preuve que celui qui admire le médiocre ſoit privé de la faculté de ſentir le beau: peut-être n'a-t-il jamais été à portée de le voir. Car comme les enfans, à qui on permet de tenir trop près des yeux les objets qu'ils regardent, apprennent à loucher, de même notre ſentiment s'altere & ſe gâte, lorsqne les choſes préſentées à nos regards dans nos jeunes ans ont été médiocres ou mauvaiſes. —

„Le vrai ſentiment, continue notre Auteur, reſ„ſemble à un fluide de plâtre qu'on verſe ſur la tête d'une „ſtatue & qui pénètre toutes ſes parties. L'objet de ce „ſentiment n'eſt pas ce que nous relevent & ce que nous „exaltent l'inſtinct & la complaiſance, mais ce qu'éprou„ve ce tact fin, ce ſens intérieur qui, dégagé de toutes „les vues étrangeres, goûte le beau pour le beau même. „Vous me direz, mon ami, que j'avance ici des idées „de Platon, capables de diſputer ce ſentiment à bien des „gens. Vous ſavez que dans l'inſtruction auſſi bien que „dans la législation, il faut prendre le ton le plus haut, „parce que les cordes ſe relâchent d'elles même. Je dis „ce qui devroit être & non pas ce qui eſt.“ —

L'organe de ce ſentiment eſt le ſens extérieur & le ſiege de ce même ſentiment eſt le ſens intérieur. Celui-ci doit être délicat, celui-là doit être juſte. La juſteſſe de l'œil eſt un don qui manque à pluſieurs. —

Cette

Cette justesse consiste dans l'examen de la configuration & de la grandeur réelle des objets; la configuration comprend aussi bien la couleur que la forme. Il est d'expérience que tous les Artistes ne voient pas les couleurs de la même maniere, puisqu'ils les imitent si différemment. L'Auteur fait ici une digression sur le coloris & une critique de quelques Peintres qui ont pêché contre cette partie de l'Art.

Lorsque le sens extérieur est bien organisé, il ne s'agit plus que de savoir s'il est analogue avec le sens intérieur. Ce dernier, c'est-à-dire le sentiment, n'est pas toujours proportionné au premier. Ainsi il peut y avoir des Dessinateurs corrects sans sentiment, Artistes tout au plus propres à imiter le beau & nullement fait pour le concevoir. A ce sujet il cite quelques Sculpteurs de mérite qu'il oppose au Bernin, qu'il qualifie à son ordinaire de corrupteur de l'Art. — „Il faut que ce „sens intérieur soit plus délicat que véhément, le beau „consistant dans l'harmonie des parties, dont la perfec„tion est un mouvement alternatif de haut en bas & de „bas en haut. De-là les esprits ardens ne sont pas les „plus capables de sentir le beau. Comme la vraie beauté „de la figure humaine se pare ordinairement du vête„ment naïf de la nature, elle veut être saisie par un „sens tout semblable.“ —

Dans la seconde partie de cet écrit, Winkelmann traite de l'instruction, relativement aux trois Arts d'imitation. Il déclare que les principes qu'il avance ne sont pas pour les gens qui n'envisagent l'Art que comme un objet de lucre, mais pour ceux qui, indépendamment de la capacité, ont le moyen & le loisir de s'y livrer. „La contemplation des ouvrages de l'Art, dit Pline, est „pour les gens oisifs & non pour ceux qui sont con-

„damnés à cultiver un champ ingrat. — Pour l'inſ-
„truction d'un jeune homme qui montre le germe de
„cette aptitude, je conſeillerois de lui faire lire les plus
„beaux endroits des Anciens & des Modernes, ſurtout
„les belles tirades des Poëtes: cette lecture, en excitant
„une douce émotion dans l'ame, prépare les voies de
„la contemplation du beau en général, & mène à la per-
„fection. Pour lui former l'œil, il faudroit l'accoutu-
„mer de bonne heure aux recherches exactes des beau-
„tés de l'Art, ce qui peut ſe faire à la rigueur dans tous
„les pays. Il ſeroit bien qu'il apprit à deſſiner en ap-
„prenant à écrire." L'Auteur propoſe entr'autres les
Eſtampes d'après l'Antique, données par P. S. Bartoli, la
Bible de Raphaël, & quelques autres collections multi-
pliées par la gravure ou par les empreintes. Cependant
il ajoute que la connoiſſance qu'on acquiert par-là, n'eſt
que l'ombre & non la réalité. La vraie connoiſſance de
beau dans les ouvrages de l'Art, ne peut s'acquérir que
par la contemplation des originaux, que par le ſéjour de
Rome. Un voyage en Italie acheve de perfectionner
celui que la nature a favoriſé du ſentiment du beau.

Winkelmann donne ici une notice des plus beaux
ouvrages de l'Art qui ſe trouvent en Angleterre, en
France, en Eſpagne & en Allemagne, & il l'accompa-
gne de remarques critiques. Comme de tous les en-
droits qu'il nomme, il n'a vu que Dresde & Berlin, on
peut bien s'imaginer que cette notice eſt très-imparfaite.
Cette conſidération, jointe à la prévention contre tous
les ouvrages de l'Art qui exiſtent hors de l'Italie, fait
qu'il faut ſe tenir un peu ſur ſes gardes contre ſes ju-
gemens.

Après ces idées générales de l'inſtruction touchant
la beauté, il revient au beau particulier, propre aux
Arts

Arts de peindre, de ſculpter & de bâtir. Le beau de ces Arts eſt plus difficile à ſaiſir dans la Peinture, plus aiſé dans la Sculpture & encore plus facile dans l'Architecture. Le beau dans l'Architecture eſt plus général, parce qu'il conſiſte principalement dans la proportion. La Sculpture a de moins deux parties très-difficiles, le coloris & le clair-obſcur, parties qui impriment la plus grande beauté à la Peinture.

De-là Winkelmann paſſe en revue les plus fameux Peintres des écoles d'Italie, relativement au parties capitales de l'Art de peindre. Sans le ſuivre dans ſes détails, je me contenterai de rapporter le trait ſuivant: „Le deſſin & la „compoſition, ainſi que le coloris & le clair-obſcur, „conſtituent la beauté de la Peinture. — Le Guide n'eſt „pas toujours le même, ni pour le deſſin, ni pour l'exé-„cution: il a connu la beauté, mais il ne l'a pas toujours „ſaiſie. Son Apollon, accompagné des Heures & précédé „de l'Aurore du palais Roſpiglioſi, n'eſt rien moins qu'une „belle figure. *On peut dire que l'Apollon ſur ſon char „du Guide, eſt à l'Apollon au milieu des Muſes de „Mengs à la Villa Albani, ce qu'un valet eſt à ſon maî-„tre.*" — Ce compliment fait à M. Mengs, au dépens du Guide, eſt une nouvelle preuve que l'amitié n'eſt ſouvent guere moins aveugle que l'amour. En général les éloges outrés de Winkelmann ont dû ſouvent faire ſouffrir la modeſtie de Mengs: il a fait presqu'un Dieu de cet habile Artiſte. D'ailleurs la louange eſt ici mal-adroite. Un Artiſte qui a été longtems à Rome & qui eſt grand admirateur de Mengs, m'a aſſûré que l'Apollon en queſtion n'eſt pas la meilleure figure du plafond. Le Peintre, qui l'a tenu dans la proportion d'un adoleſcent de quinze ans, ne lui a imprimé ni dignité ni grandeur. On ſait que ce plafond eſt un des premiers ouvrages fait à Rome par ce grand homme qui mourut le 29 juin 1779, âgé de 51 ans.

Je ne ſuivrai pas l'Auteur dans ſes détails ſur ces trois Arts, je me contenterai de rapporter quelques préceptes qu'il donne ſur ce ſujet.

„Premierement, ſoyez attentifs dans les ouvrages „de l'Art à de certaines penſées originales qui ſont quel„quefois comme des perles précieuſes à un collier de peu „de prix. Commencez vos recherches par l'opération „de l'eſprit, comme la plus digne partie de la beauté, & „paſſez de-là à l'examen de l'exécution. Cette obſer„vation eſt particulierement néceſſaire par rapport aux „ouvrages du Pouſſin, où les yeux, faute d'être attirés „par le charme du coloris, pouroient ne pas remarquer „le principal mérite de ce Peintre judicieux. — Rien „de mieux penſé que la chûte du premier homme du „Dominiquin dans la galerie Colonna. L'Eternel, porté „par un chœur d'Anges, reproche à Adam ſa transgreſ„ſion; Adam jette la faute ſur Eve, & Eve ſur le Ser„pent, qui rampe à côte d'elle. Toutes ces figures „ſont diſpoſées par gradation, & dans une chaîne ſucceſ„ſive d'une action à une autre."

„Secondement, ſoyez exact obſervateur de la nature. „L'Art, ſon imitateur doit toujours chercher le naturel „dans ſa configuration de la beauté; il doit éviter, au„tant qu'il eſt poſſible, toutes les actions violentes, par„ce que les geſtes outrés & les attitudes forcées ſont gri„macer la beauté même. Autant une élocution claire „l'emporte ſur un étalage de ſcience dans un écrit, au„tant le naturel l'emporte ſur le ſavoir dans une com„poſition de l'Art. De grands hommes ont pêché con„tre ce précepte, à la tête deſquels nous placerons Mi„chel-Ange, qui pour montrer ſa ſcience dans les figu„res du tombeau des Grands-Ducs de Toſcane, a „franchi toutes les bornes de la décence." —

„Troi-

„Troisiemement, tâchez d'apprécier le mérite de „l'exécution. Cette partie n'étant pas le principal objet „de l'Art, doit occuper le dernier rang. De-là il faut „regarder l'extréme fini de l'exécution comme les mou-„ches sur le visage d'une femme. Il faut par consé-„quent que Maffei, qui avance faussement que les anciens „Graveurs de pierres fines savoient donner aux fonds de „leurs figures en creux un plus grand poli que les mo-„dernes, ait été plus attentif aux petits détails qu'aux „parties essentielles de l'Art. Le poli du marbre n'est „donc pas une qualité d'une statue: car il y a des sta-„tues, & même du premier rang, qui ne l'ont pas.“ —

„Mais on ne sauroit donner une clarté palpable à „des choses fondées sur le sentiment & l'on peut dire ici: „Allez & voyez!“ —

Son Histoire de l'Art parut l'année 1764 ([1]). On a vu dans ma Préface quel en fut le succès: on y a vu aussi qu'à peine cet ouvrage eut paru, qu'il en fut mécontent & qu'il se mit à travailler à une nouvelle édition. Cette édition n'ayant pas eu lieu, il donna séparément ses Remarques sur l'histoire de l'Art ([2]). N'étant pas encore content, il prit le parti de refondre entierement son ouvrage & de lui donner la forme qu'il a aujourd'hui.

Un des ouvrages Allemands le plus considérable de Winkelmann, après son Histoire de l'Art, est son *Essai d'une Allégorie pour les Artistes*, ouvrage qui parut

 à Dresde

(1) *Johann Winkelmanns Geschichte der Kunst des Alterthums, Dresden, 1764, 2 Theile, in-4°. mit Kupfern.*

(2) *Anmerkungen über die Geschichte der Kunst des Alterthums. Dresden, 1767, in-4°.*

à Dresde en 1766 ([1]). Il suffira de dire que les matériaux qui ont servi à la construction de ce nouvel édifice, sont tirés en grande partie de sa Description des Pierres gravées du feu Baron de Stosch; mais on trouvera aussi qu'il a de nouveau médité son sujet & qu'il l'a considérablement augmenté, en lui donnant une autre forme. J'entrerai dans quelques détails sur cet ouvrage, divisé en onze chapitres. L'Auteur s'est proposé de mettre ses Lecteurs en état d'apprécier les anciennes images & d'en inventer de nouvelles; il a jugé à propos d'arranger l'ordre des chapitres de maniere, qu'ils pussent acquérir cette connoissance par le secours de l'Histoire & des exemples de l'Antiquité.

Dans le premier chapitre il se propose d'éclaircir l'idée & l'histoire de l'Allégorie en général. Elle renferme tout ce qui peut être caractérisé & peint par des signes & des images. Il résulte de cette définition, qu'il regarde l'Allégorie & l'Iconologie comme des termes synonimes. La nature est l'institutrice de l'Allégorie. Peindre la pensée est plus ancien qu'écrire la pensée. Winkelmann, après avoir discuté l'Allégorie des Egyptiens qui en sont les inventeurs, regarde l'explication des hiéroglyphes comme un travail inutile, attendu que leur obscurité fut cause que cette langue figurée se perdit dès le tems que l'Egypte cessa d'avoir ses propres Rois. Ainsi ce Traité, à l'exception de quelques exemples Romains & autres, a pour objet l'Allégorie des Grecs. Ces derniers suivirent les Egyptiens; mais leurs mœurs étant plus

(1) *Versuch einer Allegorie, besonders für die Kunst. Der Königlichen Grofs-Brittannischen Gesellschaft der Wissenschaften auf der berühmten Universität zu Göttingen zugeeignet. Dresden, 1766, in-4°.*

plus polies, ils commencerent à employer des images plus claires. Homere eſt le plus grand maître en ce genre. L'Iliade & l'Odyſſée ſont des livres élémentaires, le premier pour les princes, le ſecond pour les particuliers; la colere d'Achille & les aventures d'Ulyſſe n'étoient que l'eſquiſſe du tableau. Les Grecs dans leurs Allégories, s'en tinrent à la fable; on ne connoît guere qu'une couple de monumens, qui repréſentent des aventures d'Aléxandre. Tandis que les Romains firent entrer dans leurs ouvrages de l'Art des événemens véritables, tirés de leur Hiſtoire.

Winkelmann, pourſuivant ſa marche, paſſe à l'Allégorie des modernes, & apprécie le mérite des Ecrivains qui s'en ſont occupés, tels que Pierrino, Céſar Ripa & Boudard. Le premier s'attache trop aux conjectures, il eſt trop diſert. Le ſecond a presque tout emprunté du premier, ſes images, enfants de ſa propre imagination, ſont ridicules, inadmiſſibles dans un bon tableau & nullement moulées ſur l'Antique. Le troiſieme, inexact dans ſes deſcriptions & dans ſes recherches, a peu d'images neuves. Quant aux Artiſtes, ils ſuivoient plus les boutades de leur caprice que les maximes de l'antiquité. Regardant Ripa comme un excellent modele, ils devoient avoir le même goût que lui. Winkelmann propoſe trois routes, pour arriver à de nouvelles Allégories, que l'Antiquité peut nous fournir. De donner premierement aux anciennes images une nouvelle ſignification, à peu près comme on emploie quelquefois des vers tirés des Anciens dans un ſens nouveau. De ſe ſervir en ſecond lieu des uſages, des mœurs & des proverbes anciens pour en faire de nouvelles images. De choiſir en troiſieme lieu dans l'hiſtoire héroïque & véritable un événement ſemblable au cas préſent. Pour cet effet il faut que l'évé-

l'événement en queſtion ſoit unique, ou que la figure principale ſoit connue d'après les monumens antiques. Il faut que l'image allégorique ſoit ſimple, claire & agréable. D'après ces caracteres il faut qu'elle indique la choſe avec peu de figures. Quand elle ne ſeroit pas également claire pour tout le monde, il ſuffit qu'elle le ſoit pour les gens inſtruits, & qu'elle ſoit ſurtout relative à l'antiquité.

Le ſecond chapitre, de l'Allégorie des Dieux, renferme dans un ordre Alphabétique une collection d'images ou d'attributs que les productions des Artiſtes ou celles des Ecrivains ajoutent quelquefois aux Dieux & aux Déeſſes. L'Auteur s'attache ſouvent aux images, que les Anciens n'ont fait qu'indiquer & que les Modernes ont peu ou point expliquées. *Juno Curitio* ou Junon armée d'une lance, ne ſe trouve pas en marbre. Sur des médailles on voit placé à côté d'elle un cerf qui lui étoit conſacré. *Juno Martialis* tient dans ſes mains des tenailles de maréchal; à ſes pieds on voit quelquefois une peau de lion. Bacchus a une draperie de pourpre pour déſigner la couleur du vin. On le voit dans toute ſon armure, lorsqu'il part pour ſon expédition des Indes; & en ſigne de la victoire, il a la tête couverte de lauriers. Son char eſt traîné par des tigres & par des léopards, bêtes toujours alterées de vin. Pauſanias parle d'un Bacchus, portant un flambeau & éclairant Cérès, lorsqu'elle cherche Proſerpine ſa fille, mais il ne ſe trouve plus. Winkelmann inſere ici pluſieurs explications qui ſe trouvent déja dans ſa Deſcription des Pierres gravées du cabinet de Stoſch.

Dans le troiſieme chapitre, il diſcute les Allégories fixes, ſurtout les idées générales. Cette partie renferme des images utiles aux Artiſtes. En voici quelques exemples.

ples. Pſyché, appuyée ſur un hoyau, eſt une image de l'agriculture. Sur des médailles, les Colonies ſont caractériſées par une abeille, parce que les abeilles envoient des eſſaims. La ſauterelle ou la cigale repréſente un mauvais Poëte. Des têtes de pavots & quelquefois un taureau, d'autres fois un épi d'orge, comme ſur les médailles de la ville de Poſidonium, ſont les images de la fertilité. Des cignes, entourés de guirlandes de fleurs ſur un vaſe d'argent, dans le cabinet d'Herculanum, indiquent le chant des Poëtes. Sur une Médaille du Roi Hérode-Agrippa on trouve la fête des tabernacles des Juifs, déſignée par un pavillon en forme de paraſol. La piété ou la vénération pour les Dieux, eſt repréſentée ſur des médailles impériales par des inſtrumens de ſacrifice ſans figures. Les frelons ſur le tombeau d'Archiloque font alluſion à ſa mordante ſatyre. La mort prématurée eſt figurée tantôt par une roſe ſur des pierres funéraires, tantôt par l'Aurore qui emporte un enfant dans ſes bras. Winkelmann tire de Callimaque & d'Apollonius l'induction, que les Anciens attribuoient la mort des jeunes hommes aux flèches d'Apollon & celle des jeunes filles aux traits de Diane. En général les flèches d'Apollon & de Diane ſont les images de la mort.

Les Allégories tirées des événemens, des propriétés ou des productions des pays, ſont diſcutées dans le quatrieme chapitre. Les images de la premiere eſpece ſont rares, parce qu'il n'eſt pas ſi facile de caractériſer par des images propres de belles actions que d'utiles inventions. Il eſt plus aiſé de figurer les découvertes de Gaſſendi, que les exploits de Charles douze. Sur le tombeau d'Homere il y avoit une chèvre blanche, peut-être parce qu'il étoit favori d'Apollon, Dieu à qui on ſacrifioit des chèvres blanches.

Le cinquieme chapitre renferme des Allégories ſur les dénominations des choſes & des perſonnes. Il eſt bien plus facile d'expliquer l'image empruntée du nom d'une perſonne ou d'une choſe que de rendre raiſon de celle qui ſe rapporte aux propriétés d'une choſe. La ville d'Egée porte ſur ſes médailles une chèvre & celle d'Ancone un bras recourbé. Un éléphant ſur les médailles de Céſar, déſigne le nom de cet Empereur, parce que Céſar en langue Punique ſignifie un éléphant. Sur bien des boucliers on a trouvé la lettre initiale du nom des nations.

L'Allégorie renfermée dans la couleur, ainſi que celle qui a rapport à la matiere des meubles & des édifices, forme le ſujet du ſixieme chapitre. La couleur peut appuyer l'Allégorie pour faire connoître les propriétés d'une choſe. Homere donne un voile jaune à l'Aurore. La blonde chevelure d'Apollon fait alluſion à la couleur du ſoleil. Une ſtatue de Bacchus dans l'île de Naxos, étoit ſculptée d'un tronc de vigne. Les meubles & les uſtenciles des Anciens ſont toujours allégoriques, & cela depuis les lampes juſqu'aux armes. Rien de plus facile que de rendre raiſon des olives ſur les lampes, & d'une figure qui ſouffle le feu. Deux vaſes de la Villa Albani, qui repoſent ſur des cippes carrés & qui verſent de l'eau, ſignifient que les arbres qui repoſent dans des caiſſes ont beſoin d'être arroſés. Les figures exécutées ſur les armes, ſont connues par les Ecrivains anciens. La forme des tombeaux étoit quelquefois allégorique, mais les figures des tombeaux l'étoient encore plus ſouvent. Sur des vaiſſeaux on trouve des aîles au lieu de rames, & des dauphins qui pouvoient avoir donné l'idée de la navigation. Une grue ſur un navire peut exprimer le tems le plus commode pour la navigation, car le tems

de

de l'arrivée de cet oiſeau de paſſage, eſt celui où les jours & les nuits ſont égaux.

Les Allégories douteuſes ſont la matiere du ſeptieme chapitre. Ce ſont celles que les Modernes, fautes de les entendre, ont interprêtés à leur fantaiſie: elles ſont cependant recommandables par quelques vraiſemblances. C'eſt ainſi qu'on regarde un dauphin ou une grenouille ſur des médailles Etrusques comme le ſigne d'une ville maritime. Je me contenterai de rapporter là-deſſus un ſeul exemple de l'Auteur. On voit ſur des urnes funéraires Etrusques les figures des perſonnes mortes, particulierement celles du ſexe, tenir des figues ſeches enfilées à un cordon: peut-être étoient elles initiées aux myſteres de Bacchus, aux fêtes duquel on portoit des figues à un cordon. Cela pouroit avoir rapport à un uſage pratiqué à Athene. Encore avant le ſiecle de Théſée, on portoit au cou un colier de figues ſeches, comme un amulette contre les maux de gorge. Cette ſuperſtition a pu être transmiſe aux Etrusques.

Les explications forcées & invraiſemblables, traitées dans le huitieme chapitre, ſe diſtinguent de celles du précédent, en ce qu'elles ſont dénuées de toute apparence de vérité. Ce chapitre eſt proprement pour les Antiquaires ou pour ceux qui s'occupent à donner un ſens à ces ſortes de figures.

Les Allégories perdues ſe trouvent diſcutées dans le neuvieme chapitre. Il en eſt dont la ſignification s'eſt perdue & dont le ſens étoit déja inconnu aux Anciens; il en eſt d'autres qui ne ſont qu'indiquées, ſans que nous ſachions comment elles étoient figurées. Dans la Villa Albani on voit un bas-relief, ſur lequel il y a un liévre qui repréſente un perſonnage comique & qui offre un

exemple de la premiere claſſe. Peut-être le maître du tombeau s'appelloit *Lagus;* ou peut-être le liévre indique-t-il la bonté de l'oreille, qualité néceſſaire pour entendre une piece de théâtre. Du reſte Winkelmann ne ſe diſſimule pas la foibleſſe de ſes conjectures à l'égard de pluſieurs de ſes interprétations. L'image du Rire, placée à Delphe à côté de la ſtatue d'Orphée, celle de la Crédulité & du Calme de la mer, citées par Plutarque & par Pauſanias, ſont des exemples de la ſeconde claſſe. Il en eſt de même de la figure de la Vertu; nous ignorons de quelle maniere les Anciens l'ont repréſentée.

Le dixieme chapitre renferme quelques bonnes Allégories des Modernes. Winkelmann n'en cite que treize. Holzer, Peintre d'Augsbourg, ayant à peindre une maiſon habitée par deux freres, y a repréſenté l'amour fraternel, ſous l'image de Caſtor & de Pollux, qui avoient partagé l'immortalité; Pietre de Cortone a déſigné l'éducation des enfans par un ours qui leche ſes petits. La Poëſie muette, ou la Peinture a été caractériſée par une figure de femme, ayant la bouche couverte d'un bandeau & étant occupée à peindre. Chambray eſt l'inventeur de cette Allégorie. Mengs a figuré Mnemoſyne, Déeſſe de la mémoire, aſſiſe dans un fauteuil, les pieds poſés ſur un marchepied fort bas & touchant d'une main le bas de ſon oreille: les yeux baiſſés, elle eſt toute concentrée en elle-même, pour n'être troublée par rien dans ſes méditations.

Les nouvelles Allégories, rapportées dans l'onzieme chapitre, ſont les plus importantes & prouvent la fécondité du génie de l'Auteur.

L'Allégorie ſuivante m'a paru une des plus heureuſes. Il croit que l'image d'une paix cimentée par un mariage entre des Puiſſances belligérentes, pouroit être empruntée de

de Pétrone, lorsqu'il dit que des colombes avoient fait leur nid dans le casque d'un guerrier (1). M. Oeser, cet ami de Winkelmann, continuant la même Allégorie, indique la rupture de la paix par l'image d'un guerrier farouche, qui prend le casque, dans lequel les colombes ont pondu, chasse la mere & brise les œufs contre terre.

L'Auteur rapporte deux monumens antiques qui fournissent des immages aussi riches que nobles pour des tombeaux de Princes. Le premier offre l'apothéose d'Antonin le pieux & de Faustine l'ancienne. Un Génie qui tient dans sa main le globe de la terre entortillé d'un serpent, porte dans les airs l'Empereur & son épouse, accompagné d'un aigle de chaque côté: on ne voit que les bustes des Epoux déïfiées, le reste étant couvert par les aîles du génie. En bas sur la droite est assise la figure de Rome, qui, dans l'attitude de l'admiration, leve le bras droit, & plus bas sur la gauche est assise une figure d'homme à demi nue, qui tient un obélisque en signe de la stabilité du monument. Le second représente l'apothéose de Faustine la jeune. Le feu brûle sur un autel, où la figure de la Reconnoissance fait un sacrifice. Si cette figure devoit être peinte, on lui donneroit une draperie bleu céleste, parsemée d'étoiles à la maniere des Anciens, & celle de la défunte pouroit porter une robe blanche, pour désigner la pureté de son essence. Quant à la figure de la Ville, l'Artiste pouroit lui donner une robe rouge & une tunique blanche.

Je terminerai cet article par le jugement que les Journaux Allemands ont porté de cet ouvrage. En louant l'immense érudition de l'Auteur & son courage

 d'avoir

(1) *Militis in galea nidum fecere colombae; Adparet Marti quam sit amica Venus.*

d'avoir entrepris un travail dans lequel tant d'autres avoient déja échoué, ils ont trouvé ſon plan mal imaginé & pluſieurs de ſes Allégories trop recherchées & ſouvent obſcures.

Le dernier ouvrage que Winkelmann a publié, eſt ſon Explication des Monumens antiques qui n'avoient pas encore été éclaircis (1). Par cet ouvrage, que je ne ferai qu'indiquer & que Winkelmann a donné à ſes frais, il a imprimé le ſceau à ſa réputation. Appréciateur judicieux des ouvrages de l'Art antique, il étale ici tant de monumens en bas-relief de marbre, en vaſes & en pierres gravées, d'après lesquels il établit les principes des différentes manieres des nations & des âges, qu'on peut les conſidérer comme les preuves & les pieces juſtificatives de ſes Mémoires hiſtoriques. Sur chacun de ces monumens il fait les recherches les plus exactes, en y ajoutant l'explication détaillée du ſujet & en tirant toutes les preuves relatives à la connoiſſance de l'Antiquité. Il eſt vrai, la plupart de ſes explications renferment des principes qui nous ſont déja connus par ſes ouvrages Allemands, mais ſouvent les mêmes penſées y prennent une nouvelle tournure, une nouvelle confirmation. La partie hiſtorique & didactique de cet ouvrage eſt proprement un extrait raiſonné de l'Hiſtoire de l'Art, extrait qu'il a fait pour les Italiens. L'Auteur, s'étoit adreſſé à un de ſes ami, M. Baladani, habile Antiquaire, pour la correction de ſon ſtyle Italien & pour donner à ſon ouvrage toute la perfection dont il étoit ſuſceptible. Auſſi cet ouvrage eut-il le plus grand ſuccès en Italie. Voici ce qu'en dit M. d'Han-

(1) *Monumenti antichi inediti, ſpiegati ed illuſtrati da Giovanni Winkelmann, Prefetto dalle Antichita di Roma. Volume primo e ſecondo. Roma, 1767, in-folio.*

M. d'Hancarville, Auteur de l'explication des Vaſes de la Collection de M. d'Hamilton: *On peut voir ſur cet article ce que dit M. Winkelmann, dans le Traité préliminaire de l'excellent ouvrage qu'il vient de donner au public & qui a pour titre:* MONUMENTI ANTICHI INEDITI. *Nous renverrons ſouvent à cet Auteur, parceque loin de pouvoir ajouter à ce qu'il dit, nous ſommes perſuadés qu'à moins de le copier, nous ne pourions pas dire auſſi bien que lui. Et nous penſons qu'également ſatisfaiſant pour les Savans & les Gens de goût, ſon livre qui contient tout ce que l'on a écrit de plus ſolide & de mieux raiſonné ſur l'Art des Anciens, eſt auſſi ce qu'on a fait de plus capable de perfectionner celui des Modernes.*

M'étant borné aux extraits des ouvrages Allemands, je ne m'étendrai pas davantage ſur celui-ci, ſuffiſamment connu dans la République des Lettres; j'ajouterai ſeulement que c'eſt un de ſes ouvrages qu'il cite ſouvent dans ſon Hiſtoire de l'Art.

Parmi les ouvrages de Winkelmann qui n'ont pas vu le jour & qu'il annonçoit depuis longtems à ſes amis, on regrete un Traité écrit en Allemand, portant pour titre: *De l'état préſent des Arts & des Sciences en Italie.* La liberté avec laquelle on prétend qu'il s'exprime dans ce Traité, ſera ſans doute une des cauſes pourquoi il ne paroîtra jamais. Il parle dans ſes Lettres de pluſieurs autres ouvrages qui l'ont occupé pendant les premieres années de ſon ſéjour en Italie & qui n'ont pas paru dans leur premiere forme. Tels ſont les Traités ſuivans: *Du Goût des Artiſtes Grecs, ou des ſtatues du Belvedere; Deſcription des Galeries de Rome & d'Italie; De la Reſtauration des ſtatues; Explication des points difficiles de la Mythologie.* Ces différentes productions

tions font les matériaux qui ont fervi à la conftruction de fon grand ouvrage.

Indépendamment de ces Traités, un des amis de Winkelmann conferve encore plufieurs de fes manufcripts que j'ai eu occafion de parcourir, & parmi lesquels il y a des morceaux curieux. Le plus confidérable eft un *Difcours fur les avantages de l'élocution verbale pour traiter l'Hiftoire moderne univerfelle.* Dans ce difcours il s'attache à prouver par des exemples que le Profeffeur qui traite l'Hiftoire en leçons publiques peut dire à fes Auditeurs des vérités que l'Hiftorien n'oferoit confier à fes Lecteurs. Ce morceau, écrit avec chaleur & avec liberté, renferme des traits piquans & montre qu'il auroit réuffi également dans le genre hiftorique. Parmi ces manufcripts j'ai trouvé encore un extrait de Junius, *fur la peinture des Anciens & des remarques fur les Orateurs Grecs*, d'après la Préface fur le même fujet de M. de Tourreil. Ces différens morceaux, écrits avant fon voyage en Italie, nous font connoître fa façon de lire. Ils nous montrent auffi qu'à l'exemple des Artiftes qui font des croquis de leurs premieres penfées, il arrêtoit fur le papier les idées que lui faifoient naître fes lectures. On trouve plufieurs de ces premieres idées, employées dans fes ouvrages poftérieurs. On voit par-là que le génie même ne dédaigne pas de recourir aux expédiens de la mémoire.

Nous venons de dire que l'ouvrage Italien eft la derniere production qu'il ait publiée. La mort de l'Auteur nous a privé du troifieme volume; qui étoit déja fort avancé, tant pour le texte que pour les planches, & qu'il comptoit donner au retour de fon voyage d'Allemagne. On ignore s'il paroîtra jamais. Tout ce qu'on en fait, c'eft que le Cardinal Aléxandre Albani, léga-

taire

taire univerſel de Winkelmann, eſt en poſſeſſion de ſes manuſcripts & de ſes planches. Les Editeurs de la Traduction Italienne de Milan ont publié, à la ſuite de leur ouvrage, quelques morceaux dont le Cardinal leur avoit fait remettre les deſſins; mais la ſimple inſpection ſuffit pour nous montrer qu'il ſont bien loin de nous dédommager de notre perte. —

Les *Monumenti Antichi* donnerent lieu à de fâcheux démélés entre Winkelmann & M. Caſanova, qui en avoit fait les deſſins. Cet Artiſte, Eleve de M. Mengs, crut avoir ſujet de ſe plaindre de Winkelmann qui l'appelle ſon ami & qui parle de lui avec éloge dans pluſieurs endroits de ſes lettres. Ces deux hommes, différens de caractere & d'opinion, n'étoient guere propres à terminer cette querelle qui regne depuis ſi longtems entre les Savans & les Artiſtes, ſur des demandes réciproques qu'ils ſont ſi peu diſpoſés à remplir, faute de ſe bien entendre. Comme ils ſe voyoient presque tous les jours chez M. Mengs, ils eurent ſouvent de vives conteſtations ſur des points relatifs aux Arts & aux Antiquités. Quoiqu'il en ſoit, M. Caſanova, réſolu de ſe venger de Winkelmann, l'attaqua par l'endroit le plus ſenſible, en rendant ſuſpecte cette fineſſe de tact dont il aimoit à ſe glorifier. Ne voulant pas prendre parti dans cette querelle, d'autant plus que le Traducteur de Winkelmann ſera toujours ſuſpect de partialité, je me contenterai de rapporter le fait hiſtoriquement, M. Caſanova fit quelques tableaux dans lesquels il imita entierement le goût des peintures d'Herculanum. On avertit Winkelmann ſous main qu'on venoit de faire d'importantes découvertes en fait de peintures. Après qu'on eut excité ſa curioſité ſur ces prétendues Antiques, on les lui fit voir myſtérieuſement & on les lui vanta comme des chefs-d'œuvres de l'Art.

On lui fit l'hiſtoire, que ces tableaux avoient été découverts près de Rome par un Gentilhomme François, le Chevalier de Diel, natif de Marſilly en Normandie & ancien Lieutenant de la Garde des Grenadiers du Roi de France. Winkelmann, qui déſiroit d'avoir des éclairciſſemens ſur ces peintures, chercha à s'aboucher avec le poſſeſſeur; mais il apprit par le même canal que le Chevalier de Diel étoit mort ſubitement à Rome, au mois d'août 1761, emportant avec lui ſon ſecret. &c. &c. Enfin Winkelmann, ne ſe défiant de rien, donna entierement dans le panneau ſur ces peintures & en fit une deſcription emphatique, qu'il inſéra dans l'Hiſtoire de l'Art. A peine cet ouvrage eut-il paru, que M. Caſanova ſe déclara l'Auteur des prétendus chef-d'œuvres. Dans une lettre datée du 4 janvier 1765, Winkelmann écrit ſur ce ſujet à M. Heyne & le prie de rendre ſa déclaration publique:

„J'ai été cruellement trompé par un homme qui „pouvoit ſe vanter d'avoir été mon ami. Cet homme, „dans le tems que j'avois la plus grande confiance en „lui, m'a donné de fauſſes notions ſur des tableaux qu'il „m'a dit anciens & qui étoient de ſon invention. Après „m'en avoir impoſé par ces prétendues Antiques, il „m'en a fait les deſſins, dont deux ſont gravés & ſe trouvent inſérés dans mon Hiſtoire de l'Art. Je n'ai connu „cette ſupercherie qu'après ſon départ de Rome & je n'ai „pas trouvé occaſion de l'annoncer plutôt au public. „Si l'impreſſion un peu forte de mon ouvrage n'avoit „pas ſuſpendu la publication d'une nouvelle édition, conſidérablement augmentée, & pour laquelle je tiens les „matériaux tout prêts, j'aurois ſaiſi cette occaſion pour „faire l'aveu ſincere de ma mépriſe. Mais comme j'apprens qu'il en va paroître une traduction Françoiſe à „Paris

„Paris & qu'on en prépare une Angloiſe à Londres,
„je me ſuis cru obligé de publier cette déclaration."

L'ame de Winkelmann, ſenſiblement bleſſée par ce trait piquant, ſortit des gonds & ſe répandit en invectives. Ce que M. Caſanova ne regardoit peut-être que comme une de ces ſaillies que de certaines gens ſe permettent quelquefois, étoit aux yeux de Winkelmann un trait de noirceur dont il n'y avoit point d'exemple. Les feuilles publiques prirent part à leur querelle. La Gazette littéraire de Gœttingue expoſa la choſe à l'avantage de Winkelmann (1); celle de Halle (2), à laquelle préſidoit alors un homme qui s'étoit rendu redoutable par ſon talent pour le ſarcaſme, prit hautement le parti de M. Caſanova. Klotz, c'eſt le nom de l'Auteur de cette derniere feuille, étoit en même tems un des principaux coopérateurs des *Acta Litteraria*, journal dans lequel l'Auteur de l'Hiſtoire de l'Art n'étoit pas ménagé. Winkelmann étoit d'autant plus fâché contre le Critique de Halle, que les *Acta Litteraria* étoient lus & goûtés à Rome, où il y avoient bien des gens qui donnoient gain de cauſe à Klotz. Auſſi prit-il la choſe fort au tragique & accuſa-t-il les Allemands d'ingratitude. —

On ſera peut-être ſurpris de voir tomber Winkelmann dans une pareille mépriſe; mais on ceſſera de l'être, dès qu'on voudra bien réflechir ſur ſon caractere. Tous ceux qui l'ont connu, ſavent qu'une perſonne qui avoit une fois ſa confiance pouvoit tout ſur ſon eſprit. Les derniers inſtans de ſa vie nous font bien voir qu'il n'a jamais ſu ſe défier de perſonne. Il vivroit peut-être

 encore,

(1) *Göttingiſche Anzeigen von gelehrten Sachen. No. 14. Feb. 1766.*

(2) *Halliſche gelehrte Zeitungen. No. 85. Octob. 1766.*

encore, s'il avoit été moins facile à ſe laiſſer prendre aux apparences. En général ſes amis ont eu toujours beaucoup d'aſcendant ſur lui: il y parut bien alors, puisqu'ils le détournerent de prolonger cette querelle & de publier une juſtification qu'il projettoit.

Je ſaiſirai cette occaſion pour parler de quelques Critiques qui, uſant de repréſailles, ont écrit contre Winkelmann. Par différens traits que je viens de rapporter de lui, on voit que la candeur & la préſomption formoient la baſe de ſon caractere. Plus de modeſtie & de politeſſe dans ſon commerce & dans ſes écrits, n'auroient fait qu'ajouter à ſon mérite & lui auroient épargné bien des chagrins. Il avoit d'ailleurs le défaut, dont les Philoſophes même ne ſavent pas toujours ſe garantir, de conclure trop vîte du particulier au général, & d'attribuer à tout le corps d'une nation, ce qui n'eſt ſouvent qu'un vice d'un de ſes membres. Il n'a ménagé ni les Allemands, ni les Italiens, ni les François, ni les Anglois. Le ton de dureté qui regne dans quelques uns de ſes jugemens ſur pluſieurs Savans, devoit lui attirer plus d'ennemis qu'il n'en a eus. L'on peut dire qu'il en a été quitte a bon marché: à l'exception de Klotz en Allemagne, de M. l'Abbé Bracci en Italie, de M. Falconet en France & de Henri Home Lord Kaims en Angleterre, qui ſe ſont déclarés ſes Antagoniſtes, il a eſſuyé peu de contradiction. Encore ces Meſſieurs ſe ſont-ils plus attachés à le chicaner qu'à le réfuter, n'ayant pas toujours pris la peine de l'entendre, ni de le comparer avec lui même. On aura obſervé qu'en général le motif de la plupart des critiques dérive de l'amour propre bleſſé, ou d'une différence totale de goût. Les trois exemples ſuivans, conſtatent cette propoſition.

Je placerai à la tête des Antagoniſtes de Winkelmann M. l'Abbé Bracci. Ce Savant ſe plaint d'avoir été attaqué injuſtement dans pluſieurs endroits des ouvrages de Winkelmann, & notamment dans ſa Deſcription des Pierres gravées du cabinet de Stoſch: en conſéquence de cela il ſe croit diſpenſé à ſon tour d'être juſte. Il nous apprend que les *principes erronés de l'Antiquaire Allemand*, *fruits d'une imagination déreglée*, ont fait prodigieuſement rire les Romains, & que pour lui il n'en a pas non plus donné ſa part. De cette nature eſt l'exemple ſuivant, où Winkelmann, en parlant de l'influence du climat, s'exprime ainſi: „Les Napolitains ſont „encore plus fins & plus ruſés que les Romains, & les „Siciliens le ſont plus que les Napolitains; mais les Grecs „ſurpaſſent même les Siciliens (1).“ — M. l'Abbé Bracci, Florentin de nation, trouve cet éloge des Napolitains & des Siciliens ſi magnifique, qu'il s'éleve avec force contre ce jugement. Jaloux de relever la gloire de ſon pays, il nomme les grands hommes qui l'ont illuſtré. „Pour l'honneur de ma patrie, dit-il, je ne „citerai qu'un Dante, un Machiavel, un Michel-Ange „& un Galilée, qui n'étoient ni Napolitains ni Sici- „liens.“ — On obſervera à M. l'Abbé que les hommes qu'il cite, étoient des génies vaſtes & profonds, & non pas des eſprits fins & ruſés, qu'il ne peut réclamer tout au plus contre ce jugement qu'en faveur de Machiavel. Nous autres Allemands qui n'attachons pas une ſi grande idée de vertu à la fineſſe & à la ruſe, nous croyons les

 Napo-

(1) Hiſtoire de l'Art de l'Antiquité &c. T. I. p. 43. Le texte porte: *Die Neapolitaner ſind feiner und ſchlauer noch als die Römer, und die Sicilianer mehr als jene. S. Geſchichte der Kunſt S. 45.* Telle eſt l'expreſſion de Winkelmann: ce n'eſt pas ſa faute ſi le Traducteur François a ajouté, à *fin & ruſé*, SPIRITUELS ET INGENIEUX.

Napolitains & les Siciliens plus lézés que les Romains & les Toſcans. C'eſt en général avec cette ſagacité que M. l'Abbé Bracci, qu'on dit d'ailleurs habile Antiquaire, attaque notre Winkelmann dans un ouvrage qui a paru il y a une dizaine d'années ([1]).

M. Falconet qui aime auſſi beaucoup à rire au dépens de Winkelmann, le fait de meilleure grace que le Critique Italien, parce qu'il eſt naturellement plus gai, comme ſon livre en fait foi. Dans ſa lettre à M. Diderot ſur la ſtatue de Marc-Aurele ([2]), il releve avec aſſez de ſuccès quelques jugemens hazardés de Winkelmann. Du reſte un trait ſuffira pour faire juger de la droiture de ſes intentions. Quand Winkelmann a manifeſtement tort, il cite toujours, outre la page de la traduction Françoiſe, la page du texte Allemand, mais quand le Traducteur a ajouté de ſon chef quelque abſurdité, alors M. Falconet paſſe ſous ſilence l'original. C'eſt ainſi qu'il procède à l'égard d'une Pierre Etrusque du cabinet de Stoſch. Winkelmann, dans ſa Deſcription de cette fameuſe Cornaline, croit que c'eſt une des plus anciennes Pierres gravées, puisque ſon exécution indique un tems où l'on connoiſſoit déja la pratique des pierres fines, mais où l'on n'avoit encore aucune idée des proportions. En conſéquénce de cela il loue le fini du travail dans les extrémités, & il reprend le manque de beauté dans les

(1) *Diſſertazione ſopra un* CLIPEO VOTIVA *ſpettante alla famiglia Ardaburia, trovato l'anno 1769 nelle vicinanze d'Orbetello, ora eſiſtence nel Muſeo di S. A. R. Pietro Leopoldo Arciduca d'Auſtria, Granduca di Toscana, illuſtrato da* DOMINICO AUGUSTO BRACCI *della Società Reale Antiquaria di Londra &c. in Lucca 1771.*

(2) Obſervations ſur la ſtatue de Marc-Aurele, & ſur d'autres objets relatifs aux Beaux-Arts. A. M. Diderot. Par Etienne Falconet. Amſterdam 1771. V. page 78 dans la note, & V. page 51 & ſuivantes du texte.

les proportions. J'ai fait regraver cette pierre, qui représente la délibération des cinq Capitaines Grecs avant leur expédition contre Thebes, & je l'ai placée devant le premier chapitre de l'Art Etrusque de cette Histoire. M. Falconet, que n'y a remarqué que quatre figures, la décrit ainsi: „Deux têtes de Polichinelles qui sont der-„riere deux magots assis.“ —

A cette occasion il faut voir comme l'Artiste François s'égaye sur le compte de notre Winkelmann. En voici un échantillon: „Mais ce qui amusera, je ne dis pas seu-„lement les vrais Connoisseurs, mais tous ceux qui au-„ront sous les yeux les objets de comparaison, c'est d'en-„tendre dire au même Antiquaire, page 171: *Les plus* „*belles Pierres*, *sans contredit*, APRES CELLES DONT „JE VIENS DE PARLER, *sont une autre Cornaline du* „*cabinet de Stosch*. Il n'y a personne qui, à cet ex-„posé, ne croye que cette seconde Pierre qui représente „un Tidée blessé, est plus mal que la premiere, & que „son rang ne doit lui être assigné *qu'après*.“ — — C'est ici que M. Falconet en impose à ses Lecteurs, en mettant sur le compte de Winkelmann un jugement absurde qu'il sait être du Traducteur, puisqu'il s'est toujours fait expliquer l'original, comme il nous l'apprend lui-même, & qu'il sait par conséquent que ce membre de phrase, APRES CELLES DONT JE VIENS DE PARLER, ne se trouve pas dans le texte. D'ailleurs Winkelmann ne laisse point d'équivoque sur cet article dans sa Description des Pierres gravées du cabinet de Stosch page 344. Mais Winkelmann avoit attaqué M. Falconet dans son Histoire de l'Art, & ces choses ne se pardonnent pas. Du reste je me flatte que le célèbre Auteur de la statue de Pierre le grand, sera plus content de l'Historien de l'Art dans ma traduction.

Quant

Quant au critique Anglois & à l'Ecrivain Allemand, on peut être assûré qu'il n'y a point eu de récrimination de leur part. Mais on pense bien que deux hommes d'une trempe d'esprit aussi différente que Henri Home & Jean Winkelmann, n'étoient pas faits pour se goûter. Ils se sont expliqués respectivement dans un tems où il ne pouvoit y avoir rien de personnel. Le Lord Ecossois, dans ses *Esquisses de l'Histoire de l'homme* (1), établit en principe que le despotisme est la cause unique de la décadence des Arts dans la Grece. „Winkelmann, dit-il, qui n'a pas vu la cause que j'établis, „en va chercher d'autres dans Paterculus qui sont assez „ridicules." — Voilà bien le jugement d'un homme qui ne s'est pas donné la peine de lire l'Auteur qu'il critique, encore moins celle de le comparer avec lui même. S'il y a ici quelque chose de ridicule, c'est assûrement la décision du Lord, qui n'a pas remarqué ou qui n'a pas voulu remarquer que la plupart du tems il ne differe de l'Auteur qu'il critique ni pour les causes ni pour les effets. De son côté Winkelmann traite assez cavalierement l'Ecrivain Anglois. Dans une de ses lettres écrite en 1763 à un de ses amis en Suisse (2), il ne juge pas favorablement d'un ouvrage de Home, qui a eu encore plus de succès en Allemagne qu'en Angleterre. „Parmi les livres nouveaux, écrit-il, on m'a vanté com„me un chef-d'œuvre, *Henry Home's Elements of Cri„ticisme, in thrée vol. Edinburgh 1762.* J'ai été fortifié dans l'idée avantageuse qu'on m'en avoit donnée, en „lisant l'Epître dédicatoire au Roi. L'Auteur y parle „d'une approbation non équivoque & d'une estime „obtenue

(1) *Skerches of the History of Man*, 2 *Vol. Edinbourgh in-4°. 1774.*

(2) *Winkelmanns Briefe an seine Freunde in der Schweitz. Zürich 1778.*

„obtenue depuis longtems. J'ai cru qu'il y auroit des „idées neuves, & je n'y ai trouvé que le bavardage d'un „petit Métaphyſicien. Cet ouvrage renferme un chapitre „ſur la beauté qu'un Grœnlandois auroit pu faire tout „auſſi bien. Je vois par-là que la nature ne fait pas „plus de miracles en Angleterre qu'en Allemagne. Je „vois de plus que les jugemens du public Anglois ne „ſont pas plus ſans appel que ceux du nôtre: ce qui eſt „prouvé encore par l'approbation donnée à Londres à „un ouvrage auſſi ſomptueux que médiocre, portant pour „titre: *Turnbull's of antient Painting.*"

Tels ſont en ſubſtance les adverſaires de Winkelmann. C'eſt au public à juger ſi les coups qu'ils lui ont portés ſont bien redoutables. Je ne mettrai pas dans la même claſſe M. M. Leſſing & Heyne. Ces deux hommes ont réfuté quelques opinions & relevé quelques erreurs de l'Auteur de l'Hiſtoire de l'Art, le premier dans ſon Laocoon, ou *des limites de la Peinture & de la Poëſie* (1), & le ſecond dans ſes *Mémoires ſur les Antiquités* (2); mais on voit, par le ton qui regne dans leur

(1) *Laocoon: oder über die Grenzen der Mahlerey und Poeſie, mit beyläufigen Erläuterungen verſchiedener Punkte der Kunſtgeſchichte; von Gotthold Ephraim Leſſing. Erſter Theil. Berlin, bey Ch. Fr. Voſs 1766.* — Winkelmann, dans une lettre datée du 10 Septemb. 1766, parle du livre de M. Leſſing en ces termes: „J'ai „reçu l'ouvrage de M. Leſſing; „je l'ai trouve très-beau & très-„ingénieux. Quant à ſes doutes „& à ſes découvertes, il a encore „beſoin de beaucoup d'inſtructions. „Qu'il vienne à Rome pour nous „entretenir de ces choſes ſur le „lieu même." — M. Leſſing promettoit un ſecond volume, & on ſe flattoit d'autant plus qu'il tiendroit parole qu'il avoit fait un voyage en Italie dans cette intention; mais trop inconſtant dans ſes goûts, il s'eſt jetté dans un autre genre d'érudition. Les ouvrages polémiques de religion, ont occupé les dernieres années de ſa vie. Il mourut à Brunſwic le 15 fevrier 1781. âgé de cinquante deux ans.

(2) *Sammlung antiquariſcher Aufſätze, von Chr. G. Heyne. Erſtes und zweytes Stück. Leipzig bey Weidmanns Erben und Reich. 1778. 1779.*

leur critique, qu'ils l'ont fait plus pour éclaircir la matiere que pour trouver des torts à Winkelmann.

Après cette digreſſion, revenons aux occupations de Winkelmann à Rome. Avant de parler de ſon voyage en Allemagne, il me reſte à dire un mot de ſes courſes dans pluſieurs contrées d'Italie, ſurtout à Florence & à Naples. Dans tous ces endroits il s'étoit fait des amis & des ennemis. On a vu, au ſujet des Lettres ſur les découvertes d'Herculanum, que les Savans de Naples avoient été choqués de la hardieſſe de ſes jugemens ſur leurs explications des Antiquités.

„A Naples," écrit-il à M. Fuesli, „on a publié „contre moi un écrit infâme, au ſujet de la Lettre ſur „les découvertes d'Herculanum traduite en François (1). „Il en a paru une ſeconde édition dans laquelle l'Auteur „s'eſt nommé. C'eſt M. le Marquis Galliani, avec qui „je n'ai aucun tort à me reprocher. Du reſte le ton „qui regne dans ce libelle eſt ſi groſſier qu'on ne peut „pas le lire ſans dégoût; on m'a aſſûré que M. le Mar„quis Tanucci, Secrétaire d'Etat, avoit enjoint à l'Impri„meur & à l'Editeur de ſupprimer tous les exemplaires. „J'eſpere que l'année prochaine vers ce tems-ci, je ſerai „vengé dans la Préface de mes *Monumenti.*"

Je rapporterai encore une lettre adreſſée à ſon ami Franke & datée du 5 décemb. 1767, qui roule ſur le même ſujet & qui prouve que ſi ſes ennemis étoient emportés, ils n'étoient pas implacables. La voici:

„Mon

(1) L'Ecrit dont Winkelmann parle porte pour titre: *Giudizio dell' Opere dell' Abbate Winkelmann, intorno alle Scoverte di Ercolano, contenuto in una lettera ad un amico, Napoli, 1765,* in-4°.

„Mon voyage à Naples, où j'ai passé deux mois, „avoit pour but la Sicile. J'ai cru trouver toute la ville „soulevée contre moi; je m'étois fait un nouvel ennemi „dans la personne de M. le Marquis Galliani, par ma juste „récrimination insérée dans le *Trattato Preliminare* de „mes *Monumenti*. Cependant les difficultés que je „m'étois figurées, ne s'étant pas trouvées insurmontables, „surtout par rapport à l'accès au cabinet & aux décou- „vertes de Pompéïa, je me suis montré à la cour, où „j'ai reçu un accueil très-gracieux: de sorte que je „peux dire que pour cette fois-ci j'ai goûté Naples tout „à mon aise. J'ai vu encore bien des nouveautés que je „publierai un jour. D'ailleurs le seul aspect de l'explosion „du Vésuve payeroit suffisamment ce voyage. Car à moins „de l'avoir vu, on ne peut pas se faire une idée de ce spec- „tacle aussi magnifique que terrible. J'ai passé toute une „nuit sur la montagne, en compagnie de deux amis, du „Baron de Riedesel & du Chevalier d'Hancarville. Nous „avons roti des pigeons au feu de la lave brûlante, & „Winkelmann a fait son soupé nud comme un Cyclope. „Cette même nuit où tout le monde prenoit la fuite, „nous étions allés au devant du danger. Au milieu du „tumulte des fuyards, nous vidâmes sans crainte nos flac- „cons sur la place du château de Portici, parce que nous „ne nous crûmes pas en sûreté dans les maisons qui trem- „bloient & qui craquoient.

„Le cinquieme volume du cabinet d'Herculanum „vient de paroître; il m'a été remis par la bonté „de M. le Marquis Tanucci, premier Ministre du Roi. „Cela ne l'a pas empêché de me reprocher tout en riant, „en présence de tous les Ministres étrangers qui dînoient „chez lui, les traits piquans qui se trouvent dans les Let- „tres en question & de me défendre de donner une

„continuation des découvertes d'Herculanum. Malgré „cela je n'ai pas fait myſtere de la critique que je me „propoſois de faire de ce volume & que j'ai déja inſé-„rée dans mon grand ouvrage.

„Je travaille ſans relâche à donner la derniere main „à mon Hiſtoire de l'Art, qui paroîtra traduite en Fran-„çois & augmentée de pluſieurs gravures nouvelles, pour „rendre la contrefaction difficile. Il faut que je me „charge moi-même de ce travail déſagréable & que je „m'y mette bientôt. Quand la traduction ſera finie, je „la ferai voir à pluſieurs perſonnes.

„Je vous fais juge, ſi j'ai pu gagner quelque choſe „avec les ouvrages que j'ai publiés en Allemagne. Je „peux vous aſſûrer que mon dernier voyage de Naples „m'a plus coûté que tout ce que les Libraires m'ont „donné. J'ai été au moins vingt fois à Portici, ſitué „près d'une lieue d'Allemagne de Naples; Pompéïa en „eſt éloigné de trois lieues, & j'y ai été quatre fois, „ſans parler des autres voyages à Cumes, Baïes, Ca-„ſerte &c. S'il étoit permis d'écrire des remarques ſur „les lieux même, on n'auroit beſoin que de la moitié „du tems; mais ici il faut tout confier à ſa mémoire, „ſurtout moi à qui il eſt défendu de marcher à pas „meſurés, pour ne pas faire naître le ſoupçon que je „veux écrire de nouveau, mais ils ont beau faire, „j'écrirai.“ —

Non content de parcourir l'Italie, il projettoit depuis longtems un voyage dans la Grece. Je me rappelle d'avoir lu une lettre dans laquelle il marque à un ami de Paris, qu'il alloit faire ce voyage avec une Dame Angloiſe qui ſe chargeoit de tous les frais. Voici une lettre à M. le Baron de Riedeſel qui a rapport à ce ſujet

ſujet, & qui eſt écrite avec une humeur, qu'il n'a pas toujours quand il parle de cette Dame.

„Je voudrois que Myladi Orford tint mieux ſa pa-„role qu'elle n'a fait à Florence. Un jour que je dînai „avec elle chez le Chevalier Man, elle me marqua un „grand déſir de s'entretenir avec moi; je lui dis le jour „que je comptois lui faire ma cour, & m'étant rendu chez „elle à une heure commode pour une Dame, je ne fus „pas reçu. Elle fait aujourd'hui comme ſi elle ne „m'avoit jamais connu, *& cependant c'étoit moi qui* „*devoit diriger ſon voyage en Grece, pour lequel le* „*vaiſſeau étoit déja tout prêt.* Il eſt vrai, c'étoit après „la mort du beau Caſtrate Belly, pour qui elle a verſé „plus de larmes qu'elle n'en verſera de ſa vie.“ —

Ce voyage de la Grece, qui lui tenoit tant à cœur, balança pendant quelque tems celui d'Allemagne. Voici encore un fragment de lettre au même où il en eſt queſtion:

„Si je n'avois pas réſolu mon voyage en Allema-„gne, je ſerois capable de partir pour la Grece. Je crois „toujours que je verrai & que je trouverai plus qu'un „autre. Un jeune & riche Négociant de Marſeille qui a „paſſé quelques années à Conſtantinople & qui a par-„couru la Grece, s'offre de me faciliter ce voyage de „tout ſon pouvoir. Il ne ceſſe de me vanter dans ſes let-„tres les hautes beautés de ces contrées & il me preſſe „de les aller voir & d'en faire la deſcription. Il faut que „je remette ce voyage à mon retour. Je ſuis malheu-„reuſement un de ceux que les Grecs nomment OPIMA-„THEIS, *ſero ſapientes*, car j'ai paru trop tard dans le „monde & en Italie. Pour faire quelque choſe, il auroit „fallu que j'euſſe eu une éducation analogue & que c'eut „été à votre âge.“ — —

q 3 Le

Le tems de ſon voyage d'Allemagne approchoit. Il marque le terme de ſon départ de Rome à M. Heyne, dans une lettre du mois de janvier 1768.

„Pour parler de choſes agréables, je vous donne „avis que mon voyage en Allemagne eſt fixé pour le „commencement du Printems. Un mot ſuffiroit pour „avoir la permiſſion d'aller en Grece, & j'aurai beau- „coup de peine à l'obtenir pour aller en Allemagne, „parce qu'on craint ici, & l'on a grand tort, qu'une „fois parti, je ne revienne plus. Le principal but „de mon voyage eſt de me rendre à Berlin, & d'y „prendre des arrangemens touchant la traduction Fran- „çoiſe de mon Hiſtoire de l'Art, que je ferai imprimer „enſuite à Rome, & à mes frais. Je ferai peu de ſéjour „en Saxe. A mon retour je verrai Gœttingue & je „préſenterai mes hommages à Hannovre. Un des pro- „jets acceſſoire de mon voyage eſt de ménager une en- „repriſe ſur Elis, c'eſt à dire d'obtenir une contribution „des Amateurs aiſés pour faire fouiller le Stade d'Olym- „pie par cent travailleurs, après avoir obtenu un firman „de la Porte. Si le Cardinal Stoppani devenoit Pape, je „n'aurois beſoin que de l'Ambaſſadeur de France à Conſ- „tantinople; ce Cardinal eſt capable de ſupporter lui ſeul „tous les frais. En cas que ce projet ne put s'exécuter „que par la voie de la ſouſcription, chaque ſouſcripteur „auroit ſa part aux découvertes qu'on feroit en fait d'An- „tiques. Il ſuffit de vouloir fortement une choſe pour la „rendre poſſible, & cette entrepriſe qui ne trouvera „guere les mêmes motifs dans une autre perſonne, ne „me tient pas moins à cœur que mon Hiſtoire de „l'Art." —

La derniere lettre qu'il écrivit ſur le même ſujet, eſt datée de Rome, du 3 mars 1768. Elle eſt adreſſée à un de ſes amis de Bâle & conçue en ces termes:

„Je

„Je n'ai le tems, mon cher Mechel, que de vous „écrire deux mots. Je vous annonce mon voyage en „Allemagne. Je compte partir de Rome le huit avril, „en compagnie de M. Cavaceppi; & j'eſpere par con-„ſéquent être chez vous l'automne prochain avec toute „ma gaieté. Donnez en avis à nos amis communs de „Zurich; je vous recommande, comme mon propre „ouvrage, *le voyage de Sicile & de la Grande-Grece*, „de mon ami M. le Baron de Riedeſel. Je n'attens de „vos nouvelles qu'à Berlin où je n'arriverai qu'à la fin „de juin. A Deſſau je trouverai mon cher Stoſch, avec „qui j'irai à Brunſvic & à Hannovre: c'eſt de-là que je „me rendrai à Berlin, où je me propoſe de prendre des „arrangemens pour ma traduction de l'Hiſtoire de l'Art. „Jusqu'au plaiſir de vous revoir dans votre patrie!" — —

Le terme de ſon départ arrivé, il partit en effet comme il l'avoit marqué à ſes amis, en compagnie de M. Cavaceppi Sculpteur Romain. Je me contenterai de rapporter à cette occaſion le précis du Journal de cet Artiſte, qui nous rend compte de pluſieurs détails & de la ſinguliere maladie d'eſprit dont le pauvre Winkelmann fut attaqué. L'original Italien ſe trouve placé à la tête du tome ſecond du Recueil des ſtatues antiques &c. reſtaurées par M. Cavaceppi ([1]). Le Compagnon de voyage de notre Winkelmann commence ſon journal de la maniere ſuivante:

„Nous partîmes de Rome, l'Abbé Winkelmann & „moi, le 10 avril 1768, dans l'intention de faire un tour „en Allemagne, lui avec le projet de veiller de plus „près

(1) *Raccolta d'antiche Statue, Buſti, Teſte cognite, ed altre Sculture antiche Scelte, reſtaurate da Bartolomeo Cavaceppi, Sculpturo Romano. Roma, 1769, in-folio.*

„près à la traduction de son principal ouvrage dans „une langue plus universelle, & moi uniquement pour „voir de nouveaux pays & de nouvelles choses. Nous „prîmes notre route par Lorette, Bologne, Venise & „Verone; dans toutes ces villes nous fîmes chacun nos „observations selon la diversité de nos goûts & de nos „professions. —

„De-là nous gagnâmes le Tyrol par les Alpes. „Pendant que nous avancions dans les gorges des mon-„tagnes, je remarquai tout d'un coup que Winkelmann „changeoit de visage. Il me dit alors d'un ton pathéti-„que: *Voyez, mon ami, quel horrible aspect. quel-„les terribles hauteurs!* Peu de tems après, lorsque „nous étions déja sur le territoire Allemand, il s'écria „encore en m'adressant la parole: *Quelle pauvre archi-„tecture! Voyez ces toits comme ils sont terminés en „pointe!* Et il dit tout cela avec tant de véhémence, que „ses paroles exprimoient très-vivement le dégoût que lui „inspiroient ces objets. D'abord je croyois qu'il plai-„santoit; mais voyant qu'il parloit sérieusement, je lui „répliquai que la hauteur des montagnes avoit quelque „chose de grand qui me charmoit; que quant à la façon „pyramidale de bâtir, elle auroit dû plutôt me choquer, „moi qui suis Italien, que lui qui est Allemand. Au „surplus, ajoutai-je, il faut juger de ces choses avec plus „de circonspection, attendu que dans un climat où il „tombe beaucoup de neiges ces sortes de toits sont „indispensablement nécessaires. Je pris aussi la liberté de „lui observer qu'il ne seyoit pas bien à un Philosophe „comme lui de montrer tant de délicatesse. Pour tâcher „de l'égayer je lui citai quelques épigrammes de Catulle „contre ces mouvemens bizarres d'humeur. Mais le „tout en vain. Il me dit qu'il n'y avoit plus de repos

„pour

„pour lui, s'il continuoit ce voyage, & il chercha à
„me persuader de retourner en Italie.

„Au milieu de ces discours désagréables nous arri-
„vâmes à Augsbourg, d'où, sans y faire de long sé-
„jour, nous partîmes pour Munich. Pendant toute la
„route mon compagnon de voyage n'avoit pas disconti-
„nué de me tourmenter par sa mélancolie indéchiffrable:
„si bien que je croyois quelquefois qu'il étoit devenu
„fou. J'employois tout au monde pour lui relever le
„courage: je le priois, je me fâchois, le tout inutile-
„ment. Le refrein à toutes mes remontrances étoit tou-
„jours: *Torniamo a Roma*, retournons à Rome. —
„Eh oui, nous y retournerons, mais dans son tems.
„Rome est une beauté achevée qui mérite nos soupirs: à
„l'exemple des amans, désirons de la revoir, & la pos-
„session de l'objet de nos vœux sera d'autant plus dé-
„licieuse. —

„A Munich, Winkelmann reçut des honneurs pro-
„portionnés à son mérite; on lui fit présent d'une belle
„Pierre antique gravée en creux, qui lui fut très-agréa-
„ble. Cependant ces distinctions ne furent pas capable
„de dissiper les vapeurs noires qui offusquoient son esprit.
„Toujours plongé dans un morne chagrin, il m'accom-
„pagnoit comme un criminel. A Ratisbonne il résolut
„de me quitter & de reprendre le chemin de l'Italie. Je
„lui dis tout ce que je pus pour le détourner de ce
„dessein & j'affectai d'être très-offensé de ses procédés.
„A tout cela il ne me répondit autre chose, sinon qu'il
„savoit bien qu'il faisoit mal, mais qu'il se sentoit poussé
„avec une telle violence de retourner en Italie, qu'il
„lui étoit impossible de résister à cette impulsion. Dans
„l'hôtellerie il demanda ce qu'il falloit pour écrire, &
„après avoir fini deux lettres, il fit en sorte que je

„puſſe les lire. La premiere étoit à ſon Eminence, le
„Cardinal Aléxandre Albani, à qui il mandoit ſon re-
„tour & les motifs qui l'y déterminoient. La ſeconde
„étoit à Nicolas Mongali ſon Graveur, auquel il mar-
„quoit de lui préparer ſa chambre, parce qu'il comptoit
„être dans peu de retour à Rome. Lui ayant donné le
„tems de faire partir ſes lettres, je lui répétai mes ré-
„montrances & mes reproches, je lui dis que je n'igno-
„rois pas ce qu'il avoit écrit, & puis, cherchant ſurtout
„à le piquer d'honneur, je fis de nouveaux efforts pour
„le détourner de ſon deſſein. Tout ce que je pus obté-
„nir, après une longue converſation, où j'employai tour-
„à-tour le reproche & la douceur, fut qu'il m'accom-
„pagneroit jusqu'à Vienne, mais que de-là il retourne-
„roit en Italie.

„C'eſt ainſi que nous arrivâmes à Vienne tous deux
„le cœur ſerré. Nous fîmes la cour à différens Sei-
„gneurs de cette capitale. Je trouvai moyen de les inſ-
„truire d'une bonne maniere de la diſpoſition ſinguliere
„de l'ame de mon ami. Ils s'efforcerent tous à l'envi
„de le détourner de ſon deſſein. Mais cette derniere
„tentative fut auſſi inutile que les autres: il leur donna
„les mêmes raiſons qu'à moi. Je ne puis penſer ſans
„attendriſſement aux paroles affectueuſes de S. A. le Prince
„de Kaunitz pour diſſuader Winkelmann de retourner en
„Italie. *Comment, lui dit-il, pouvez-vous prendre*
„*ſur vous de quitter votre ami, qui eſt plus en peine*
„*pour vous que pour lui même? Songez donc qu'il a*
„*encore à parcourir bien des pays dont il ignore les*
„*uſages & la langue. Je vous prie inſtamment de*
„*reprendre votre premier plan.* Lorsque nous remar-
„quâmes qu'il perſiſtoit dans ſa réſolution & qu'il avoit
„les yeux d'un mort, nous ne voulûmes pas le tour-
„menter

„menter davantage. Le voyant pâle & tremblant, je
„le pris par la main & je lui dis les larmes aux yeux:
„Mon cher ami, vous faites mal! mais puisque vous le
„voulez ainſi, prenez ſoin de vous, je vous recommande
„à la bonté divine! L'émotion fut ſi vive qu'il en eut la
„fiévre & qu'il fut obligé de garder le lit pendant quel-
„ques jours. Il n'étoit pas encore rétabli lorſque je le
„quittai dans la maiſon de M. Schmidtmayr & que je me
„préparai à continuer mon voyage.“

Winkelmann, attendu avec impatience dans toutes
les villes où il devoit paſſer, manda ſon changement de
réſolution au Prince d'Anhalt-Deſſau & à ſon ami M. de
Stoſch de Berlin. Ces lettres, qui paroiſſent être les der-
nieres qu'il ait écrites, ſont de nouveaux témoignages
de la ſinguliere maladie qui accabloit ſon eſprit. Je rap-
porterai celle à M. de Stoſch, parce qu'elle eſt plus cir-
conſtanciée & qu'elle peint encore mieux le triſte état
de ſon ame. Dans cette lettre datée du 4 mai, il s'ex-
prime ainſi:

„Mon cher ami, après un voyage des plus pénibles,
„je ſuis arrivé avant hier au ſoir à Vienne, ayant mis
„cinq ſemaines à faire la route de Rome jusqu'ici. Vo-
„tre lettre, qui m'a été remiſe par M. de Wallmoden,
„m'a fait le plus ſenſible plaiſir. Ce voyage, bien loin
„de m'avoir égayé l'eſprit, l'a accablé d'une mélancolie
„extraordinaire. Comme il ne m'eſt pas poſſible de
„pourſuivre mon voyage avec les commodités qu'exige-
„roit ma ſituation, & que par conſéquent la peine paſſe-
„roit le plaiſir, je ne vois d'autre moyen pour me re-
„mettre l'eſprit dans ſon aſſiette & pour couper court à
„la mélancolie qui m'obſede, que de retourner à Rome.
„Depuis Augsbourg jusqu'ici je me ſuis fait violence
„pour être de bonne humeur: mais mon cœur dément

„conſtamment les efforts de ma raiſon, & la répu-
„gnance que j'ai pour ce voyage eſt inſurmontable. Le
„repos que je goûterois avec vous, mon ami, ne ſeroit
„que de courte durée; à mon retour il faudroit m'arrê-
„ter en cent endroits, il faudroit recommencer à vivre
„autant de fois. Ne vous dégoutez pas de moi, mon
„cher ami! Trompé aujourd'hui dans le plus ardent de
„mes vœux, je ſuis perſuadé qu'il n'y a plus de vrais
„plaiſirs pour moi hors de Rome, ſans qu'il faille les
„acheter par mille incommodités. Mon compagnon de
„voyage, M. Cavaceppi, habile Sculpteur, ſent lui même
„la néceſſité du parti que je prens; mais pour lui, il veut
„continuer ſon voyage & paſſer par Deſſau pour ſe ren-
„dre à Berlin, où il ne compte s'arrêter qu'une couple
„de jours. Il vous prie de lui donner vos bons con-
„ſeils — Mon ami! j'aurois encore bien des choſes à
„vous écrire; mais je ne ſuis pas comme je ſouhaiterois
„d'être. Dans quelques jours je compte partir d'ici par
„le coche de Trieſte & me rendre de-là à Rome par
„eau. Je vous embraſſe d'un cœur ſerré & je ſuis
„pour jamais &c." —

Winkelmann reſta à Vienne jusqu'au commence-
ment de juin. Malgré la fâcheuſe diſpoſition de ſon
eſprit, il ſut mettre à profit ſon ſéjour dans cette capi-
tale. Egliſes, bibliothéques, cabinets, galeries, il vit
tout en obſervateur exercé. Il ne négligea pas non
plus les hommes: il y fit pluſieurs connoiſſances qu'il
ſe propoſoit de cultiver. On a vu, par le rap-
port de M. Cavaceppi, le tendre intérêt que prenoit à
ſa ſituation S. A. le Prince de Kaunitz. M. le Baron
de Sperges, qui lui avoit écrit précédemment à Rome
pour lui offrir la place de Secrétaire de l'Académie Im-
périale des Arts, le mena au château de Schœnbrun
& le

& le préſenta à ſa Majeſté l'Impératrice-Reine, ainſi qu'aux Archiducs & aux Archiducheſſes.

Il partit de Vienne, comblé d'honnêtetés & de préſens, les premiers jours du mois de juin. Il avoit changé pluſieurs fois de deſſein par rapport à la route qu'il prendroit; il s'étoit arrêté à celui de gagner Veniſe par la Carniole, province pour laquelle il s'étoit même fait donner des lettres à Vienne. On ignore la raiſon qui lui fit reprendre ſon premier plan. Quoiqu'il en ſoit, il ſe mit en chemin pour Trieſte où il comptoit s'embarquer pour Ancone. Non loin de Trieſte il trouva un compagnon de voyage, avec lequel il entra en converſation. Cet homme, Italien de nation & fourbe de profeſſion, connut bientôt le foible de Winkelmann. Affectant un grand amour pour les Arts & une extrême déférence pour ſa perſonne, il ſut gagner en peu de tems ſa confiance & ſon amitié. Dès le premier jour que Winkelmann en fit la connoiſſance, il lui confia ſes ſecrets; il lui montra les médailles d'or dont la Cour de Vienne l'avoit gratifié & lui fit voir une bourſe bien fournie. Ce nouvel ami de Winkelmann, nommé François Archangeli & natif de Piſtoïa en Toſcane, avoit été Cuiſinier de M. le Comte de Cataldo à Vienne. Condamné à mort pour pluſieurs crimes, il venoit d'obtenir ſa grace & ſa liberté. —

Arrivé à Trieſte, Winkelmann s'étoit vu forcé d'attendre un vaiſſeau pour ſe rendre à Ancone. N'ayant voulu voir perſonne dans cette ville, il reſta ſeul dans l'hôtellerie, tandis qu'Archangeli s'empreſſoit de ſoigner ſes affaires & de s'informer du départ d'un bâtiment. Son principal amuſement en cette ville fut la lecture d'Homere, le ſeul livre qu'il avoit pris avec lui. Il s'occupoit auſſi à faire quelques additions à ſon Hiſ-

toire de l'Art, & ſurtout à écrire d'avance les lettres de remerciemens qu'il ſe propoſoit de faire partir de Rome à ſes amis & à ſes protecteurs de Vienne. Pour ſe délaſſer de ſon travail, il s'amuſoit à cauſer avec un enfant de l'hôtellerie, qu'il avoit pris en affection, à cauſe de la naïveté de ſes reparties.

Le 8 juin entre une & deux heures après midi, Winkelmann eſt aſſis à ſa table, écrivant des avis à l'Editeur futur de ſon Hiſtoire de l'Art. Le papier qu'on a trouvé ſur ſa table, ſembleroient indiquer qu'il preſſentoit ſon malheur. Il entre dans les moindres détails ſur l'arrangement typographiques de ſon ouvrage [1]. Il en étoit au cinquieme article, lorſqu'Archangeli vint l'interrompre & lui annoncer, avec une feinte triſteſſe, qu'il étoit obligé de le quitter pour ſe rendre dans l'Etat de Veniſe où il avoit des affaires. La confiance de Winkelmann en cet homme avoit été telle, qu'il ne s'étoit pas même informé de ſa condition ni de ſon négoce. Archangeli prend tendrement congé de lui & le prie, comme par réminiſcence, de lui montrer encore une fois ſes médailles, pour ſe les mieux imprimer dans l'eſprit. Winkelmann s'empreſſant de lui donner cette ſatisfaction, ſe leve,

(1) Voici ce papier qu'on peut regarder comme contenant des articles de ſon Teſtament littéraire; je m'y ſuis conformé, ſelon que j'ai cru la choſe plus convenable par rapport à mon arrangement: (comme on les trouvera à la fin de mon troiſieme volume, à l'exception de la table des articles que j'ai trouvé plus convenable de mettre au commencement du premier volume.)

1) Les noms propres ne ſeront pas imprimés avec de groſſes lettres, parce que cela interrompt l'harmonie de l'impreſſion.

2) Les tables des matieres ſeront placées de la maniere ſuivant:

3) On ne fera point de changement au texte & on n'y ajoutera point de notes étrangeres,

4) On ne — —

leve, va à sa malle & se met à genoux pour l'ouvrir. Cet homme se glisse derriere lui, tire de sa poche une corde avec un nœud coulant & la lui jette au cou pour l'étrangler; mais la corde s'étant arrêtée au menton, il ne peut exécuter son dessein. Dans ce moment de détresse Winkelmann sort de sa léthargie, le danger lui donne des forces; d'une main il se défend & de l'autre il saisit la corde qu'il tient ferme, quoique l'assassin le frappe plusieurs fois sur les doigts avec un grand couteau dont il s'étoit muni. Alors le scélérat se jette sur lui, le terrasse, & lui plonge cinq fois son couteau dans le bas ventre. Il l'auroit achevé sur la place, si l'enfant que Winkelmann aimoit, n'étoit pas venu frapper à la porte pour entrer.. A ce bruit l'assassin prend la fuite, sans avoir le tems de s'emparer des médailles qui devoient être le prix de son crime. L'infortuné Winkelmann reçoit du secours, mais ses blessures sont jugées mortelles. Il pardonne à son meurtrier, reçoit les sacremens, dicte sa derniere volonté, le tout avec la plus grande présence d'esprit, & meurt au bout de sept heures. Son assassin ayant été arrêté, fut ramené à Trieste où il reçut le châtiment de ses forfaits. Le testament de Winkelmann portoit en substance, qu'il instituoit héritier universel son illustre ami & son grand protecteur, le Cardinal Aléxandre Albani. Le dernier acte de sa vie est un témoignage public de reconnoissance pour un bienfaiteur généreux. Il légua trois cens cinquante sequins à M. Mogali, graveur a Rome, & cent à M. l'Abbé Pirami: indépendamment de vingt sequins qu'il ordonna de distribuer aux pauvres de Trieste.

Telle fut la fin tragique de Winkelmann, fin qui présente à l'esprit une foule de réflexions sur les décrets de la providence. La nouvelle de sa mort se répandit bien-

bientôt dans toute l'Europe & fit verser des larmes aux ames sensibles. Il fut pleuré de ses amis & regreté de tous ceux qui s'intéressent aux progrès des Arts & des Sciences. On a vu combien de projets, relatifs aux recherches des Antiquités, se sont trouvés anéantis par la perte de cet homme. Ses ennemis mêmes, aux tristes dédails de sa mort, se turent, & ses amis s'empresserent de faire éclater leurs sensibilité. Peu de tems après sa mort, M. d'Hancarville, Auteur du Recueil des vases antiques du cabinet de M. d'Hamilton, profita de la publication du second Volume de son ouvrage, pour donner des marques de son estime à la mémoire de Winkelmann son ami, par une planche gravée mise à côté du frontispice. Cette planche représente un *Columbarium*, ou l'intérieur d'un tombeau, ou l'on voit un homme assis dans l'attitude de la tristesse au pié d'un sarcophage de pierre qui porte cette inscription:

D. M.
JOAN. WINKELMAN
VIR. OPT. AMIC. KARISS.
PET. D'HANCARVILLE
DOLENS FECIT
ORCO PEREGRINO.

Les Arts nous ont conservé l'image de Winkelmann de différentes manieres. Son portrait se trouve placé à la tête du troisieme volume de la *nouvelle Bibliothéque des Belles-Lettres & des Beaux-Arts* qui paroît à Leipzig; il est gravé par M. Folin d'après un dessin de M. Casanova, fait en médaillon dans le goût antique. La célebre Angélique Kaufmann le peignit pendant son séjour à Rome. Ce portrait qu'elle grava ensuite à l'eau forte, eut toute l'approbation de notre Winkelmann, ainsi que

que nous le voyons par ſes lettres. Cependant cette gravure eſt moins connue que celle que nous devons au burin de M. Bauſe ¦ de Leipzig, d'après un portrait peint à Rome par M. Maron & appartenant à M. de Stoſch-Muzell de Berlin, morceau qui réunit la beauté de l'exécution aux avantages de la reſſemblance. J'apprends de Rome qu'un ancien ami de Winkelmann, M. le Conſeiller Reifenſtein, vient d'obtenir de ſa Sainteté la permiſſion de placer à la Rotonde le buſte de l'Hiſtorien de l'Art. Ce monument, érigé par l'amitié, ſera exécuté en marbre par un jeune Artiſte qui montre les plus grands talens, M. Doell, Sculpteur de S. A. S. le Duc de Saxe-Gotha.

Winkelmann étoit de moyenne taille & d'une figure qui ne prévenoit pas toujours en ſa faveur. Un front bas, un nez pointu, de petits yeux noirs & enfoncés, lui donnoient un air plus ſombre qu'ouvert. S'il avoit quelque choſe de gracieux dans ſa phyſionomie, c'étoit la bouche, dont les lèvres pourtant avoient trop d'élévation. Mais quand il étoit animé & de bonne humeur, toutes ces parties faiſoient un enſemble qui plaiſoit.

D'après les traits que j'ai rapportés ſur ſa maniere de voir les choſes, il eſt aiſé de ſe former une idée de ſon caractere. D'un tempérament bouillant, il a donné quelquefois dans les extrêmes. Porté naturellement à l'enthouſiaſme, il s'eſt laiſſé entraîner ſouvent à une admiration outrée, mais doué d'ailleurs d'un ſens droit, il parvenoit à apprécier les choſes ſelon leur vraie valeur. En conſéquence de la trempe de ſon eſprit & de la négligence de ſon éducation, la réſerve & la circonſpection étoient des qualités qu'il connoiſſoit peu. S'il eſt hardi dans ſes jugemens la plume à la main, il l'étoit bien davantage dans les diſputes de vive voix, où ſes amis

ont tremblé plus d'une fois pour lui. Si jamais homme a connu l'amitié, c'étoit Winkelmann: il en connoiſſoit, il en pratiquoit les devoirs. Auſſi pouvoit-il ſe vanter d'avoir des amis de tout état. Les gens de ſon humeur ne ſont guere ſoupçonneux, & ce n'étoit pas non plus le défaut de Winkelmann qui donnoit plutôt dans l'excès contraire. Plein de franchiſe, il oſoit penſer tout haut; mais trop épris du genre d'étude qu'il cultivoit, il n'étoit pas toujours aſſez ſur ſes gardes pour réprimer les ſaillies de ſon amour propre. Enfin tout chez lui, le bien & le mal, étoit don de la nature. „Je ſuis," dit-il lui même, „comme une plante ſauvage, j'ai pris ma „croiſſance, abandonné à mon propre inſtinct. J'aurois „été capable de ſacrifier ma vie, ſi j'avois ſu qu'on éri„geoit des ſtatues aux meurtriers des tyrans."

Pour achever de tracer le caractere de Winkelmann, il me ſera permis de rapporter une lettre que j'ai reçue d'un de ſes amis & qui renferme pluſieurs traits propres à ajouter à la reſſemblance du portrait. En publiant cette lettre, qui n'étoit pas deſtinée à l'uſage que j'en fais, je commets une petite infidélité qui tournera à ce que je me flatte au profit du Lecteur. Veut-on trouver auſſi un peu d'amour-propre dans mon fait, je ne m'en défendrai pas. Elle eſt écrite par un homme généralement aimé & eſtimé pour la douceur de ſes mœurs & l'étendue de ſes connoiſſances dans les Arts d'imitation, par M. d'Erdmannsdorf, Gentilhomme Saxon & Compagnon de voyage de S. A. S. Mgr. le Prince d'Anhalt-Deſſaù. —

„— — Enfin je vous renvoie, avec beaucoup de „remercimens, la vie de Winkelmann que vous avez bien „voulu me communiquer. Je l'ai lue & relue avec le „plus ſenſible plaiſir. Cette lecture m'a remis ſous les „yeux le tableau des endroits charmans que nous avons

„vus

„vus ſi ſouvent en compagnie de votre Auteur, endroits
„que j'ai encore revus après ſa mort, mais jamais ſans
„donner des larmes à cet ami, dont la mémoire me ſera
„toujours chere. Vous avez la bonté de me dire, Mon-
„ſieur, que vous attendez de moi des obſervations qui
„me viendront en liſant votre manuſcrit. Je vous aſ-
„ſûre que je l'aurois fait, ſi j'y euſſe trouvé des choſes
„contraires à la connoiſſance que j'ai des circonſtances
„de la vie & de la façon de penſer de Winkelmann.
„Vous avez puiſé dans les meilleures ſources, & tirant la
„plupart des traits caractériſtiques des ouvrages & des
„lettres de votre Auteur. Le ſoin que vous avez pris de
„vous inſtruire des moindres détails, relatifs à la vie de
„cet homme célebre, fait qu'on n'y peut rien ajouter. —
„Pendant les ſix mois que j'ai paſſés à Rome en 1766 avec
„notre Prince, j'ai vu tous les jours Winkelmann. Il
„venoit chez nous le matin vers les neuf heures, pour
„accompagner le Prince dans les courſes que nous fai-
„ſions pour voir cette multitude de chef-d'œuvres ſi di-
„gnes de la curioſité des hommes. Vous concevez quel
„avantage c'étoit pour nous d'avoir un pareil guide!
„Winkelmann étoit d'ailleurs infatigable: il jouiſſoit alors
„d'une ſanté beaucoup meilleure qu'il n'avoit fait les
„premieres années de ſon ſéjour en Italie. Nous avons
„parcouru bien du pays avec lui, & toujours il parloit
„avec le même feu de tous les objets de curioſité dignes
„de quelque attention. Nous pouſſions ordinairement
„nos courſes jusqu'à trois ou quatre heures de l'après-
„midi; alors Winkelmann reſtoit avec nous, ou nous
„allions tous dîner chez le Prince de Meklenbourg.
„Très-ſouvent la converſation du dîné étoit une répéti-
„tion des leçons du matin. Quand je revois le journal
„que je fis alors à la hâte, j'y trouve mille choſes inté-
„reſſantes ſorties de ſa bouche. D'ailleurs notre Prince,

„auquel, comme vous ſavez, il étoit tendrement attaché,
„l'avoit mis tout-à-fait à ſon aiſe: de façon qu'il étoit
„toujours de la meilleure humeur du monde avec nous,
„& qu'il ne nous amuſoit pas moins par ſes vives repar-
„ties, qu'il ne nous inſtruiſoit par ſes ſavantes obſerva-
„tions. Charmé de ſe trouver avec nous, il vouloit être
„de toutes les parties de campagne que nous faiſions dans
„les contrées délicieuſes des environs de Rome, comme
„à Tivoli, à Frascati, à Paleſtrine &c., mais il nous
„accompagnoit ſurtout aux maiſons de campagne du Car-
„dinal Albani, à Caſtel-Gandolfo & à Nettunno, où ce
„Prélat avoit la politeſſe de loger le Prince & de nous
„faire fournir toutes ſortes de proviſions. Winkelmann,
„qui étoit chargé dans ces occaſions de faire les hon-
„neurs de la maiſon, n'avoit pas de plus grand plaiſir
„que de nous obliger. Vous ſentez que tout cela devoit
„nous le rendre bien cher. Il étoit d'ailleurs intéreſ-
„ſant par la bonté de ſon cœur & par ſa façon de penſer
„ſimple & ingénue. Plein de franchiſe, dès qu'il ne
„croyoit pas avoir raiſon de ſe défier, il étoit ſans réſerve
„avec ſes amis & il ſe feroit ſacrifié pour les ſervir. Ce
„n'eſt qu'après ſa mort qu'on a appris de pluſieurs pau-
„vres le bien qu'il leur faiſoit d'après ſes facultés. Les
„revenus de Winkelmann conſiſtoit en une petite penſion
„du Cardinal Aléxandre Albani, en une autre du Cardi-
„nal Stoppani & en celle qu'il tiroit de ſa place de Pré-
„ſident des Antiquités du Capitole. En mettant tout cela
„enſemble, il n'étoit pas encore fort riche; mais ayant
„toujours tâché de ne pas augmenter ſes beſoins, il s'em-
„baraſſoit peu des biens de la fortune. Il ne connoiſſoit
„point d'autre ambition que celle de la gloire littéraire.
„Appuyé comme il l'étoit de puiſſans protecteurs, il
„n'auroit tenu qu'à lui d'obtenir quelque bénéfice lu-
„cratif, s'il avoit pu ſe faire au métier de Prêtre.
„Mais

„Mais il aimoit trop fa liberté & il s'eftimoit très-
„heureux dans fa fituation. A Rome il étoit logé dans
„le palais Albani où il occupoit le dernier étage, comme
„il convient à un Homme de lettres, moins occupé de fa
„fortune que de fa gloire. Homere, Euripide & quel-
„ques autres Auteurs Grecs, compofoient toute fa biblio-
„théque. Auffi n'en avoit-il aucun befoin, puisqu'il pou-
„voit fe fervir tout-à-fon aife de celle du palais Albani,
„dont d'ailleurs perfonne n'étoit curieux. Toute fa gar-
„de-robe confiftoit en deux habits noirs & une grande
„péliffe qu'il avoit apporté d'Allemagne, & dont il fe
„fervoit l'hyver, parce qu'il s'étoit accoutumé à ne ja-
„mais faire de feu chez lui, excepté pour faire fon cho-
„colat. Il n'avoit perfonne pour le fervir. Il m'a dit lui
„même que tout bon fils de l'Eglife Romaine qu'il étoit,
„il avoit contracté l'habitude de chanter le matin en pré-
„parant fon déjeuné (veuillent les Saints du Paradis le
„lui pardonner!) quelques uns de nos bons Cantiques
„Luthériens. Son mobilier répondoit au refte, & il
„n'avoit de précieux qu'une belle tête de Faune antique,
„gravée dans fes *Monumenti*. A mon dernier voyage
„en Italie, j'ai revu cette tête confervée précieufement
„dans la chambre à coucher du Cardinal à la Villa Al-
„bani. Tout cela vous prouve affez qu'il étoit heureux
„& qu'il méritoit de l'être. Il aimoit Rome à caufe de
„la grande liberté qui y regne, furtout pour ceux qui
„n'ont point d'emploi & qui n'en briguent pas. Il eft
„vrai que Rome étoit l'endroit où il devoit vivre & mou-
„rir, s'il vouloit pourfuivre, comme il avoit fait, la car-
„riere qu'il s'étoit ouverte, malgré les ligues de fes pe-
„tits ennemis qui le harceloient de tems en tems. Du
„refte il avoit peu adopté les mœurs Italiennes à Ro-
„me, & il aimoit à vivre à fa guife. Il étoit fince-
„rement attaché à fon pays, & il fe faifoit un devoir

„d'obliger ſes compatriotes. C'étoit toujours très-af-
„fectueuſement qu'il parloit des intérêts de l'Allemagne,
„ainſi que des amis qu'il y avoit eus & qu'il y avoit en-
„core. Un jour que je revenois ſeul avec lui de Net-
„tunno & que nous nous entretenions ſur cette partie de
„ſa vie qu'il avoit paſſée en Saxe, il me dit qu'il ſe flat-
„toit que ceux qui l'avoient connu alors, ne le ſoupçon-
„neroient pas d'avoir embraſſé la religion catholique par
„des vues d'intérêt, comme il convenoit que c'étoit le
„cas de la plûpart de ceux qui faiſoient cette démarche.
„Il m'avoua que ſi ſa mere ou quelques uns de ſes pro-
„ches parens euſſent encore vécu, il n'auroit jamais pu
„s'y réſoudre, de peur de les chagriner; mais que, n'ayant
„plus perſonne qui s'intéreſſât vivement à ce qui le re-
„gardoit, il avoit cru devoir paſſer ſur ce que le public
„diroit là-deſſus à ſon déſavantage, fermement perſuadé
„que c'étoit l'unique moyen de parvenir à ſon but. Al-
„ler à Rome & ſe livrer entiérement à l'étude de l'Anti-
„quité, c'étoit là où tendoient les plus chers de ſes vœux.
„Il avoit été délicat ſur un point relatif à ſon honneur.
„Le Cardinal Archinto, alors Nonce du Pape à Dresde,
„avoit fort déſiré en partant pour Rome de mener Win-
„kelmann avec lui; mais il aima mieux y aller à ſes frais,
„de peur de faire ſa premiere apparition dans cette capi-
„tale à la ſuite du Nonce, comme un de ſes proſélytes.
„Eloigné de toute apparence d'hypocriſie, il ne vou-
„loit être que ſon propre proſélyte. Le Cardinal Aléxan-
„dre Albani l'aimoit comme ſon fils. Bien que cette
„Eminence n'eut pas d'ailleurs le cœur des plus tendres,
„il ne m'a jamais parlé de Winkelmann ſans avoir les
„larmes aux yeux. On m'a raconté que ſon aſſaſſin avoit
„avoué d'avoir eu intention de l'aſſaſſiner la veille qu'il
„commit ce meurtre, & qu'il avoit déja été ſur le point
„de ſe jetter ſur lui, mais que Winkelmann l'avoit in-
„vité

„vité avec tant de bonté à partager ſon déjeuné, que „cela lui avoit ôté tout le courage jusqu'au fatal lende- „main. — Puiſſe-t-il vivre encore pour vous remer- „cier de la peine que vous prenez pour rendre ſon „ouvrage utile au reſte de l'Europe! Il auroit été ſincé- „rement votre ami: vous l'auriez conſolé des chagrins „que lui a cauſé la premiere traduction Françoiſe. J'at- „tens avec impatience la publication de votre ouvrage. „Votre amour pour les Arts — — — — Je vous ſuis „très-obligé du vaſe Etrusque que vous avez fait graver. „Je l'ai d'abord porté au Prince, qui trouve, ainſi que „moi, qu'il rend parfaitement bien l'original. Je dois „vous ſaluer de la part de S. A. S. &c."

Si la lettre précédente nous peint le cœur de Winkelmann, le diſcours ſuivant nous trace le tableau de ſon eſprit. Je parle de l'Eloge de Winkelmann par M. Heyne, fait dans une occaſion particuliere. La Société des Antiquités établie à Caſſel, ayant propoſé pour ſujet du prix de fondation le mérite de Winkelmann, relativement à l'étude de l'Antiquité, a eu la ſatisfaction de voir ſes ſuffrages d'accord avec ceux du public, en couronnant la piece de M. Heyne (1). Ce Savant judicieux méritoit à plus d'un titre d'être l'appréciateur du génie de Winkelmann. Habile Antiquaire lui même, il a donné ſur cet objet des ouvrages qui lui ont mérité l'approbation du public. Au reſte M. Heyne, en ſemant des roſes ſur la tombe de ſon ami, y a laiſſé quelques épines. Loin

(1) *Lobſchrift auf Winkelmann, von Chr. Gottl. Heyne, K. Groſsb. Ch. Braunſchw. Hofrath und Profeſſor der Redekunſt und Dichtkunſt zu Göttingen, welche bey der Heſſen-Caſſeliſchen Geſellſchaft der Alterthümer den aufgeſetzten Preis erhalten hat. Leipzig, in der Weygandſchen Buchhandlung. 1778.*

Et dubitamus adhuc virtutem extendere factis.

Loin de reſſembler aux panégyriſtes ordinaires, qui louent jusques aux défauts de leurs héros, il aſſaiſonne ſa louange d'une ſaine critique. Je ne crois pas pouvoir mieux terminer ces Mémoires ſur la Vie & les Ouvrages de Winkelmann, qu'en donnant un précis de cet Eloge.

„De tous les avantages que la nature, l'étude & „la fortune peuvent donner à un Homme, Winkelmann „en étoit amplement pourvu. A une vaſte connoiſſance „de l'ancienne Littérature Grecque & Romaine, il joi„gnoit une ſaine critique des Langues ſavantes. Secondé „de cette Littérature, Winkelmann pouvoit, dans une in„finité de cas, laiſſer loin derriere lui tous les Antiquai„res d'Italie. Il avoit lu les meilleurs Auteurs anciens, „il s'étoit formé le goût d'après les grands modeles de „la Grece, il s'étoit rempli l'imagination des tableaux „d'Homere & de Platon: il avoit amaſſé un tréſor de „connoiſſances mythologiques, hiſtoriques & poëtiques, „avant même qu'il eut ſongé à en faire uſage par rapport „aux Arts. Le loiſir dont il jouit enſuite, lui procura une „grande érudition dans les ouvrages des Modernes; la „douceur de la retraite qu'il goûta dans la belle contrée où „il vivoit, les rêveries de Platon dont il ſe nourriſſoit, „concoururent également à préparer ſon ame à cet enthou„ſiaſme qui s'empara de lui à la vue des belles choſes qu'il „ſut faire entrer dans l'étude de l'Art. Ses premiers pas „dans cette carriere annonçoient l'homme de génie, mais „il falloit, pour développer le germe qui étoit en lui, le „concours d'une infinité de cauſes. La magnifique gale„rie de tableaux de Dresde, la belle collection des Anti„ques de la même ville, la liaiſon avec les Artiſtes & les „Amateurs; enfin le voyage de Rome, le ſéjour dans cette „fameuſe capitale, l'amitié d'un Mengs, la retraite dans „le palais & la villa d'un Cardinal Albani, la place de

„*Scrit-*

„*Scrittore* dans le Vatican, celle de *Prefetto d'Anti-*
„*chita*, tout lui facilita l'emploi des matériaux & des ob-
„jets, à la discussion desquels il appliqua alors toute l'acti-
„vité de son ame. Maître de son tems, il vivoit dans l'in-
„dépendance, toujours propice au génie. Content d'un
„genre de vie simple, il ne connoissoit d'autre passion que
„celle qui donnoit un nouvel essor à son ardeur. Une am-
„bition dévorante étoit l'ame de ses entreprises, quelques
„peines qu'il se donnât pour la revêtir de l'apathie du stoï-
„cisme. S'il étoit question de développer ici son carac-
„tere moral, l'on trouveroit peut-être dans les rapports
„de son tempérament & des circonstances extérieures la
„clef des qualités diverses qui entrent dans la composition
„de ce grand homme. Mais il ne s'agit ici que de l'Anti-
„quaire & de ce qui l'a formé. — Son imagination ac-
„tive, jointe à son excellente mémoire, rendoit fertiles ses
„observations sur les ouvrages de l'Art, & son application
„infatiguable à les poursuivre, devoit le conduire à faire
„des remarques que d'autres n'avoient pas encore faites.

„Jusqu'alors l'étude de l'Antiquité avoit été traitée
„de maniere que le tout ne pouvoit pas prendre de forme.
„Après la restauration de la Littérature, on commença
„par la topographie de Rome. Longtems les inscriptions
„furent les principales occupations des Savans. Les uns se
„bornoient aux recherches des médailles, les autres s'en
„tenoient aux vases, aux ustenciles, aux usages & aux cou-
„tumes des anciens. Souvent on se renfermoit dans une
„nomenclature des choses les plus communes. Et même,
„lorsqu'on commença à porter l'attention sur ce qu'on ap-
„pelle proprement l'Antique, loin de songer à former un
„corps, on s'arrêta aux membres. Les Itáliens, qui au-
„roient dû écrire les premiers sur les productions antiques
„du premier rang, sur l'Apollon, le Laocoon, la Niobé &c.
„se sont contentés de nous donner des ouvrages volumi-

„neux ſur des minuties, ſur de petites figures & de petites „idoles. Et les explications qu'ils nous donnent, qu'elles „ſont éloignées du goût d'un vrai Connoiſſeur! — —

„Winkelmann vint & alluma le flambeau de la ſaine „critique au milieu de Rome. Nourri de l'eſprit de l'an„tiquité, muni de la connoiſſance des langues anciennes, „accoutumé à puiſer dans les ſources & à lire les Auteurs „Grecs dans un ordre ſyſtématique, il trouva de meilleurs „principes pour l'explication des ouvrages, en recourant „au période mythologique & en obſervant les ſujets que „les Artiſtes en avoient tirés: il remarqua que l'étude de „l'Antiquité étoit le coſtume de la connoiſſance de l'Art. „Il renverſa une quantité de préceptes arbitraires & de pré„jugés ſuranés. Mais ce qui fait ſon plus grand mérite, „c'eſt d'avoir ramené cette étude à ſes vrais prin„cipes, à l'étude de l'Art. — — Winkelmann apporta „en Italie le ſentiment du beau: les chefs-d'œuvre du Va„tican toucherent ce ſentiment. C'eſt par la contempla„tion des belles choſes, qu'il agrandit, qu'il perfectionna „ſes idées ſur l'Art; ce n'eſt qu'après avoir acquis ce tact „éclairé du beau & s'être élancé de l'idéal à l'enthouſiaſme, „qu'il pourſuivit ſes recherches des autres monumens „antiques.

„Dans le même tems, il parut en France un homme „qui traita la ſcience de l'Antiquité ſur le même pied. L'im„mortel Comte de Caylus avoit ſans contredit de plus gran„des lumieres dans les Arts d'imitation, dont il exerçoit „pluſieurs. Du côté des connoiſſances pratiques les écrits „du Seigneur françois ont un avantage marqué ſur ceux „du Savant allemand. — —

„Winkelmann qui lui étoit inférieur dans cette partie, „poſſédoit en revanche une étendue d'érudition claſſique „qui manquoit au Comte. Pendant que celui-ci nous „expli-

„explique ſupérieurement des morceaux de moindre va-
„leur, celui-là nous peint avec chaleur les ouvrages du
„premier rang.

„Cette érudition claſſique, qui diſtinguoit Winkelmann
„de la foule des Antiquaires, le mit en état de compoſer
„ſon ouvrage capital, ſon Hiſtoire de l'Art. Il erra long-
„tems, avant d'avoir bien ſaiſi ſon idée. Ce n'eſt qu'à
„force d'eſſais, ainſi qu'on le voit dans ſes lettres, qu'il
„en conçut le plan. — — De-là peut-être on déſireroit
„plus d'ordre dans le plan de l'ouvrage, & dans l'arrange-
„ment des matieres. Cela n'empêche pas que ſon livre ne
„renferme tout ce qu'il y a d'eſſentiel pour l'étude de l'An-
„tiquité & qu'il n'ait eu l'heureux ſuccès d'étendre les no-
„tions des Antiquaires & des Amateurs, en leur faiſant ſai-
„ſir l'enſemble du ſyſtême des Arts. Le tems eſt paſſé où
„une pierre gravée qui ne ſignifie rien, où un mauvais
„bronze qui repréſente une guenon, ou une vieille clef,
„attiroit toute l'attention d'un Savant, & l'entraînoit à une
„infinité de fauſſes ſuppoſitions pour lui attribuer une im-
„portance imaginaire. — —

„C'eſt pour briller aux yeux des Antiquaires de pro-
„feſſion que Winkelmann paroît avoir compoſé ſes *Monu-*
„*menti inediti.* On voit la peine qu'il s'eſt donnée pour
„étaler de l'érudition & pour expliquer d'anciens monu-
„mens, ſurtout d'anciens bas-reliefs, que bien des gens
„croyoient inexplicables. Dans cet ouvrage il ſemble s'être
„réglé ſur le goût dominant des Savans d'Italie: il y a un
„fracas de ſavoir qui étonne. Si la mort n'avoit point inter-
„rompu la continuation de cet ouvrage, nous aurions, ce
„qui nous reſte encore à déſirer, une collection de bas-re-
„liefs & d'autres Antiques découvertes depuis Pietro-Sante
„Bartoli. — —

„Je ne m'arrêterai pas aux autres ouvrages de Winkel-
„mann; ils ont tous contribué à répandre le vrai goût de

 „l'Anti-

„l'Antique & à faire des partiſans à l'Art. — — Il étoit „naturel de croire que le ton d'inſpiré qu'il prend dans ſes „deſcriptions des ſublimes beautés d'un Torſe, d'un Apol- „lon &c. agiroit ſur quelques unes de nos jeunes têtes & „que le fanatisme s'en mêleroit. Mais on a vu auſſi qu'au „milieu de ces exaltations, il s'eſt élevé quelques eſprits „que Winkelmann ſoutient dans un vol modéré & qui ſans „lui auroient rampé comme tant d'autres. — —

„La mort de Winkelmann a été une perte véritable „pour les ſciences de l'Antiquité. Je doute cependant „qu'il nous eut donné, dans le période qui lui reſtoit à vi- „vre, des ouvrages auſſi utiles que les premiers. Dans les „dernieres années de ſa vie, tous les efforts de ſon eſprit „ne tendoient qu'à expliquer les monumens les plus diffi- „ciles. Comme ſi l'air d'Italie eut influé ſur ſon eſprit, il „fut poſſédé, ainſi que nous l'apprennent ſes *Monumenti* „*antichi*, du démon de la divination: ce n'étoit plus un „Interprête de l'Art, c'étoit un Prophête. En général le „jugement qui exige un ſens raſſis & un eſprit réflechi, ne „marchoit pas toujours d'un pas égal avec ſon imagination. „Winkelmann, ſuivant la marche ordinaire de l'eſprit hu- „main, s'étoit imprimé une foule d'objets, qu'il n'avoit „d'abord fait que conjecturer ou croire poſſible; à force „de ſe les renouveller, il s'accoutuma à les réaliſer & à „s'imaginer que c'étoient des choſes qu'il avoit obſervées „autrefois. C'eſt ainſi qu'il remarqua des reſſemblances, „des analogies, que d'autres ne pouvoient pas trouver; „des rapports, des beautés que d'autres yeux ne pou- „voient pas découvrir.

„Il y eut une autre circonſtance déſavantageuſe qui s'en „ſuivit de ſa poſition & de l'endroit de ſon ſéjour: c'eſt „qu'autant qu'il avançoit dans la connoiſſance des Arts „d'imitation, autant il reculoit dans l'étude des ſciences

„litté-

„littéraires. Le magazin de ſes obſervations ſur les Anciens, „ſurtout ſur les Grecs, étoient en quelque ſorte épuiſé. „Privé du tems de faire de nouvelles lectures, il croyoit „ſouvent réparer ſon manque d'érudition par une mémoire „trompeuſe & par une imagination ſéduiſante. — —

„Les obſervations que je viens de faire ſur la maniere „dont Winkelmann a procédé, par rapport aux monumens „antiques, ſemblent nous indiquer la route qui nous reſte „à ſuivre. Les ouvrages de ce grand homme ſont claſſi-„ques; ſon Hiſtoire de l'Art eſt un livre unique dans ſon „eſpece. C'eſt aſſez le ſort des grands Ecrivains, d'être „regardés pendant quelque tems comme des oracles; on „ne ſe permet pas même le doute. Il paroît qu'on regarde „comme avéré tout ce que renferment les écrits de Win-„kelmann: d'après cette maxime on ſe diſpenſe de l'exa-„men. Une critique exacte de l'Hiſtoire de l'Art & un „examen ſoigneux des principes qu'il établit, me ſemble „être la premiere choſe qui reſte à faire pour l'étude de „l'Antiquité. — —

„Winkelmann nous a frayé le chemin de la vraie „maniere d'interprêter l'Antique. Seulement il ne faut „pas nous laiſſer entraîner pas ſon ton d'enthouſiaſme, ni „par ſon penchant à parler des monumens antiques en Inſ-„piré, au lieu de nous les expliquer en Antiquaire. Pour „répandre un nouveau jour ſur les Antiquités, nous au-„rions beſoin aujourd'hui d'une bonne critique, trop peu „employée & pourtant très-néceſſaire. Lorsqu'on inter-„prête un ancien Auteur, ou qu'on en explique un paſſage „difficile, la queſtion la plus naturelle qu'il eſt à propos „de ſe faire eſt celle-ci: L'ouvrage eſt-il véritablement „ancien, le paſſage n'eſt-il pas tronqué? L'on devroit „procéder de la même maniere à l'égard des monumens de „l'Antiquité & faire précéder tout examen de cette deman-

„de: Le monument eſt-il véritablement antique, les par-
„ties ne ſont elles pas reſtaurées? Cette maniere ſimple de
„voir, n'eſt rien moins que reçue, & de tous les Anti-
„quaires ceux qui s'en écartent le plus, ce ſont les
„Italiens. — —

„Ici, ô Winkelmann, je me préſente en eſprit devant
„ton ombre, & je t'offre, comme à un Génie bienfaiſant,
„ce tribut de mon amitié. J'ai parlé de toi & de ton mé-
„rite, ame généreuſe, avec cette franchiſe que tu as tou-
„jours regardé comme ton plus bel appanage. Quelle
„couronne plus belle pouroit orner l'urne qui renferme
„ta cendre, ſi le renouvellement de ta mémoire faiſoit en
„ſorte que l'étude de l'Antiquité prit une tournure plus rai-
„ſonnable, plus relative à ſon but. Cette étude ſi avilie
„par les pédans des différentes claſſes, mérite d'être rame-
„née à ſon véritable but. Aſſez longtems dégradée, elle
„eſt faite non ſeulement pour perfectionner les Arts de no-
„tre âge, pour propager le goût des belles choſes & pour
„répandre les richeſſes de l'invention; mais auſſi pour for-
„mer l'eſprit de la jeuneſſe & y faire germer le ſentiment
„du beau, du vrai & du grand, & cela auſſi bien dans
„l'Art que dans la nature & dans la morale: elle eſt faite,
„dis-je, pour nous conduire, ſous la forme même du
„ſavoir, à la connoiſſance de l'Antiquité, à l'éclairciſſe-
„ment des idées du premier tems, rendues ſenſibles par
„l'imitation, & aux raiſonnemens philoſophiques ſur la
„marche de l'eſprit humain par rapport à la façon de
„penſer & d'agir.“

TABLE

TABLE DES ARTICLES
DE
L'HISTOIRE
DE L'ART DE L'ANTIQUITÉ.

LIVRE PREMIER.
L'Art considéré dans son essence.

CHAPITRE I.
De l'origine de l'Art, & des causes de sa diversité chez les peuples qui l'ont cultivé.

IX. Ref-

CHAPITRE II.

Des différentes matieres employées dans les ouvrages de Sculpture.

CHAPITRE III.

De l'influence du climat, une des principales caufes de la diverfité de l'Art parmi les Nations.

Introduction.

LIVRE SECOND.

De l'Art chez les Egyptiens, les Phéniciens & les Perſes.

CHAPITRE I.

De l'Art chez les Egyptiens.

e. De

CHAPITRE II.

De la partie mécanique de l'Art chez les Egyptiens.

CHAPITRE III.

De l'Art chez les Phéniciens & les Perses.

C. De

LIVRE TROISIEME.

De l'Art des Etrusques & des peuples circonvoisins.

CHAPITRE I.

Histoire ancienne des Etrusques, relativement à l'Art, & réflexion sur le caractere de ce peuple.

Introduction.

CHAPITRE II.

De l'Art des Etrusques en particulier, & de leurs ouvrages encore existans.

Introduction.

CHAPITRE III.

De l'Art des nations limitrophes des Etrusques.

Introduction.

D. Des

HISTOIRE DE L'ART DE L'ANTIQUITÉ.

TOME SECOND.

LIVRE QUATRIEME.

De l'Art des Grecs.

CHAPITRE I.

Des raisons & des causes du progrès & de la supériorité des Grecs sur les autres peuples dans l'Art.

CHAPITRE II.

De l'essence de l'Art.

Introduction.

III. De

CHAPITRE III.

De l'expression & des proportions.

Introduction.

CHAPITRE IV.

De la beauté des parties du corps humain.

Introduction.

CHAPITRE V.

Du deſſin des figures drapées.

Introduction.

c. Du

B. Du

CHAPITRE VI.

Du progrès & de la décadence de l'Art chez les Grecs, dont les productions offrent quatre époques & quatre ſtyles différens.

Introduction.

CHA-

CHAPITRE VII.

De la partie mécanique de l'Art des Grecs.

Introduction.

C. Indi-

C. Indication de quelques unes des plus belles pierres gravées.
a. Têtes gravées en creux.
b. Figures gravées en creux.
c. Têtes gravées en relief.
d. Figures gravées en relief.

IV. Des bas-reliefs en général.

CHAPITRE VIII.

De la Peinture des Anciens.

Introduction.

I. Découverte des tableaux antiques peints ſur le mur.
A. Peintures qu'on a trouvées à Rome & dont il ne reſte plus que les deſſins.
B. Peintures conſervées à Rome.
C. Peintures du Cabinet d'Herculanum.
a. Deſcription générale de quelques grands tableaux.
b. Deſcription particuliere de quatre petits tableaux.
c. Notice d'autres tableaux du même genre.
d. Deſcription de deux beaux tableaux du temple d'Iſis à Pompeïa.

II. Si ces Peintures ont été faites par des Maîtres Grecs ou Romains?

III. De la Peinture proprement dite & ſurtout du coloris.
A. De la Peinture appellée *monochrome*.
a. De la Peinture monochrome en blanc.
b. Ae la Peinture monochrome en rouge.
c. De la Peinture monochrome ſur les vaſes terre cuite.

LIVRE CINQUIEME.

De l'Art chez les Romains.

CHAPITRE I.

Examen du prétendu ſtyle des Romains de l'Art.

CHA-

CHAPITRE II.

Hiſtoire de l'Art à Rome.

HIS-

HISTOIRE DE L'ART DE L'ANTIQUITÉ.

TOME TROISIEME.

LIVRE SIXIEME.

Des révolutions de l'Art.

CHAPITRE I.

L'Art considéré suivant les circonstances extérieures du tems.

Introduction.

D. Pro-

CHAPITRE II.

De l'Art depuis le ſiecle de Phidias jusqu'à celui d'Alèxandre.

CHAPITRE III.

De l'Art ſous le regne d'Aléxandre.

Introduction.

B. Pein-

CHAPITRE IV.

De l'Art après la mort d'Aléxandre jusqu'à la fin de la liberté de la Grece.

Introduction.

CHAPITRE V.

De l'Art Grec ſous les Romains jusqu'au ſiecle d'Auguſte.

Introduction.

CHAPITRE VI.

De l'Art depuis le ſiecle d'Auguſte jusqu'à celui de Trajan.

Introduction.

V. De

CHAPITRE VII.

De l'Art ſous Trajan jusqu'à ſa décadence ſous Septime-Sévere.

Introduction.

H. Des

CHAPITRE VIII.

De l'Art depuis Septime-Sévere, jusqu'à ſon dernier ſort à Rome & à Conſtantinople.

Introduction.


HISTOIRE



HISTOIRE DE L'ART DE L'ANTIQUITÉ.

LIVRE PREMIER.

L'ART CONSIDÉRÉ DANS SON ESSENCE.

CHAPITRE I.

De l'origine de l'Art, & des causes de sa diversité chez les peuples qui l'ont cultivé.

I. Idée générale de cette Histoire.

Dans les Arts dépendans du dessin, ainsi que dans toutes les inventions humaines, on a commencé par le nécessaire, ensuite on a cherché le beau, & enfin on a donné dans le superflu: voilà les trois principales gradations de l'Art.

Les ouvrages de l'Art ont été dans leur principe, comme les beaux hommes à leur naiſſance, informes & reſſemblans les uns aux autres, ainſi qu'on voit ſe reſſembler les graines des plantes diverſes. Dans leur origine & dans leur décadence, ils ſont ſemblables à ces grandes rivieres qui, aux endroits où elles devroient être le plus larges, ſe partagent en petits ruiſſeaux, ou ſe perdent dans les ſables.

II.
Idée générale de l'Art chez les Egyptiens, les Etruſques & les Grecs.

Chez les Egyptiens l'Art du deſſin peut être comparé à un arbre de bonne eſpece, dont la croiſſance a été interrompue par quelque inſecte, ou par quelqu'autre accident: ſans éprouver aucun changement, par conſéquent ſans atteindre ſon point de perfection, il eſt reſté dans le même état en Egypte jusqu'aux tems des Rois Grecs, ſort qu'il paroît avoir eu également parmi les Perſes. L'Art des Etrusques peut ſe comparer dès ſa naiſſance à un torrent qui ſe précipite avec impétuoſité de rocher en rocher: le caractere de leur deſſin eſt dur & reſſenti. Mais chez les Grecs, l'Art reſſemble à un fleuve dont les eaux limpides, après maints détours, arroſent de fertiles valées & groſſiſſent dans leur cours ſans cauſer d'inondation.

III.
Origine, progrès & décadence de l'Art chez les Grecs.

L'objet principal que l'Art s'eſt propoſé, c'eſt l'homme. Auſſi peut-on dire ici de l'homme, (& cela avec plus de juſteſſe que n'avoit fait Protagoras) qu'il eſt la regle & la meſure de toutes choſes (1). Les mémoires les plus anciens nous apprennent que les premieres figures deſſinées repréſentoient les hommes tels qu'ils étoient & non pas tels qu'ils paroiſſoient: elles en offroient le contour de l'ombre & non pas l'aſpect du corps. De cette ſimplicité de forme on paſſa à l'étude des proportions, étude qui

(1) Sext. Emp. hyp. L. I. c. 32. p. 44.

qui donna la justesse. De-là on augmenta de hardiesse & on osa s'élever au grand, procédé par lequel l'Art parvint au sublime & atteignit chez les Grecs le plus haut point de la beauté. Après qu'on eut combiné toutes les parties & qu'on eut cherché les ornemens, on tomba dans le superflu; dès-lors on perdit de vue la grandeur de l'Art & l'on vit arriver enfin son entiere décadence. Tel est sommairement l'objet de cette Histoire de l'Art. Dans ce livre il sera question, premierement de l'Art en général, secondement des différentes matieres employées pour la composition des ouvrages de l'Art, troisiemement de l'influence du climat par rapport à l'Art.

IV. Commencement de l'Art par la Sculpture.

L'Art a commencé par la configuration la plus simple, par des modeles en terre cuite, & par conséquent par une espece de sculpture: car un enfant peut donner une certaine forme à une masse molle, mais il ne sauroit rien tracer sur une superficie platte. Pour modeler il suffit d'avoir la simple idée d'une chose, & pour dessiner il faut avoir une infinité d'autres connoissances: ce qui n'a pas empêché que la peinture ne soit devenue par la suite la décoratrice de la sculpture.

V. Même origine de l'Art chez les différens peuples.

Il est vraisemblable que l'Art doit sa naissance aux mêmes procédés chez tous les peuples qui l'on cultivé, & l'on n'est pas assez fondé en raison pour lui assigner une patrie particuliere. Chaque nation a trouvé chez elle le premier germe du besoin; & bien que la sculpture & la peinture, ainsi que la poësie, puissent être considérées plutôt comme filles du plaisir que du besoin, on ne peut disconvenir que le plaisir ne soit aussi nécessaire à l'homme que les choses sans lesquels il ne sauroit subsister. Comme les premieres figures paroissent avoir représenté les images des Divinités, il résulte que l'invention de l'Art

eſt différente ſelon l'antiquité des Nations, & ſelon l'introduction avancée ou reculée du culte: de ſorte qu'il eſt très-probable que les Chaldéens ou les Egyptiens ont commencé avant les Grecs à ſe repréſenter par des choſes ſenſibles les hautes Intelligences, objets de leur vénération. Il en eſt des Arts d'imitation comme des autres découvertes: la pratique de teindre en pourpre fut connue dans les pays Orientaux longtems avant qu'elle le fut ailleurs. Les notions que l'Ecriture ſainte nous donne des images ciſelées & fondues, ſont fort antérieures (1) à tout ce que nous ſavons des Grecs ſur cet objet. Les figures taillées originairement en bois, & les ſtatues jettées en fonte, ont toutes leur dénomination particuliere dans la langue hébraïque (2): par la ſuite des tems les premieres furent dorées ou revêtues de lames d'or (3). Ceux qui diſcutent l'origine d'un uſage, ainſi que celle d'un Art, & qui parlent de la communication des pratiques d'une nation à une autre, ſe trompent ordinairement en ceci, qu'ils s'arrêtent à des parties ſéparées qui ont de la reſſemblance entre elles, & qu'ils en tirent des concluſions générales. C'eſt ainſi que Denys d'Halicarnaſſe, en parlant de la ceinture dont ſe ceignoient les Lutteurs, Grecs & Romains, avance que ceux-ci ont emprunté cet uſage de ceux-là (4).

VI. Antiquité de l'Art en Egypte, & cauſe de cette antiquité.

L'Art floriſſoit chez les Egyptiens dans la plus haute Antiquité, & s'il eſt vrai que Séſoſtris ait vécu plus de trois ſiecles avant la guerre de Troie (5), il ſuit que dès-lors il exiſtoit en Egypte les grands obéliſques qui ſe trou-

(1) Conf. Gerh. Voſ. Inſt. poet. L. I. p. 31.
(2) פסל : מסכה —
(3) Eſa. 30. 22. —
(4) Antiquit. Rom. L. 7. p. 457.
(5) V. Not. ad Tacit. An. L. 2. c. 60. p. 251. edit. Gronov. Valeſ. Not. ad Ammian. L. 17. c. 4. & Warburth. Eſſai ſur les hierogl. p. 608.

trouvent à Rome. Les fameux ouvrages de ce Roi, tels que les vastes édifices de Thebes, y subsistoient déja, tandis que les ténèbres couvroient encore les Arts dans la Grece. La population de ce royaume & la puissance de ses Monarques, semblent renfermer le principe de cet éclat antérieur de l'Art chez les Egyptiens: l'autorité pouvoit exécuter les découvertes de l'industrie, excitée par la nécessité. La situation & la nature de ce pays, tout concouroit à favoriser cette grande population & cette pleine autorité. Une température toujours égale, un climat constamment doux, soulageoit la vie & facilitoit l'entretien des habitans; & ce qui favorisoit encore la propagation de l'espece, c'est que les enfans y alloient nud jusqu' à l'âge de puberté. La situation de l'Egypte sembleroit presque nous autoriser à croire que la nature l'eut destinée à former un état monarchique, inséparable & puissant, étant arrosé par un seul grand fleuve, & ayant pour limites d'un côté la mer & de l'autre de hautes montagnes. Le Nil & le pays de plaine s'opposoient à tout partage, & s'il y a eu des tems où ce royaume a été gouverné par plus d'un Roi à la fois, c'etoit une constitution de peu de durée. Aussi l'Egypte a-t-elle goûté plus que tout autre pays les douceurs de la paix, si propres à faire éclore & à nourrir les Arts. La Grece au contraire, divisée naturellement par une infinité de montagnes, de fleuves, d'îles & presqu'îles, comptoit anciennement autant de Rois que de villes, forme de gouvernement qui, en faisant naître des dissentions intestines & des guerres fréquentes, troubloit le repos public, s'apposoit à la population & empêchoit par conséquent de faire des découvertes dans les Arts d'imitation. L'on conçoit donc aisément que l'Art a fleuri plus tard chez les Grecs que chez les Egyptiens.

VII. Découverte postérieure, mais origi-

Dans la Grece, ainsi que dans les pays Orientaux, l'Art a commencé par une extrême simplicité, d'où il ré-

 sulte

nale de l'Art en Grecs, où les pierres & les colonnes formoient les premiers ſimulacres.

ſulte que les Grecs, au lieu d'en avoir emprunté la ſemence des autres nations, pouroient bien en être les inventeurs & l'avoir cultivé comme une plante naturelle du pays. Ces peuples avoient déja trente Divinités révérées viſiblement, dans le tems qu'on ne les repréſentoit pas encore ſous des formes humaines & qu'on ſe contentoit de les déſigner, ſoit par un bloc informe, ſoit par une pierre cubique, comme faiſoient les Arabes ([1]) & les Amazones ([2]): ces trente pierres ſe voyoient encore à Phérée, ville d'Arcadie, au ſiecle de Pauſanias ([3]). Telle étoit la forme de la Junon de Theſpis & celle de la Diane d'Icare ([4]). De meme la Diane Patroa ([5]), & le Jupiter Milichius de Sicyone ([6]), ainſi que l'ancienne Venus de Paphos ([7]), n'étoient que des eſpeces de colonnes. Bacchus fut révéré ſous la forme d'une colonne([8]); l'Amour même ([9]), & les Graces ([10]) ne furent repréſentés que par des pierres. C'eſt pour cela que le mot de KIÔN, colonne, ſignifioit encore une ſtatue dans les plus beaux ſiecles de la Grece ([11]). Chez les Lacédémoniens Caſtor & Pollux avoient la forme de deux morceaux de bois paralleles, joints par deux baguettes de traverſe ([12]), & cette ancienne figure s'eſt conſervée juſqu'à

(1) Maxim. Tyr. Diſſ. 8. §. 8. p. 97. Clem. Alex. Cohort. ad Gent. c. 4. p. 40.

(2) Apollon. Argon. L. 2. v. 1176.

(3) Pauſan. L. 7. p. 579. l. 32.

(4) Id. L. 8. p. 665. l. 28. 666. l. 27. p. 671. l. 21.

(5) Id. L. 2. p. 132. l. 39.

(6) Max. Tyr, & Clem. Alex. ll. c c.

(7) Conf. Schwarz. Miſcel. polit. humanit. p. 67.

(8) Pauſan. L. 9. p. 761. l. 31.

(9) Id. L. 9. p. 786. l. 16.

(10) Epigr. ap. Codin. Orig. Conſtant. p. 19.

(11) Plutarch. de amore fraterno, init. p. 849. edit. Steph.

(12) Conf. Palmer. Exercit. in Auct. Græc. p. 223.

qu'à nous par le ſigne Π qui dénote ces freres gémeaux du Zodiaque (1).

VIII. Conformation progreſſive des figures par : A la tête.

Dans la ſuite des tems on plaça des têtes ſur ces pierres. Parmi pluſieurs ſtatues de cette eſpece, l'on voyoit un Neptune & un Jupiter, le premier à Tricolini (2), le ſecond à Tegée (3), villes d'Arcadie: car les Grecs de ce canton conſerverent plus longtems que les autres l'ancienne forme de l'Art. Au tems de Pauſanias l'on voyoit encore à Athene une Vénus-Uranie, repréſentée de la maniere en queſtion (4). Il ſe manifeſte donc une invention primitive, un faire original dans les premieres figures des Grecs. L'Ecriture ſainte nous parle auſſi de certains Dieux du Paganisme, qui n'avoient de la figure humaine que la tête (5). L'on ſait que les Grecs appelloient les pierres cubiques ſurmontées de têtes, des Hermès, c'eſt à dire de groſſes pierres (6), dénomination conſervée conſtamment par leurs Artiſtes. L'on prétend encore que ces monumens groſſiers, appellés auſſi des Termes, portoient le nom d'Hermès, parce que c'étoit à Mercure qu'on avoit érigé les premiers.

B. l'Indication du ſexe.

Après avoir vu cette premiere ébauche, nous continuerons d'examiner la formation progreſſive de la figure, en recourant au témoignage des Ecrivains & aux monumens de l'Antiquité. Ces pierres ſurmontées de têtes n'avoient d'abord rien de particulier que d'offrir vers le milieu la différence du ſexe, qu'apparemment la difformité du viſage laiſſoit incertain. Quand on lit chez les Anciens qu'Eumarus

(1) Pauſan. L. 8. p. 671. l. 22.

(2) Ibid. p. 698. l. 2.

(3) Ibid. c. c.

(4) Pauſan. L. 1. p. 44. l. 20.

(5) Pſ. 135. v. 16.

(6) Scylac. Peripl. p. 52. l. 19. Suid. v. Ἑρμα.

rus d'Athene fut le premier Artiſte qui eut indiqué la différence du ſexe dans la peinture (1), cela ne doit s'entendre ſans doute que de la conformation du viſage dans les figures de jeuneſſe: ce Peintre aura caractériſé les perſonnages de l'un & l'autre ſexe par des traits & des graces analogues à chacun. Cet Eumarus vivoit avant Romulus & peu de tems après le renouvellement des jeux Olympiques par Iphitus. Enfin la partie ſupérieure de la figure reçut la forme qui lui convint, pendant que la partie inférieure conſervoit toujours ſa premiere configuration, celle d'Hermès. en ſorte pourtant qu'on indiquoit la ſéparation des cuiſſes par une inciſion, ainſi que nous le voyons à une ſtatue de de femme à la Villa Albani. Je cite cette ſtatue, non comme un ouvrage des premiers tems de l'Art, ſachant bien qu'elle a été faite beaucoup plus tard, mais comme une preuve que les Artiſtes connoiſſoient ces figures antiques, dont on a voulu repréſenter ici la forme. Mais nous ignorons ſi les Hermès, caractériſés par la nature féminine, & érigés par Séſoſtris dans les pays qu'il avoit conquis ſans réſiſtance, avoient été figurés de la même maniere, ou ſi, pour indiquer le ſexe, ils avoient un triangle par lequel les Egyptiens avoient coutume de le déſigner (2).

C.
La formation des jambes.

Enfin, ſelon l'opinion la plus générale, Dédale commença à ſéparer entierement la partie inférieure de ces Hermès & à lui donner la forme de jambes; mais comme on n'avoit pas l'induſtrie de produire une figure entiere d'une ſeule pierre, cet Artiſte travailla an bois, & ce fut de lui, à ce qu'on prétend, que les premieres ſtatues reçurent le nom de *Dédales*. Socrate, en rapportant le jugement des Sculpteurs de ſon tems, nous donne une idée de la

(1) Plin. L. 35. c. 34. p. 690.

(2) Euſeb. Præb. evang. L. 3. p. 40. l. 22.

la maniere de cet ancien Artiste. Si Dédale, dit il, revenoit au monde & qu'il fit des ouvrages semblables à ceux qui passent pour être de lui, il se rendroit ridicule, au jugement de nos Statuaires.

IX. Ressemblance des premieres figures chez les Egyptiens, les Etrusques & les Grecs.

Les premiers traits des figures chez les Grecs étoient composés de lignes simples & pour la plupart de lignes droites. Les anciens Ecrivains rapportent (1) qu'à la naissance de l'Art, les Egyptiens, les Etrusque & les Grecs ne mettoient point de différence dans la composition de leurs figures. Quant à la Grece le fait est constaté par une des plus anciennes figures Grecques en bronze, conservée dans le cabinet de Nani à Venise. Sur sa base on lit l'inscription suivante: ΠΟΛΥΚΡΑΤΕΜ ΑΝΕΘΕΚΕ. Cest à dire, Polycrate l'a dédiée, & vraisemblablement ce Polycrate n'est par l'Auteur du monument. Cette maniere équarrie de dessiner rend raison de la ressemblance des yeux dans les têtes des anciennes médailles Grecques & des figures Egyptiennes: dans les unes & dans les autres ils sont applatis & allongés, comme nous le dirons plus en détail en son lieu. Diodore de Sicile a voulu sans doute désigner des yeux de cette nature, lorsqu'en parlant des figures de Dédale il dit qu'elles étoient représentées, OMMASI MEMYKOTA, ce que les Traducteurs ont rendu par *Luminibus clausis*, les yeux fermés; ce qui n'est nullement vraisemblable, car si l'Artiste a voulu faire des yeux, il les aura fait ouverts. Aussi la traduction est-elle entierement contraire au sens propre du mot de MEMYKOS, qui signifie cligner les yeux, en latin *nictare*, & en italien, *sbirciare*, expression qui devroit être rendue par *conniventibus oculis*, puisque MEMYKOTA CHEILEA (2), signifie des levres entr'ouvertes. A l'égard de

(1) Diod. Sic. L. 1. p. 87. l. 35. Strab. Geogr. L. 17. p. 806.

(2) Non. Dionys. L. 4. p. 75. v. 8.

de la peinture, les premiers tableaux étoient des Monogrammes, noms qu'Epicure donnoit aux Dieux, c'eſt à dire ils offroient la ſimple délinéation de l'ombre de la figure humaine.

X. Doute contre l'opinion établie que les Grecs ont puiſé les élémens de l'Art chez les Egyptiens.

De ces lignes & de ces formes il devoit réſulter une figure qu'on nomme ordinairement Egyptienne. Les figures faites dans ce ſtyle étoient toutes droites & ſans action, les bras pendans parallelement & adhérans aux côtés; c'eſt ainſi qu'étoit exécutée encore dans la cinquante-quatrieme Olympiade la ſtatue d'un Arcadien, nommé Arachion, vainqueur aux jeux Olympiques (1). Les Grecs d'ailleurs n'euſſent guere eu d'occaſions de rien apprendre des Egyptiens: car avant le regne de Pſamétique, un de leurs derniers Rois, l'accès de l'Egypte étoit interdit à tous les étrangers, & déja bien avant ce tems les Grecs cultivoient les Arts. De plus les voyages que les Philoſophes Grecs faiſoient dans ce pays, (& ils n'en firent qu'après la conquête de ce royaume par les Perſes) avoient ſingulierement pour objet la forme du gouvernement (2), & la découverte de la ſcience myſtique des Prêtres Egyptiens, mais nullement l'Art. Ceux qui font venir toutes les découvertes des Orientaux, auroient bien plutôt la vraiſemblance de leur côté, en attribuant la premiere culture des Arts aux Phéniciens, avec leſquels les Grecs étoient en commerce depuis longtems & deſquels ils tenoient les premieres lettres de leur alphabet, apportées par Cadmus. Les Phéniciens alliés des Etruſques, étoient puiſſans par leurs forces maritimes dans les tems les plus reculés, & longtems avant le regne de Cyrus (3): l'hiſtoire nous apprend que ces

(1) Pauſan. L. 8. p. 682.

(2) Strab. L. 10. p. 482. C. Plutarch. Solon. p. 146. l. 28.

(3) Pauſan. L. 10. p. 836. l. 2.

ces deux nations équiperent en commun une flotte contre les Phocéens (1).

A. De la Mythologie, qu'on prétend que les Grecs ont apprise des Egyptiens.

Cependant ces faits ne convaincront pas ceux qui savent que quelques Auteurs Grecs, entr'autre Diodore de Sicile, conviennent d'avoir reçu leur Mythologie des Egyptiens & que les Prêtres de ces peuples prétendoient montrer les Divinités Grecques dans celles de leur pays sous différens noms, & sous une forme symbolique toute particuliere. J'avoue que si ce témoignage ne souffroit aucune contradiction la communication prétendue de la Mythologie des Egyptiens aux Grecs, fourniroit un fort argument contre mon opinion. Car en tournant cet argument en preuve, l'on pouroit tirer la conséquence que les Grecs, en recevant des Egyptiens la doctrine des Dieux, ont reçu aussi de ces peuples la forme des Dieux. Pour moi, loin de me rendre à ce raisonnement, je crois plutôt qu'après la conquête de l'Egypte par Aléxandre, & sous les Ptolémées, ses successeurs, les Prêtres Egyptiens, pour se conformer aux usages des Grecs & pour les disposer à tolérer leur ancien culte, imaginerent cette affinité entre les Dieux des deux nations. Peut-être craignoient-ils que les formes bizarres de leurs Divinités ne les rendissent ridicules aux yeux de leurs spirituels vainqueurs: peut-être appréhendoient-ils aussi de leur part un traitement pareil à celui que leur fit éprouver le Roi Cambise. Macrobe donne à cette conjecture tout le dégré de vraisemblance possible, en disant expressément que le culte rendu à Saturne & à Sérapis n'avoit été institué en Egypte par les Ptolémées qu'après la mort d'Aléxandre, en conformité de celui que pratiquoient les Grecs d'Alé-

(1) Herodot L. I. p. 43. l. 3.

d'Aléxandrie [1]. Il s'en ſuit que les Prêtres, ſe voyant obligés de reconnoître & de révérer des Divinités Grecques, n'avoient pas de meilleur parti à prendre que de ſoutenir la reſſemblance de leurs Dieux avec ceux de leurs vainqueurs: il s'en ſuit de plus que les Grecs, en convenant de ce point, devoient auſſi convenir d'avoir reçu leur culte des Egyptiens, bien plus anciens qu'eux. Tout le monde ſait d'ailleurs que les Grecs étoient très-mal inſtruits de la religion des autres nations, ce qui eſt prouvé entr'-autre par la multiplicité des Dieux Perſans dont ils nous font l'énumération, tandis qu'il eſt avéré que les Perſes n'adoroient que le ſoleil & qu'ils révéroient cet aſtre ſous le ſymbole du feu.

Ce n'eſt pas ici l'endroit de me faire moi même des objections difficiles à réſuter. J'ai lieu de m'imaginer pourtant que les mêmes idées naîtront dans l'eſprit de pluſieurs de mes lecteurs. Quand, par exemple, on voit repréſenté ſur les obéliſques un ſcarabée comme une image du ſoleil [2] & que cet inſecte ſe trouve figuré ſur le revers ou le côté ceintré des pierres gravées, tant Egyptiennes qu'Etruſques, l'on pouroit inférer que les Etruſques avoient reçu ce ſymbole des Egyptiens, ce qui accréditeroit fort la conjecture que ceux-là ont auſſi reçu les Arts de ceux-ci. Il faut noter ici que j'appelle pierres Egyptiennes, non celles de leurs anciens Artiſtes, mais celles des tems poſtérieurs, gravées pour la plupart ſur des baſaltes verdâtres, peut-être dans le troiſieme ou quatrieme ſiecle de notre ere, & caractériſées par des ſignes ſymboliques & des Divinités Egyptiennes. Il

(1) Macrob. Saturn. L. 1. c. 7. p. 179.

(2) Euſ. Præp. Evang. L. 3. p. 58. l. 9.

Il doit assurément paroître étrange qu'un insecte si vil soit devenu un symbole sacré pour l'un de ces peuples &, à ce qu'il semble, aussi pour l'autre. L'on pouroit conjecturer que les Grecs de leur côté se sont représenté quelque chose de particulier sous la forme du scarabée. Pampho, un de leurs plus anciens Poëtes, ayant décrit Jupiter couvert de fumier de cheval (1), semble vouloir offrir sous cette image la présence de la Divinité dans tous les objets, même dans les choses les plus abjectes. Pour moi je croirois volontiers que ce qui a pu fournir l'idée de cette basse représentation, est le scarabée qui vit & qui fouille dans le fumier de cheval. Mais pour ne pas disséquer davantage cette image desagréable, je conviendrai que les Etrusques l'ont empruntée des Egyptiens; j'ajouterai seulement qu'ils ont pu la recevoir par une voie particuliere sans qu'ils aient eu besoin de faire un voyage en Egypte, ce qui, comme nous l'avons dit, n'étoit pas permis aux étrangers, surtout dans les tems dont nous parlons. Cependant il en est tout autrement de l'Art, & les Etrusques ne pouvoient pas prendre la maniere des Egyptiens sans avoir dessiné d'après leurs ouvrages.

Cette opinion sur la prétendue communication des Arts, n'est particuliere qu'à un petit nombre d'Auteurs Grecs; mais quand tous soutiendroient que les Arts ont passé des Egyptiens aux Grecs, ce ne seroit pas encore une vérité démonstrative pour ceux qui connoissent la manie des hommes pour toutes les origines étrangeres, manie dont les Grecs n'étoient pas plus exempts que les autres peuples. Pausanias nous apprend que les habitans de Délos prétendoient que la

 riviere

(1) Philost. Heroic. p. 693. l. 11.

riviere qui arrose leur pays, s'échappoit du Nil &, passant sous la mer, formoit la source de l'Inope, nom de cette riviere (1).

B. De la pratique différente dans la maniere de placer les inscriptions sur les statues.

A cette opinion commune l'on pouroit opposer encore les pratiques différentes des trois peuples dont nous parlons. On sait que les Etrusques, ainsi que les Grecs des premiers tems, mettoient les inscriptions sur la figure même, pendant que les Egyptiens plaçoient les hiéroglyphes sur le socle & sur les cippes qui servent de soutien aux figures. Needam a prétendu prouver le contraire par une tête d'une pierre noirâtre, qui se trouve dans le cabinet du Roi de Sardaigne à Turin, & qui offre des caracteres inconnus, tracés sur toutes les parties du visage: caracteres, qui selon lui, sont des lettres Egyptiennes, assez semblable à celles des Chinois. Notre Savant a présenté au public une explication de ces caracteres; il l'avoit faite par le secours d'un Chinois de Rome, qui n'étoit pas plus instruit de sa langue que les autres jeunes Chinois, élevés à Naples dans un College fondé pour eux. Il faut savoir que tous ces jeunes gens sont si peu au fait des usages de leur pays qu'il n'y en a pas un en état d'expliquer les caracteres tracés sur les ustenciles, les instrumens, les étoffes &c. parce qu'ils sont écrits, disent-ils, dans la langue des Lettrés. Comme ces enfans sont du nombre de ceux que leurs parents exposent, & que les Missionnaires arrachent à la mort, pour les élever dans la religion Chrétienne & pour les envoyer hors du pays sitôt que leur âge le permet, il ne faut pas s'étonner s'ils n'ont qu'une connoissance très-bornée de leur langue. La tête de Turin n'a d'ailleurs pas la moin-

(1) Pausan. L. 2. p. 122. l. 22.

moindre ressemblance avec les têtes Egyptiennes. Je crois donc que cette tête, faite d'une pierre molle du genre des ardoises, nommée Bardiglio, doit être regardée comme une supercherie.

XI. Progrès de l'Art dans la maniere de rendre les actions des figures.

Les Artistes Etrusques & Grecs, après avoir acquis du savoir & approfondi les regles, quitterent la configuration roide & immobiles des premiers tems, & firent exécuter différentes actions à leurs figures, tandis que les Egyptiens s'en tinrent & furent obligés de s'en tenir à leur premiere maniere. Cependant comme la science de l'Art, fondée sur des regles strictes, précede la beauté & commence l'instruction par une exacte détermination des parties, le dessin étoit devenu correct & arrêté, mais anguleux & ressenti, mais dur & souvent exagéré, tel que nous l'offrent les Etrusques, & tel que nous le voyons dans la sculpture moderne, perfectionnée par Michel-Ange. Je citerai en son lieu plusieurs bas-reliefs & pierres gravées, exécutés dans ce style prononcé, que les Anciens comparent au style des Etrusques ([1]). A ce qu'il paroît l'école d'Egine s'appropria ce style; du moins les Artistes de cette île, habitée par des Doriens ([2]), le conserverent le plus longtems. Strabon semble vouloir indiquer cette exagération dans la position & dans l'action des figures, qui s'écartoient de la forme primitive, par le mot de SKOLIOS, contourné. Quand cet Auteur rapporte qu'Ephese avoit plusieurs temples, bâtis les uns dans les siecles les plus reculés & les autres dans les tems postérieurs; que les premiers renfermoient des figures de bois très-anciennes, ARCHAIA XOANA, & qu'on voyoit dans les seconds des statues, SKOLIA ERGA ([3]), il n'a pas

(1) Diod. Sic. & Strab. ll. cc.

(2) Herodot. L. 8. p. 321. l. 39.

(3) Strab. L. 14. p. 640.

pas prétendu dire ſans doute que les ſtatues placées dans les derniers temples fuſſent mauvaiſes, comme Caſaubon a entendu l'expreſſion Greque, en traduiſant Skolios par *pravus:* c'étoit ce que Strabon auroit dû dire plutôt des figures placées dans les anciens temples.

Le contraire de Skolios, paroît être exprimé par Orthos. Quand il eſt queſtion de ſtatues, comme quand Pauſanias parle de la figure de Jupiter de la main de Lyſype (1), les interprêtes rendent ce dernier mot par une poſition droite, tandis qu'il doit indiquer une figure, dont la poſition eſt tranquille & ſans action.

(1) Pauſan. L. 2. p. 155. l. 22. Conf. ib. p. 168. l. 32.



CHA-



CHAPITRE II.

Des différentes matieres employées dans les ouvrages de ſculpture.

Le ſecond chapitre, ayant pour objet les différentes matieres employées par la Sculpture, indique l'origine & les progrès de l'art de ſculpter. Il réſulte des recherches ſur cette matiere, que les premieres productions de l'Art furent exécutées en argile; enſuite on s'attacha à ciſeler le bois, puis l'ivoire, enfin on entreprit de donner une forme à la pierre & au métal.

Introduction.

Tout, juſqu'aux anciennes langues, indique l'argile ou la terre comme la premiere matiere de l'Art: l'Hébreux déſigne l'ouvrage du Potier & celui du Sculpteur par le même terme (1). Au tems de Pauſanias l'on voyoit

I. L'argile, premiere matiere employée par les Artiſtes.

(1) v. Guſſet. Comment. L. Hebr. v. יוצר.

A. Statues en terre cuite.

voyoit encore des Divinités d'argile dans plusieurs temples, dans celui de Cérès & de Proserpine à Tritia en Achaïe ([1]). Le temple de Bacchus à Athene renfermoit un ouvrage de terre cuite, représentant le Roi Amphyction qui traitoit à sa table Bacchus & les autres Dieux ([2]). Un des portiques de la même ville, nommé le Céramique, à cause de la quantité d'ouvrages d'argile qui le décoroit, conservoit deux morceaux de la même matiere, Thésée qui précipite le brigand Sciron dans la mer, & l'Aurore qui enleve Céphale ([3]). L'on a aussi trouvé dans les fouilles de la ville de Pompéïa quatre statues de terre cuite qu'on voit dans le cabinet d'Herculanum. Deux de ces statues, un peu au dessous de la grandeur naturelle, représentent des figures comiques de l'un & de l'autre sexe, avec des masques sur la tête: les deux autres, un peu plus grandes que nature, nous offrent un Esculape & une Hygéïa. On y a encore découvert le buste d'une Pallas de grandeur naturelle, ayant un petit bouclier rond du côté de la mammelle gauche. A l'égard de ces figures de terre, on les peignoit quelquefois en rouge ([4]), comme on le voit à une tête d'homme, ainsi qu'à une petite figure, vêtue en Sénateur & trouvée à Vélétri au mois de Juin 1767. Derriere le socle, on lit CRUSCUS qui est le nom de la figure. Je suis possesseur de ces deux morceaux, dont le dernier est fait d'une seule piece avec son socle. La pratique de peindre le visage en rouge étoit singulierement usitée pour les figures de Jupiter ([5]), dont on voyoit une statue enduite de cette couleur à Phigalie ville d'Arcadie ([6]); mais on étoit aussi dans l'usage de peindre en rouge le Dieu Pan ([7]). Les Indiens pratiquent encore la même chose

(1) Pausan. L. 7. p. 580. l. 30. —
(2) Id. L. 1. p. 7. l. 15. —
(3) Ibid. p. 8. l. 10. —
(4) Plin. L. 35. c. 45.
(5) Plin. L. 35. c. 45. —
(6) Plin. L. 23. c. 3. —
(7) Pausan. L. 8. p. 681. lin. ult. —

chose à l'égard de leurs idoles (1). Il paroît que c'est de là qu'est venu à Cérès le surnom de PHOINIKOPEZA (2), aux pieds rouges.

B. Modeles de terre cuite pour les statues & les bas-reliefs.

Dans les beaux siecles de l'Art & encore dans ceux de sa décadence, l'argile étoit toujours la premiere matiere des Artistes, soit pour les ouvrages de relief, soit pour les vases peints. Les bas-reliefs de terre cuite étoient non seulement employés aux frises des temples, mais ils servoient encore de modeles aux Artistes. Pour multiplier ces modeles, on avoit soin de les mouler dans des creux préparés: la quantité de monumens qui nous restent d'un seul & même sujet, sont une preuve de ce que j'avance. L'Ouvrier avoit soin de retoucher ces empreintes avec l'ébauchoir, comme on le voit clairement. A ce qu'il paroît, on avoit aussi coutume de suspendre ces modeles dans les atteliers: car il s'en trouve avec un trou au milieu pour y passer une corde.

Les anciens Artistes composoient non seulement des modeles pour leurs ouvrages & pour leurs atteliers; mais ils cherchoient aussi, dans les tems les plus florissans de l'Art, à se montrer, autant par des productions d'argile, que par des monumens de marbre & de bronze. Quelques années après la mort d'Aléxandre, sous le regne de Démétrius Poliorcetes, ils continuoient encore d'exposer ces sortes de modeles aux yeux des Curieux. Ces expositions se faisoient tantôt en Béotie, tantôt dans les villes des environs d'Athene, & nommément à Platée, aux fêtes célébrées à la mémoire du fameux Dédale (3). Ces modeles avoient le double avantage, & d'exciter l'émulation des Artistes dans ce genre de travail, & de rectifier le jugement

(1) Della Valle Viag. T. 1. p. 28.
(2) Pind. Olymp. 6. v. 126.
(3) Dicæarch. Geogr. p. 168. l. 15. conf. Meurs. de Fest. Græc.

gement des Connoiſſeurs ſur ces ſortes d'ouvrages. L'on ſait que la pratique de modeler en terre, eſt pour le Statuaire, ce que la facilité de deſſiner ſur le papier eſt pour le Peintre. De même que le premier ſuc qu'on tire du raiſin mis dans le preſſoir, nous donne le vin le plus exquis, de même la matiere molle du Modeleur & l'eſquiſſe ſur le papier du Deſſinateur, nous offrent le véritable eſprit de l'Artiſte: pendant que dans un tableau fini & dans une ſtatue achevée, les détails & les ornemens ralentiſſent ſouvent le feu du génie. Nous ſavons que Jule-Ceſar, ayant envoyé une colonie à Corinthe pour faire ſortir de ſes cendres cette ville infortunée, ordonna de fouiller dans les décombres de ſes édifices & d'en tirer d'abord tous les ouvrages en bronze, enſuite tous ceux en terre cuite: ce qui nous prouve la haute eſtime des Anciens dans tous les tems pour ces ſortes de productions. Ce trait d'hiſtoire eſt rapporté par Strabon (1), qui ne paroît pas avoir été bien entendu juſqu'ici. Il eſt certain que ſi Caſaubon, ſon interprête, s'étoit fait une juſte idée de la narration de ſon Auteur, il n'auroit pas rendu ce que Strabon appelle, TOREVMATA OSRAKINA, par *teſtacea opera*, & il n'auroit pas induit d'autres en erreur. Avec plus d'attention il auroit traduit l'expreſſion Grecque par *anaglypha figulina:* car on nomme TOREVMATA, comme je le ferai voir au ſeptieme chapitre du tome ſuivant tous les ouvrages travaillés de relief. Cette eſtime pour les productions en terre cuite, ſe trouve encore confirmée aujourd'hui par l'expérience: l'on peut établir comme une regle générale, qu'on ne rencontre rien de mauvais dans ce genre, ce que l'on ne ſauroit dire des bas-reliefs en marbre.

Le

(1) Strab. Geogr. L. 8. p. 381. D.

Le Cardinal Aléxandre Albani a formé un cabinet de quelques uns des plus beaux morceaux de cette nature dans sa magnifique maison de campagne aux portes de Rome. Parmi ces morceaux on distingue celui qui est à la tête de ce chapitre & qui représente Argo, travaillant au vaisseau des Argonautes, & une autre figure d'homme, peut-être Tiphys, pilote du navire Argo, avec Minerve qui lui enseigne à attacher des voiles à une perche. Ce bas-relief, avec deux autres, tirés du même creux, avoit été trouvé incrusté dans le mur d'une vigne devant la porte Latine, & employé avec d'autres fragmens pareils au lieu de briques.

La grandeur ordinaire de ces bas-reliefs, est semblable à celle de ces grands carreaux de terre cuite qu'on ne sauroit nommer briques, & passe un peu celle de trois palmes dans toutes ses faces. Ces sortes de carreaux, employés ordinairement à la construction des arcades, de même que les bas-reliefs en question, ont tellement éprouvé l'action du feu, qu'ils rendent un son clair, & qu'ils résistent à l'humidité, au froid & au chaud.

Je ne saurois passer sous silence un endroit de Pline, d'après lequel il sembleroit que les anciens Artistes qui travailloient en bronze, étoient dans l'usage d'employer l'argile & la farine de froment la plus pure pour composer la pâte de leurs creux (1).

C.
Vases de terre cuite.

Quant aux autres monumens antiques en terre cuite, tels que les vases peints, il s'en est conservé quelques milliers, dont je me réserve de parler encore plus en détail. L'usage des vases d'argile, qui remonte aux tems les plus reculés, se conserva dans les pratiques religieu-

 ses

(1) Plin. L. 18. c. 2. §. 2.

ſes (1), après que le luxe les eut bannis de la vie ordinaire. Comme il ſe trouve quantité de ces vaſes ſans fond, on peut en conclure que les Anciens s'en ſervoient, ainſi que nous nous ſervons de la porcelaine, pour orner l'intérieur de leurs maiſons.

II. Figures en bois.

L'on faiſoit des ſtatues de bois, avant qu'on en fit de pierre & de marbre. Il en fut de même des bâtimens des anciens Grecs, & Polybe nous apprend que les palais des Roi de Médie étoient de bois (2). En Egypte on trouve encore aujourd'hui d'anciennes figures Egyptiennes, faites de bois de ſycomore, & en Europe pluſieurs cabinets offrent aux Curieux de ces ſortes d'antiques. Pauſanias rapporte les noms des différens bois, dont les anciens Artiſtes tailloient leurs figures (3). Le figuier, ſelon Pline, fut préféré aux autres eſpeces de bois à cauſe de ſa molleſſe (4). Au ſiecle de Pauſanias l'on voyoit encore des ſtatues de bois dans les lieux les plus renommés de la Grece. Telles étoient entre autres les figures qui ſe trouvoient à Mégalopolis en Arcadie, une Junon, un Apollon & les Muſes (5), de plus une Vénus & un Mercure de la main de Damophon, un des plus anciens Artiſtes (6). L'on ſait même que la ſtatue de l'Apollon de Delphe, envoyée en préſent par les Crétois (7), étoit de bois & coupée du ſeul tronc d'un arbre. Dans le nombre de ces ſtatues il faut remarquer à Thebes, Hilaïre & Phoebé, femmes de Caſtor & de Polux, avec les chevaux de ſes deux freres en ébene & en ivoire, de la main de Dipoene & de Scyllis, diſciples de Dédale (8): à Tégée

(1) Conf. Brodæi miſcel. L. 5. c. 19.
(2) Polyb. L. 10. p. 598. A. Schol. Apol. v. 170.
(3) Pauſan. L. 8. p. 633. l. 32.
(4) Plin. L. 16. c. 77.
(5) Pauſan. L. 8. p. 665.
(6) Ibid.
(7) Pindar. Pyth. 5. v. 53.
(8) Pauſan. L. 2. p. 161. l. 34.

Tégée en Arcadie, une Diane d'ébene des premiers tems de l'Art (1): à Salamine une ſtatue d'Ajax du même bois (2). Pauſanias croit qu'il y avoit déja des ſtatues de bois nommées Dédales avant le tems de l'Artiſte de ce nom (3). A Saïs & à Thebes en Egypte il y avoit auſſi des ſtatues coloſſales ſculptées en bois (4). Nous trouvons qu'on érigeoit encore des ſtatues ſemblables aux vainqueurs des jeux publics de la Grece dans la ſoixante-unieme Olympiade, au ſiecle de Piſiſtrate (5), & que même le célèbre Myron fit une Hécate de bois pour les Eginetes (6). Le Philoſophe Diagoras, ſi fameux parmi les Athées de l'Antiquité, manquant un jour de bois, apprêta ſon manger à un feu qu'il avoit fait contre une figure d'Hercule (7). Dans la ſuite on introduiſit l'uſage de dorer ces ſortes de ſtatues, comme firent les Egyptiens, auſſi bien que les Grecs (8). Gori poſſédoit deux figures Egyptiennes qui avoient été dorées (9). Cependant le bois, après avoir été proſcrit pour ainſi dire par la ſculpture, fut toujours une matiere dans laquelle d'habiles Ouvriers chercherent à montrer leur talent. Nous trouvons, par exemple, que Quintus, frere de Cicéron, s'étoit fait faire un *Lychnuchum*, ou candelabre (10), à Samos par un habile Artiſte dans ce genre d'ouvrage.

III. Ouvrages en ivoire.

Les Grecs travaillerent en ivoire dans la plus haute antiquité. Homere parle de poignées & de foureaux d'épée, de lits & d'une infinité d'autres choſes, faites de la même matiere (11). Les chaiſes curules des pre-

(1) Pauſan. L. 8. p. 708. ad fin.
(2) Idem L. 1. p. 85. l. 24.
(3) Idem L. 9. p. 616.
(4) Herodot. L. 2. p. 95. l. 35.
(5) Pauſan. L. 6. p. 497. l. 15.
(6) Idem L. 2. p. 180. l. 30.
(7) Schol. ad Ariſtoph. Nub. v. 828.
(8) Herodot. L. 2. p. 71. l. 28.
(9) v. Muſ. Etr. T. 1. p. 51.
(10) Cic. ad Quint. Fr. L. 3. ep. 7.
(11) Pauſan. L. 1. p. 30. Caſaub. ad Spartian. p. 20. E.

premiers Rois & enſuite des premiers Magiſtrats de Rome, étoient pareillement d'ivoire (1); & chaque Romain, élevé à la dignité à laquelle étoit attaché l'honneur de la chaiſe, en avoit une particuliere en ivoire (2). C'étoit ſur des chaiſes ſemblables qu'étoit aſſis le Sénat en corps, quand un Orateur prononçoit de deſſus les Roſtres, dans une place de l'ancienne Rome, l'oraiſon funèbre de quelqu'illuſtre Romain (3). Les lyres des Anciens étoient d'ivoire (4). Il en étoit de même de pluſieurs meubles, & Séneque, dans ſa maiſon de Rome, avoit cinq cents tables de bois de cédre, montées ſur des pieds d'ivoire (5). Dans la Grece il y avoit plus de cent ſtatues d'ivoire & d'or, la plupart fabriquées dans les tems les plus reculés de l'Art & plus grandes que le naturel. Un petit bourg en Arcadie poſſédoit un bel Eſculape en ivoire (6), & un temple, bâti ſur la route de Pellene, en Achaïe, renfermoit une Pallas de la même matiere (7). A Cyzique, au royaume de Pont, il y avoit un temple, dont les jointures des pierres étoient ornées de moulures d'or, & dont l'intérieur étoit décoré d'un Jupiter d'ivoire, couronné par un Apollon de marbre (8). Il y avoit à Tivoli un Hercule ſemblable (9). Dans l'île de Malthe, l'on conſervoit quelques ſtatues, repréſentant des Victoires & datant des premiers tems de l'Art, mais très-artiſtement faites (10). Hérodes-Atticus, célebre par ſon éloquence & par ſes richeſſes ſous les regnes de Trajan & des Antonins, fit placer dans le temple de Neptune à Corinthe un char attelé de quatre chevaux, tout dorés à la réſerve de la corne

(1) Dionyſ. Halic. Ant. Rom. L. 3. p. 187. l. 25. L. 4. p. 257. l. 29.
(2) Liv. L. 5. c. 41.
(3) Polyb. L. 6. p. 495. lin. ult.
(4) Dionyſ. Halic. l. c. L. 7. p. 458. l. 39.
(5) Xiphil. Ner. p. 152. l. 9.
(6) Strab. Geogr. L. 8. p. 337. D.
(7) Pauſan. L. 7. p. 594. l. 29.
(8) Plin. L. 36. c. 22.
(9) Propert. L. 4. El. 7. v. 82.
(10) Cic. Verr. 4. c. 46.

corne qu'ils avoient d'ivoire (1). Parmi tant de découvertes qu'on a faites, il ne s'est trouvé aucun vestige de statues d'ivoire, à l'exception de quelques petites figures, parce que les dents des éléphans, ainsi que celles des autres animaux, se calcinent sous terre. Cependant un particulier à Rome conserve une dent de loup, sur laquelle sont rendus les douze Dieux: c'est que la dent de cet animal est la seule qui ne se calcine pas dans la terre. Il y avoit à Tyrinthe en Arcadie une Cybele d'or dont le visage étoit fait de dents d'Hypopotame (2). Quant à l'exécution des statues, composées de différentes matieres, il paroît que l'on commençoit par finir la tête & que de là on passoit aux autres parties, ce que nous pouvons inférer du récit que nous fait Pausanias de la statue d'un Jupiter de Mégare dont le visage étoit d'or & d'ivoire. Cette statue ne fut pas achevée à cause des guerres du Péloponnese qui en interrompirent l'exécution; elle n'eut de fini que le visage, le reste du corps fut modelé en plâtre & en terre cuite (3). Rien de plus curieux en ce genre qu'une petite figure d'enfant en ivoire, de la hauteur d'un palme, & jadis entierement dorée, qui se trouve dans le cabinet de M. d'Hamilton, Ministre plénipotentiaire du Roi d'Angleterre à Naples.

La premiere sorte de pierre dont on fit des statues, paroît avoir été celle qui a servi à la construction des plus anciens édifices de la Grece, tel que le temple de Jupiter à Elis (4), c'est à dire, une espece de pierre de tuf, tirant sur le blanc. Plutarque fait mention d'un Silene, fait de cette sorte de pierre (5). A Rome on employa aussi le travertin pour les ouvrages de sculpture, & on

(1) Pausan. L. 2. p. 113. l. c.
(2) Pausan. L. 8. p. 694. l. 32.
(3) Pausan. L. 1. p. 97. l. 9.
(4) Id. L. 5. p. 397. lin. ult.
(5) Vit. Rhet. Andocid. p. 1535.

on y voit encore aujourd'hui plusieurs monumens faits de cette pierre: une statue Consulaire, à la Villa Albani, une figure assise, tenant des tablettes sur son genou, au palais Altieri, quartier du Capitole, une figure de femme, portant un anneau à l'index, de grandeur naturelle, ainsi que la précédente, à la Villa Belloni. Les figures de cette pierre commune se plaçoient ordinairement autour des tombeaux.

V. Du marbre, & de ses différentes especes.

Les Artistes de toutes les nations, qui ont cultivé les Arts, se sont attachés à travailler le marbre. Les especes les plus connues chez les Grecs étoient celles de l'île de Pâros & du mont Pentélicien dans l'Attique. Les statues antiques nous offrent encore aujourd'hui ces especes capitales des marbres Grecs, savoir un marbre à petits grains qui ressemble à une pâte blanche & laiteuse, & un autre à gros grains qui est mêlé de particules brillantes comme des grains de sel & qui est appellé pour cela *Marmo Salino*. Il y a grande apparence que c'est cette derniere sorte qu'on appelloit le marbre Pentélicien. Ce marbre est très-solide, & infiniment plus dur que quelques especes de celui de Pâros; à cause de cette propriété & de l'inégalité de ses grains, il n'est pas tout-à-fait aussi maniable que le premier qui est par cette raison plus propre pour les ornemens & les ouvrages délicats. C'est de marbre Pentélicien qu'est entre autres statues la belle Pallas de la Villa Albani, dont j'aurai souvent occasion de parler. Quant au marbre de Pâros, si renommé chez les Anciens par sa blancheur qui approche le plus de la blancheur de la peau, il s'en trouve de différente dureté & de diverses qualités; mais en général l'homogénéité de ses parties le rendent plus propre pour la composition de toutes sortes d'ouvrages de sculpture. Depuis quelques années l'on a trouvé dans les marbrieres de Carare des veines & des couches, qui ne le cédent aux marbres de Pâros ni pour la finesse du grain, ni pour la beauté de la couleur.

La

La plus belle eſpece de ce marbre eſt preſqu'auſſi dure que le porphyre. Parmi pluſieurs ſtatues exécutées en marbre de Pâros, on voit à la Farnéſina un vieux héros Grec tué, un Phrygien mourant & une Amazone morte, figures moitié grandes comme nature. A la Villa Borgheſe on trouve un jeune héros bleſſé de même grandeur, &, à ce qu'il paroît, de la même main.

A. Figures de marbre: au commencement on ne s'en ſervoit que pour les extrémités.

Dans les commencemens on employoit le marbre blanc à faire la tête, les mains & les pieds des figures de bois: telles étoient les ſtatues de Junon (1) & de Vénus de la main de Damophon (2). Cette maniere étoit encore pratiquée du tems de Phidias: ſa Pallas de Platée étoit travaillée dans ce goût (3). Les ſtatues, dont les ſeules extrémités étoient de pierre, furent nommées *Acrolithi:* c'eſt là le vrai ſens de ce mot que ni Saumaiſe (4), ni les autres Commentateurs n'ont jamais bien ſaiſi (5). Pline obſerve qu'on n'avoit commencé à travailler en marbre que dans la cinquantieme Olympiade (6), ce qui ne doit s'entendre ſans doute que des figures entieres. On avoit auſſi des ſtatues de marbre, vêtues d'une étoffe réelle: telles étoient les figures d'une Cérès à Bura en Achaïe (7) & d'un très ancien Eſculape à Sicyone (8).

B. Des Statues peintes.

Dans la ſuite cette maniere de draper fit naître l'idée de peindre le vêtement des ſtatues de marbre, ce que nous voyons à une Diane trouvée à Herculanum en 1750. Cette figure eſt haute de quatre palmes & demi, & paroît remonter au premier tems de l'Art. Les cheveux en ſont blonds, la tunique eſt blanche, ainſi que la robe, au bas de

(1) Pauſan. L. 7. p. 582. l. 33.
(2) Id. L. 8. p. 665. l. 16.
(3) Id. ibid.
(4) Vitruv. L. 2. c. 8. p. 59. l. 19.
(5) Not. ad Script. Hiſt. Aug. p. 322. E.
(6) Conf. Triller. Obſerv. Crit. L. 4. c. 6. Paciaud. Monum. Pelop. Vol. 2. p. 44.
(7) Plin. L. 36. c. 4. p. 724. l. 15.
(8) Pauſan. L. 7. p. 590. l. 13.

de laquelle il y a trois bandes qui font le tour: la bande d'en-bas eſt mince & couleur d'or, la ſeconde eſt un peu plus large & couleur de laque, ornée de filets & de fleurs blanchâtres, la troiſieme eſt auſſi couleur de laque. Au chapitre cinquieme du volume ſuivant, je m'étendrai davantage ſur ce morceau. La ſtatue que le Corydon de Virgile vouloit ériger à Diane, devoit être de marbre avec des brodequins rouges (1). On a des ſtatues de marbre de différentes eſpeces, on en a auſſi de marbre de diverſes couleurs; mais jusqu'ici il ne s'en eſt pas trouvé de verd antique, marbre qu'on tiroit des carrieres du promontoire de Tenare en Laconie (2). Quand Pauſanias parle de deux ſtatues de l'Empereur Adrien qu'on voyoit à Athene, l'une faite de marbre de l'île de Thaſe, & l'autre de marbre d'Egypte (3), il veut dire ſans doute que celle-ci étoit de porphyre, & celle-là de marbre tacheté (4), de celui peut-être que nous nommons *Paonazzo*. Il réſulte du récit de cet Auteur que la tête, les mains & les pieds de ces ſtatues étoient de marbre blanc.

VI. Des ouvrages en bronze.

Si nous en croyons Pauſanias, l'Italie eut des ſtatues de bronze longtems avant la Grece. Cet Ecrivain cite comme les premiers Statuaires Grecs dans ce genre de ſculpture, un certain Rhécus & Théodore de Samos (5). Ce dernier Artiſte avoit gravé la fameuſe pierre de Polycrate, Tyran de l'île de Samos: c'étoit encore lui qui avoit ciſelé la grande coupe d'argent qui contenoit ſix cents meſures & qui fut envoyée en préſent à Delphe par Créſus, Roi de Lydie (6). Vers le même tems les Spartiates firent faire un vaſe qui contenoit trois cents meſures & qui étoit orné de toutes ſortes de figures d'animaux, pour en faire préſent à ce

(1) Eclog. VII. v. 31.

(2) Sext. Empyr. Pyrrh. Hypot. L. 1. p. 25. E.

(3) Pauſan. L. 1. p. 42. l. 34.

(4) Plin. L. 36. c. 5.

(5) Pauſan. L. 8. p. 529. l. 2. L. 9. p. 795. l. 1. L. 10. p. 896. l. 19.

(6) Herodot. L. 1. p. 12. l. 27.

ce Roi (1). Mais plus anciennement encore, & avant la fondation de la ville de Cyrene en Afrique, il y avoit à Samos trois figures de bronze, chacune de la hauteur de neuf pieds; elles étoient agenouillées & soutenoient un grand bassin. Les Samiens, pour ériger ce monument, avoient employé la dixieme partie du profit qu'ils tiroient de leur commerce maritime à Tartese (2). Les Athéniens, après la mort de Pisistrate, c'est à dire aprés la soixante & troisieme Olympiade, firent ériger & placer devant le temple de Pallas le premier quadrige de bronze, ou le premier char à quatre chevaux (3). Cependant les Historiens Romains nous apprennent, que Romulus avoit déja fait placer sa statue, couronnée par la Victoire, sur un char attelé de quatre chevaux, le tout d'airain: le char & les chevaux étoit un butin enlevé à la ville de Camérinum (4). Les Historiens fixent cette époque après le triomphe de ce Roi sur les Fidenates, à la septieme année de son regne & à la huitieme Olympiade. Plutarque nous dit que l'inscription de ce monument étoit en Lettres Grecques (5); mais comme Denys d'Halycarnasse nous apprend que les caracteres Romains d'alors ressembloient aux anciens caracteres Grecs (6), il suit que l'ouvrage en question pouvoit fort bien êtreune production de quelque Artiste Etrusque. Ce dernier Ecrivain fait mention encore d'une figure de bronze représentant Horatius Coclès (7), & d'une autre statue équestre érigée à la gloire de la célèbre Clélie (8), au commencement de la république. Dans le troisieme siecle de Rome, le Sénat, ayant puni de mort Spurius

(1) Id. p. 18. l. 9.
(2) Id. L. 4. p. 171. l. 26. conf. p. 174. l. 35.
(3) Id. L. 5. p. 199. l. 6.
(4) Dionys. Halic. Ant. Rom. L. 2. p. 112. l. 39.
(5) Plutarch in Romulo. p. 33. l. 8.
(6) Dionys. Halic. Ant. Rom. L. 4. p. 221. l. 46.
(7) Dionys. Halic. Ant. Rom. L. 4. p. 221. l. 46.
(8) Id. L. 5. p. 284. l. 45. Plutarch. in Public. p. 195. p. 6.

Caſſius, convaincu d'avoir aſpiré à la Royauté, employa les biens confiſqués du coupable à faire dreſſer à Cérès des ſtatues de bronze ([1]). Les petites figures des Divinités en bronze qu'on trouve communément, ſervoient à différens uſages. Les plus petites étoient les Dieux de voyage, qu'on portoit dans ſa poche & quelquefois ſur ſon corps. C'eſt ainſi que Sylla avoit une petite image d'or d'Apollon Pythien, qu'il portoit ſur ſon ſein dans toutes ſes expéditions & qu'il baiſoit ſouvent ([2]).

VII. De l'Art de graver ſur les pierres précieuſes.

L'Art de graver ſur les pierres précieuſes remonte à la plus haute antiquité: il étoit connu de différentes nations très-éloignées les unes des autres. Les Grecs, à ce qu'on dit, ſe ſervoient au commencement de morceaux de bois vermoulu pour cacheter ([3]). Dans le cabinet de Stoſch il y a une pierre dont la gravure imite très-bien les tours d'un bois rongé par les vers ([4]). Les Egyptiens porterent cette branche de l'Art, de même que les Grecs & les Etruſques, à un haut point de perfection, ainſi que je le ferai voir dans les livres ſuivans. Un ſeul trait ſuffit pour nous faire juger de la multiplicité des ouvrages de cette nature chez les Anciens, ce ſont les deux mille vaſes à boire de pierres précieuſes, trouvés par Pompée dans les tréſors de Mithridate. D'ailleurs le nombre incroyable de pierres gravées antiques qui ſe ſont conſervées, & qu'on trouve encore tous les jours, peut nous donner un idée de la quantité d'Artiſtes occupés à ce genre de travail.

Je remarquerai ici qu'une pierre montée en bague eſt nommée par Euripide & par Platon SPHENDONÎ, une fronde ([5]). Je ne ſache perſonne qui ait encore remarqué

(1) Dionyſ. Halic. L. 8. p. 524. l. 38.

(2) Plutarch. Sylla. p. 861.

(3) Heſych. v. θριπόβρωτος. Conf. Selden. ad Marmor. Arund. II. p. 177.

(4) Deſcr. des Pier. Gr. du Cab. de ſtoſch. p. 513.

(5) Eurip. Hippol. v. 862. Plat. republ. L. 2. p. 382. l. 43. ed. Baſil.

qué le principe de cette dénomination, ni la ressemblance qui se trouve entre une bague & une fronde. C'est que le cercle de la bague ressemble au cuir qui renferme la pierre de la fronde, & aux deux cordes qui l'assujetissent & qui servent à lancer la pierre. De là vient que les Romains nommerent à leur tour une bague montée, *fronda* une fronde (1).

VIII. Des ouvrages de verre.

Après avoir indiqué les productions de l'Art, exécutées en différentes matieres, il est juste de faire mention des ouvrages de verre des Anciens, & cela d'autant plus qu'ils ont porté l'Art de la verrerie à un plus haut point de perfection que nous, ce qui pouroit paroître un paradoxe à ceux qui n'ont pas vu de leurs ouvrages dans ce genre.

A. Du verre ordinaire, & des différens vases de cette matiere.

J'observerai que les Anciens faisoient en général un usage plus fréquent du verre que les Modernes. Outre les vaisseaux dont on se servoit pour l'usage ordinaire & dont il se trouve une grande quantité au cabinet d'Herculanum, on en avoit encore pour conserver les cendres des morts, especes d'urnes, déposés dans les tombeaux. M. d'Hamilton possede les deux plus grands vases de verre qu'on ait conservés entiers: l'un, passant la hauteur de deux palmes & demi, s'est trouvé dans un tombeau près de Pozzuoli, l'autre, plus petit, a été découvert à Cume, au mois d'Octobre 1767. Ce dernier a été trouvé rempli de cendres & déposé dans une cassette de plomb: la cassette a été brisée & le plomb vendu à la livre par celui qui en avoit fait la découverte. Parmi quelques centaines de quintaux de fragmens de verre ordinaire, qu'on a déterrés dans l'île Farnese à neuf miles de Rome sur la route de Viterbe, & qu'on a vendus aux verreries de cette ville, j'ai examiné quelques coupes cassées & j'ai jugé

(1) Plin. L. 37. c. 37. 42.

jugé d'après l'inſpection qu'elles avoient paſſées par le tour. Car ces coupes ont des ornemens très-ſaillans, qui tiennent au vaiſſeau par le moyen de la ſoudure & qui portent les marques de la roue du Lapidaire dans leurs ſaillies & dans leurs facettes.

B. Des carreaux de verre pour les pavés.

Indépendamment de ces vaſes de verre commun, les Anciens employoient cette matiere pour paver les ſalles de leurs maiſons. A cet effet ils ne ſe ſervoient pas ſeulement de verres d'une ſeule couleur, ils en prenoient auſſi de colorés & en compoſoient des eſpeces de moſaïques. Quant à la premiere eſpece de pavé, l'on en a trouvé des veſtiges dans l'île Farneſe: ce ſont des tables de verre de couleur verte & de l'épaiſſeur des carreaux de brique de moyenne grandeur.

C. Des ouvrages faits avec des verres compoſés & colorés.

A l'égard du verre compoſé & coloré, l'induſtrie des Anciens étoit telle qu'elle a de quoi nous étonner. Deux petits morceaux de verre qui ont paru depuis quelques années à Rome, & qui n'ont pas tout-à-fait un pouce de longueur, ſur un tiers de pouce de largeur, atteſtent ce que je viens d'avancer. L'un de ces morceaux offre, ſur un fond obſcur & colorié, un oiſeau reſſemblant à un canard, & ayant des couleurs très-vives & très-variées, mais repréſentant plutôt une peinture Chinoiſe, qu'un ouvrage fait d'après le naturel. Le contour eſt réſolu & tranchant, les couleurs ſont belles & pures, d'un effet très-doux, parce que l'Artiſte y a pratiqué, tour-à-tour, ſuivant l'exigence des cas, les verres opaques & transparens. Le pinceau le plus délicat d'un Peintre en miniature, n'auroit pu rendre plus nettement le cercle de la prunelle, ainſi que les plumes apparentes & hériſſées de la gorge & des aîles, à l'origine desquelles ce morceau eſt caſſé. Mais ce qui ſurprend ſurtout, c'eſt que le revers de cette peinture offre le même oiſeau, ſans qu'on puiſſe remarquer la moindre différence dans les points ou

dans

dans les autres détails. On peut conclure d'après cela que la figure de l'oiseau eſt continuée dans toute l'épaiſſeur du morceau.

Cette peinture paroît grenue des deux côtés, & faite de pieces de rapport à la maniere des ouvrages de moſaïque; mais elle eſt compoſée ſi artiſtement, qu'on ne ſauroit appercevoir de jointures avec la meilleure loupe. D'après l'état de la piece, il étoit difficile de ſe former d'abord une idée de l'exécution de ce travail. La manœuvre en auroit été longtems une énigme, ſi l'on n'avoit pas découvert à l'endroit de ſa caſſure, qu'on avoit pratiqué les filets des mêmes couleurs qui paroiſſent ſur la ſuperficie & qui regnent dans tout ſon diamêtre. Au moyen de cette découverte, on a pu conclure que la peinture de ce morceau a été compoſée de différentes tranches de verre coloré qui, miſes en fuſion, s'uniſſent en ſe parfondant. Il n'eſt pas à préſumer qu'on eut pris tant de peine pour ne continuer cette peinture que l'épaiſſeur de la ſixieme partie d'un pouce, tandis qu'en employant des filets plus longs, ſans y mettre plus de tems, on auroit pu produire un ouvrage épais de pluſieurs pouces. Il réſulte de là que cette peinture a été coupée d'un morceau plus long, qu'elle a été continuée dans toute ſa longueur, & qu'on a pu multiplier la figure autant de fois que l'épaiſſeur en queſtion ſe trouvoit dans toute la longueur du morceau.

Le ſecond morceau, auſſi caſſé, à peu près de la même grandeur, ſe trouve exécuté de la même maniere. On y voit repréſenté des ornemens de couleurs vertes, jaunes & blanches, couchés ſur un fond bleu. Ces ornemens conſiſtent en moulures, en cordons de perles & en fleurons, & ſe terminent en pointes pyramidales. Tous ces détails ſont repréſentés très-diſtinctement & ſans confuſion; mais ils ſont d'une ſi grande fineſſe que l'œil le plus per-

çant ne ſauroit ſuivre les filamens délicats dans lesquels ces travaux vont ſe perdre. Cependant tous ces ornemens ſont continués ſans interruptions & dans toute l'épaiſſeur du morceau.

Une baguette de verre, longue d'un palme & conſervée dans le cabinet de M. d'Hamilton à Naples, montre évidemment le mécaniſme de ces ſortes d'ouvrages. L'extérieur de ce morceau eſt bleu, & l'intérieur repréſente une eſpece de roſe de diverſes couleurs, & ces couleurs continuent dans la même direction tout du long de la baguette. Comme le verre fluide ſe tire en une infinité de filets longs & minces à volonté, on peut faire la même opération avec des tranches de verre compoſées & fondues, qui conſervent leur couche marquée en les tirant: c'eſt ainſi que de l'argent doré, tiré en un fil d'argent, conſerve ſa dorure dans toute ſa longueur. Cette conſidération rend probable que les Anciens, pour compoſer les morceaux de verre en queſtion, réduiſoient leurs grandes tranches de verre par cette extenſion en une infinité de petits filets.

D. Des pâtes de verre moulées ſur des pierres gravées.

Les choſes les plus utiles qu'on connoiſſe en Antiques de verre, ſont les empreintes & les moules des pierres gravées, tant en relief qu'en creux, avec les ouvrages de demi-boſſe de plus grande forme, dont il s'eſt conſervé un vaſe entier. Les pâtes de verre des pierres gravées en creux, imitent ſouvent les veines & les bandes de diverſes couleurs qui ſe trouvoient ſur les originaux; & pluſieurs pâtes moulées ſur des pierres gravées en relief montrent les mêmes couleurs qui ſe voyoient ſur le camée original, fait atteſté auſſi par Pline (1). Deux morceaux très-rares dans ce genre, offrent la ſaillie des figures, relevée par des feuilles d'or: l'un de ces morceaux repréſente la tête de l'Empereur Tibere & appartient à Mr. Byres, Architecte à Rome.

(1) Plin. L. 35. c. 30.

me. C'eſt à ces pâtes que nous devons la conſervation de pluſieurs belles Antiques en pierres gravées, dont les originaux n'exiſtent plus.

Pour ce qui regarde les bas-reliefs de verre d'un plus grand volume, il ne s'en trouve communément que des morceaux caſſés qui n'indiquent que l'intention. Les fragmens en queſtion nous montrent l'induſtrie ſinguliere des Anciens dans ce genre de travail, & leur volume nous en dévoile ſans doute l'uſage. Ces morceaux incruſtés dans le marbre, ou pratiqués dans les panneaux, avec des feſtons peints & des arabesques colorés, ſervoient à décorer les murs des palais (1). L'ouvrage le plus conſidérable dans ce genre, eſt un camée, décrit par Buonarrotti (2), & conſervé au cabinet de la bibliothéque du Vatican; il conſiſte en une table de verre d'un carré allongé, longue d'un peu plus d'un palme & large de deux tiers d'un palme. Ce camée repréſente Bacchus, repoſant ſur le ſein d'Ariane, avec deux Satires; les figures qui ſont blanches, ſont exécutées ſur un fond d'un brun foncé & n'ont qu'un ſaillant très-doux.

E.
Des Vaſes de verre, ornés de figures de relief.

Mais les plus belles choſes dans ce genre, c'étoient des vaſes, décorés de figures de relief, tantôt claires, tantôt de diverſes couleurs, ſur un fond brun, & d'une exécution ſi parfaite qu'ils n'étoient guere inférieurs aux beaux vaſes de Sardoine. On ne connoit qu'un ſeul de ces vaſes qui ſe ſoit conſervé entier, morceaux rare qui a été trouvé dans l'urne, fauſſement nommé l'urne d'Aléxandre-Severe & qui renfermoit les cendres de la perſonne morte: il eſt de la hauteur d'un palme & demi, & ſe voit aujourd'hui parmi les curioſités du palais Barberini à Rome. L'on peut juger de la beauté de ce vaſe de verre par l'erreur

 des

(1) Plin. L. 36. c. 64. Vopiſc. in Firm. c. 3.

(2) Oſſerv. Sopra alcuni Medagl. Ant. p. 437.

des Ecrivains, qui l'ont décrit comme un vaſe d'une véritable ſardoine ([1]).

Combien les vrais appréciateurs du goût ne doivent-il pas faire plus de cas de ces vaſes de verre, que de toutes les productions de porcelaine, dont la beauté de la matiere n'a pas encore été ennoblie par aucun ouvrage marqué au coin du génie! Jusqu'ici les Artiſtes dans ce genre ne nous ont pas laiſſé un ſeul monument digne de la conſidération d'un Connoiſſeur. De ſorte que l'on peut dire que la plupart des ouvrages de porcelaine ne ſont que des colifichets précieux, qui n'ont guere d'autre mérite que de répandre de toutes parts le goût de la frivolité.

(1) Bartol. Sepolcr. tav. 85. La Chauſſe Muſ. Rom. p. 28.



CHA-



CHAPITRE III.

De l'influence du climat, une des principales causes de la diverſité de l'Art parmi les nations.

Après avoir indiqué la naiſſance de l'Art & des différentes matieres employées par les Artiſtes, la réflexion nous conduit à l'influence du climat ſur les productions du génie, & nous fait ſentir la cauſe de la diverſité des Arts parmi les nations qui les ont cultivés & qui les cultivent encore: tel ſera le ſujet du troiſieme chapitre de ce premier livre.

Introduction.

I. De l'influence de climat ſur la configuration des hommes.

Par l'influence du climat nous entendons les effets que la ſituation diverſe des pays, la température variée de l'air & la nourriture différente des hommes produiſent communément, & ſur la configuration des habitans, & ſur la façon de penſer des peuples. Le climat, dit Polybe,

lybe, influe ſur les mœurs des nations, ainſi que ſur leur figure & ſur leur couleur ([1]).

A. De l'influence du climat en général.

A l'égard de la configuration des hommes, l'expérience nous fait voir que l'ame & le caractere des nations ſont peints la plupart du tems ſur les phyſionomies des individus. Comme la nature toujours variée dans ſes opérations a ſéparé les grands pays & les puiſſans empires par des montagnes, des fleuves & des mers, elle a de même imprimé des traits caractériſtiques aux habitans des régions diverſes. Auſſi voit-on que, dans les pays très-éloignés, elle a marqué les parties du corps de l'homme, ainſi que toute ſa ſtature, par des différences ſenſibles. Il eſt de fait que les animaux dans leurs eſpeces & ſous des climats divers, ne différent pas plus entre eux que les hommes. On ſait qu'il eſt des Obſervateurs qui prétendent avoir remarqué que les bêtes prenent le caractere des habitans du pays où elles vivent.

B. De l'influence du climat ſur les organes du langage.

La configuration du viſage eſt auſſi différente que les langues & que les dialectes des langues. Comme cette différence du langage provient des organes de la parole, il réſulte que les nerfs de la langue doivent être plus engourdis dans les régions froides que dans les pays chauds. Si donc les Chinois, les Japonois, les Groenlandois & diverſes nations de l'Amérique, manquent de lettres, c'eſt dans le même principe qu'il faut en chercher la cauſe ([2]). De-là vient que les langues du Nord ſont compoſées de tant de monoſylabes & hériſſées de tant de conſonnes que la combinaiſon & la prononciation de ces langues devient, ſinon impoſſible, du moins très-difficile aux autres nations.

Un

(1) Polyb. L. 4. p. 290. E.

(2) Wældicke, de ling. Groenl. p. 144.

Un célebre Ecrivain du commencement de ce ſiecle, cherche la différence des dialectes de la langue Italienne dans la tiſſure & dans la conformation des organes de la parole ([1]). En partant de ce principe, il dit que les Lombards, nés dans les contrées les plus froides de l'Italie, ont une prononciation rude & ſyncopée; que les Toſcans & les Romains, habitant un climat plus tempéré, parlent d'un ton plus plein & plus meſuré; que les Napolitains, jouiſſant d'un ciel encore plus chaud, articulent les mots d'une bouche très-ouverte & font ſonner les voyelles plus que les Romains. Ceux qui ſont dans le cas de voir des hommes de différentes nations, les diſtinguent auſſi parfaitement par les traits de la phyſionomie que par les ſons de la parole: ce caractere diſtinctif ſe conſerve même encore dans les enfans, quoique transplantés jeunes dans d'autres pays par leurs parens.

En admettant la puberté précoce de la jeuneſſe dans les pays chauds, nous concevons très-bien que la nature doit y déployer une activité ſinguliere au développement total de notre eſpece. Ceux qui ne ſont pas à portée de faire ces obſervations peuvent ſe former une idée de la configuration avantageuſe des habitans des climats doux par le feu qui pétille dans leurs yeux dont la couleur plus vive eſt communément brune on noire. Cette variété ſe manifeſte jusque dans les cheveux & dans la barbe qui, aux individus des pays chauds, prenent une plus belle croiſſance dès leur plus tendre jeuneſſe. Auſſi la plupart des enfans en Italie naiſſent-ils avec des cheveux friſés qu'ils conſervent tels en avançant en âge. Les barbes des hommes y ſont ondoyantes, bien fournies & bien jettées. Il n'en eſt pas de même des Pélerins ultramontains, dont

(1) Gravina, Ragion. poet. L. 2. p. 148.

dont les barbes, ainſi que les cheveux, ſont hériſſées, roides & pointues, de ſorte qu'il ſeroit aſſez difficile de trouver parmi ces pieux fainéans une barbe telle que nous en offrent les têtes des Philoſophes Grecs. Conformément à cette obſervation les anciens Maîtres repréſentoient les Gaulois & les Celtes avec des cheveux plats, ainſi que nous le voyons à divers monumens, entre autres à deux figures aſſiſes de Guerriers captifs, conſervées à la Villa Albani. A l'occaſion de ces remarques, j'obſerverai que les cheveux blonds ne ſe trouvent pas auſſi fréquemment dans les pays chauds que dans les régions froides. Il faut convenir pourtant qu'ils ne ſont pas très-rares, & qu'on y rencontre aſſez ſouvent des beautés caractériſées de cette couleur languiſſante, avec cette différence toutefois que la chevelure blonde ne tire jamais trop ſur le blanc, ce qui donne au viſage un air froid & blafard.

Comme l'homme a toujours été le principal objet de l'Art, les Artiſtes de tous les pays ont donné à leurs figures la phyſionomie de leur nation. Mais ce qui prouve ſurtout que l'Art de l'Antiquité avoit adopté une diverſité de forme d'après la configuration des hommes, ce ſont les mêmes rapports qui ſe trouvent entre nos nations modernes & qui ont été rendus de même par nos Artiſtes. C'eſt là ce goût de terroir, comme nous diſons aujourd'hui, dont les plus habiles Maîtres conſervent toujours quelque choſe. Il eſt certain que les Allemands, les Hollandois & les François, ſont auſſi différens entre eux que les Chinois, les Japonois & les Tartares; auſſi les Artiſtes de ces pays, lorsqu'il ne ſont jamais ſortis de leur patrie & qu'il n'ont pas pris de caractere étranger, ſe reconnoiſſent-ils toujours à leurs tableaux. Rubens après un ſéjour aſſez long en Italie a conſtamment deſſiné ſes figures comme s'il n'eut point quitté la Flandre: fait que l'on pouroit prouver par pluſieurs exemples.

La

La conformation des Egyptiens d'aujourd'hui, ſeroit encore telle qu'elle paroît dans les ouvrages de leurs anciens Artiſtes; mais la reſſemblance qui ſe trouve préſentement entre la nature & ſon type, n'eſt plus la même qu'elle étoit autrefois. Si la plupart des Egyptiens avoient autant d'embonpoint qu'en ont, au rapport des voyageurs, les habitans du grand Caire (1), l'on ne pouroit pas conclure de leurs figures des tems anciens à la nature de leurs corps des tems anciens, nature qui paroît avoir été le contraire de ce qu'elle eſt aujourd'hui. Il faut obſerver néanmoins que les Anciens nous ont déja dépeint les Egyptiens comme des gens exceſſivement gros & gras (2). Le climat de l'Egypte eſt à la vérité toujours le même, mais le pays & les habitans ont dû prendre une forme différente. Si l'on veut faire attention que les Egyptiens d'aujourd'hui ſont une race étrangere d'hommes qui ont introduit leur langue dans le pays, & que leur culte, leur gouvernement & leur façon de vivre, ſont diamétralement oppoſés à l'ancienne conſtitution, on ſentira aiſément la cauſe de la différente compléxion des corps. La population incroyable de l'ancienne Egypte, rendoit les Egyptiens ſobres & laborieux; l'agriculture étant le principal objet de leur induſtrie, ils ſe nourriſſoient plus de fruits que de viandes (3), & ils faiſoient par-là que leurs corps n'étoient pas ſurchargés de chair. Au lieu que les Egyptiens actuels croupiſſent dans la pareſſe: ils ne cherchent qu'à vivre ſans travailler, ce qui eſt cauſe de leur groſſeur déméſurée.

C. Conformation des Egyptiens.

La même obſervation eſt applicable aux Grecs de nos jours. Car, outre que leur ſang s'eſt mêlé pendant

D. Conformation des Grecs & des Italiens.

(1) Dapper. Afriq. p. 94.
(2) Achil. Tat. Erot. L. 3. p. 177. l. 8.
(3) Lucian. Icaromenip. p. 771.

dant des ſiècles au ſang de tant de nations qui ſe ſont établies dans leur pays, il eſt aiſé de comprendre que leur conſtitution actuelle, leur éducation, leur inſtruction & leur façon de penſer, doivent avoir auſſi de l'influence ſur leur configuration. Malgré toutes ces circonſtances desavantageuſes, le ſang Grec eſt encore vanté aujourd'hui pour ſa beauté, ce qui eſt atteſté par tous les Voyageurs attentifs. Il eſt de fait que plus la nature s'approche du ciel de la Grece, plus elle eſt belle, majeſtueuſe & active dans la conformation de l'homme.

La raiſon du climat fait encore que, dans les belles provinces de l'Italie, on voit rarement ſur les viſages des habitans de ces traits indécis & équivoques, qu'on rencontre fréquemment ſur ceux des ultramontains. Les traits qui caractériſent les Italiens ſont nobles ou ſpirituels, la forme de leur viſage eſt ordinairement grande & décïdée, & les parties ſont dans un bel accord avec le tout. Cette beauté de la forme y eſt frappante jusque dans la derniere claſſe des habitans: ſouvent la tête d'un homme du peuple pouroit figurer avec grace dans le tableau d'hiſtoire le plus ſublime. Rien de plus pittoresque ſurtout que les têtes des vieillards. Il ne ſeroit pas non plus difficile de trouver parmi les femmes de baſſe condition un modele pour une Junon. La partie citérieure de l'Italie, qui jouit plus que les autres provinces des influences d'un ciel doux, produit des hommes caractériſés par la fierté & la grandeur des formes. La haute ſtature des habitans de ces contrées doit frapper les yeux de tout le monde. Ceux ſurtout qui offrent le mieux le dévelopement de la taille & la force du corps, ce ſont les Pêcheurs & les Mariniers, gens qui travaillent à demi nuds au bord de la mer. C'eſt peut-être là ce qui donna lieu à la fable des Titans, de ces hommes puiſſans qui comba-

combatirent contre les Dieux dans les champs Phlegriens, près de Pozzuoli, non loin de Naples. A l'égard de la Sicile on assûre que c'est à l'ancienne Eryx, où étoit le fameux temple de Vénus, qu'on trouve encore aujourd'hui les plus belles femmes.

E. Développement de la beauté dans les climats chauds.

Ceux-même qui n'ont jamais vu ces provinces peuvent se former une idée de la physionomie spirituelle de leurs habitans, en tirant cette conclusion, que le plus ou le moins de finesse des hommes, est à raison du plus ou moins de chaleur du climat qu'ils habitent. Les Napolitains sont encore plus fins & plus rusés que les Romains, les Siciliens plus que les Napolitains; mais les Grecs surpassent même les Siciliens en ruse & en finesse. Entre Rome & Athene il y a environ un mois de différence par rapport à la chaleur & à la végétation, ce qui se voit surtout par le soin des abeilles: dans l'Attique le miel se tiroit des ruches vers le solstice du mois de Juin, & à Rome à la fête de Vulcain au mois d'Août (1). Enfin ce que je dis sur cet article, revient à cette maxime de Ciceron: Que plus l'air est pur & raréfié, plus les têtes sont fines & avisées (2). Il semble en être des hommes comme des fleurs: plus le terrein est sec & le climat chaud, plus elles exhalent de parfums (3).

Ainsi la haute beauté, qui ne consiste pas simplement dans une peau délicate, dans une couleur brillante, dans des yeux malins ou languissans, mais dans un port majestueux & dans une physionomie intéressante, se trouve plus fréquemment dans les pays qui jouissent d'un ciel tempéré. S'il est vrai, comme l'avance un Auteur Anglois, homme de qualité, qu'il n'y a que les Italiens

 qui

(1) Plin. L. 11. c. 15.
(2) Cic. de Nat. Deor. L. 2. c. 16.
(3) Plin. L. 21. c. 18.

qui ſachent bien rendre la beauté, c'eſt dans les belles configurations du pays même qu'il faut chercher en partie le principe de cette aptitude, toujours plus facile à acquérir en Italie par une contemplation intuitive & journaliere. Cependant la beauté n'étoit pas non plus un don univerſel répandu ſur les Grecs, & Cotta, un des interlocuteurs de Ciceron, dit que pendant ſon ſéjour à Athene il n'avoit trouvé parmi la jeuneſſe Athénienne que peu de jeunes gens qui fuſſent véritablement beaux (1).

F. Beauté ſinguliere des Grecs.

Le plus beau ſang des Grecs, ſurtout pour la couleur, ſe trouvoit ſous le ciel de l'Ionie dans l'Aſie mineure, ainſi que nous l'atteſtent Hipocrate (2) & Lucien (3). L'Orateur Dion Chryſoſtome, pour exprimer une beauté mâle par un ſeul mot, nomme une belle perſonne une figure Ionienne (4). Ce pays eſt encore fertile en belles formes: un Voyageur attentif du ſeizieme ſiecle ne ſe laſſe point de relever la beauté du ſexe de cette province, la délicateſſe & la blancheur de ſa peau, la vivacité & la fraîcheur de ſon teint (5). Car le ciel de l'Aſie mineure & des îles de l'Archipel jouit de la plus grande ſérénité par rapport à ſa poſition. La température de l'air, balancée entre le froid & le chaud, y eſt plus conſtante, plus égale que dans la Grece même & ſurtout que dans les provinces maritimes, expoſées à l'intempérie des vents de l'Afrique, de même que toute la côte meridionale de l'Italie, ainſi que les autres pays ſitués à l'oppoſite de la zone torride. Ce vent appellé LIPS par les Grecs, *Africus* par les Romains & *Scirocco* par les Italiens, obſcurcit le ciel de vapeurs brûlantes, infecte

(1) Cic. de Nat. Deor. L. 1. c. 28.
(2) περι τοπων. p. 288.
(3) Imag. p. 472.
(4) Dio Chryſoſt. Or. 36. p. 439. B.
(5) Belon Obſervat. L. 2. ch. 34. p. 350. b.

fecte l'air & altere toute la nature, en énervant les hommes, les animaux & les plantes. Quand il souffle, la digestion est interrompue: l'esprit & le corps également abatus sont réduits dans l'état d'inactivité. On conçoit de-là combien ce vent influe sur la beauté de la peau & de la couleur. Il donne aux peuples de ces rivages un teint jaunâtre & livide, teint plus particulier aux Napotains, surtout à ceux de la capitale à cause des rues étroites & des hautes maisons, qu'aux gens de la campagne. On voit le même teint aux peuples des côtes de la Méditerranée, de l'Etat ecclésiastique, de Terracine, Nettuno, Ostie &c. Mais il paroît que les marais qui chargent l'air en Italie de vapeurs malignes, n'ont pas eu d'influences nuisibles en Grece. Ambraccie, par exemple, ville bien bâtie & très-célebre, étoit située au milieu d'un marais, & n'avoit qu'une seule avenue (1).

G. Preuve particuliere de la beauté des Grecs.

Une preuve sensible de la forme avantageuse des Grecs & des Levantins modernes, c'est qu'il ne se trouve point parmi eux de nez épâtés, ce qui est une des plus grandes difformités du visage. Scaliger prétend même qu'on ne voit point de Juifs avec des nez camards, & que ceux de Portugal ont pour la plupart des nez aquilins, ce qui fait appeller à Lisbonne ces sortes de nez, des nez à la Juive (2). Vesale observe que les têtes des Grecs & des Turcs ont un plus bel ovale que celles des Allemands & des Flamands (3). Il faut considérer à cette occasion que la petite vérole est moins dangereuse dans les climats chauds que dans les pays froids, où ce mal est une épidémie affreuse & fait des ravages comme la peste. Sur mille personnes

 qu'on

(1) Polyb. L. 4. p. 326. B.
(2) In Scaligeran.
(3) De corp. hum. fabr. L. 1. c. 5. p. 23.

qu'on rencontre en Italie, on n'en trouve pas dix marquées de la petite vérole d'une maniere ſenſible. Quant aux Anciens il paroît que ce mal leur étoit abſolument inconnu. Du moins le ſilence des Anciens Médecins Grecs, d'Hippocrate & de Galien ſon interprête, eſt un argument ſans réplique: ils n'en ſont mention ni l'un ni l'autre, ils ne preſcrivent ni l'un ni l'autre de regles pour le traitement de cette maladie. Dans les deſcriptions de tant de perſonnages de l'antiquité, il ne s'en trouve pas un qui ſoit caractériſé par des marques de la petite vérole au viſage. Il eſt certain qui ſi ce vice corporel eut exiſté, un Ariſtophane, un Plaute n'auroit pas manqué de le relever & de charger encore le portrait. Mais ce qui fournit la plus forte preuve qu'alors ce poiſon deſtructeur n'agiſſoit pas contre la nature humaine, c'eſt la langue Grecque: elle n'a point de mot qui ſignifie la petite vérole. —

En accordant plus généralement les avantages d'une belle conformation aux habitans des climats chauds, je ne prétends pas refuſer la beauté à ceux des pays froids. Je connois au de-là des Alpes des perſonnes, même de baſſe condition, ſur lesquelles la nature s'eſt plue à répandre ſes dons & à perfectionner ſon ouvrage. Ces perſonnes peuvent être comparées, tant pour la phyſionomie que pour la taille, aux plus belles figures des régions tempérées; elles auroient même pu ſervir de modeles aux Artiſtes Grecs, ſoit dans le gracieux ſoit dans le majeſtueux, ſoit dans les parties ſoit dans le tout.

II. De l'influence du climat ſur la façon de penſer des peuples.

Nous venons de voir jusqu'à quel point l'influence du climat ſe fait ſentir dans la configuration humaine; nous allons montrer jusqu'à quel dégré cette même influence agit ſur la façon de penſer des peuples, tou-

toujours modifiée par les circonſtances extérieures, ſurtout par l'éducation & par la conſtitution politique.

A. Façon de penſer des Peuples de l'Orient & du Midi.

La façon de penſer, tant des nations de l'Orient & du Midi en général, que des peuples de la Grece en particulier, n'éclate pas moins dans les ouvrages de l'Art. L'expreſſion figurée chez les Orientaux eſt auſſi chaude que la région qu'ils habitent; ils donnent ſouvent à leurs penſées un eſſor qui franchit les confins du poſſible. C'eſt dans ces cerveaux ardens que naquirent les figures monſtrueuſes des Egyptiens & des Perſes, qui réuniſſoient ſous une même forme des natures & des êtres tout oppoſés. Les Artiſtes de ces nations tendoient plutôt à l'extraordinaire qu'au beau.

B. Façon de penſer des Grecs en général.

Au contraire les Grecs qui vivoient ſous un ciel & ſous un gouvernement plus doux, les Grecs qui habitoient un pays que Pallas, comme dit la fable, leur avoit aſſigné pour demeure de préférence à tous les autres pays à cauſe de l'agréable température des saiſons [1], les Grecs enfin qui parloient une langue riche en images, avoient des têtes ſaines & des idées pittoresques. Leurs Poëtes, à commencer par Homere, parlent non ſeulement par image, mais encore ils tracent, ils peignent des images, renfermées ſouvent dans un ſeul mot, deſſinées quelquefois par la ſeule conſonnance des mots & exécutées pour ainſi dire avec des couleurs naturelles. Leur imagination n'étoit point exagérée, comme l'étoit celle des Orientaux, & leurs ſens qui agiſſoient par des nerfs agiles ſur la tiſſure délicate du cerveau, ſaiſiſſoient tout-à-coup les différentes propriétés d'un objet & s'occuppoient ſingulierement de la contemplation du beau renfermé dans un ſujet.

Ce

(1) Plat. Tim. p. 475. l. 43.

a. Des Ioniens.

Ce fut parmi les Grecs de l'Asie mineure, peuples dont la langue, après leur sortie de la Grece, étoit devenue plus riche en voyelles, & par conséquent plus douce & plus musicale, parcequ'ils y jouissoient des douceurs d'un climat délicieux, ce fut parmi ces Grecs qu'on vit naître & fleurir les premiers Poëtes. Ce fut sur ce terroir que germa la philosophie Greque; ce fut dans ce pays que parurent les premiers Historiens: Apelle le peintre des Graces vit le jour sous ce ciel voluptueux. Mais ces Grecs, incapables de défendre leur liberté contre les forces voisines des Perses, ne purent jamais former une puissante République comme les Athéniens: de là vient que les Arts & les Sciences ne purent jamais fixer leur siege principal dans l'Asie Ionienne.

a. Des Athéniens.

Les Athéniens se trouverent dans des circonstances plus favorables. Après l'expulsion des tyrans, ils changerent la forme du gouvernement & introduisirent la Démocratie. Dès-lors tout le peuple prit part aux affaires publiques, l'esprit de chaque habitant s'agrandit, & Athene même s'éleva au dessus de toutes les villes de la Grece. Le bon goût étant devenu universel, & les citoyens opulens s'étant attirés la considération de leurs concitoyens par l'érection de superbes monumens publics, l'on vit affluer dans cette puissante ville, comme les fleuves affluent dans la mer, tous les talens à la fois. Les Arts s'y fixerent avec les Sciences: ce fut là leur centre, & ce fut de là qu'ils se répandirent dans d'autres contrées. La prospérité de l'Etat fut le principe des progrès du goût. Florence, dans les tems modernes, atteste la vérité de notre proposition: cette ville devenue opulente, vit disparoître les ténèbres de l'ignorance & fleurir les Arts & les Sciences.

Quoi-

Quoiqu'il en ſoit, nous devons être circonſpects dans nos jugemens ſur les talens naturels des peuples en général & ſur ceux des Grecs en particulier, & loin de nous reſtreindre à l'influence du climat, nous devons auſſi conſidérer la différence de l'éducation & la forme du gouvernement. Les cauſes morales & phyſiques y coopérent pour leur part: les circonſtances extérieures n'agiſſent pas moins ſur nous que l'air qui nous environne. L'habitude a tant d'empire ſur nous qu'elle donne des entraves à notre corps & qu'elle impoſe ſes loix jusques aux organes que la nature a diſtribués en nous: c'eſt ainſi qu'une oreille accoutumée à la muſique Françoiſe, ne ſera pas touchée par la plus belle compoſition de la muſique Italienne.

C. Différence dans l'éducation & dans la conſtitution politique des peuples.

C'eſt de la même ſource que vient chez les Grecs la différence que Polybe à remarqué, touchant leur courage & leur maniere de faire la guerre. Les Theſſaliens étoient de bons Guerriers, quand ils pouvoient charger l'ennemi par pelotons, mais il ne tenoient pas dans une bataille rangée: les Etoliens étoient le contraire des Theſſaliens. Les Crétois étoient excellens pour dreſſer des embuſcades, ou pour faire des coups de mains qui dépendoient de quelque ſtratagême, mais c'étoient de mauvais ſoldats quand la bravoure devoit décider d'une action: les Achéens & les Macédoniens étoient l'oppoſé des Crétois. Les Arcadiens étoient obligés par une ancienne loi d'apprendre la muſique & de s'y exercer jusqu'à l'âge de trente ans, pour adoucir & humaniſer leurs caracteres & leurs mœurs que la rudeſſe du climat & l'aſpérité des montagnes rendoient intraitables & ſauvages. Auſſi les Arcadiens étoient les plus honnêtes & les plus affables de tous les Grecs. Les Cynéthiens furent les ſeuls qui s'écarterent de cette inſtitution & qui ne voulurent pas

D. Différence des Grecs.

apprendre la musique; ce qui fit qu'ils retomberent bientôt dans leur férocité naturelle & qu'ils furent détestés de tous leurs voisins.

E. Différence des Romains.

Dans les pays où, conjointement à l'influence du climat, il regne encore une ombre de l'ancienne liberté, l'on trouvera que la façon de penser actuelle a beaucoup de ressemblance avec celle d'autrefois. C'est ce qu'on voit encore à Rome, où le peuple, sous le gouvernement ecclésiastique, jouit d'une liberté qui approche de la licence. Encore aujourd'hui on trouveroit parmi le peuple de Rome des Guerriers intrépides, capables, comme leurs Ancêtres, d'affronter la mort. Encore aujourd'hui on y trouve parmi les femmes de la derniere classe, dont les mœurs sont moins corrompues que celles des femmes de la premiere, des héroïnes qui montrent du courage & de la résolution comme les anciennes Romaines: ce que je pourois prouver par les traits les plus frappans, si le plan de mon ouvrage permettoit de m'arrêter à ces détails.

F. De la disposition des peuples du Nord pour l'Art.

La disposition singuliere des Grecs pour les Arts se manifeste encore de nos jours par les talens presqu'universels des hommes qui habitent les belles provinces de l'Italie. Chez le bouillant Italien l'imagination prédomine sur la raison, comme chez l'Anglois penseur la raison regne sur l'imagination. On a dit, non sans fondement, que les Poëtes au de-là des Alpes parlent par images, mais qu'ils fournissent peu d'images. Et il faut convenir que les tableaux terribles du Paradis perdu, qui constituent la grandeur de Milton, loin d'être des sujets pour un noble pinceau, ne sont pas même propres à la peinture. Les images de plusieurs autres Poëtes sont grandes à l'oreille & petites à l'esprit. Dans Homere tout fait image, toutes ses fictions sont des tableaux. Les provinces de l'Italie qui jouissent du climat le plus doux, pro-

produiſent les talens les plus rares, les imaginations les plus vives: les Poëtes Siciliens ſont pleins d'images neuves & frappantes. Mais cette imagination vive des Poëtes Italiens n'eſt point emportée, n'eſt point guindée: elle eſt, comme le tempérament des hommes & comme la température de l'air, plus égale que dans les climats froids. Auſſi la nature y produit-elle plus fréquemment cet heureux flegme propre aux belles conceptions.

G. Application particuliere de ces réflexions.

Je parle de la diſpoſition naturelle des nations pour l'Art en général, & je ne prétens pas renfermer le talent dans les pays méridionaux, ni le refuſer aux individus des régions ſeptentrionales, ce qui ſeroit démenti par l'expérience de tous les tems. Holbein & Durer, ces peres de l'Art en Allemagne, ont certainement travaillé de génie; leurs ouvrages nous font voir que ſi, à l'exemple de Raphaël, du Titien & du Correge, ils avoient pu étudier & imiter l'Antique, ils ſeroient devenus auſſi grands & peut-être plus grands que ces hommes étonnans. Auſſi ce n'eſt pas ſans aucune connoiſſance de l'Antique, comme on l'avancé aſſez gratuitement, que le Correge eſt parvenu à ce point de grandeur. Du moins André Mantegna ſon Maître le connoiſſoit. Dans la grande collection de deſſins qui, du cabinet du Cardinal Aléxandre Albani, a paſſé à celui du Roi d'Angleterre, il ſe trouve pluſieurs études de Mantegna d'après des ſtatues antiques. C'eſt en conſidération de cette connoiſſance de l'antiquité que Felicianus lui adreſſa une Epître dédicatoire à la tête d'une collection d'anciennes Inſcriptions (1): fait que le vieux Burmann a entierement ignoré touchant cet ancien Maître (2). Du reſte je laiſſe aux appréciateurs de l'Art à décider ſi la diſette des grands Peintres chez

 de

(1) Felician, Pignor. Symbol. p. 19. (2) Præf. ad Inſcr. Grut. p. 3.

quelques nations ultramontaines vient des causes en question. Il est certain que dans les tems passés, les Anglois malgré leur amour pour les Arts, n'ont pas eu un seul Artiste d'une réputation universelle, il est certain aussi que les François, à l'exception d'un petit nombre de génies rares, se trouvent à peu près dans le même cas, malgré les dépenses considérables que fait le gouvernement pour encourager les talens.

Par ces notions générales de l'Art & par les causes alléguées sur sa diversité chez les peuples qui l'ont cultivé jadis & qui le cultivent encore aujourd'hui, je me flatte d'avoir assez préparé le Lecteur pour passer successivement à la discussion particuliere de l'Art chez les trois nations qui s'y sont rendues les plus célèbres, les Egyptiens, les Etrusques & les Grecs.





LIVRE SECOND.

DE L'ART CHEZ LES EGYPTIENS, LES PHÉNICIENS ET LES PERSES.

CHAPITRE I.

De l'Art chez les Egyptiens.

I. Caractere de l'Art des Egyptiens, provenant de différentes causes.

Les Egyptiens ne se sont guere écartés de leur premier style; aussi n'ont-ils jamais atteint dans l'Art ce dégré de perfection où parvinrent les Grecs. Les causes de ces obstacles sont diverses: la forme de leurs corps, leur façon de penser, leurs coutumes, leurs loix civiles & religieuses, leur peu d'estime pour les Artistes, jointes à un

manque de talent & d'élévation de ceux-ci. La discussion de ces objets sera la matiere de ce chapitre.

A.
De la forme & de la couleur de leur visage, ainsi que de la structure de leur corps.

La premiere cause du caractere de l'Art des Egyptiens se trouve dans leur configuration qui n'avoit pas l'avantage d'exalter l'ame de leurs Artistes & d'élever leur imagination à la beauté idéale. La nature qui avoit tant favorisé les femmes Egyptiennes du côté de la fécondité (1), les avoit singulierement négligées à l'égard de la figure. Avare de ses dons pour les femmes de l'Egypte, elle les prodiguoit à celles de l'Etrurie & de la Grece. Cette observation est constatée par une sorte de forme Chinoise qui caractérise les Egyptiens, & qui se trouve aussi bien sur leurs statues que sur les figures de leurs obélisques & de leurs pierres gravées (2): observation qui n'auroit pas dû échapper à ceux qui de nos jours ont tant écrit sur la ressemblance des Chinois avec les anciens Egyptiens. Quant aux Egyptiens, Eschyle dit positivement qu'ils différoient des Grecs par la configuration (3). Leurs Artistes ne pouvoient donc pas chercher la variété, puisqu'elle ne se trouvoit pas dans la nature qu'ils avoient sous les yeux. La température constamment égale du pays faisoit que la nature toujours une dans ses opérations & toujours plus uniforme aux extrémités qu'au centre, ne s'écartoit guere de ses formes exagérées. La même conformation imprimée aux statues Egyptiennes, se trouve aussi aux têtes des personnes peintes sur les momies. Et sans doute les Egyptiens, de même

(1) Plin. L. 7. c. 30. Seneca nat. qu. l. 3. c. 25.

(2) D'après des planches gravées on ne sauroit se former une idée plus nette de la forme des têtes Egyptiennes qu'en consultant une momie dans l'ouvrage de Beger. *Thes. Brand.* T. 3. p. 402. & une autre décrite par Gordon: Essay towards explaning the hieroglyphical figures on the Coffin of an antient Mummy, London, 1737. fol.

(3) Aesch. Suppl. v. 506.

même que les Ethiopiens ([1]) auront tâché d'attrapper la reſſemblance parfaite du mort, puisque nous ſavons quelle attention ils apportoient dans la pratique d'embaumer leurs corps pour conſerver tout ce qui pouvoit les rendre reconnoiſſables, jusqu'aux cils des paupieres ([2]). Il eſt probable que les Ethiopiens adopterent des Egyptiens l'uſage de peindre la figure des morts ſur leurs corps. En effet l'hiſtoire nous apprend que ſous le Roi Pſamétique 240000 Egyptiens paſſerent en Ethiopie, & y porterent leurs uſages & leurs mœurs ([3]). D'ailleurs comme l'Egypte a été gouvernée ſucceſſivement par dix-huit Rois Ethiopiens dont les regnes remontent aux tems les plus réculés ([4]) il eſt croyable que les uſages en queſtion aient été familiers aux deux nations. On ſait de plus que les Egyptiens avoient le teint bazané ([5]), couleur qu'on donne aux têtes repréſentées ſur les momies peintes ([6]): de-là vient que le mot, AEGYPTIASI ſignifioit hâlé, brûlé par le ſoleil ([7]). Comme il eſt de fait que les viſages des momies ont la même couleur, c'eſt donc à tort qu'Aléxandre Gordon avance qu'ils ont été différens ſelon la différence des provinces. Quand Martial parle d'un beau garçon d'Egypte ([8]), il entend parlà un jeune homme né de parens Grecs: on connoît l'extrême licence de la jeuneſſe de ce pays, ſurtout de celle d'Aléxandrie ([9]). C'étoit un Grec, cet Apolauſtus de Memphis en Egypte, célèbre Pantomime, que Lucius

(1) Herodot. L. 3. p. 108. l. 20.
(2) Diod. Sic. L. 1. p. 82. l. 26.
(3) Herodot. L. 2. p. 63. l. 25.
(4) Ibid. p. 79. l. 19. Conf. Diod. Sic. L. 1. p. 41. l. 36.
(5) Herodot. L. 2. p. 80. l. 14. Propert. L. 2. El. 24. v. 15. Fuſcis Aegypty alumnis.
(6) Problem. Sect. 14. p. 114. l. 1. ed. Sylbourg.
(7) Euſtath. ad. Odyſſ. Δ p. 1484. l. 26.
(8) Martial. L. 4. Ep. 42.
(9) Juvenal. Sat. 15. v. 45. Quint. Inſt. L. 1. c. 2. p. 19.

cius Vérus amena à Rome & dont la mémoire s'eſt conſervée dans pluſieurs inſcriptions.

On s'autoriſe d'une remarque d'Ariſtote (1) pour avancer que les Egyptiens avoient l'os de la jambe tourné en dehors (2). Quoiqu'il en ſoit, il ſe pouroit que ceux qui étoient voiſins des Ethiopiens fuſſent ainſi conformés, & qu'ils euſſent comme ces derniers (3) le nez écraſé. Leurs figures de femmes, quoi qu'elles aient la taille aſſez déliée, ont le ſein d'une extrême groſſeur. Comme les Artiſtes Egyptiens, ſelon le témoignage d'un pere de l'égliſe, imitoient la nature telle qu'ils la trouvoient (4) nous pouvons juger de la conformation du ſexe, par leur maniere de traiter les ſtatues. Toutefois cette forme extérieure, n'avoit rien qui empêchât les Egyptiens de jouir d'une parfaite ſanté, ſurtout ceux de la haute Egypte, à qui Hérodote (5) attribue cet avantage par deſſus tous les autres peuples. Cette aſſertion eſt encore appuyée de l'obſervation ſuivante: c'eſt que parmi la grande quantité de têtes de momies Egyptiennes, examinées par le Prince de Radzivil, il ne s'en eſt pas trouvée une ſeule à laquelle il manquât une dent, ou même qui en eut de gâtées (6). La momie conſervée à l'inſtitut de Bologne, ſert encore à prouver une remarque de Pauſanias qui dit qu'on voyoit en Egypte des hommes d'une taille extraordinaire (7): le corps de cette momie a onze palmes Romains de longueur.

Quant

(1) Problem. Sect. 14. p. 113. Ed. Sylbourgii.
(2) Pignor. Tab. Iſ. p. 53.
(3) Conf. Bochart. Hieroz. P. I. p. 969.
(4) Theodoret. Sermones. 3.
(5) Herodot. L. 3. p. 74. l. 27.
(6) Radzivil Peregrin. p. 190.
(7) Pauſan. L. 1. p. 86. l. 21.

B.
De l'humeur & de la façon de penſer des Egyptiens.

Quant à la ſeconde cauſe du caractere & de la façon de penſer de ce peuple, on peut dire qu'il n'étoit pas né pour la joie & le plaiſir. Les Egyptiens ne cultivoient guere la muſique, cet Art par lequel les premiers Grecs cherchoient à répandre de l'agrément ſur les loix (1), & en faveur duquel ils avoient inſtitué des jeux longtems avant le ſiecle d'Homere (2). On aſſûre même que la muſique avoit été proſcrite en Egypte, & que la Poëſie y avoit eu le même ſort (3). Là, au rapport de Strabon (4), les temples ne retentiſſoient pas du ſon des inſtrumens, & les ſacrifices ſe faiſoient en ſilence. Cependant cela n'exclut pas la muſique en général chez les Egyptiens, ou cela ne doit s'entendre que des tems les plus reculés: car nous ſavons que c'étoit au ſon de la muſique que les femmes promenoient le Dieu Apis ſur le Nil. L'on voit des Egyptiens jouant de divers inſtrumens ſur la moſaïque du temple de la Fortune de Paleſtrine, ou de l'ancienne Preneſte, ainſi que ſur deux tableaux tirés des fouilles d'Herculanum (5). Le caractere ſombre des Egyptiens faiſoit qu'ils avoient recours à des moyens violens pour s'échauffer l'imagination & pour s'égayer l'eſprit (6): leurs penſées, paſſant à côté du naturel, ne s'occupoient que d'êtres fantaſtiques. Ce fut la mélancolie de cette nation qui enfanta les premiers Hermites. Un Auteur moderne dit avoir trouvé quelque part que vers la fin du quatrieme ſiecle la ſeule Baſſe-Egypte renfermoit au de-là de ſoixante & dix mille Solitaires (7). Ce fond de mélancolie fut cauſe qu'il fallût

(1) Ammian. Marcel. L. 22. c. 16. p. 346.

(2) Thucyd. L. 3. c. 104. Conf. Taylor. ad Marm. Sandr. p. 13.

(3) Dio Chryſoſt. Orat. 11. p. 162.

(4) Strab. L. 17. p. 814. C.

(5) Pitt. Erc. T. 2. Tav. 59. 60.

(6) Bont. de Medic. Aegypt. p. 6.

(7) Fleury Hiſt. Eccl. T. 5. l. 2. p. 29.

fallut que les Egyptiens fuſſent aſſervis à des loix ſéveres: ils ne pouvoient vivre ſans Roi (1). C'eſt peut-être pour cette raiſon qu'Homere appelle ce pays *l'amere Egypte* (2).

C.
Des loix, des coutumes & de la religion des Egyptiens.

Les Egyptiens furent de tout tems de rigides obſervateurs des anciens reglemens, touchant leurs coutumes & leur culte. Ils y furent encore très-attachés ſous les Empereurs Romains (3), & non ſeulement ceux de la Haute-Egypte, mais auſſi ceux d'Aléxandrie: car ſous le regne d'Adrien, il s'éleva une émeute dans cette ville, parce qu'il ne s'y trouva pas de bœuf propre à repréſenter le Dieu Apis (4). Cette inimitié ſacrée d'une ville contre l'autre au ſujet de leurs Dieux ſubſiſtoit encore alors (5). Quelques Modernes ont avancé, ſur le témoignage prétendu d'Hérodote & de Diodore, que Cambyſe avoit totalement aboli leur culte & leur uſage d'embaumer les morts. Rien de plus faux que cette allégation, puisqu'après cette époque les Grecs eux mêmes firent embaumer leurs morts à la maniere des Egyptiens, comme je l'ai prouvé dans mes *Penſées ſur l'imitation des Ouvrages Grecs* (6), en parlant d'une momie qui portoit ſur ſa poitrine cette inſcription ЄΥ+ΥΧΙ. Quant aux lettres de cette inſcription, il faut ſavoir que le *Tau* avoit parmi les Grecs d'Egypte la figure d'une croix, commme on peut voir dans un ancien & précieux manuſcrit du nouveau Teſtament Syriaque, écrit ſur du vélin & conſervé à la bibliothéque des Auguſtins de Rome. Ce manuſcrit in folio eſt de l'an 616 & a des apoſtilles Grec-

(1) Herodot. L. 2. p. 93. l. 15.

(2) Odyſſ. p. 448. Conf. Blackwall's Enquiry of the Life of Homer, p. 245.

(3) Conf. Walton ad Polyglot. Proleg. 2. §. 18.

(4) Spartian. Hadr. p. 6.

(5) Plutarch. de Iſ. & Oſir. p. 677. l. 1.

(6) *Gedanken über die Nachahmung der Griechiſchen Werke*, p. 90.

Greeques: on y lit entre autres mot, l+ↄlqε pour HTAIPE. A l'égard de la momie qui a donné lieu à cette diggreſſion, on la voyoit autrefois à Rome dans la maiſon della Valle, & ſe trouve maintenant parmi les Antiquités Electorales à Dresde. Les Egyptiens s'étant révoltés plus d'une fois ſous les ſucceſſeurs de Cambyſe & ayant eu des Rois de leur nation qui ſurent ſe maintenir pendant quelque tems par l'appui des Grecs, il y a grande apparence qu'ils auront repris dès-lors leurs anciens uſages (1).

Une preuve que les Egyptiens ſuivoient encore leur culte antique ſous les Empereurs, ce ſont les ſtatues d'Antinoüs, dont on voit deux à Tivoli & une au Capitole. (2). Ces ſtatues ſont exécutées ſur le modele de celles des Egyptiens, & conformes à la figure de l'Antinoüs d'Egypte, tel qu'il étoit révéré dans ce pays, & ſingulierement dans la ville qui conſervoit ſon tombeau (3) & qui prit de lui le nom d'Antinoée (4). Dans les jardins du palais Barberini on voit encore une ſtatue de marbre, ſemblable à celle du Capitole & pareillement un peu plus grande que le naturel, mais ſans ſa tête originale. Dans la Villa Borgheſe on en trouve une troiſieme de la grandeur d'environ trois palmes. Toutes ces ſtatues ont une poſition roide, les bras pendans perpendiculairement, dans le goût des anciennes figures Egyptiennes. On voit donc que l'Empereur Adrien, pour engager des Egyptiens à rendre un culte divin à la figure de ſon favori, fut obligé de lui donner une forme adoptée excluſivement à toute autre par ce peuple.

H 2 Ce

(1) Herodot. L. 6. p. 243. l. 2. 5.
(2) Muſ. Capitol. T. III. Tab. 75.
(3) Euſeb. præp. ev. L. 2. p. 45. l. 30.
(4) Pauſan. L. 8. p. 617. l. 16. Conf. Pococke's Deſcr. of the Eaſt, T. I. p. 73.

Ce fait montre pourtant que les Egyptiens ne laisserent pas d'innover dans leurs anciennes coutumes religieuses, & d'admettre des usages Grecs par rapport à la forme des figures, objets de leur vénération (1). Rien d'égal du reste à l'aversion de ce peuple pour tous les usages étrangers & principalement pour ceux des Grecs, surtout avant qu'ils en eussent subi le joug. Cette aversion a dû inspirer à leurs Artistes une grande indifférence pour les succès des autres nations dans l'Art, ce qui a dû par conséquent arrêter les progrès des Sciences & des Arts. Comme il étoit ordonné à leurs Médecins de ne pas donner d'autres recettes que celles qui se trouvoient prescrites dans les livres sacrés, de même il n'étoit pas permis à leurs Artistes de s'écarter du vieux style. C'est ainsi que les loix bornoient l'esprit de chaque génération à imiter servilement la maniere des générations précédentes, & proscrivoient toute innovation. Platon nous dit (2) que les statues exécutées de son tems en Egypte, ne différoient ni pour la forme ni en aucun autre point de celles qui y avoient été faites mille ans auparavant: ce qu'il faut entendre seulement des ouvrages des Artistes originaires de l'Egypte avant que ce pays passât sous la domination des Grecs. L'observation de cette loi fut inviolable, parce qu'elle avoit son principe dans la religion, ainsi que toute la constitution du gouvernement de l'Egypte. A l'exception des simulacres, pratiqués sur les édifices (3), il paroît que les Egyptiens restreignirent l'Art de travailler les figures sous des formes humaines, à leurs Dieux, à leurs Rois & aux Personnes royales, ainsi qu'à leurs Prêtres (4): d'où il résulte qu'ils le réduisi-

(1) Herodot. L. 2. c. 78. 91.
(2) Leg. L. 2. p. 522. l. 9.
(3) Herodot. l. c. p. 93. l. 19. Diod. Sic. l. c. p. 44. l. 36.
(4) Ibid. L. 2. p. 88. l. 1. Diod. Sic. L. 1. p. 45. l. 10.

réduisirent à une seule sorte de figure. Car les Dieux de l'Egypte étoient des Rois qui avoient jadis gouverné ce royaume, ou du moins ces Dieux étoient regardés comme les anciens Monarques (1), & les anciens Rois étoient Prêtres (2). C'est du moins ce qu'on peut croire de plus raisonnable, puisqu'aucun Ecrivain ne nous apprend, si l'on y a érigé des statues à d'autres personnes. Il s'ensuit de-là que l'interdiction de cette loi, concernoit en même tems la religion.

D.
Du peu de considération dont jouissoient leurs Artistes.

Le peu d'estime que l'on avoit pour les Artistes, est une nouvelle raison de l'état de médiocrité où l'Art resta enseveli en Egypte. Rangés dans la derniere classe du peuple, les Artistes n'étoient que des manœuvres. Personne ne cultivoit les Beaux-Arts par l'impulsion du génie. En cela comme dans tout le reste, le fils suivoit la profession du pere: chacun se faisoit un devoir de marcher sur les traces de son prédécesseur, & personne ne faisoit un pas de soi-même. Avec de tels principes, il n'a pu se former différentes écoles de l'Art en Egypte, comme il s'en est formé en Grece. Dans cette position, les Artistes, privés d'une éducation convenable, ne rencontroient jamais ces heureuses circonstances capables d'élever l'ame & de leur faire tenter de grandes entreprises. Il n'avoient à espérer ni récompense, ni honneur, quand ils avoient fait quelque ouvrage extraordinaire. Les Grecs nous ont conservé le nom d'un seul Sculpteur Egyptien, c'est Memnon (3). Il avoit fait trois statues qui furent placées à l'entrée d'un temple à Thebes: l'une des trois étoit la plus grande qu'on eut vue en Egypte.

 Quant

(1) Diod. Sic. l. c. p. 12. l. 46. p. 13. l. 5. p. 41. l. 21.

(2) Plat. Polit. p. 129. l. 39.

(3) Diod. Sic. L. 1. p. 44. l. 24.

E.
Du manque de Science de leurs Artiſtes.

Quant à la ſcience des Artiſtes Egyptiens, il paroît qu'il leur en manquoit une eſſentielle, la connoiſſance de l'anatomie, ſcience qui ne fut ni plus cultivée, ni plus connue en Egypte qu'à la Chine. Le reſpect qu'on avoit pour les morts, n'auroit jamais permis la ſection d'un corps. Au rapport de Diodore, on regardoit comme un meurtre une ſimple inciſion faite ſur un cadavre. De-là vient que le *Paraſchiſtes*, ainſi nommé par les Grecs, ou celui qui faiſoit une inciſion ſur le côté du mort pour l'embaumer, étoit obligé de s'enfuir d'abord après l'opération, afin de ſe ſouſtraire aux mauvais traitemens des parens & des aſſiſtans, qui le pourſuivoient en le chargeant de malédictions & en lui jettant des pierres. En Egypte l'anatomie ne s'étendoit qu'aux parties intérieures, ou aux inteſtins. Et encore cette ſcience reſtreinte, exercée par une communauté d'Artiſans & transmiſe de pere en fils, étoit, ſelon toutes les apparences, un myſtere pour les autres. Perſonne que ces gens-là n'aſſiſtoient à la préparation des corps morts.

II.
Du ſtyle de l'Art des Egyptiens.

La ſeconde ſection ſur le ſtyle de l'Art, qui renferme le deſſin du nud & celui de la drapperie des figures, ſera diviſée en trois articles. Dans les deux premiers on traite d'abord du ſtyle ancien, puis du ſtyle ſubſéquent & poſtérieur des Sculpteurs Egyptiens. Dans le troiſieme il s'agit de l'imitation des ouvrages Egyptiens, faits ſelon toutes les apparences par des Artiſtes Grecs. Je tâcherai de prouver dans la ſuite, que les anciens & véritables ouvrages Egyptiens décelent deux manieres, auxquelles il faut aſſigner deux différentes époques. La premiere aura duré vraiſemblablement jusqu'à la conquête de l'Egypte par Cambyſe; la ſeconde aura continué tout le tems que les naturels du pays cultiverent l'Art de la ſculpture, ſous la domination des Perſes, & enſuite

ſous

ſous celle des Grecs. Il eſt probable auſſi que les imitations des ouvrages Egyptiens ont été faites en grande partie ſous l'Empereur Adrien. Dans chacun de ces trois articles, il faut conſidérer premierement le deſſin du nud, ſecondement le deſſin des figures drapées.

A. Ancien ſtyle.

Dans l'ancien ſtyle le deſſin du nud a des qualités ſenſibles & caractériſtiques qui le diſtinguent, non ſeulement de celui des autres nations, mais encore du ſtyle poſtérieur des Egyptiens. Les caracteres de leur deſſin ſe trouvent auſſi bien dans le contour de l'enſemble de la figure, que dans la délinéation de chaque partie conſidérée ſéparément.

a. Deſſin du nud, & caractere de ce deſſin en général.

Le caractere général & principal de ce ſtyle dans le deſſin du nud, eſt la circonſcription de la figure en lignes droites & peu ſaillantes, caractere qui eſt auſſi propre à l'Architecture & aux ornemens de ce peuple. De-là vient que Strabon (1), en portant ſon jugement ſur un temple de Memphis, reproche deux défauts conſidérables aux figures Egyptiennes: en premier lieu de manquer de graces, (Divinités auxquelles les Egyptiens ne ſacrifierent jamais (2)) en ſecond lieu d'être dénuées de ces tournures pittoreſques qui charment. La poſition des figures eſt roide & gênée. Quelques Auteurs anciens ont avancé qu'un des caracteres généraux des figures Egyptiennes étoit d'avoir les pieds ſérés parallelement, comme on les voit aux anciennes ſtatues de bronze Etruſques; mais c'eſt à tort, & cette poſition des pieds ne ſe trouve qu'aux figures aſſiſes. Dans les figures debout les pieds ne ſont pas placés ſur une ligne parallele & l'un avance toujours plus que l'autre. On voit à la

(1) Geog. L. 17. p. 805. A. (2) Herodot. L. 2, p. 69. l. 12.

la Villa Albani une figure d'homme de quatorze palmes de hauteur, dont un pied eſt à trois palmes de diſtance de l'autre. Aux figures d'homme en général les bras ſont pendans le long des côtés, auxquels ils ſont adhérens; par conſéquent ces ſortes de figures ne dénotent aucune action qui s'exprime par le mouvement des bras & des mains. Cette immobilité eſt la preuve, non de l'ignorance des Artiſtes, mais d'une regle invariable, adoptée pour ſervir de modele à l'exécution de toutes les ſtatues. D'ailleurs l'action que les Egyptiens donnoient à leurs figures ſe montre ſur les obéliſques & ſur d'autres ouvrages; & peut-être même ont-ils fait des ſtatues avec les mains libres, comme le feroit croire celle qui repréſentoit un Roi, tenant une ſouris dans une de ſes mains [1], ſi cette ſtatue, au lieu d'être une figure aſſiſe, avoit été debout. Aux figures de femme il n'y a que le bras droit d'adhérent au côté; le bras gauche eſt plié ſous le ſein. Pour les figures, placées debout ſur le devant du ſiege de la ſtatue de Memnon, elles ont les deux bras pendans. On en voit auſſi pluſieurs qui ſont accroupies ou aſſiſes ſur leurs jambes pliées, d'autres ſont agenouillées, figures qu'on pouroit appeller ENGONASES [2]. Telle eſt l'attitude des trois Divinités appellées *Dii nixi* [3] & placées devant les trois Chapelles de Jupiter Olympien à Rome.

Avec cette unité de deſſin, les os & les muſcles ne ſont que foiblement indiqués, les nerfs & les veines ne le ſont point du tout. Les genoux, les chevilles des pieds & le tour du coude paroiſſent avec les ſaillies du naturel. Le dos n'eſt pas viſible, la ſtatue étant appuyée contre

(1) Herodot. L. 2. p. 91. l. ult.
(2) Cicer. de Nat. Deor. L. 2. c. 52.
(3) v. Feſt. Dii Nixi.

contre une colonne, faite du même bloc. Cependant l'Antinoüs dont nous avons parlé plus haut a le dos libre. Les contours peu ondoyans de ces figures sont causés que la forme en est étroite & ramassée: forme par laquelle Pétrone cherche à caractériser le style de cette nation ([1]). Les figures Egyptiennes se distinguent aussi par leurs corps grêles au dessus des hanches.

Ces caracteres distinctifs du style Egyptien, soit pour la circonscription & la forme en lignes presque droites, soit pour la foible indication des os & des muscles, souffrent une exception par rapport à la maniere dont les animaux sont traités. Parmi les ouvrages d'une exécution remarquable en ce genre je citerai entr'autres un grand Sphinx de basalte dans la Villa Borghese ([2]), un autre de granit, qu'on voyoit jadis au palais de Chisi à Rome & qu'on trouve aujourd'hui parmi les Antiquités de Dresde, deux lions à la montée du Capitole, & deux autres à la fontaine dite *Fontane Felice* ([3]). Ces animaux sont traités avec beaucoup d'intelligence, avec des travaux très-variés & des contours coulans & amenés de loin. Les grands attachemens des épaules & des flancs, qui ne sont point indiqués dans les figures humaines, sont très-apparens dans celles des animaux; ces parties, conjointement avec les veines des cuisses & des autres membres, sont d'une exécution vigoureuse & élégante. On ne peut douter que ce ne soient des ouvrages Egyptiens, puisque les lions de la fontaine en question sont caractérisés par des hiéroglyphes qui ne se trouvent pas à ces animaux de fabrique postérieure. Il en est de même du

(1) Satyr. c. 2. p. 13. edit. Burmann.

(2) Kircher. Oedip. Aeg. T. 3. p. 469.

(3) Kircher. l. cit. p. 463.

du Sphinx de Dresde, dont la baſe porte auſſi des caracteres hiéroglyphiques. Les Sphynx de l'obélisque du ſoleil au champ de Mars, ſont du même ſtyle, & les têtes ſont d'une ſavante exécution. Cette diverſité de ſtyle qui ſe trouve entre les figures humaines & celles des animaux, ſert de preuve à ce que j'ai dit plus haut. Les premieres, devant repréſenter des Divinités ou des Perſonnages conſacrés aux Dieux, parmi lesquels on range auſſi les Rois, avoient leur poſition & leurs attitudes déterminées. L'Artiſte, aſſervi à des regles générales fixées par la religion même, n'oſoit jamais s'en écarter dans la repréſentation des figures humaines, au lieu qu'en traitant celles des animaux il avoit plus de liberté de montrer ſon adreſſe. Repréſentons-nous le ſyſtême de l'ancienne maniere des Egyptiens, par rapport aux figures humaines, comme le ſyſtême du gouvernement de Créte & de Sparte, où il n'étoit pas permis de s'écarter le moins du monde des anciennes maximes de leurs Législateurs. Les animaux n'étoient pas circonſcrits dans ce cercle raiſonné.

b. Caracteres des parties du corps, & notamment de la tête.

Nous ajouterons que pour bien ſaiſir le caractere du ſtyle dans le deſſin du nud, il faut ſurtout examiner les extrémités, la tête, les mains & les pieds. Les têtes Egyptiennes ont les yeux plats & tirés obliquement: ils ne ſont point enfoncés comme on les voit aux ſtatues Grecques, mais presqu'à fleur de tête, de ſorte que l'os de l'œil, ſur lequel les ſourcils ſont indiqués par une ſaillie tranchante, paroît tout aplati. Dans les figures Egyptiennes, dont les formes ont quelque choſe d'idéal, ſans avoir une beauté idéale, on ne voit pas que les Artiſtes ſoient parvenus à donner de la grandeur à cette partie du viſage. Tandis que les Grecs ont ſu imprimer cette qualité à leurs airs de tête,

en

en cherchant & en parvenant à donner au globe de l'œil une ſituation plus enfoncée, artifice par lequel ils produiſoient des oppoſitions de couleurs, & par conſéquent des effets de clair obſcur, comme je le montrerai plus en détail dans le volume ſuivant. Les ſourcils, les paupieres & le bord des lèvres ſont ordinairement indiqués par des lignes gravées en creux. Une téte de femme très ancienne plus grande que le naturel, de baſaltes verdâtre & conſervée à la Villa Albani, a les yeux creux, & les ſourcils marqués par une raie convexe aplatie, de la largeur de l'ongle du petit doigt. Cette raie monte jusqu'aux tempes où elle finit par un angle ſaillant; de l'os inférieur de l'œil part une raie ſemblable & va ſe terminer aux tempes par une pareille ſection. Les Egyptiens n'avoient pas même l'idée de ces doux profils des têtes Grecques: le contour du nez de leurs figures eſt comme dans la nature commune. L'os de la joue eſt ſaillant & fortement indiqué; le menton eſt toujours rapetiſſé & tiré: tout cela donne à l'ovale du viſage un air d'imperfection & de mauvaiſe grace. La ſection de la bouche, ou la cloture des lèvres qui, dans la nature, du moins des Grecs & des Européens, deſcend un peu vers les angles de la bouche, ſe trouve tirée en haut chez les Egyptiens. La bouche de leurs figures eſt toujours tellement fermée que les lèvres ne ſont ſéparées que par une ſimple inciſion, tandis que la plupart des Divinités chez les Grecs, ainſi que je l'obſerverai au quatrieme livre, ont les lèvres ouvertes. Ce qu'il y auroit de plus extraordinaire dans la configuration des Egyptiens, ſeroient les oreilles, ſi elles avoient été placées effectivement auſſi haut dans le naturel qu'on les voit à la plupart de leurs figures, entre autres aux deux têtes que je poſſede moi même. Les figures où les oreilles ſont placées ſingulierement haut, & cela de maniere

niere que le bout de l'oreille se trouve presqu'en ligne parallele avec les yeux, est d'abord une tête avec des yeux rapportés, conservée dans la vigne Altieri, & puis une figure assise placée sous la pointe de l'obélisque Barberini.

c. Des mains & des pieds.

La forme des mains chez les Egyptiens est celle d'un homme qui ne les a pas mal faites naturellement, mais qui n'en a pas pris soin ou qui les a négligées. Les pieds de ces peuples se distinguent de ceux des figures Grecques, en ce qu'ils sont plus plats & plus larges, & que les orteils, qui sont tout aplatis & qui n'offrent pas plus d'articulation que les doigts, ont une foible diminution dans leur longueur. Le petit doigt du pied n'est pas non plus courbé ni ramassé en dedans, comme aux pieds Grecs. Aussi je présume que les pieds de Memnon n'étoient pas faits comme Pococke les a fait dessiner [1]. Il est vrai que les enfans en Egypte alloient pieds nud [2] & que de-là leurs doigts n'étoient pas gênés par des chaussures; mais ce n'est pas à cette cause seule que l'on doit rapporter la forme de leurs pieds, c'est aussi à la forme reçue des premieres figures. Les ongles ne sont indiqués que par des incisions angulaires, sans aucun arrondissement.

Les statues Egyptiennes du Capitole, dont les extrémités se sont conservées, ont les pieds d'une longueur inégale & ont cette conformité avec tant de statues Grecques, même celles de l'Apollon du Belvedere & du Laocoon. L'une de ces figures a le pied droit, qui porte le

(1) Descript. of the East, T. 1. p. 104. (2) Diod. Sic. L. 1. p. 72. l. 40.

le corps, de trois pouces d'un palme Romain plus long que l'autre. Cette inégalité a ſes raiſons dans la perſpective. On a voulu donner au pied placé en arriere, ce que la vue pouroit lui faire perdre par les fuyans. Le nombril des figures d'hommes & de femmes, eſt d'un travail ſingulierement creux & profond.

d. De la maniere qu'on doit conſidérer les figures Egyptiennes.

Je répéterai ici ce que j'ai dit dans ma préface, qu'il ne faut pas juger les ouvrages Egyptiens d'après les planches gravées qu'on nous en a données. Parmi les figures qui ſe trouvent dans Boiſſard, Kircher & Montfaucon, il n'y en a pas une qui ait les caracteres du ſtyle Egyptien tel que je le repréſente. De plus il faut obſerver avec attention dans ces ſtatues ce qui eſt véritablement antique, & ce qui eſt moderne. La partie inférieure du viſage de la prétendue Iſis du Capitole [1], la ſeule des quatre grandes ſtatues qui ſoit de granit noir, n'eſt pas antique, mais elle eſt reſtaurée. Les bras & les jambes de cette même ſtatue, ainſi que des deux autres de granit rouge, ſont auſſi réparés, & j'indique ces réparations parce qu'elles ne frappent pas aiſément les yeux. Je paſſe ſous ſilence tant d'autres reſtaurations, très-faciles à remarquer: de ce nombre eſt la téte moderne d'une figure de femme du palais Barberini, tenant devant elle dans une caſſette un petit Anubis, ainſi que celle d'une figure d'homme toute ſemblable dans Kircher. Il en eſt de même des jambes d'une petite figure debout de la Villa Borgheſe.

e. De la configuration particuliere des Divinités

Après avoir diſcuté le deſſin du nud, il ſeroit à propos de parler de la configuration particuliere des Divinités Egyptiennes, de leurs caracteres & de leurs

 attri-

(1) Montfaucon Ant. expl. Suppl. I. pl. 36. Muſ. Capit. T. 3. tav. 76.

Egyptiennes & de leurs attributs.

attributs, pour l'instruction de ceux qui étudient l'Art; mais cette partie ayant été suffisamment traitée par d'autres, je me bornerai à quelques remarques particulieres.

a a. Des Divinités avec une tête d'animal.

Le tems ne nous a conservé qu'un petit nombre de statues de Divinités avec la tête d'un de ces animaux que les Egyptiens révéroient comme les emblémes des Dieux. A Rome il ne se trouve je crois que celles dont je vais faire mention. La premiere est au palais Barberini; elle a une tête d'épervier & représente Osiris ([1]). On prétend que la tête de cet oiseau dans la figure d'Osiris désigne l'Apollon Grec. L'épervier, suivant Homere ([2]), étoit consacré à ce Dieu; il étoit son Messager, parcequ'il peut fixer le soleil les yeux ouverts ([3]). La seconde, de même grandeur, est à la Villa Albani; elle a une tête qui tient du lion, du chat & du chien, & représente un Anubis, dans la forme duquel le lion, révéré aussi en Egypte, étoit confondu ([4]). La troisieme, conservé dans la même Villa est une petite figure assise, surmontée d'une tête de chien. La quatrieme de la même conformation est au palais Barberini; & la cinquieme, avec une tête de chat, se voit à la Villa Borghese. Les quatre premieres statues sont d'un granit tirant sur le noir. La tête de la seconde de ces figures, est couverte par derriere d'une coiffe Egyptienne qui est relevée par une infinité de plis & qui flotte sur les épaules de la longueur de deux palmes; derriere la tête s'éleve une espece de disque qui, s'il ne figure pas le soleil ou la lune, peut-être considéré comme une de ces nimbes ou auréoles, données ensuite par les Grecs &
les

(1) Kirch. Oed. T. 3. p. 501. Donati Roma, p. 60.

(2) Odyss. O. v. 525.

(3) Aelian. de Animal. L. 10. c. 14.

(4) Euseb. Præb. Evan. L. 3. p. 57. l. 32.

les Romains aux images des Dieux (1) & des Empereurs. Les Peintures d'Herculanum nous offrent une chose fort extraordinaire, c'est un Osiris peint sur un fond noir, dont le visage, les bras & les pieds sont bleux (2): ce qui renferme selon toutes les apparences une signification symbolique, puisque nous savons que les Egyptiens donnoient plus d'une couleur à l'image du soleil, ou à celle d'Osiris. nous savons de plus que la couleur bleue désigne le soleil, lorsqu'il est sous notre hémisphere (3). Les deux Anubis (4), l'un en marbre noir l'autre en marbre blanc, conservés au Capitole, ne sont point des productions de l'Art des Egyptiens, ce sont des morceaux faits du tems de l'Empereur Adrien.

bb. Des Divinités de forme humaine.

Strabon, & non Diodore comme l'avance Pococke, nous parle d'un temple de Thebes, dans lequel il n'y avoit aucune figure humaine, mais seulement des figures d'animaux (5); & cet Auteur prétend avoir observé la même chose à l'égard des autres temples qui se sont conservés (6). Il paroît que Warburton s'autorise du récit de Strabon, pour avancer que les Divinités Egyptiennes avec des têtes d'animaux, étoient plus anciennes que ne le sont les figures de forme humaine. Quoiqu'il en soit, il existe présentement plus de figures Egyptiennes sous une forme humaine avec des signes hiéroglyphiques qui les font reconnoître pour des Divinités, qu'il ne s'en trouve avec des têtes d'animaux: ce qui est prouvé entre autre par la fameuse table Isiaque conservée à Turin dans le Cabinet

(1) Eusèb. Ibid.
(2) Pitt. Ercol. T. 2. tav. 10.
(3) Macrob. Satur. L. 1. c. 19. p. 241.
(4) Mus. Capit. Tom. 3. tav. 85.
(5) L. 17. p. 1158. 1159. ed. Amst.
(6) Descr. of the East, T. 1. p. 95.

binet de curiosités du Roi de Sardaigne. D'ailleurs les statues dans lesquelles la forme humaine n'est point travestie, paroissent avoir la même antiquité que celles de l'autre espece. On ne peut pas assigner une antiquité moins haute aux deux grandes statues de femmes conservées au cabinet du Capitole; ces statues sont apparemment des simulacres d'Isis, quoiqu'elles n'aient pas de cornes sur la tête. Les cornes de cette Deesse indiquent les phases de la lune, ainsi que nous le voyons par une de ses figures en bronze, exécutée dans le style Egyptien le plus ancien, & rapportée dans mes Monumens de l'Antiquité (1). Il n'est guere possible que ces figures soient les Prêtresses de cette Divinité, aucune femme n'ayant exercé ce ministere en Egypte (2). Les statues d'hommes du même cabinet, ne portant aucun caractere de Divinité, peuvent figurer des Rois ou des Prêtres: on sait qu'à Thebes il y avoit des statues de ces derniers. Nous parlerons ci-après des aîles des Divinités Egyptiennes.

Nous observerons en passant que le sistre ne se voit dans la main d'aucune figure antique Egyptienne, conservée à Rome; & même cet instrument ne se trouve représenté sur aucun autre monument que sur la bordure de la table Isiaque. Ceux-là se sont trompés certainement qui, comme Bianchini (3), ont prétendu l'avoir trouvé sur plus d'un obélisque: méprise que j'ai déja relevée dans un autre endroit (4). Les bâtons dans la main des figures d'homme, sont surmontés pour l'ordinaire d'une tête d'oiseau, au lieu d'une pomme de canne: c'est ce qu'on voit distinctement aux

(1) Monum. Ant. ined. N. 73. 74.
(2) Herodot. L. 2. p. 64. l. 40.
(3) De Sistr. p. 17.
(4) Descr. des Pier. gr. du Cab. de Stosch, Préf. p. XVII.

aux figures aſſiſes qui ſont ſur les deux côtés d'une grande table de granit rouge au jardin du palais Barbeberini ([1]). Il en eſt de même des figures ſculptées près de la pointe des obéliſques; elles tiennent toutes des bâtons ſemblables.

Qu'il me ſoit permis de haſarder une conjecture ſur ces bâtons, que Diodore prenoit pour des charrues, en diſant que les figures des Rois d'Egypte tenoient un manche de charrue dans leur main. Il ſe trompe, ce ſont des bâtons ſurmontés d'une tête d'oiſeau. A l'égard de l'oiſeau, figuré ſur ces bâtons, il ſemble que c'eſt le même que les Egyptiens d'aujourd'hui appellent Abukerdan; c'eſt peut-être l'Epops des Grecs, & l'Upupa des Romains. Mais, demandera-t-on quelle reſſemblance y a-t-il entre ce bâton & une charrue, & comment Diodore a-t-il pu prendre l'un pour l'autre? Pour réſoudre cette queſtion il faut ſuppoſer que notre Hiſtorien n'a pris l'idée de l'explication de ces bâtons que d'après l'inſpection de la vue, qu'il n'a examiné les figures que ſur le haut des obéliſques, & non pas de près comme l'on peut faire aujourd'hui à Rome, où il y en a trois de couchés à terre. C'eſt du moins ce qui eſt arrivé au ſavant Bianchini qui, conformément à la notice de Diodore, explique de même le bâton à la main de la figure, ſculptée vers la pointe de l'obéliſque érigé ſur la place de la porte du peuple ([2]). Les Anciens avoient deux ſortes de charrues. L'une étoit comme la nôtre, compoſée de pluſieurs pieces & s'appelloit AROTRON PÎKTON — l'autre, faite d'une ſeule piece, ſe nommoit AUTOGYON ([3]), c'eſt à dire, que le train de

(1) Pocock's Deſcr. of the Eaſt, Vol. 2. pl. XCI.

(2) Iſt. Univ. p. 239.

(3) Heſiod. Ἐργ. v. 433. Conſ. Hom. Il. K. v. 353. v. 703.

de derriere, qui forme l'angle nommé GYIÎ par les uns & ECHETLÎ par les autres ([1]), & qui contient le soc, ne formoit qu'une piece avec le timon auquel étoient attachés les bœufs. C'est ainsi qu'est figurée la charrue avec le manche de laquelle le héros Echetlus tua tant de Perses à la journée de Marathon ([2]); du moins c'est ainsi que ce trait est représenté sur cinq ou six urnes funéraires Etrusques que personne n'avoit encore expliquées. Buonarroti a publié une couple de ces urnes, sans en connoître le sujet. Il s'en trouve encore deux semblables, l'une à la bibliothéque du Vatican, & l'autre, d'albâtre de Volterre, à la Villa Albani. Le bâton surmonté d'une tête d'oiseau, & porté par les Rois au lieu de sceptre sur les monumens Egyptiens, a beaucoup de ressemblance avec un manche de charrue de la derniere espece, surtout étant vu de loin. De-là rien de plus vraisemblable que Diodore ait pris l'un pour l'autre.

cc. Des Divinités placées sur des navires.

Porphyre, en appuyant son sentiment de celui de Numénius, nous apprend que les Divinités Egyptiennes ne posent pas le pied sur la terre ferme, mais sur un navire, & que, suivant la doctrine des Egyptiens, le pere du jour, le soleil, ainsi que toutes les ames, nagent sur l'élément fluide. C'est d'après ce systême que le même Auteur a voulu expliquer le fameux passage de Moïse sur la création: L'Esprit de Dieu étoit porté sur les eaux. Telle étoit aussi la doctrine du Philosophe Thalès, qui soutenoit que la terre flotte sur les eaux comme un vaisseau, doctrine qui se trouve représentée sur quelques monumens. A la Villa Ludovisi il y a une petite Isis de marbre, dont le pied gauche repose sur un vaisseau & sur deux bases arrondies; à la Villa Mattéi, l'on voit une

(1) Etymol. magn. v. ἐχέτλη.   (2) Pausan. L. 1.

une repréſentation du culte Egyptien adopté par les Romains, où il y a une figure dont les deux pieds portent ſur un vaiſſeau. Mais rien ne donne une idée plus complette de cette doctrine des Egyptiens que le Soleil qui, accompagné de la Lune perſonnifiée, eſt monté ſur un char traîné par quatre chevaux, tandis que le char roule ſur un vaiſſeau: cette repréſentation du ſoleil, peinte ſur un vaſe de terre cuite, ſe voit à la bibliothéque du Vatican, & ſe trouve diſcutée dans mes Monumens de l'Antiquité (1).

d d. Des Sphinx.

Les Sphinx des Egyptiens ont les deux ſexes: c'eſt a dire qu'ils ſont femelles par devant, ayant une tête de femme, & mâles par derriere, où les teſticules ſont apparentes. C'eſt une remarque que perſonne n'avoit encore faite: je l'ai hazardée d'après une pierre gravée du cabinet de Stoſch (2). Par-là j'ai expliqué un paſſage, jusqu'ici inintelligible, du Poëte Philémon (3), qui parle de Sphinx mâles. Il réſulte de l'inſpection de quelques monumens que les Artiſtes Grecs donnoient auſſi des natures compoſées à ces êtres mixtes & qu'ils faiſoient même des Sphinx barbus, comme le prouve un bas-relief en terre cuite, conſervé à la Farnéſina. Lorsqu'Hérodote nomme les Sphinx des ANDROSPHINGES, il a voulu déſigner par cette expreſſion la duplicité de leur ſexe (4). Les Sphinx qui ſont aux quatre faces de la pointe de l'obéliſque du ſoleil, ſont remarquables par leurs mains d'hommes armées d'ongles crochus, comme les griffes des bêtes féroces.

f. Deſſin des figures drapées.

Après avoir diſcuté le deſſin du nud de l'ancien ſtyle Egyptien, je paſſe à l'examen du deſſin des figu-

K 2 res

(1) Monum. ant. ined. p. 104. ſeq.
(2) Deſcr. des pier. gr. du cab. de Stoſch, Préface, p. XVII.
(3) Monum. ant. ined. N. 79.
(4) L. 2. p. 100. l. 17.

res drapées du même ſtyle. J'obſerve en premier lieu que le vêtement des Egyptiens étoit pour l'ordinaire de lin, production très-cultivée dans le pays. Il eſt vrai que Saumaiſe [1] prétend inférer d'un paſſage du Poëte Gratius que le lin de l'Egypte ſuffiſoit à peine pour habiller les Prêtres; mais il paroît que ce Poëte n'a voulu deſigner par là que la quantité de Prêtres, & non pas le manque de lin. Car Pline nous apprend que les Egyptiens en cultivoient de quatre ſortes.

aa. La robe.

La robe Egyptiens nommée *Calaſiris*, garnie par en bas d'une large bordure pliſſée [2], deſcendoit juſqu'aux pieds [3], & les hommes mettoient encore par deſſus ce vêtement un manteau de drap blanc. Quant aux Prêtres ils étoient vêtus de robes blanches de coton [4]. Pour l'ordinaire les figures d'hommes ſont repréſentées nues dans la plupart des ouvrages de l'Art, à l'exception d'un tablier arrangé en petits plis & attaché autour des hanches, pour couvrir la partie inférieure du corps. Lorſque ces figures ſont des Divinités, on peut croire que la coutume de les repréſenter nues a été un uſage reçu, comme c'en fut un chez les Grecs. Cependant il ſe pouroit auſſi que cette façon d'ajuſter les figures, fut l'imitation d'une ancienne coutume des Egyptiens. Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que cette coutume ſe conſerva encore longtems après chez les Arabes, qui ne portoient ſur le corps qu'un tablier autour des reins & des ſouliers à leurs pieds [5]. Mais quand ces figures ſont des Prêtres, nous pouvons nous les repréſenter comme les Victimaires des Romains, qui alloient pareillement nuds juſqu'à la

(1) Exercit. in Sol. p. 998. B.
(2) Herodot. L. 2. l. 11.
(3) Bochart. p. 75. Phal. & Can. p. 416. l. 24.
(4) Plin. L. 19. c. 2. §. 3.
(5) Monum. ant. ined. N. 183.

la ceinture & qui portoient autour des reins un tablier, nommé *Limus*. Ajustés de cette maniere, ils égorgeoient la victime, ainsi que nous le voyons sur plusieurs bas-reliefs (1). Or comme les Rois d'Egypte, lorsqu'une race se trouvoit éteinte, étoient tirés de la classe des Prêtres, & que tous les Rois étoient initiés au sacerdoce, il est très-probable que dans cette vue on les ait représentés vêtus en Prêtres.

Pour ce qui concerne les figures de femmes, le vêtement n'y est indiqué que par un bord saillant qui entoure les jambes & le cou, ainsi qu'on peut le voir à une prétendue Isis & à deux autres statues conservées au Capitole. A l'une de ces statues on apperçoit au centre du sein sur le mamelon un petit rond, duquel partent plusieurs traits sérés les uns contre les autres, comme les rayons d'un cercle, & s'étendent sur les mamelles. Ce cercle & ces traits, de la largeur de près de deux doigts, pouroient-être regardés comme des ornemens de mauvais goût; mais je m'imagine que l'Artiste a voulu indiquer par-là les plis d'un voile léger & l'effet de ce voile jetté sur les mamelons. Effectivement à la Villa Albani on voit une Isis plus caractéristique, mais d'un style postérieur, à laquelle on apperçoit des plis d'un saillant presqu'imperceptible étendus sur les mamelles qui paroissent découvertes au premier aspect, & qui, à un examen plus réflechi, offrent plusieurs de ces traits tirés dans la même direction. Il est certain que la draperie de ces figures n'est pour ainsi dire que pensée. Il a pu arriver de-là qu'Hérodote s'est représenté comme nues, les vingt statues colossales de femmes,

(1) Strab. Geogr. L. 16. p. 784. A. Conf. Valef. ad Ammian. L. 14. c. 4. p. 14.

mes, qu'il vit dans la ville de Saïs (1), tandis qu'il eſt probable qu'elles ont été drapées de cette maniere légere. Cette conjecture acquiert d'autant plus de vraiſemblance que François Maratti, Sculpteur de Padoue & reſtaurateur des ſtatues du Capitole, n'a pas remarqué ces ſaillies, qui ſeules font diſcerner la drapperie des figures, comme je le vois par les deſſins que cet Artiſte a préſenté au Pape Clément XI. Pococke fait la même obſervation au ſujet du vêtement d'une Iſis aſſiſe qui pouroit-être crue tout-à-fait nue ſans un bord ſaillant au deſſus des chevilles du pied. C'eſt pour cela qu'il ſe figure ce vêtement comme une mouſſeline très-fine, dont les peuples de l'Orient portent encore aujourd'hui des chemiſes, à cauſe de la grande chaleur.

La figure aſſiſe que l'on voit au palais Barberini eſt ajuſtée d'une façon aſſez ſinguliere. Sa robe ſans plis s'élargit de haut en bas en forme de cloche: on peut s'en former une idée par une figure citée & gravée dans l'ouvrage de Pococke (2). Au cabinet de Rolandi à Rome on trouve une figure de femme, de granit noirâtre, haute de trois palmes, dont la robe eſt faite de la même maniere; & comme cette robe ne s'élargit pas en descendant, le bas de cette figure à l'air d'un cylindre, les pieds n'étant pas viſibles. Elle tient devant ſon ſein un Cynocéphale aſſis dans une caſſette entourée de quatre rangs d'hiéroglyphes diſpoſés en colonnes.

Les figures relevées en couleur, conſervées à Thebes & dans d'autres villes Egyptiennes, ſont peintes, ainſi qu'on nous l'apprend, comme le vêtement d'Oſiris (3), ſans dégradation & ſans clair-obscur

(1) Herodot. L. 2. p. 88. l. 36. (2) L. cit. p. 254.
(3) Plut. de Iſ. & Oſir. p. 680.

cur ([1]). Mais cette particularité ne doit pas tant nous étonner qu'elle étonne celui qui la rapporte. Tous les ouvrages de boſſe ou de ronde-boſſe reçoivent la lumiere & l'ombre par eux mêmes, ſoit qu'ils ſe trouvent de marbre blanc ou de toute autre matiere d'une ſeule couleur; & tout ſeroit en confuſion, ſi, en peignant des ouvrages de Sculpture, on vouloit y obſerver les convéxités & les enfoncemens comme dans la Peinture.

bb. La coiffure.

Ainſi la draperie des figures de ce premier ſtyle Egyptien, eſt ce qui fournit le moins d'occaſion de faire des obſervations. L'ajuſtement de tête ou la coiffure y eſt en général d'un travail plus varié & plus ſoigné. Selon Hérodote les hommes avoient ordinairement la tête nue, & ſuivoient en cela une coutume contraire à celle des Perſes; cet Hiſtorien obſerve que longtems après une bataille on diſtinguoit les crânes des Egyptiens de ceux des Perſes par leur extrême dureté. Quoiqu'il en ſoit, les figures d'hommes qui nous ſont parvenues ont la tête couverte ou d'un chaperon, ou d'un bonnet, & ces figures ſont des Dieux, des Rois ou des Prêtres. A quelques unes le chaperon deſcend en deux larges bandes, tantôt plates, tantôt arrondies en dehors, & flotte ſur les épaules, ſur la poitrine & ſur le dos. Le bonnet reſſemble quelquefois à une mitre, & d'autres fois il eſt aplati en haut, dans le goût des coiffures qu'on portoit il y a deux cents ans, par exemple dans le goût du bonnet que porte Alde-Manuce le Pere, ſuivant les portraits que nous avons de ce ſavant Imprimeur. On voit auſſi des animaux coiffés & mitrés: le ſphinx & l'épervier dont nous avons parlé en ſont une preuve, le premier porte une coiffe & le ſecond une mitre. Le cabinet

(1) Norden's Travels in Egypt. Pref. p. XX. XXII. T. 2. p. 51.

cabinet de Rolandi à Rome offre un grand épervier de basalte, coiffé d'une mitre, haute d'environ trois palmes. Le bonnet aplati par en haut, est attaché sous le menton par deux rubans, comme on peut le voir dans le même cabinet à une figure assise de granit noir, & haute de quatre palmes. Ce bonnet s'élargit par en haut, à peu près comme le boisseau qui couvre la tête de Sérapis. C'est cette forme qui a donné lieu aux Arabes de nommer les bonnets des anciens Rois de Perse *Kankal*, c'est à dire boisseau (1). Ce sont des bonnets semblables que portent les figures assises, placées sous la pointe de quelques obélisques & tirées des ruines de Persépolis. Sur le devant du bonnet s'éleve un serpent: c'est ainsi que les médailles de Malthe nous offrent ce reptile sur le front des Divinités Phéniciennes (2). A cette occasion Jacques Gronovius s'est livré à son esprit de singularité, en se représentant les figures de ces médailles la tête couverte de la peau de petit chiens Malthois, dont la queue s'éleve par dessus le front. En conséquence de cela il a cru avoir trouvé dans cette coiffure la vrai dérivation du mot Grec, ΚΥΝΗ̂, qui signifie un casque, fait anciennement de la peau d'une tête de chien (3). L'imagination dereglée de ce Savant se montre encore plus, quand on examine les deux Hermès de jeunesse, conservés dans la Villa Albani, & coiffés de la peau d'une tête de chien, comme Hercule qui a la tête couverte d'une peau de lion: les deux pattes de cette peau sont attachées au dessous du cou. Ces figures représentent apparemment des Lares ou des Pénates, Dieux domestiques des Romains qui, au rapport de Plutarque, étoient

(1) Hyde de relig. Pers. c. 23. p. 305. ed. recent.

(2) Conf. Descr. des pier. gr. du Cab. de Stosch, Préf. p. XVIII.

(3) Praef. ad Tom. 6. Thes. Ant. Gr. p. 9.

étoient rendues de la ſorte. Ce qui montre encore plus clairement l'ancienne forme des casques, c'eſt une belle Pallas de la même Villa; elle porte pour ajuſtement de tête, au lieu du casque ordinaire, la peau d'une tête de chien, de maniere que le muſeau ſupérieur avec les dents deſcend ſur le front de la Déeſſe. Outre cette Pallas on voit aux figures des obélisques, ainſi qu'à celles de la table du Jardin Barberini & du cabinet Rolandi, ces bonnets ſurmontés de la ſorte d'ornement que Warburton croit-être l'arbriſſeau de Diodore, qui étoit un ornement de tête des Rois d'Egypte. Cependant comme cette garniture des bonnets a encore plus de reſſemblance avec une parure de plumes, & que le Dieu Cneph des Egyptiens, Dieu Créateur de toutes choſes, portoit des aîles royales, c'eſt à dire telles que les Rois avoient coutume d'en porter, il y a grande apparence que c'eſt une parure de plumes; mais le Dieu Cneph n'étant guere connu, & les figures ainſi coiffées ſe trouvant répétées ſur tous les obélisques, il réſulte naturellement qu'elles repréſentent des Rois.

Quelques figures de femmes, ou pour mieux dire, quelques images d'Iſis, portent ſur la tête une parure qui reſſemble à un tour de cheveux poſtiches; mais à la plupart de ces figures, & ſurtout à la grande Iſis du Capitole, ce tour paroît composé de plumes. Ce qui donne le plus de vraiſemblance à cette conjecture, c'eſt une Iſis que j'ai inſéré dans mes Monumens de l'antiquité; on voit ſur ſa coiffure une poule de Numidie, dont les aîles ſe rabattent ſur les côtés & dont la queue deſcend par derriere.

Une autre mode ſinguliere des Egyptiens, c'étoit l'unique boucle de cheveux, qu'on voit ſur la tête ra-

ſée d'une ſtatue de marbre noir au Capitole ([1]) & qui eſt placée au deſſus de l'oreille droite. Quant à la ſtatue j'en parlerai ci-après comme d'une imitation des ouvrages Egyptiens; d'ailleurs le cabinet du capitole ne fait connoître ce flocon de cheveux ni dans la planche gravée ni dans la deſcription de la figure. J'ai parlé dans ma Deſcription des Pierres gravées du cabinet de Stoſch, d'un Harpocrate dont la téte raſée n'a auſſi qu'un ſeul flocon; & j'y ai rappellé en même cette ſingularité au ſujet d'une figure de la même Divinité, publiée par M. le Comte de Caylus ([2]). Pour la pierre gravée du cabinet de Stoſch, je l'ai inſerée dans mes Monumens de l'Antiquité ([3]). On peut expliquer par là ce que Macrobe dit de la maniere dont les Egyptiens repréſentoient le Soleil: il nous apprend qu'ils lui donnoient une tête raſe, à l'exception d'un flocon placé ſur le côté droit ([4]). Cuper ([5]), ſans avoir fait attention à cette remarque de Macrobe, a pourtant raiſon de dire, que les Egyptiens adoroient le ſoleil dans cet Harpocrate; & c'eſt à tort qu'un Auteur moderne ([6]) l'accuſe de mépriſe à ce ſujet. Au cabinet du College de St. Ignace à Rome on voit un petit Harpocrate, avec deux autres petites figures de bronze véritablement Egyptiennes, toutes trois décorées de ce flocon de cheveux.

cc. La chauſſure.

Aucune figure Egyptienne ne porte ni ſouliers ni ſandales, & Plutarque dit des femmes de ce pays qu'elles alloient pieds nuds; il en faut pourtant excepter la ſtatue dont parle Pococke; puisqu'on y voit ſous la cheville du pied un anneau angulaire duquel deſcend une eſpece de cour-

(1) Muſ. Capitol. T. 3. tav. 87.
(2) Recueil d'Ant. T. 2. pl. 4. n. 1.
(3) Monum. Ant. ined. N. 77.
(4) Saturn. L. 1. c. 21. p. 248.
(5) Harpocr. p. 32.
(6) Pluche Hiſtoire du Ciel. T. 1. p. 95.

courroie qui paſſe entre l'orteil & le doigt ſuivant, comme pour attacher la ſandale qui n'eſt pas viſible.

Les femmes Egyptiennes avoient leurs joyaux comme celles des autres nations; elles portoient ſurtout des pendans d'oreilles, des colliers & des braſſelets. Autant que je ſache on ne voit des pendans d'oreilles qu'à une ſeule figure, publiée par Pococke (1). La prétendue Iſis de granit noir qui eſt au Capitole, eſt ornée de braſſelets; mais elle ne les porte pas, comme font ordinairement les femmes Grecques, au haut du bras, elle les porte au poignet. Selon toutes les apparences les Egyptiens ne portoient pas leurs bagues aux doigts, ce que nous pouvons conclure du récit de Moïſe au ſujet de Pharaon, lorsqu'il dit de ce Roi qu'il prit ſon anneau qu'il avoit à la main & qu'il le mit en celle de Joſeph (2). Voilà ce que j'ai trouvé à obſerver ſur l'ancien ſtyle des Sculpteurs Egyptiens.

B. Style ſubſéquent & poſtérieur de l'Art Egyptien.

Le ſecond article de cette ſection, qui traite du ſtyle ſubſéquent & poſtérieur des Artiſtes Egyptiens, a pour objet, comme l'article précédent, d'abord le deſſin du nud, & enſuite l'ajuſtement des figures.

a. Deſſin du nud, & caractere de ce deſſin.

Le cabinet du Capitole nous offre deux ſtatues de Baſalte, & la Villa Albani une figure faite de la même pierre, qui peuvent nous ſervir de point de comparaiſon & nous donner une idée des deux manieres. J'obſerverai pourtant que la tête de cette derniere figure eſt reſtaurée.

Le viſage de l'une des deux premieres ſtatues (3) ſemble s'écarter un peu de la forme Egyptienne ordinaire, quoique la bouche ſoit encore tirée en haut & que le menton ſoit trop court, deux caracteres qui diſtinguent les ancien-

(1) Pococke Deſcr. of the Eaſt, T. I. Tabl. 61.

(2) Gen. c. 41. v. 42.

(3) Muſ. Capit. l. c. Tav. 79.

ciennes têtes Egyptiennes. Les yeux y ſont creux, & il y a apparence que dans l'origine ils ont été compoſés d'une autre matiere. Le viſage de la ſeconde ſtatue [1] approche encore plus de la forme Greeque, mais le tout-enſemble de la figure eſt mal deſſiné, & elle eſt trop courte de proportion: les mains ſont d'un deſſin plus élégant qu'elles ne le ſont aux figures de l'ancien ſtyle, & les pieds ſont comme à l'ordinaire, à l'exception que l'Artiſte les a tenus un peu plus écartés. La poſition & l'attitude de la premiere & de la troiſieme figure, reſſemblent parfaitement à celles des anciennes figures Egyptiennes: elles ont les bras pendans perpendiculairement &, à l'exception d'une ouverture faite avec l'outil à la premiere figure, elles les ont entierement adhérens aux côtés. D'ailleurs elles ſont toutes deux adoſſées contre une colonne anguleuſe à la maniere Egyptienne. La ſeconde figure a les bras plus libres ſans les avoir ſéparés; elle tient d'une main une corne d'abondance remplie de fruits. Contre l'uſage ordinaire cette ſtatue a le dos dégagé & n'a point de colonne pour appui.

b. Remarques particulieres & générales ſur ce deſſin.

Ces figures ſont faites par des Maîtres Egyptiens, mais ſous la domination des Grecs qui introduiſirent en Egypte leurs Dieux, ainſi que leur maniere d'opérer, & qui de leur côté adopterent les uſages de ce peuple. Comme les Egyptiens du tems de Platon, c'eſt à dire du tems où ils faiſoient quelques heureux efforts pour ſecouer le joug des Perſes, continuoient de faire des ſtatues, ainſi que nous avons vu ci-deſſus par le récit du Diſciple de Socrate, il eſt très-probable que ſous les Ptolémées la Sculpture ait été pratiquée par des Maîtres de leur nation: ce qui donne un nouveau dégré de probabilité à cette conjecture, c'eſt l'obſervation conſtante de leur culte. Une choſe diſtingue

(1) Muſ. Capit. l. c. Tav. 80.

ſtingue encore les figures de ce dernier ſtyle, c'eſt qu'elles n'ont point d'hiéroglyphes, au lieu que la plûpart des anciennes ſtatues en ſont chargées, & ces caracteres ſe trouvent gravés tant ſur leur baſe que ſur la colonne à laquelle elles ſont adoſſées. En général la marque caractériſtique c'eſt le ſtyle, & non les hiéroglyphes. Car quoiqu'il ne s'en trouve point dans les imitations des figures Egyptiennes, dont il ſera queſtion dans l'article ſuivant, il ne s'en ſuit pas que les ſtatues des tems reculés en portent toujours: au contraire il s'en trouve une infinité qui n'ont pas la moindre trace de ces ſignes ſymboliques. Tels ſont deux obéliſques de Rome, celui qui eſt devant St. Pierre, & celui qui eſt près de Ste. Marie Majeure: Pline fait la même remarque ſur deux autres obéliſques (1). Le lion de la montée du Capitole n'a point d'hiéroglyphes, & l'Oſiris du palais Barberini n'en a pas non plus. Je pourois encore citer une infinité d'ouvrages & de figures qui ſont dans le même cas.

b. Deſſin des figures drapées.

Quant à l'habillement des Egyptiens, on remarque aux trois figures de femmes, dont nous avons fait mention plus haut, une tunique, une robe & un manteau. Ceci ne contredit pas le ſentiment d'Hérodote, qui aſſure que les femmes Egyptiennes n'avoit qu'un habit (2): cela s'entend ſans doute de la robe, ou du vêtement de deſſus.

a. La tunique & la robe.

La tunique ou le vêtement de deſſous des deux ſtatues du Capitole eſt diſpoſée en petits plis; elle tombe juſqu'aux doigts des pieds, & elle deſcend aux deux côtés juſque ſur la baſe. Ce vêtement ne ſe voit pas à la troiſieme ſtatue, celle de la Villa Albani, parce que les jambes antiques y manquent. Cette partie de l'habillement qui paroît avoir été de lin, à en juger par la multiplicité des petits plis, remonte juſqu'au cou & couvre non ſeulement

L 3 le

(1) L. 36. p. 293. ed. Hard. in 4. (2) Herodot. L. 2. p. 65. l. 22.

le ſein, mais encore tout le corps jusqu'aux pieds. Du reſte la tunique avoit des manches courtes qui n'alloient que jusque vers la partie ſupérieure du bras. Cette draperie, étendue ſur le ſein de la troiſieme ſtatue, jette des petits plis ſouples & presqu'imperceptibles: & ces plis qui partent des mamelons s'étendent légérement de tous ſens, ainſi que nous l'avons obſervé plus haut. A la premiere & à la troiſieme ſtatue la robe eſt tout-à-fait ſemblable; elle eſt adhérente à la chair, à l'exception de quelques plis très-unis qui remontent. D'ailleurs à toutes les trois ſtatues la robe ne va que jusqu'au deſſous du ſein, où elle eſt attachée & aſſujettie par le manteau.

bb. Le manteau.

Le manteau eſt relevé par ſes deux bouts ſur les épaules, & c'eſt par les deux bouts en queſtion que la robe eſt attachée ſous le ſein avec ce vêtement. Les reſtes de ces bouts deſcendent ſous le nœud le long de la poitrine. C'eſt ainſi que la belle Iſis Greeque du Capitole & celle du palais Barberini, ont leur robe nouée avec les extrémités du manteau. Par cette induſtrie la robe eſt tirée en haut, & les plis ſouples, jettés ſur les cuiſſes & les jambes, remontent tous à la fois. Un ſeul pli droit deſcend de la poitrine entre les jambes jusqu'aux pieds.

cc. Le manteau d'Iſis.

Il ſe trouve une petite différence ſur la troiſieme ſtatue de la Villa Albani: un des bouts du manteau paſſe par deſſus l'épaule, & l'autre va par deſſous la mamelle gauche, pendant que les deux bouts ſont noués avec la robe ſous le ſein. C'eſt tout ce que l'on voit du manteau; le reſte qui doit deſcendre par derriere, eſt couvert par la colonne contre laquelle cette ſtatue, ainſi que la premiere, eſt adoſſée. La ſeconde figure ſans colonne, a le dos libre, & le manteau lui entoure le corps inférieur. Le vêtement des deux Iſis Greeques eſt garni de franges, ainſi que le ſont les manteaux des Rois captifs;

par

par-là, à ce qu'il paroît, on a voulu désigner une Divinité dont le culte étoit venu des pays étrangers. Cette sorte de vêtement appellé *Gausapum*, étoit garni de filets: dès qu'il fut introduit à Rome, les femmes en portoient l'hiver. Après cette remarque j'ai observé toutes les figures d'Isis par rapport à l'habillement, & j'ai découvert que toutes, sans exception, portent le manteau de cette maniere, & que cet ajustement est une marque distinctive de cette Déesse. C'est au moyen de ce caractere que j'ai reconnu pour une Isis le torse d'une statue colossale, placée contre le palais de Venise à Rome & appellée par le peuple la *Donna Lucretia*. C'est ainsi qu'est ajustée encore une belle Isis de bronze, de la hauteur d'un palme, conservée au cabinet d'Herculanum. Il est en de même de deux ou trois figures plus petites de cette Déesse du même cabinet. Toutes ces figures ont les attributs de la Fortune.

C. Des imitations des ouvrages Egyptiens en général.

Il s'agit, dans ce troisieme article de la seconde section, de figures qui ont plus de ressemblance avec les anciennes figures Egyptiennes, que celles du style postérieur, & qui pourtant n'ont point été faites en Egypte, ni par des Maîtres Egyptiens, étant des imitations de leurs ouvrages antiques, adoptés par les Romains lorsqu'ils introduisirent chez eux le culte de cette nation. Les plus anciennes productions faites dans cette maniere sont, autant que je sache, deux figures d'Isis en deux bas-reliefs de plâtre, d'un saillant très-doux, morceaux qu'on voit à une petite chapelle au parvis du temple d'Isis, découvert depuis peu dans les fouilles de Pompéïa. Le désastre de cette ville étant arrivé sous le regne de Titus, il est évident que ces figures sont plus anciennes que celles qu'on a déterrées dans la *Villa Adriana* près de Tivoli. Sous ce dernier Empereur, qui étoit singuliere-

lierement ſuperſtitieux malgré toutes ſes connoiſſances, la vénération pour les Divinités Egyptiennes paroît s'être plus répandue que jamais. Séduit par l'exemple, le peuple aura ſans doute ſuivi les pratiques ſuperſtitieuſes de ſon Maître. Ce Prince fit bâtir à ſa maiſon de campagne de Tibur un temple qu'il nomma Canopus, & qu'il décora de Divinités Egyptiennes. En effet la plûpart de ces ouvrages imités, ont été trouvés dans les fouilles des édifices d'Adrien. Dans les unes il fit copier exactement les figures; dans les autres il combina l'Art des Egyptiens avec celui des Grecs. De l'une & l'autre maniere, il ſe trouve des ſtatues qui, ſoit pour la poſition ſoit pour la direction, reſſemblent parfaitement aux anciennes figures Egyptiennes: c'eſt à dire qu'elles ſont poſées droites, ſans action, les bras pendans perpendiculairement & attachés aux côtés, les pieds rangés parallelement & le dos appuyé contre une colonne angulaire. D'autres ſont tenues dans la même poſition, mais elles ont les bras libres, avec lesquels elles portent ou montrent quelque choſe. Il eſt fâcheux que ces figures n'aient pas toutes leurs têtes antiques: car c'eſt toujours la tête qui fournit les principaux indices du ſtyle. C'eſt ce qu'il eſt bien eſſentiel de remarquer, parce qu'il paroît que ceux qui ont écrit ſur les ſtatues Egyptiennes, n'en ont pas toujours été inſtruits, & Bottari s'arrête longtems à la tête d'Iſis dont nous venons de parler ([1]).

a. Jugement ſur des ouvrages relativement au deſſin.
aa. Statues.

Parmi les ſtatues de ce genre, on en remarque particulierement deux de granit rougeâtre ([2]), placées contre le palais Epiſcopal de Tivoli, & l'Antinoüs Egyptien, conſervé au cabinet du Capitole. Cette derniere figure eſt

(1) Muſ. Capit. T. 3. fig. 81. p. 152.

(2) Maffei Raccolta di ſtatue Fol. 148.

eſt un peu plus grande que le naturel, tandis que les deux premieres ſont presqu'une fois plus grandes, ayant non ſeulement la poſition des plus anciennes figures Egyptiennes, mais étant encore adoſſées contre une colonne angulaire, & de plus caractériſées par des hiéroglyphes. Elles ont les hanches & la partie inférieure du corps couvertes d'un tablier, & la tête coiffée d'un bonnet avec deux bandes unies qui deſcendent en avant. De plus ces figures portent ſur la tête une corbeille, à la maniere des Caryatides, & la corbeille & la figure ſont faites du même morceau. Or comme ces ſtatues en général reſſemblent parfaitement aux ouvrages Egyptiens du premier ſtyle, ſoit pour l'attitude, ſoit pour la forme, il ne faut pas s'étonner ſi presque tous ceux qui ont traité de l'Art leur ont aſſigné la plus haute antiquité. On s'en eſt tenu à la forme apparente, ſans examiner avec attention les parties, ſeules capables de démontrer le contraire. La poitrine, qu'on voit aplatie aux anciennes figures d'hommes, ſe trouve haute & impoſante à celles-ci. Les côtes au deſſous de la poitrine qui ne ſont point du tout apparentes aux premieres, ſont indiquées fortement aux dernieres. Là, le corps au deſſus des hanches eſt extrêmement grêle, ici il paroît dans toute ſa plénitude. Dans celles-ci les articulations des genoux ſont plus diſtinctes que dans celles-là, les muſcles des bras & des autres parties y frappent d'abord les yeux. Les omoplates qui ſont à peine indiquées dans les premieres figures, s'élevent aux dernieres avec un fort arrondiſſement, & les pieds approchent de bien près de la forme Grecque. Mais la plus grande différence ſe trouve dans le viſage, dont le faire n'eſt nullement dans le goût Egyptien, & dont les airs de tête ne reſſemblent point à ceux de cette nation. Les yeux ne ſont pas à fleur de tête comme dans la nature & dans les plus anciennes têtes Egyptiennes; ils ſont

très-enfoncés, d'après le fyftême Grec, pour relever l'os de l'œil & pour ménager un effet de lumiere & d'ombre. Outre ces formes Grecques, on y voit une configuration entierement reffemblante à la phyfionomie de l'Antinoüs du ftyle Grec: ce qui me porte à croire que ces ftatues m'offrent véritablement une image Egyptienne de ce fameux jeune homme. L'Antinoüs Egyptien du cabinet du Capitole, décele encore mieux le ftyle mixte de l'Egypte & de la Grece, la ftatue étant libre de tous côtés, fans être adoffée à une colonne. Aux ftatues de ce genre, l'on peut ajouter différens Sphinx. A la Villa Albani on en voit quatre de granit noir, dont les têtes ont une forme qui n'a pu être conçue ni exécutée par des Maîtres Egyptiens. Les ftatues d'Ifis en marbre ne doivent pas être rangées dans cette claffe: faites entierement dans le ftyle Grec, elles ont été exécutées fous les Empereurs, parce que du tems de Ciceron le culte de cette Divinité n'étoit pas encore reçu à Rome (1).

bb. Bas-reliefs.

Parmi les bas-reliefs reconnus pour des imitations, il faut furtout diftinguer un morceau de bafalte vert, expofé dans la cour du palais Matteï, & repréfentant la proceffion d'un facrifice (2). L'Ifis figurée fur cet ouvrage eft aîlée, & fes aîles attachées au deffus des hanches, defcendent de façon qu'elles couvrent presque tout le corps inférieur. La même Déeffe fur la table Ifiaque a pareillement de grandes aîles attachées comme à la figure précédente & dirigées de maniere qu'elles lui couvrent les jambes. C'eft ainfi qu'une médaille de l'île de Malthe (3), nous offre deux figures fous la forme de Chéru-

(1) De Nat. Deor. L. 3. c. 19.
(2) P. S. Bartholi Admir.
(3) Motraye Voy. T. 1. pl. 14. n. 13. Gronov. Præf. ad T. 6. Antiq. Græc. p. 8. Num. Pembrock. P. 2. Tab. 96.

Chérubins avec des aîles ſemblables, & qui plus eſt, avec des pieds de bœufs. Ces figures, placées l'une vis-à-vis de l'autre, ont auſſi de grandes aîles qu'elles étendent en avant, comme pour s'ombrager. Il en eſt de même d'une figure parmi les peintures ſur une momie ([1]); elle a deux aîles qu'elle dirige d'un ſens contraire, l'une baiſſée, l'autre hauſſée.

Je ne puis m'empêcher de rapporter ici une mépriſe de Warburton ([2]), qui avance que la fameuſe table Iſiaque eſt un ouvrage fait à Rome. Cette opinion eſt tout-à-fait deſtituée de fondement, & il paroît ne l'avoir adoptée que parce qu'elle cadre avec ſon ſyſtême. Quoiqu'il en ſoit, ce monument a tous les caracteres de l'ancien ſtyle. Les hiéroglyphes qui s'y trouvent & qui ne ſe rencontrent ſur aucun des ouvrages imités par les Romains, fourniſſent des raiſons pour ſoutenir ſon antiquité & pour réfuter l'opinion de Warburton.

cc. Canopes & pierres gravées.

Outre les ſtatues & les bas-reliefs, conſidérés comme des imitations, il faut encore mettre dans cette claſſe les Canopes, exécutés ordinairement en baſalte, & les pierres gravées, travaillées du tems des Empereurs, étant caractériſés par des figures & par des ſymboles dans le goût Egyptien. A l'égard des Canopes il s'en trouve un en baſalte vert au cabinet du Capitole; mais les deux plus beaux, auſſi en baſalte vert, ſe voient parmi les Curioſités de Borioni, dont le plus intéreſſant a été trouvé ſur le promontoire de Circée entre Nettuno & Terracine, & a déja été publié ([3]). Au

 Capi-

(1) Gordon l. c. Tab. XI.
(2) Eſſay ſur les Hiérogl. p. 294.
(3) Ant. Borioni Colectanea Antiquit. Rom. &c. N. 3.

Capitole il y a un autre Canope tout ſemblable & de la même pierre: il a été trouvé dans la fameuſe Villa Adriana à Tivoli. Quant à l'antiquité de ces formes on en peut juger d'après différens caracteres, ſoit par le deſſin & par le travail, ſoit auſſi par le manque d'hiéroglyphes. Le deſſin des Canopes, & ſurtout de la tête, eſt entierement dans le ſtyle Grec; mais les figures en bas-relief travaillées ſur le corps du Dieu-Vaſe, ſont des imitations Egyptiennes. Le travail de ces figures eſt ſaillant, & par conſéquent il n'eſt pas de la main d'aucun Artiſte Egyptien, dont les figures d'un relief très-doux ſont presqu'araſées à la pierre ſur laquelle elles ſont pratiquées.

Parmi les pierres gravées, tous les ſcarabées, c'eſt à dire toutes les pierres dont la partie convexe repréſente un eſcarbot gravé en relief & dont le côté uni offre une Divinité Egyptienne travaillée en creux, ſont des tems poſtérieurs. Les Ecrivains qui tiennent ces pierres pour très-antiques (1) n'ont point d'autres ſignes qui conſtituent leur haute antiquité que la médiocrité du travail: ils ne connoiſſent point de caracteres qui indiquent la manœuvre des Egyptiens. De plus toutes les pierres gravées ordinaires, repréſentant des figures ou des têtes de Sérapis ou d'Anubis, ſont du tems des Romains. Dans ces ouvrages, Sérapis n'a rien d'Egyptien; c'eſt le Pluton des Grecs, comme je le ferai voir dans le volume ſuivant. Auſſi prétend-t-on, que le culte de cette Divinité vient de la Thrace, & qu'il ne fut introduit en Egypte que ſous le premier des Ptolémées (2). Le cabinet de Stoſch

(1) Natter Pier. gr. Fig. 3. p. 179. Conf. Huet. Dem. Evang. Prop. 4. c. 7. p. 100.
(2) Macrob. Saturn. L. 1. c. 7.

Stofch renfermoit quinze pierres gravées avec l'image d'Anubis, & elles font toutes des tems poftérieurs. Les pierres nommées Abraxas font généralement reconnues aujourd'hui pour des caracteres myftiques des Gnoftiques & des Bafilidiens, hérétiques des premiers fiecles du Chriftianisme, & le travail en eft tel qu'il ne mérite aucune confidération.

b. Jugement fur la draperie.

Il en eft généralement des figures drapées, qui font des imitations de l'ancien ftyle Egyptien, comme du deffin & de la forme du nud. Quelques figures d'hommes, faites fur le vrai modele Egyptien, ne font ajuftées que d'un tablier: celle dont j'ai parlé plus haut, & dont la tête rafe eft ornée d'un flocon de cheveux, eft tout-à-fait nue, ce qui ne fe trouve jamais aux figures anciennes de ce peuple. Les figures de femmes de ce dernier ftyle font, comme celles du premier, entierement vêtues. Dans les imitations de l'ancienne maniere, il en eft dont la draperie eft indiquée par un petit rebord faillant aux jambes, & par une bordure autour du cou, ainfi qu'au haut des bras. A quelques unes de ces figures on voit un feul pli tomber du milieu du corps entre les jambes; il en eft d'autres qui portent par deffus ce vêtement un manteau attaché fur la poitrine, de la même maniere que je l'ai obfervé plus haut. La Villa Albani offre une fingularité qui mérite d'être remarquée: on y voit une figure d'homme de marbre noir vêtue en femme & dont le fexe eft indiqué fous l'habillement par une élévation qui ne laiffe rien d'équivoque. La tête de cette figure eft perdue. La galerie Barberini conferve une Ifis de marbre [1], qui

(1) Maffei Raccolt. di Stat. n. 95.

qui eſt entortillée d'un ſerpent & qui eſt coiffée d'un bonnet à la maniere des figures Egyptiennes. L'ornement qu'elle porte autour du cou & qui deſcend jusqu'à la gorge, eſt une eſpece de mantelet, compoſé de pluſieurs rangs de cordons ou de perles ([1]). C'eſt ainſi qu'on voit ajuſté pluſieurs Canopes, entr'autres celui du Cardinal Albani. —

(1) Deſcription des Pier. gr. du cab. de Stoſch. p. 10.



CHA-



CHAPITRE II.

De la partie mécanique de l'Art chez les Egyptiens.

I. De la Sculpture des Egyptiens.

Nous parlerons dans ce ſecond chapitre de la partie mécanique de l'Art des Egyptiens, diviſée en deux articles, la Sculpture & la Peinture. Dans l'un & l'autre Art nous diſcuterons, & la façon d'opérer des Artiſtes, & la matiere employée à la fabrique des ouvrages.

A. De la façon d'opérer des Sculpteurs Egyptiens.

Pour ce qui concerne la façon d'opérer, voici ce que Diodore de Sicile nous apprend, ſavoir que les Statuaires Egyptiens ſuivoient une méthode toute particuliere (1). Après avoir dégroſſi la pierre & lui avoir imprimé la regle & la meſure fixe, ils la ſcioient en deux par

(1) L. I. ad fin.

par le milieu & ſe partageoient enſuite l'ouvrage, de ſorte qu'il y avoit deux Maîtres qui travailloient à une ſeule & même figure. C'eſt ainſi, à ce qu'on prétend, que Téleclès & Théodore de Samos exécuterent en bois une ſtatue d'Apollon, érigée à Samos en Grece: Teleclès en fit une moitié à Epheſe & Théodore l'autre moitié à Samos. Cette ſtatue étoit ſéparée par le milieu du corps au deſſous des hanches jusqu'aux parties naturelles, & enſuite rejointe vers le même endroit, ſi bien que les deux moitiés s'enchaſſoient parfaitement. Ainſi quand Ariſtote dit, KATA TÎN OROPHÎN, il faut lire, KATA TÎN OSPHYN (1), & faire réflexion qu'on ne ſe ſert jamais de KATA pour déſigner le principe d'un mouvement, mais pour marquer des rapports & des ſucceſſions. Les conjectures de Rhodomannus & de Weſſeling ſur KORYPHÎN ne ſauroient abſolument avoir lieu; l'ancienne leçon OROPHÎN approche infiniment plus de la juſteſſe apparente. Quoiqu'il en ſoit, je ne penſe pas qu'on puiſſe donner une explication plus raiſonnable aux paſſages des Auteurs qui ont fait mention de cette façon d'opérer. Car peut-on croire, comme tous les Traducteurs rendent ces paſſages, que la ſtatue ait été ſéparée en deux depuis le ſommet de la tête jusqu'aux parties naturelles, de la même maniere que Jupiter, ſuivant la fable, fendit en deux la premiere race des hommes compoſés de deux corps, l'un mâle & l'autre femelle (2)? Les Egyptiens auroient fait auſſi peu de cas d'un pareil ouvrage, que de cet homme moitié blanc & moitié noir, que leur montra le premier Ptolémée (3). Pour appuyer mon opinion je peux citer

(1) Ariſtot. Hiſt. Anim. L. 1. p. 19. l. 4. ed. Sylburg. Ἐχόμενα τούτων γαστὴρ καὶ ὀσφὺς, καὶ αἰδοῖον καὶ ἰσχίον. Conf. Herodot. L. 2. p. 66. l. 14.

(2) Plato. Conviv. p. 19. D.

(3) Lucian. Prometh. c. 4. §. 28.

citer un morceau connu, c'eſt le fameux Antinoüs du Capitole, composé de deux moitiés qui ſont jointes ſous les hanches & ſous la ceinture: ſtatue qu'on peut regarder auſſi par rapport à cet objet comme une imitation. Cependant il y a lieu de croire qu'on n'a eu recours à cet expédient que pour les ſtatues coloſſales; parce que toutes les autres ſtatues Egyptiennes ſont faites d'un ſeul morceau. Mais Diodore parle lui-même de pluſieurs Coloſſes exécutés d'une ſeule maſſe (1), dont quelques uns ſe ſont conſervés (2): parmi les figures coloſſales dont parle cet Hiſtorien, il faut compter la ſtatue du Roi Oſymanthya, dont les pieds avoient quatorze palmes de longueur.

B. De l'exécution des ſtatues des Sculpteurs Egyptiens.

Toutes les ſtatues Egyptiennes parvenues jusqu'à nous ſont terminées & polies avec un ſoin infini. Il n'y en a pas une ſeule qui ſoit achevée au ſimple ciſeau, telles que le ſont quelques unes des meilleures ſtatues Grecques. En ne ſe ſervant que de cet outil il n'y avoit pas moyen de donner une ſurface polie au granit & au baſalte, ces ſortes de pierres étant compoſées de parties hétérogènes. Les figures placées à la pointe des obéliſques les plus élevés ſont exécutées d'une maniere auſſi ſoignée que celles qui ſont faites pour être conſidérées de près: c'eſt ce qu'on peut voir à l'obéliſque Barberini, & ſurtout à celui du ſoleil, couchés tous deux à terre. A ce dernier on remarque ſurtout l'oreille d'un ſphynx travaillée avec tant de fineſſe & d'intelligence, que les bas-reliefs Grecs ne nous offrent pas de travaux plus parfaits par rapport à cette partie. On trouve ce même fini à une pierre gravée Egyptienne véritablement antique du cabinet

(1) L. I. p. 44. 45.

(2) Pocock's Deſcr. of the Eaſt, T. I. p. 106.

cabinet de Stoſch (1); l'exécution en eſt ſi parfaite qu'elle ne le céde en rien aux meilleures pierres gravées Grecques. C'eſt une agathe-onyx d'une grande beauté qui repréſente une Iſis aſſiſe & qui eſt travaillée dans le goût des obélisques. Comme il ſe trouve une petite feuille blanche ſous une couche très-mince & de couleur brune qui eſt celle de la pierre, le Graveur, pour tirer parti de ce blanc, y a travaillé plus en creux le viſage, les bras & les mains ainſi que le ſiege de la Déeſſe.

Les Artiſtes Egyptiens creuſoient quelquefois les yeux pour y inſérer des prunelles d'une matiere différente, ainſi qu'on le voit à une tête de la Villa Albani & à l'Iſis du ſecond ſtyle Egyptien du Capitole. A une autre tête de la Villa Albani, faite du plus beau granit à petits grains, on remarque que les prunelles ſont terminées avec un outil pointu, & non pas polies comme la tête.

C. Des figures taillées dans la pierre & traitées de bas-reliefs.

Les autres ouvrages de la ſculpture Egyptienne, conſiſtent en figures taillées dans la pierre & travaillées de relief: c'eſt à dire, les figures y ſont de relief, quant à elles mêmes, & elles ne le ſont pas, quant à l'ouvrage dans lequel elles ſont pratiquées, étant araſées avec la ſurface de la table. Les Artiſtes de cette nation ne faiſoient des ouvrages que nous appellons de relief qu'en bronze: la forme & la fonte donnoient les ſaillies requiſes aux objets. A l'égard de la derniere ſorte de bas-reliefs, le tems nous a conſervé un vaſe de bronze, ou un ſeau avec une anſe, dont les Anciens ſe ſervoient dans les ſacrifices & que les Ecrivains de Rome qui ont parlé des coutumes Egyptiennes nomment *Situla*. Cependant celui qui l'a fait connoître le premier s'eſt trompé en donnant

(1) Deſcr. des Pier. gr. du Cab. de Stoſch, p. 13.

nant à ce vaſe le nom d'un *Vannus Jachi* (1). Le poſſeſſeur de ce morceau curieux, le célebre Comte de Caylus, en a ſait la deſcription (2); j'aurai occaſion d'en parler ci-après. Quand j'avance que les bas-reliefs proprement dits n'étoient exécutés qu'en bronze, je ſais très-bien qu'il y a des pierres d'Egypte qui offrent des ouvrages de relief, tels que les Canopes de baſalte vert. Mais qu'on ſe rappelle que j'ai rangé ces ſortes de figures parmi les imitations poſtérieures, faites du tems des Romains. Une tête de femme en marbre blanc, faite dans l'ancien ſtyle Egyptien, & enclavée dans le mur du Capitole près de la demeure du Senateur, ſembleroit dépoſer ici contre moi, parce qu'elle n'eſt pas exécutée dans le goût Egyptien, mais dans le goût Grec, ayant beaucoup plus de ſaillant. Toutefois pour peu qu'on examine cette tête avec une bonne lunette, on découvre qu'elle eſt le reſte d'un ouvrage plus conſidérable, & qu'elle a été ajuſtée dans les tems modernes ſur une table de marbre. On voit très-bien que jadis cette tête a été de relief en dedans du marbre, ſur lequel elle avoit été travaillée.

D. Des différentes matieres employées par les Egyptiens.

Quant à la matiere employée par les Egyptiens pour faire leurs ouvrages de ſculpture, il ſe trouve des figures d'argile, de bois, de pierre & de bronze.

a. Ouvrages de terre cuite.

Le Comte de Caylus nous apprend que dans l'île de Chypre il ſe trouve une grande quantité de petites figures en terre cuite; ce qui ne doit pas nous ſurprendre, cette île, ayant été ſous la domination des Ptolémées, aura auſſi été habitée par des Egyptiens. A Pompéïa dans le temple d'Iſis on a trouvé pluſieurs de ces figures,

(1) Martin, Explic. des Monum. ſingul. p. 144.

(2) Caylus, Recueil d'Antiquités, T. 6. p. 40.

figures, travaillées dans le vrai goût antique de l'Egypte & caractérisées par des hiéroglyphes; moi même j'en posséde cinq, représentant des Prêtres d'Isis, & M. d'Hamilton en conserve encore un plus grand nombre dans son cabinet à Naples. Ces petites figures, toutes semblables, sont enduites d'une couche verte d'émail ou de vernis. Les mains croisées sur la poitrine, elles tiennent dans la gauche une baguette, & dans la droite, outre le fouët ordinaire, une bande à laquelle est attachée une tablette derriere l'épaule gauche. Au cabinet d'Herculanum on voit deux figures un peu plus grandes de cette espece, où cette tablette porte des hiérogliyphes.

b. Ouvrages de bois.

Plusieurs cabinets de curiosité conservent des figures de bois, terminées dans le goût des momies; celui du collége Romain en posséde trois dont une est relevée de couleurs.

c. Ouvrages de pierre.

aa. Le granit.

L'Egypte produit, comme on sait, différentes sortes de pierres, le granit, le basalte, l'albâtre & le porphyre. Le granit est de deux especes, le blanc mélé de noir, le rouge mêlé d'une sorte de blanc; le premier se trouve dans divers pays, mais pas si parfait de couleur & de dureté que celui d'Egypte; le second ne se rencontre absolument que dans ce pays-là. C'est de ce granit que sont taillés tous les obélisques, & il se trouve plusieurs statues sculptées de cette pierre, entre autres les trois plus grandes figures du cabinet du Capitole. La grande Isis du même endroit est faite d'un granit noirâtre. Aprés cette Isis une des plus grandes figures qu'on connoisse, c'est l'Anubis de la Villa Albani, sans citer les autres. Je remarquerai ici qu'un grand Erudit, Joseph Scaliger (1) & un Voyageur moderne, la Motraye (2), se sont imaginés

(1) Scaliger. in Scaligeran. (2) Motraye Voy. T. 2. p. 224.

nés que le granit étoit une pierre artificielle. Pendant qu'on ſait que l'Eſpagne abonde en toutes ſortes de granit & que c'eſt la pierre la plus commune du pays; on ſait de plus qu'elle ſe trouve auſſi en Allemagne & dans beaucoup d'autres endroits. Il ſuffit que le beau granit rouge eſt ſurtout propre à l'Egypte. Ainſi on peut mettre au nombre des fables ce qui eſt rapporté dans pluſieurs livres, ſavoir que le Pape Aléxandre VII. avoit fait venir de l'île d'Elba une des colonnes angulaires du portail du Panthéon. On ſait que cette colonne eſt de granit rouge, & que l'île en queſtion ne produit qu'un granit noir mêlé de blanc, qui ſe trouve dans beaucoup d'autres pays. L'obélisque du cirque de Caïus, placé devant l'égliſe de St. Pierre & érigé jadis par un fils de Séſoſtris, ne porte ſans doute point d'hiéroglyphes, parceque ce Prince ne s'étoit ſignalé par aucune action glorieuſe, & qu'au rapport d'Hérodote ou de Diodore l'érection de ces monumens, caractériſés par des figures hiéroglyphiques, étoit une prérogative des Rois qui avoient immortaliſé leurs noms.

bb. Le baſalte.

Le baſalte ordinaire eſt une pierre qui a de la reſſemblance avec la lave du Veſuve, dont la ville de Naples eſt pavée, ainſi qu'avec les pierres dont ſont faites les anciennes voies Romaines; & à proprement parler le baſalte eſt une ſorte de lave d'une teinte égale, telle qu'elle ſe trouve le plus fréquemment. Il y a deux ſortes de baſalte, le noir qui eſt le plus commun, & le verdâtre qui eſt le plus rare. Nous avons ſurtout des animaux de la premiere eſpece: tels ſont les lions de la montée du Capitole & les ſphynx de la Villa Borgheſe. Quant aux deux grands ſphynx, celui du Vatican & celui de la Villa Giulia, tous deux de dix palmes de hauteur, ils ſont d'un granit rougaâtre. Les deux grandes

 ſtatues

ſtatues Egyptiennes du Capitole, faites dans le ſtyle poſtérieur, & quelques unes des plus petites, ſont de baſalte noir. Le baſalte verdâtre ſe trouve de différente teinte, ainſi que de différente dureté: les Artiſtes Egyptiens & Grecs ſe ſont efforcés à l'envi de travailler cette pierre. En figures Egyptiennes on voit un petit Anubis aſſis au cabinet du Capitole; des cuiſſes & des jambes entrelacées à la Villa Altieri. On voit auſſi une belle baſe, avec des hiéroglyphes & les pieds d'une figure de femme au tréſor du College Romain. A l'égard des têtes de cette ſorte de baſalte, on en trouve pluſieurs à la Villa Albani & à celle d'Altieri: moi-même j'en poſſéde une qui eſt mitrée. Dans les tems poſtérieurs, on s'eſt ſervi de la même ſorte de pierre pour faire des imitations d'ouvrages Egyptiens, tels que des Canopes. En fait d'ouvrages Grecs je connois une tête de Jupiter Sérapis de la Villa Albani: deffectueuſe au menton, elle n'a pas pu être reſtaurée à cauſe de la difficulté de trouver une pierre de la même couleur. Le Miniſtre actuel de l'Ordre de Malthe à Rome poſſede une tête de lutteur de ce baſalte avec des oreilles de Pancratiaſtes. J'ai moi-même une belle tête, en baſalte noir, mais elle eſt mutilée. Dans le troiſieme volume de cette Hiſtoire, je haſarderai une conjecture ſur ces deux têtes.

C'étoit de baſalte, & de la ſorte la plus commune qu'étoit la ſtatue de Peſcennius Niger, que Spartianus dit avoir été faite d'une pierre noire & envoyée à cet Empereur par un Roi de Thebes. Du tems de l'Ecrivain que nous venons de citer, on voyoit encore cette ſtatue placée au faîte de la maiſon de ce Prince à Rome & accompagnée d'une inſcription Grecque. La couleur de la pierre étoit une alluſion ſymbolique au nom de Niger. Du reſte l'Egypte n'avoit point de Roi alors; l'on

l'on ne peut donc entendre ce paſſage que d'un Gouverneur Romain qui réſidoit à Thebes comme Vice-Roi, ainſi qu'on l'a expliqué avant moi ([1]).

cc. L'albâtre.

Outre les figures de pierres communes, il s'en trouve encore faites en albâtre, en porphyre, en brèche, en marbre & en plasme d'émeraude. Pour l'albâtre, on en tiroit de grands blocs des carrieres de Thebes ([2]). Le tems ne nous a conſervé qu'un petit nombre d'ouvrages de l'Art exécutés en albâtre: au college Romain on voit une Iſis aſſiſe, tenant Horus ſur ſes genoux, de la hauteur de deux palmes, avec une autre figure aſſiſe plus petite.

En ſtatues Egyptiennes d'albâtre, il ne s'eſt conſervée que celle de l'Iſis de la Villa Albani, dont j'ai déja parlé. Du reſte la partie ſupérieure qui y manquoit a été reſtaurée avec de l'albâtre d'Italie. Quoiqu'il en ſoit cette ſtatue fut trouvée, il y a environ cinquante ans, lorsqu'on creuſoit la terre pour poſer les fondemens du Séminaire Romain des Jeſuites, vers l'endroit où fut jadis le temple d'Iſis au champ de Mars. Et ce fut dans le même endroit qu'on trouva, mais ſur un terrein appartenant aux Dominicains, l'Oſiris ſurmonté d'une tête d'Epervier, dont j'ai fait mention plus haut, & qui eſt au palais Barberini ([3]). L'albâtre de la ſtatue en queſtion eſt plus clair & plus blanc que n'eſt ordinairement l'albâtre Oriental, comme Pline ([4]) le remarque de celui d'Egypte. L'Auteur ([5]) d'une diſſertation ſur les pierres précieuſes

(1) Boze, Réfl. ſur les Méd. de Pecen. dans les Mém. de l'Acad. des Inſcr. T. 24. p. 117.

(2) Theophraſt. Ereſ. de Lapid. p. 392. l. 24.

(3) Donati Roma, p. 60.

(4) L. 36. c. 12.

(5) Joan. de S. Laurent. Diſſ. ſopra le pietre pref. Digl'ant. P. 2. c. 2. p. 29.

ſes n'étoit donc pas bien inſtruit, en avançant qu'il n'exiſtoit point de ſtatues Egyptiennes en albâtre. Cette ſtatue modifie encore une autre aſſertion de notre Auteur, lorsqu'il prétend que ſi les Egyptiens euſſent fait des ſtatues d'albâtre, elles auroient été très-menues & auroient eu la forme des momies. La baſe de cette Iſis a quatre palmes & demie de longueur, & la hauteur du ſiege ſur lequel elle eſt aſſiſe, jusqu'aux hanches de la figure, en a autant, y compris la baſe. Ceux qui ſavent que le principe de l'albâtre eſt un ſédiment pétrifié, & qui ont connoiſſance des grands vaſes d'albâtre de dix palmes de Diamètre, conſervés à la Villa Albani, peuvent ſe repréſenter en idée des vaiſſeaux encore plus grands. L'albâtre ſe forme auſſi dans les anciens aqueducs de Rome. Comme on réparoit, y a quelques années, un de ces aqueducs, qu'un Pape avoit fait conduire anciennement dans le quartier de St. Pierre, on y trouva attaché à la maçonnerie un tartre qui eſt un véritable albâtre. M. le Cardinal Girolamo Colonna en a fait ſcier des ais de table. Cette génération de l'albâtre ſe remarque auſſi aux voutes des bains de Titus.

Quant à la ſtatue de l'Iſis Albani, la partie inférieure jusqu'aux hanches, eſt blanchâtre & a des veines ondoyantes tirant encore plus ſur le blanc. Au reſte il ne faut pas confondre cet albâtre avec un autre, tiré également des carrieres de Thebes en Egypte & de celles de Damas en Syrie. C'eſt la ſorte d'albâtre que Pline appelle onyx (1) & qui differe de la pierre précieuſe de ce nom; on l'employoit au commencement à faire des vaſes d'ornement, & dans la ſuite à fabriquer des colonnes. Cet albâtre paroît être celui dont les couches reſſem-

(1) Plin. L. 36. c. 12. L. 37. c. 54. p. 405.

ressemblent en quelque sorte à l'agathe-onyx, d'où lui vient peut-être sa dénomination. La Villa Albani conserve différens vases précieux de cette espece, dont quelques uns sont de la grandeur d'une *Amphora*, vaisseau, que Pline appelle *Vas Amphorale*, & que Cornelius Nepos regardoit comme l'espece la plus grande qu'on eut vue jusqu'alors. Le Prince Altieri possede un des plus beaux vases de cette nature; il l'avoit trouvé en faisant creuser la terre à sa Villa près d'Albano. Le plus grand vase d'Albâtre, qui n'est pas dans la forme d'une *Amphora*, mais dans celle d'une poire, qui n'est pas non plus d'onyx-albâtre, mais de l'espece qui tire sur le blanc, se trouve dans la Villa Borghese. C'est une urne qui renfermoit les cendres d'un mort, comme l'indique l'inscription suivante gravée sur ce vase:

P. CLADIVS. P. F.
AP. N. AP. PRON.
PVLCHER. Q. QAESITOR.
PR. AVGVR.

Cette inscription ne se trouve pas dans le Recueil de Gruter. Celui dont cette magnifique urne renfermoit les cendres, ne sauroit être un autre que le fils du fameux Publius Clodius, ou Claudius, ce que l'on peut voir dans les tables de famille des Claudiens (1).

dd. Le Porphyre, de deux especes.

Il y a deux especes de porphyre, le rouge, appellé par Pline *Pyropoecilon* (2) & le verdâtre, qui est le plus rare & qui se trouve quelquefois parsemé de points d'or, qualité que que le Naturaliste Romain donne à la pierre de

(1) Suet. Tiber. c. 2.

(2) Plin. L. 37. c. 10.

de Thebes [1]. Il ne nous reſte point de figures de cette eſpece de pierre, mais ſeulement des colonnes, qui ſont les plus rares de toutes. On en voit deux grandes dans l'égliſe des trois fontaines *(alle tre fontane)* en deça de St. Paul; & deux autres dans l'égliſe de St. Laurent, hors de Rome, mais tellement engagées dans le mur, qu'il n'en paroît qu'une très-petite portion. Il y en avoit encore deux plus petites que M. de Fuentes, Miniſtre de Lisbonne à Rome a fait paſſer en Portugal au commencement de ce ſiecle. Au palais Veroſpi on voyoit autrefois deux grands vaſes de porphyre, de fabrique moderne des plus médiocres, & faits de fragmens de colonnes.

I. Recherches du pays & de la génération du Porphyre.

On pouroit douter que l'Egypte fut la terre productrice de cette pierre, d'autant plus qu'aucun Voyageur, à ce que je ſache, n'a fait mention de carrieres de porphyre dans ce pays-là. Ce doute m'ayant fait entrer dans quelques recherches ſur cette pierre, je me flatte qu'à l'aide des connoiſſances que j'ai du granit, de jetter quelque lumiere ſur cet objet.

On ſait qu'il ſe trouve des montagnes de granit dans pluſieurs pays de l'Europe, & qu'il y a des villes en France, où les maiſons ſont baties de cette pierre; on ſait de plus que ſur la route d'Alicante à Madrid, on ne voit que du granit. Or comme il ſe trouve dans la lave du Véſuve des morceaux de granit blanc, qu'on peut réduire en gravier par le frotement & que ces morceaux reſſemblent aux fragmens de la grande colonne d'Antonin le pieux dégradée par le feu, il s'en ſuit que ce granit du Véſuve, ou n'a pas atteint ſon entiere maturité, ou ce qui

(1) Plin. L. 36. c. 12.

qui eſt plus croyable, a été diſſout par un nouvel embraſement de la montagne. L'Hiſtoire nous apprend que dans les tems les plus reculés les Pyrenées eſſuyerent un embraſement pendant lequel l'argent ſortit par torrent de ſes flancs. En comparant le récit de cet incendie avec l'expoſé de cette expérience, & en conſidérant ces embraſemens comme des éruptions enflammées des montagnes, nous trouverons très-vraiſemblable que le granit d'Eſpagne, ainſi que celui des autres pays doit ſon exiſtance aux Volcans.

Cette diggreſſion nous ramene à notre ſujet, à la génération du porphyre. Il eſt évident par ce que je vais rapporter que cette pierre s'eſt formée de la même maniere que le granit. M. Desmarets, Phyſicien célebre & Inſpecteur des Manufactures en France, a découvert du porphyre rouge ſur quelques montagnes de ce Royaume, ſurtout ſur une montagne des environs d'Aix en Provence; mais il convient qu'il n'en a trouvé que de petits morceaux qui étoient enfermés dans le granit comme dans ſa matrice. C'eſt ainſi qu'on découvre dans pluſieurs portions de la lave du Véſuve de grandes taches du plus beau porphyre couleur de vert foncé. On nous aſſûre même qu'il ſe trouve du porphyre rouge en Suéde dans les montagnes de Dalecarlie (1).

En convenant que le granit s'eſt formé de même que la lave, il réſulte de la découverte du porphyre dans le granit & dans la lave, que cette pierre s'eſt formée de la même maniere, & que par conſéquent les endroits qui produiſent du beau granit doivent pro-

(1) Waller, Mineralog. T. 1. p. 190.

duire aussi du beau porphyre. Comme le porphyre rouge offre une infinité de taches verdâtres, il y a toute apparence que l'une & l'autre espece ont la même origine & se tirent de la même carriere.

Mais on pouroit conjecturer que le porphyre n'est pas une pierre d'Egypte, ne fut ce qu'à cause de la rareté des figures Egyptiennes faites en porphyre. Pendant un séjour de plus de douze ans à Rome, je n'ai trouvé qu'un seul morceau d'une petite figure de porphyre rouge, caractérisée par des hiéroglyphes: ce morceau se trouve encore chez un tailleur de pierre. Ce qui fortifie mon doute c'est une lettre du Chevalier Wortley-Montagu qui m'écrit que rien de plus rare que de rencontrer un morceau de porphyre dans la basse Egypte (les brigandages des Arabes ne permirent pas alors à notre savant Voyageur d'étendre ses courses dans la haute Egypte) & que dans les débris d'une infinité de villes il n'en avoit trouvé que quelques fragmens. Il me marque en outre que dans son voyage du grand Caire au mont Sinaï il n'avoit découvert aucun vestige de porphyre; mais que le mont Ste. Catherine, plus élevé d'une lieue de chemin que le Sinaï, étoit tout formé de cette pierre qui devenoit toujours plus belle à mesure qu'on gagnoit le sommet. Il ajoute que pour d'anciennes carrieres il n'en a trouvé aucune trace. Enfin nous avons le témoignage d'Aristide qui dit expressément que le porphyre venoit d'Arabie (1): d'où il faudroit conclure que les Egyptiens, ainsi que les Romains qui en faisoient encore plus d'usage, le tiroient des montagnes d'Arabie.

Les

(1) Aristid. Orat. Aeg. Opp. T. 3. p. 587. C.

2. Des ſtatues de porphyre.

Les ſtatues de porphyre rouge que le tems nous a conſervées doivent-être conſidérées, ou comme des ouvrages, exécutés par des Artiſtes Grecs ſous les Ptolémées, ainſi que je le démontrerai en ſon lieu, ou faits ſous les Empereurs: la plupart de ces ſtatues ſont des Rois captifs, dont les Romains décoroient leurs chars de triomphe & leurs édifices publics.

L'extrême dureté du porphyre eſt cauſe qu'on ne peut pas le travailler comme le marbre avec le ciſeau, ou avec le tranchant d'un inſtrument large. L'outil qu'on emploie pour le façonner eſt la pointe, qui eſt bien acérée & dont on ſe ſert pour ébaucher l'ouvrage. Le Sculpteur, à chaque coup de maſſe, fait jaillir des étincelles; & malgré ſon aſſiduité au travail, il lui faut plus d'un an pour dénouer les parties d'une ſtatue & pour fouiller ſes draperies. Cette opération faite, il cherche à donner la derniere main à ſon morceau, ce qu'il fait avec la potée & l'émeril; & il emploie encore un an à lui donner le poli, attendu qu'il n'y a qu'un Ouvrier qui puiſſe travailler commodément à une même ſtatue. Comme un ouvrage de porphyre exige un tems & une perſévérence infinie, nous avons lieu de nous étonner qu'il ſe ſoit trouvé des Artiſtes Grecs aſſez patiens pour s'aſſujettir à un travail pénible, où l'eſprit eſt enchaîné, & où la main ſe laſſe, ſans que l'œil ait le plaiſir de voir des progrès ſenſibles. Pour donner une idée encore plus nette de la manœuvre de cette pierre, je vais indiquer la maniere qu'elle ſe pratique. Lorsqu'on eſt parvenu à dégauchir la pierre, comme diſent les gens de l'Art, on emploie la pointe & la dent de chien, on frappe avec la maſſe ſur ces outils, & on fait ſauter une infi-

nité de petits morceaux. La figure étant dégroſſie, on commence à faire uſage de la marteline, marteau pointu d'un côté & dentelé de l'autre; enfin on repaſſe l'ouvrage avec la ripe & quelques autres outils tranchans, jusqu'à ce qu'on employe la rape & le riffloir pour nettoyer la figure. Les mêmes procédés ont lieu pour ſculpter les colonnes. En général les Artiſtes ſe ſervent dans ce travail d'une ſorte particuliere de lunettes, pour ſe préſerver les yeux d'une poudre fine qui vole à chaque coup d'outil. On travaille de la même maniere la pierre nommée la brèche d'Egypte dont pourtant toutes les parties ne ſont pas également dures & compactes.

ee. La Brèche d'Egypte.

La brèche, en Italien *Breccia*, eſt fort remarquable, quoiqu'il ne nous reſte de cette pierre que le ſeul tronc d'une ſtatue. Elle eſt compoſée d'une infinité d'autres eſpeces, entre autres de parties de porphyre des deux couleurs, c'eſt ce qui me porte à croire que l'Egypte eſt ſon pays natal. Cette pierre eſt compriſe en Italie ſous le terme générique de *brèche*, *Breccia*, terme dont ni la Cruſca, ni le compilateur Florentin Baldinucci, ne nous diſent pas l'origine. Nous dirons que la pierre appellée brèche conſiſte en pluſieurs portions briſées d'autres pierres, & voilà, ſelon l'obſervation judicieuſe de Ménage, le principe de ſa dénomination, que ce Savant dérive du mot allemand *brechen*, briſer. Or comme les pierres d'Egypte ſe diſtinguent ſpécialement dans la formation de cette brèche, j'ai cru qu'il falloit lui donner le nom de brèche d'Egypte. La couleur capitale de cette pierre eſt le vert, couleur dans laquelle on remarque des dégrés & des nuances infinies, en ſorte

que

que je ſuis perſuadé que jamais Peintre ni Teinturier n'en a produit de telles: la mixtion de ces couleurs doit paroître merveilleuſe aux yeux des obſervateurs attentifs des productions de la nature. Le tronc de la ſtatue en queſtion repréſente un Roi captif aſſis, habillé à la maniere des peuples barbares; il ne manque à cette ſtatue que les extrémités, la tête & les mains, qui étoient probablement de marbre blanc. M. le Cardinal Albani a expoſé cette antique à ſa Villa dans un petit pavillon décoré d'autres ouvrages faits de cette pierre. De chaque côté de la ſtatue on a placé une colonne, & ſur le devant on voit une grande jatte ronde de dix palmes de Diametre, & le tout de brèche. Indépendemment de ces morceaux l'égliſe Cathédrale de Capoue conſerve une ancienne baignoire de la même pierre, qui ſert aujourd'hui de fonts baptismaux.

ff. Le Marbre.

Il eſt évident qu'outre le granit, le porphyre & l'albâtre, l'Egypte avoit auſſi des carrieres de différens marbres, fait atteſté par les Voyageurs qui nous font la deſcription d'une infinité d'ouvrages encore ſubſiſtans en marbre blanc noir & jaunâtre. C'eſt de marbre blanc que ſont revêtus les galeries longues & étroites de la grande Pyramide (1), & ſelon toutes les apparences ce marbre n'eſt pas de Paros, comme on l'a inſinué à Pline (2). Le cabinet du college Romain conſerve une table du même marbre, travaillée de relief & dans le goût Egyptien. Je me propoſe de faire connoître cet ouvrage, qui eſt ſans contredit de la

(1) Norden Voy. d'Egypte, P. I. p. 79.

(2) Plin. L. 36. c. 19. §. 2. p. 340.

la plus haute antiquité, dans la continuation de mes Monumens de l'Antiquité. Mais je ſuis indécis ſur un ouvrage d'un extrême fini conſervé au cabinet d'Herculanum: c'eſt un petit buſte d'homme d'environ un demi palme de hauteur, avec de la barbe, & fait d'un riche marbre blanc qu'on nomme *Palombino*. Mon indéciſion vient de ce que la barbe de cette figure eſt jettée à la maniere de celle des Hermès Grecs, pendant que toutes les ſtatues d'homme des Egyptiens ſont avec un menton uni.

gg. Plasme d'Emeraude.

En ouvrages faits de plaſme d'émeraude, on ne connoît qu'une ſeule petite figure aſſiſe, dont le ſocle, ainſi que la colonne qui lui ſert d'appui, eſt caractériſé par des hiéroglyphes: ce morceau de la hauteur d'un palme & demi ſe voit à la Villa Albani. Les Naturaliſtes regardent communément cette pierre rare comme la matrice de l'émeraude, c'eſt à dire comme ſon enveloppe; mais le plasme eſt beaucoup plus dur que toutes les émeraudes, tandis qu'il devroit en être tout autrement. Car il en eſt des pierres comme des fruits: le contenant eſt plus tendre que le contenu. Cependant le contraire ſe rencontre auſſi dans le regne mineral: il y a de groſſes pierres à feu qui enveloppent des coquillages pétrifiés, & par conſéquent une matiere plus mole.

D. Ouvrages de bronze.

Indépendemment des ouvrages de l'Art Egyptiens en bois & en pierres, le tems nous en a conſervé quelques uns en bronze. Les plus conſidérables ſont la table Iſiaque du cabinet Royal de Turin, le vaſe de ſacrifice ou le ſeau dont j'ai fait mention ci-devant & une petite baſe en carré oblong de la longueur d'environ un palme & demi avec des figures & des emblêmes

blêmes incruſtés, baſe qui ſe voit au cabinet d'Herculanum. Pour des petites figures il s'en eſt trouvé une quantité dans le temple d'Iſis découvert à Pompeïa. Une autre production ſemblable du cabinet de M. d'Hamilton nous montre que, pour mieux faire tenir debout les petites figures, on en rempliſſoit les cavités de plomb. La plus grande de ces figures eſt une Iſis tenant Horus ſur ſes genoux; elle appartenoit à M. le Comte de Caylus ([1]), qui nous l'a fait connoître, & qui nous apprend auſſi que les figures de ronde-boſſe en bronze étoient quelquefois enduites de plâtre & dorées, comme on le voit par un petit Oſiris, dont il fait la deſcription. La baſe dont nous venons de parler a la vraie forme de cette diminution ſimple qui diſtingue les baſes & les édifices des Egyptiens. La face principale repréſente vers le centre un bateau long entrelacé de jonc d'Egypte, au-milieu duquel eſt un grand oiſeau; ſur le devant on voit une figure aſſiſe à plat, & ſur le derriere ſe trouve un Anubis ſurmonté d'une tête de chien & conduiſant le bateau. Aux deux côtés ſont aſſiſes des figures de femmes avec des aîles étendues en avant, attachées ſur les hanches & rabattues juſqu'aux pieds, comme les ſigures ſur les médailles de Malthe, & comme celles de la table Iſiaque.

II. De la Peinture des Egyptiens, & des momies peintes.

Après avoir diſcuté le mécanisme de la ſculpture, je remarquerai ce que nous ſavons de la manœuvre des Egyptiens par rapport à la peinture. En faiſant mention de cet Art, on comprendra d'abord que je veux parler ſurtout des momies peintes. Dans ma diſcuſſon

(1) Caylus. Rec. d'Antiq. T. 1. p. 17.

cuſſon ſur cette peinture, je m'appuye de celle de l'immortel Comte de Caylus, qui a fait de grandes recherches ſur cet objet, particulierement ſur l'emploi des couleurs ([1]). A l'égard des momies que j'ai vues moi-même, j'ai trouvé les remarques de cet Antiquaire judicieux de la plus grande exactitude.

A. De la Pratique de la Peinture chez les Egyptiens.

Les couleurs ſont à détrempe & plus ou moins délayées avec de l'eau de colle, ou chargées de gomme: elles ſont toutes employées entieres & couchées ſans mélange. On en compte ſix: le blanc, le noir, le bleu, le rouge, le jaune & le vert. Le rouge & le bleu qui dominent le plus paroiſſent broyées aſſez groſſierement. Le blanc, composé de céruſe ordinaire, fait l'enduit de la toile des momies, & forme ce que nos Peintres appellent l'impreſſion ſur laquelle ils appliquent les couleurs. De ſorte que tous les contours des figures ſont tracés ſur cette préparation blanche avec une couleur noire, & ce fond donne le blanc néceſſaire qui a été réſervé à cette intention.

B. De la Peinture des édifices.

Mais cette eſpece de peinture eſt très-peu conſidérable en comparaiſon de celle qui ſe voit dans la haute Egypte, où, ſuivant la relation de Norden, on trouve des palais & leurs colonnes de trente-deux pieds de circonférence, entierement décorés & couverts de peintures, en ſorte qu'il y a des murailles peintes de quatre-vingts pieds de hauteur avec des figures coloſſales. Les couleurs de ces tableaux ſont, comme ſur les momies, entieres & ſans rupture, les teintes placées les unes auprès des autres; elles ſont couchées ſur un fond préparé,

(1) Caylus, Rec. d'Antiq. T. 5. p. 25.

paré, & leur durée se trouve éternisée au moyen d'un enduit. C'est par cette industrie que les couleurs ainsi que la dorure ont conservé leur fraîcheur l'espace de quelques milliers d'années & qu'elles ne peuvent être détachées du mur ni des colonnes par aucun artifice.

III. Conclusion de ce chapitre, & observation sur les monnoies.

Je finis ces recherches sur l'Art des Egyptiens en observant qu'on n'a jamais découvert de médailles ou de monnoies qui soient capables d'étendre nos connoissances sur cette matiere. Les monnoies connues des Egyptiens ne commencent qu'après le regne d'Aléxandre. On pouroit même douter que les Egyptiens eussent jamais eu de la monnoie bâtue, s'il n'en étoit pas fait mention chez les Ecrivains de l'antiquité, qui parlent entre autres de l'obole qu'on mettoit dans la bouche des morts. C'est aussi pour cette raison qu'on a gâté la bouche de quelques momies, & surtout des momies peintes, comme est celle de Bologne, parce qu'on y a cherché des pieces de monnoie. C'est ce qui est arrivé à l'égard de la momie de l'institut de Bologne, en présence du Cardinal Albani; le Missionnaire qui l'avoit apportée en présent au Cardinal, l'étala devant lui & fit voir qu'elle étoit en bon état; après qu'on l'eut considérée quelque tems, le Moine porta tout-à-coup la main sur la bouche, & la lui ouvrit avec violence avant que les assistans pussent l'en empêcher, mais sans trouver ce qu'il y cherchoit. Poccocke [1] parle de trois monnoies Egyptiennes, mais il n'en indique pas l'antiquité, & leur coin ne paroît pas antérieur à la conquête de l'Egypte par les Perses.

Pour terminer l'article des Egyptiens, je dirai que l'Histoire de l'Art de ce peuple, ainsi que l'aspect actuel

P 2 du

(1) Descript. of the East, T. I. p. 92.

du pays, reſſemble aſſez à une grande plaine déſerte, qu'on peut pourtant parcourir des yeux du haut de deux ou trois grandes tours. Toute la chaîne de l'Art antique des Egyptiens a deux périodes: il nous reſté de l'une & de l'autre des monumens qui nous mettent en état de prononcer ſur les productions de ces différens tems. Il en eſt au contraire de l'Art des Grecs & des Etrusques comme de leur pays: la vue ne ſauroit s'y promener au loin, le terrein étant coupé d'une infinité de montagnes. Je ne ſais ſi c'eſt trop préſumer de moi, mais je me flatte d'avoir jetté quelque lumiere par ces éclairciſſemens ſur l'Art ancien des Egyptiens.



CHA-



CHAPITRE III.

De l'Art chez les Phéniciens & les Perses.

I. De l'Art des Phéniciens.

A l'exception de quelques notices historiques & de quelques indications générales, il ne nous reste rien de l'Art des Phéniciens & des Perses, par conséquent nous ne pouvons rien dire de positif sur les parties séparées de leur dessin & de leurs figures. Nous n'avons d'ailleurs guere d'espérance de faire des découvertes considérables en ouvrages de sculpture, ou en productions de l'Art propres à répandre plus de lumiere sur le génie de ces peuples. Cependant comme nous avons des médailles des Phéniciens & des bas-reliefs des Perses, il manqueroit quelque chose à cette Histoire si nous passions entierement sous silence ces deux nations.

A.
Du climat, de la configuration, des sciences, du luxe & du commerce des Phéniciens.

Les Phéniciens habitoient les plus belles côtes de l'Asie & de l'Afrique le long de la Méditerranée, outre les pays de conquête, & Carthage leur principale colonie. Cette derniere ville, bâtie selon quelques Auteurs (1), plus de cinquante ans avant la prise de Troie, étoit située dans un climat tellement tempéré qu'au rapport des Voyageurs modernes, le thermomètre se trouve toujours au vingt-neuvieme ou au trentieme dégré à Tunis, qui n'est qu'à trois lieues de cette ancienne rivale de Rome (2). Il résulte de ces observations que les Phéniciens qui, au rapport d'Hérodote, étoient des hommes d'une constitution robuste, devoient être très-bien conformés, & que par conséquent le dessin de leurs figures devoit être analogue à cette conformation (3). Tite-Live parle d'un jeune Numide extraordinairement beau, fait prisonnier par Scipion à la bataille qu'il livra à Asdrubal près de Bœcula en Espagne (4). La célebre beauté Carthaginoise, Sophonisbe, fille d'Asdrubal, mariée d'abord à Syphax & ensuite à Massinissa, est connue dans toutes les Histoires.

Les Phéniciens, dit Pomponius Méla (5), étoient très-laborieux. Instruits dans les affaires touchant la guerre & la paix, ils jouissoient en général d'une grande réputation de sagesse. Les Sciences florissoient déja chez eux, lorsque les Grecs étoient encore barbares, & l'on prétend que Moschus (6) de Sidon a enseigné le systême des atômes avant la guerre de Troie. S'ils ne sont pas les inventeurs de l'Astronomie & de l'Arithmétique, ils ont du moins conduit ces Sciences à un plus haut point

(1) Appian. Libyc. p. 13. l. 5.
(2) Shaw. Voyage. T. 1.
(3) L. 4. p. 178. l. 30.
(4) L. 27. c. 19.
(5) L. 1. c. 12.
(6) Strab. Geogr. L. 16. p. 757. D.

point de perfection qu'aucune autre nation. Mais c'est principalement par les découvertes dans les Arts que les Phéniciens se sont rendus célebres ([1]), & c'est pour cette raison qu'Homere appelle les Sidoniens de grands Artistes ([2]). Nous savons que Salomon fit venir des Maîtres Phéniciens pour bâtir le temple du Seigneur & la maison du Roi. Nous savons aussi que les Romains faisoient faire leurs plus beaux meubles de bois par des Ouvriers Carthaginois: de-là leurs anciens Ecrivains parlent quelquefois de lits, de fénêtres, de presses & de rainures Puniques ([3]).

L'Abondance est la mere des Arts: personne n'ignore ce que les Prophetes ont dit de l'opulence & de la magnificence de Tyr. Strabon rapporte que de son tems il y avoit à Tyr des maisons plus hautes qu'à Rome. Appien dit expressément que dans la partie intérieure de la ville de Carthage, appellée Byrsa, les maisons avoient jusqu'à six étages ([4]). On voyoit des statues dorées dans les temples: tel étoit l'Apollon de Carthage ([5]). On parle même de colonnes d'or & de statues d'émeraude. Tite-Live fait mention d'un bouclier d'argent du poids de cent trente livres, sur lequel on voyoit le portrait d'Asdrubal, frere d'Annibal ([6]). Ce bouclier fut ensuite appendu au Capitole.

Les Phéniciens étendirent leur commerce sur toute la terre, & vraisemblablement les ouvrages de leurs Artistes auront été transportés de toutes parts. Ils construisirent même

(1) Conf. Bochart. Phal. & Can. L. 4. c. 35.
(2) Il. ψ. 743.
(3) Conf. Scal. in Varron. de re rust. p. 261. 262.
(4) Libyc. p. 58. l. 2.
(5) Ibid. p. 57. l. 40.
(6) L. 25. c. 30.

même des temples dans les îles de la Grece, qu'ils possédoient dans les tems les plus reculés: tel étoit dans l'île de Thase le temple d'un Hercule, beaucoup plus ancien que l'Hercule Grec (1). D'après ces observations il est assez apparent que les Phéniciens, qui ont introduit les Sciences dans la Grece, ont aussi transplanté les Arts dans ce pays, si la chose pouvoit s'accorder avec les détails que nous avons donnés plus haut (2). Il est à remarquer qu'Appien (3) parle de colonnes d'ordre Ionique en décrivant l'Arsenal du port de Carthage. Les Phéniciens avoient encore de plus grandes liaisons avec les Etrusques (4), qui étoient alliés des Carthaginois, lorsque ces derniers perdirent une bataille navale contre le Roi Hiéron devant Syracuse.

B. De la forme de leurs Divinités.

Les Divinités aîlées sont communes à ces deux nations. Mais les Divinités Phéniciennes sont aîlées à la façon Egyptienne, c'est à dire, que leurs aîles sont attachées aux hanches & que, descendant de-là jusqu'aux pieds, elles ombragent toute la partie inférieure de la figure. C'est ce que nous voyons sur des médailles de l'île de Malthe (5), dont les Carthaginois étoient possesseurs: de sorte qu'il y a quelque apparence que les Phéniciens ont puisé des connoissances chez les Egyptiens. Cependant les Artistes Carthaginois ont bien pu aussi se former le goût par l'inspection des ouvrages Grecs, enlevés à la Sicile, & portés à Carthage, d'où Scipion les renvoya en Sicile après la prise de cette ville (6).

Quant

(1) Herodot. L. 2. p. 67. l. 34.
(2) Ibid. L. 5. p. 194. l. 22.
(3) Libyc. p. 45. l. 8.
(4) Herodot. L. 6. p. 214. l. 22.
(5) Descript. des Pier. Grav. du Cab. de Stosch, Préf. p. XVIII.
(6) Appian. Libyc. p. 59. l. 38.

C. De leurs ouvrages de l'Art.

Quant aux ouvrages de l'Art Phénicien, il ne nous eſt parvenu que des médailles Carthaginoiſes, frappées en Eſpagne, à Malthe & en Sicile. En médailles de la premiere eſpece il s'en trouve dix de la ville de Valence dans le cabinet du Grand-Duc à Florence, toutes pieces qui peuvent être comparées aux plus belles de la Grande-Grece (1). Celles qui ont été frappées en Sicile, ſont d'un travail ſi exquis qu'on ne peut les diſtinguer des meilleures médailles Grecques que par l'inſcription Punique. L'Evêque de Girgenti, M. Luccheſi, poſſede quelques unes de leurs médailles d'or d'une grande rareté. Quelques piéces d'argent portent la téte de Proſerpine, & au revers une téte de cheval avec un palmier (2). Il y en a d'autres ſur lesquelles en trouve la figure entiere d'un cheval avec le palmier. Du reſte Golzius ne rapporte point de médailles de cette derniere eſpece, mais on en voit dans le cabinet Impérial de Florence & dans la collection Royale de Naples. L'Antiquité cite un Artiſte Carthaginois, nommé Boëthus (3) qui avoit ciſelé des figures en ivoire pour le temple de Junon en Elide. En fait de pierres gravées, je ne connois que deux tétes avec le nom de la perſonne en caracteres Phénicien: j'en ai parlé dans la Deſcription des Pierres gravées du cabinet de Stoſch (4).

D. De leurs vétemens.

Les médailles des Phéniciens nous donnent auſſi peu de lumiere ſur l'habillement particulier des figures que les Ecrivains. Je ne crois pas que l'on en ſache beaucoup plus, ſinon que le vétement Phénicien avoit des manches très-longues (5), ce qui fit donner de pareilles

(1) Norris Lett. 63. p. 213.

(2) Golz. Magn. Græc. tab. 12. n. 35.

(3) Pauſan. L. 5. p. 419. l. 29.

(4) Deſcr. des pier. gr. du cab. de Stoſch. Préf. p. XXVI.

(5) Ennius ap. Gell. Noct. Att. L. 7. c. 12.

les manches aux habits que portoient les perſonnages Africains des comédies ſur les théâtres de Rome ([1]). On croit que les Carthaginois ne portoient point de manteaux ([2]). Ils s'habilloient ſans doute par préférence d'étoffes rayées, comme les Gaulois, ainſi que nous le voyons dans le marchand Phénicien, parmi les figures peintes du Térence qui eſt dans la Bibliothéque du Vatican. L'épithete *diſcinctus*, ſans ceinture, que les Poëtes donnent aux Africains & aux Libiens, paroît convenir auſſi aux Carthaginois, d'où il réſulteroit qu'ils alloient ſans ceinture ([3]).

E.
De l'Art parmi les Juifs.

Nous ne ſommes pas plus inſtruits de l'Art chez les Juifs, voiſins des Phéniciens. Tout ce que nous en ſavons, c'eſt que dans les tems les plus floriſſans de leur Monarchie, ils faiſoient venir les Artiſtes de Tyr & de Sidon pour exécuter leurs grands ouvrages: d'où l'on pouroit tirer l'induction que les Beaux-Arts, conſidérés comme ſuperflus à la vie humaine, n'étoient pas exercés par ce peuple. D'ailleurs la loi Moſaïque défendoit aux Juifs la ſculpture, du moins pour ce qui regarde la repréſentation de la Divinité ſous une forme humaine. Cependant la configuration des Hébreux, ainſi que celle des Phéniciens, auroit été ſuſceptible de belles conceptions. Malgré l'idée déſavantageuſe que ce peuple avoit de l'Art, il faut pourtant qu'il l'ait porté à un certain dégré de perfection, je ne dis pas pour la ſculpture, mais du moins pour le deſſin & pour le fini du travail; car parmi les Artiſtes & les Lapidaires que Nabuchodonoſor emmena captifs de la ſeule ville de Jéruſalem, il y en avoit mille qui travailloient en ouvrages de ciſelure ([4]): on

(1) Conf. Scalig. Poet. L. 1. c. 13. p. 21. G.

(2) Salmaſ. ad Tertull. de Pallio. p. 53.

(3) Virg. Aen. L. 8. v. diſcinctos Afros. Juvenal. Sat. 8. Sil. l. 2.

(4) Reg. c. 24. v. 16.

on auroit de la peine d'en trouver autant aujourd'hui dans les plus grandes villes. Le mot Hébreu qui désigne les Artistes en question, a été généralement mal compris, mal traduit, mal expliqué & quelquefois même supprimé par les Paraphrastes & les Léxicographes.

II. De l'Art des Perses.

L'Art des Perses mérite quelque considération, puisqu'il nous en reste des monumens en marbre, en pierres gravées & en bronze. Les monumens de marbre, consistant en figures travaillées de reliefs, nous viennent des ruines de la ville de Persépolis. Pour les pierres gravées, ce sont des aimans cylindriques & des chalcédoines, percés dans leur axe.

A. Monumens de l'Art des Perses.

Outre les pierres gravées, que j'ai vues dans différentes collections il y en avoit deux dans le cabinet de M. le Comte de Caylus qui les a insérées dans son Recueil (1): l'une porte cinq figures, & l'autre deux, avec une inscription en ancien Persan, rangée en colonnes. Le Duc Caraffa Noïa à Naples possede trois pierres pareilles, sur l'une desquelles on voit aussi une inscription en ancien Persan rangée par colonnes: ces trois pierres viennent du cabinet du Baron de Stosch. Les caracteres gravés sur toutes ces pierres ressemblent parfaitement à ceux qui sont sur les débris de Persépolis. Quant aux autres pierres Persannes j'en ai parlé dans ma Déscription du cabinet de Stosch, & j'ai surtout cité celle que Bianchini a donnée au public (2). Faute de connoître le style des Perses, on a pris quelques unes de leurs pierres sans inscription, pour d'anciennes pierres Grecques. C'est ainsi que Gronovius

 a cru

(1) Caylus, Rec. d'Antiq. T. 3. pl. 12. N. 2. pl. 35. N. 4.

(2) Ist. Univ. p. 537.

a cru voir ſur une pierre Perſanne la fable d'Ariſtée, & ſur une autre la figure d'un Roi de Thrace ([1]).

A l'exception de quelques anciennes médailles Perſannes; je ne connois qu'une ſeule de leurs productions de l'Art en bronze: c'eſt un poinçon qui eſt un carré oblong de la longueur d'un pouce, & qui ſe trouve dans le cabinet d'Hamilton. Il repréſente une figure d'homme, dont la tête, ainſi que le viſage, paroît couverte d'un casque, & qui paſſe une épée au travers du corps d'un Lion qui s'éleve contre elle, repréſentation aſſez ordinaire ſur des pierres gravées de cette nation. On pouroit auſſi citer une médaille d'argent, repréſentant un quadrige, ſur lequel on voit deux figures, la premiere ayant de la barbe & portant un bonnet Perſan, la ſeconde tenant des chevaux par les rênes: le revers offre un vaiſſeau garni de rames & entouré de quelques caracteres inconnus. On croit que cette médaille porte le coin des Rois de Perſe avant l'époque d'Aléxandre le grand ([2]).

B. Configuration des Perſes.

Les anciens Ecrivains Grecs nous atteſtent que les Perſes étoient des hommes d'une figure avantageuſe, & pluſieurs productions de l'Art confirment la même choſe, entre autre une pâte de verre du cabinet de Stoſch ([3]): c'eſt la tête d'un guerrier en camée coiffée d'un casque, & entourée de caracteres de l'ancien Perſan. Cette tête eſt d'une conformation réguliere & a des traits reſſemblans aux Occidentaux, comme ſont les têtes que Corneille de Bruyn a deſſinées d'après les figures de Perſépolis ([4]), faites en demi-boſſe & plus grandes que le naturel ([5]). Il réſulte de cette obſervation que l'Art avoit

(1) Gem. Ant. n. 66. 67.
(2) Recueil de Méd. des Rois du Cab. de Pellerin. p. 1.
(3) P. 28.
(4) Voyages.
(5) Greave Deſcr. des Ant. de Perſépolis.

avoit tous les avantages du côté de la nature. Les Parthes qui habitoient un grand pays de l'Ancien Royaume des Perses, s'attachoient singulierement à la beauté dans le choix des personnes préposées pour commander les autres. Suréna, général du Roi Orodes, est renommé (1), indépendamment de ses autres qualités, pour la beauté de sa figure, & malgré cette beauté il se fardoit encore (2).

C. Causes diverses du peu de progrès des Perses dans l'Art.

a. De leur aversion à voir le nud.

Il paroît que les Perses croyoient qu'il étoit contre les regles de la bienséance de dessiner des figures nues, & qu'ils regardoient l'aspect de la nudité comme un mauvais augure (3); aussi ne voyoit-on en général aucun Perse sans être vêtu (4), ce que l'on peut dire également des Arabes (5). Cette austérité de mœurs empêcha leurs Artistes d'étudier l'objet le plus sublime de l'Art, le dessin du nud. Contens d'offrir une figure habillée, ils s'attachoient à bien jetter les plis; mais leurs conceptions n'alloient pas, comme chez les Grecs, jusqu'à indiquer la forme du nud sous la draperie.

b. De leurs vêtemens.

Il est à présumer que l'habillement des Perses ne différoit pas beaucoup de celui des autres peuples Orientaux. Ceux-ci portoient une sorte de chemise de toile, sur laquelle ils mettoient une robe de laine, & par dessus cette robe un manteau blanc (6). En général ils aimoient les habits faits d'étoffes à fleurs (7). La robe Persanne, coupée en carré (8), ressembloit sans doute à la robe carrée des femmes Grecques: elles avoit suivant

Q 3 Strabon,

(1) Appian. Parth. p. 96. l. 9.
(2) Ibid. p. 97. l. 29.
(3) Achmet Oneier. L. 1. c. 117.
(4) Herodot. L. 1. p. 3. l. 33. L. 9. p. 329 l. 30. Xenoph. Agesil. p. 655. D.
(5) La Roque, Mœurs des Arabes, p. 177.
(6) Herodot. L. 1. p. 50. l. 41.
(7) Sext. Empyr. Pyrrh. hyp. L. 1. p. 30. B.
(8) Dionys. Halic. Ant. Rom. L. 1. p. 187. l. 28.

Strabon, de longues manches (1) qui defcendoient jusqu'aux doigts, & qui leur fervoient en quelque forte de manchon (2). Comme d'ailleurs les figures Perfannes n'ont point de manteau dont le jet put être varié à volonté, peut-être parce que ce vêtement n'étoit pas en ufage en Perfe, cela fait qu'elles paroiffent formées d'après un feul & même modele. Les figures qu'on voit fur les pierres gravées reffemblent parfaitement à celles qui fe trouvent fur les édifices. On ne voit point de figures de femmes fur les monumens des Perfes. Pour l'habit des figures d'homme, il eft ordinairement pliffé par étage, & les plis font très-petits. Sur une des pierres déja citée du cabinet de M. le Duc de Noïa on remarque huit étages femblables de plis, depuis les épaules jusques aux pieds. Sur une autre pierre du même cabinet on voit une chaife dont le fiege a de pareils plis qui defcendent par dégré jusqu'en bas. Il paroît que les anciens Perfes regardoient un habit avec de grands plis comme un ajustement efféminé (3).

Les Perfes laiffoient croître leurs cheveux (4). A quelques figures d'homme on les voit tomber par devant fur les épaules en treffes ou en nattes (5), comme on les voit aux figures Etrusques. Ils s'attachoient communément une toile fine autour de la tête (6), ufage qui s'eft perpétué dans le turban des Orientaux de nos jours. A la guerre ils portoient ordinairement un chapeau, fait en forme de cylindre ou de tour (7). L'on voit auffi fur des pierres gravées des bonnets avec un rebord retrouffé comme aux bonnets fourrés.

Parmi

(1) L. 15. p. 934. C.

(2) Xenoph. Hift. Græc. L. 2. c. 6.

(3) Plutarch. Apophth. p. 301. l. 24. edit. H. Steph.

(4) Herodot. L. 6. p. 214. l. 37. Conf. Id. L. 9. p. 309. l. 23. Appian. Parth. p. 97. l. 40.

(5) Greav. Defcr. des Antiq. de Perfépolis.

(6) Strabo L. 15. p. 734. C.

(7) Ibid.

Parmi les causes alléguées du peu de progrès de l'Art chez les Perses, on ne doit pas passer sous silence celle qui venoit de leur culte religieux, nullement favorable à l'Art. Ils croyoient qu'il n'étoit pas bien de représenter les Dieux sous une forme humaine (1). Le Feu & le Ciel visible étoient les principaux objets de leur vénération; & même les plus anciens Ecrivains Grecs soutiennent qu'ils n'avoient ni temples ni autels. Il est vrai qu'on voit Mithras, Dieu Persan, en différens endroits à Rome, aux Villas Borghese, Albani & Negroni, mais on n'a aucune certitude que les Perses l'aient ainsi représenté. Il est plutôt probable que ces représentation de Mithras ont pour auteurs des Artistes Grecs ou Romains, & qu'elles datent du tems des Empereurs, ce qui est suffisamment prouvé par la figure même & par son exécution. Tout connoisseur peut voir que les Artistes de ces deux nations ont donné à la figure de Mithras de longues chausses & un bonnet Phrygien, comme la marque symbolique d'une Divinité étrangere: cette sorte d'ajustement étoit reçue pour caractériser les peuples lointains, tant ceux du Nord que du Midi. Les Perses portoient à la vérité des chausses, mais ils ne portoient point de bonnets à la Phrygienne. Plutarque rapporte que le culte de Mithras fut introduit en Italie par les Pirates, à qui Pompée fit la guerre & qu'il extermina enfin (2). Comme l'explication des caracteres symboliques de cette figure n'entre point dans mon plan, je laisse ce soin à d'autres; d'ailleurs plusieurs Ecrivains se sont déja exercé sur cette matiere. On voit pourtant par les ouvrages des Perses que les fictions bizarres & les formes fantastiques, avoient été introduites dans l'Art chez un peuple à qui sa religion fournissoit peu d'aliment pour nourrir son imagination. On

c. De leur culte religieux.

(1) Herodot. L. I. c. 131. (2) Plutach. Pomp. p. 1153. l. 17.

On trouve ſur quelques unes des pierres gravées Perſannes des animaux aîlés avec des têtes humaines, ſurmontées quelquefois de couronnes dentelées, & d'autres figures, enfans d'une imagination déreglée.

Quant à l'Architecture des Perſes, nous voyons par ce qui nous en reſte qu'ils aimoient à y prodiguer les ornemens, ce qui fait que les parties ſuperbes de leurs édifices perdent infiniment de leur grandeur. Les grandes colonnes de Perſépolis ont quarante moulures ornées en creux, mais ces moulures n'ont que trois pouces de largeur; pendant que les colonnes Grecques n'en ont pas au delà de vingt-quatre, mais les moulures ont quelquefois plus d'un palme d'intervalle. Les ruines d'un temple de Jupiter à Girgenti nous offrent des colonnes d'une telle grandeur que les moulures ont aſſez d'eſpace pour contenir un homme de grande taille. Il paroît que les Perſes, non contens d'orner leurs colonnes de moulures, vouloient encore leur donner d'autres décorations en ſculptant ſur la partie ſupérieure des figures de relief.

Ce que nous venons de rapporter de l'Art chez les Perſes, ſuffit pour nous faire conclure que quand même il nous ſeroit parvenu un plus grand nombre de leurs monumens, ils n'auroient pas été fort inſtructifs pour nous relativement à l'Art. Il ſembleroit même que ce peuple ne s'étoit pas aveuglé ſur l'incapacité de ſes Artiſtes, puiſqu'il appelloit ſouvent des Etrangers; c'eſt pour cette raiſon ſans doute que Téléphanes, Sculpteur de Phocis en Grece, a travaillé ſucceſſivement pour deux Rois de Perſe, Xerxès & Darius [1].

D.
De l'Art chez les Parthes.

Dans les tems poſtérieurs, lorsque la Parthie, province de l'ancien Royaume de Perſe, eut ſes Rois & compoſa

(1) Plin. L. 34. c. 19. b. 9.

posa une puissance particuliere on vit aussi l'Art prendre une autre forme chez les Parthes. Les Grecs, qui dès le tems d'Aléxandre habitoient des villes dans la Cappadoce (1) & qui dans des tems plus reculés encore s'étoient établis dans la Colchide, où on les nommoit les Achéens Scythiques (2), s'étendirent également dans la Parthie & y introduisirent leur langue. Aussi voyons nous les Rois des Parthes faire représenter à leur cour des spectacles Grecs (3). Artabazes, Roi d'Armenie, beau-pere de Pacorus, fils d'Orodes, avoit même composé en Grec des tragédies, des histoires & des harangues. Cette inclination des Rois Parthes pour les Grecs & pour leur langue, s'étendit aussi sur les Artistes Grecs; & il est probable que les médailles de ces Rois avec des inscriptions Grecques ont été frappées par des Artistes Grecs, élévés & instruits sans doute parmi ces nations. Il est certain que le coin de ces médailles a quelque chose d'étranger & l'on peut dire même de barbare.

III. Observation générale sur l'Art de ces trois peuples.

L'on peut encore ajouter quelques observations générales sur l'Art de ces peuples méridionaux & orientaux. Si nous considérons la constitution monarchique, telle qu'elle étoit établie en Egypte, en Phénicie & en Perse, où le Souverain absolu ne partageoit les honneurs suprêmes avec aucun membre de l'Etat, nous concevons aisément qu'un particulier avoit beau bien mériter de sa patrie, il ne voyoit jamais ses services récompensés par une statue, comme il arrivoit dans les Républiques tant anciennes que modernes. Aussi ne trouvons-nous aucun indice qu'on ait jamais décerné de pareils honneurs à aucun sujets de ces Etats despotiques. Il est vrai que Carthage, fondée par

(1) Appian. Mithridat. p. 116. l. 16. (2) Ibid. p. 159. l. 25. p. 153. l. 26. (3) Id. Parth. p. 154. l. 17. seq.

par les Phéniciens, formoit une République qui ſe gouvernoit par ſes propres loix; mais elle étoit diviſée en deux puiſſantes factions, & la jalouſie de l'une ou de l'autre auroit diſputé l'honneur de l'immortalité à tout citoyen qui s'en ſeroit rendu digne. Un Général y couroit risque de payer de ſa tête la moindre faute, & l'hiſtoire ne fait pas mention qu'on ait jamais rendu de grands honneurs à aucun de leurs illuſtres citoyens. Il ſuit delà que l'Art reſtreint aux objets de la religion chez ces peuples, tiroit peu de reſſource de la vie civile pour s'accroître & pour ſe perfectionner. Les idées des Artiſtes y étoient donc beaucoup plus reſſerrées que chez les Grecs; & la ſuperſtition preſcrivoit à leur eſprit des formes reçues.

Il n'y a pas d'apparence que ces trois nations aient eu de grandes liaiſons entre elles dans les tems floriſſans de leur hiſtoire. Nous le ſavons par rapport aux Egyptiens. Pour les Perſes, comme ils s'établirent fort tard ſur les côtes de la Méditerranée, nous pouvons croire qu'avant ce tems ils ne purent pas faire de grands échanges avec les Phéniciens; d'ailleurs les langues de ces deux peuples différoient entierement quant aux caracteres. Il réſulte de ces obſervations que l'Art aura été cultivé dans chaque pays relativement au génie du peuple. Chez les Perſes il paroît avoir fait le moins de progrès; chez les Egyptiens il ſemble s'être propoſé pour objet la grandeur des formes; & chez les Phéniciens il aura cherché l'élégance du travail, ce que l'on peut inférer de leurs médailles. Sans doute les Phéniciens auront conſidéré les ouvrages de l'Art comme des objets de commerce & les auront transportés dans les pays étrangers, ce que ne faiſoient pas les Egyptiens. De-là il eſt à croire que les Artiſtes Phéniciens ſe ſont attachés ſingulierement à travailler les métaux & à fabriquer des ouvrages qui puſſent plaire partout: ce qui fait que nous regardons peut-être comme des

pro-

productions Grecques quelques petites figures qui sont Phéniciennes.

De toutes les statues de l'Antiquité, les plus maltraitées sont celles des Egyptiens, faites de pierres noires. A l'égard des statues Grecques, la fureur des hommes s'est contentée de leur abatre la tête & les bras, & de renverser les autres parties qui se brisoient en tombant du haut de leurs piedestaux. Mais pour les statues Egyptiennes, ainsi que celles qui ont été exécutées en pierres d'Egypte par des Artistes Grecs, elles ont été brisées à grands coups d'instrumens, après avoir résisté à leur chute, & les têtes qui n'auroient pas souffert en tombant & en les jettant, se trouvent brisées en plusieurs morceaux. Il y a toute apparence que c'est leur couleur noire qui a occasionné cet acharnement, & qui a fait naître l'idée dans l'esprit des destructeurs que ces figures étoient des productions du Prince des ténèbres, que c'étoient les images des suppôts de Satan. Il est arrivé quelquefois, surtout à l'égard des bâtimens, que les ouvrages qui, suivant toutes les apparences, auroient été respectés par le tems, ont été renversés par les hommes, & que ceux qui auroient pu être ébranlés par mille atteintes, sont restés sur pied, ainsi que Scamozzi l'a observé à l'égard du temple de Nerva ([1]).

Je finirai ce chapitre par indiquer comme une singularité, de petites figures faites dans le goût Egyptien & chargées de caracteres Arabes. J'en connois trois de ce genre; l'une appartenoit à feu M. Assmani, Garde de la Bibliothéque du Vatican, l'autre est dans la galerie du College Romain: toutes deux, représentées assises, sont de la hauteur d'un palme, & la seconde porte des caracteres Arabes sur les deux cuisses, sur le dos & sur le haut de

R 2 son

(1) Antich. di Rom. alla. Tav. 7.

ſon bonnet aplati; la troiſieme qui ſe trouvoit dans le cabinet du Comte de Caylus ([1]) eſt en pied & porte une inſcription Arabe ſur le dos. Les deux premiers figures ont été trouvées chez les Druſes, nation qui habite le mont Liban, & il eſt vraiſemblable que la troiſieme figure vient du même endroit. Ces Druſes que l'on croit deſcendans des Francs & qui ſe ſont refugiés dans cette contrée du tems des Croiſades, ſe diſent Chrétiens, mais gênés dans leur culte par les Turcs, ils adorent en ſecret de certaines idoles, du nombre desquelles ſont les figures en queſtion. Comme ils les tiennent très-cachées, il n'eſt pas étonnant que ce ſoit une ſi grande rareté d'en voir en Europe.

(1) Caylus Recueil d'Antiquités &c. T. 4. pl. 51.



LIVRE



sculp. Thenot

LIVRE TROISIEME.

DE L'ART DES ETRUSQUES ET DES PEUPLES CIRCONVOISINS.

CHAPITRE I.

Histoire ancienne des Etrusques relativement à l'Art, & réflexions sur le caractere de ce Peuple.

Introduction.

Les Etrusques sont, après les Egyptiens, les peuples les plus anciens qui aient cultivé les Arts, & il paroît même qu'ils les ont conduits avant les Grecs à un certain point de perfection. Considéré sous ce point de vue, l'Art des Etrusques mérite par son antiquité une attention particuliere, surtout parce que leurs premiers ouvrages échappés à la destruc-

tion du tems, nous donnent une idée des plus anciens ouvrages Grecs, qui ressemblent à ceux des Etrusques & qui ne subsistent plus.

I.
Histoire ancienne des Etrusques relativement à l'Art.

L'examen réflechi de l'Art Etrusque exige préalablement un court exposé de l'histoire ancienne de ce Peuple, un précis de sa constitution politique & de son caractere moral, parties qui renferment le principe de ses succès & de son aptitude pour les Arts d'imitation. Ce sont ces traits caractéristiques des Etrusques que je me propose de relever ici & d'examiner ensuite quelques uns de leurs ouvrages les plus remarquables qui nous soient parvenus. Comme l'Art des peuples voisins a de la ressemblance avec celui des Etrusques, il résulte que la connoissance du goût des uns, répand du jour sur le goût des autres.

Dans ce premier chapitre, je traiterai d'abord l'histoire ancienne des Etrusques, puis j'indiquerai le caractere de cette nation & les révolutions qu'elle a essuyées. Passant de-là à la transmigration des Pelasques en Italie, je m'arrêterai à comparer la situation de l'Etrurie avec celle de la Grece dans les premiers tems & à démontrer que la position des Etrusques étoit plus favorable alors aux Arts que celle des Grecs. Je chercherai surtout à prouver que l'Art, s'il n'a pas été transplanté en Etrurie par les Grecs, a été du moins favorisé par ces peuples. Les preuves que j'en apporte sont les colonnies Grecques qui se sont établies en Etrurie, & encore plus la mythologie & l'histoire Grecque, représentées par les Artistes Etrusques sur la plupart de leurs ouvrages.

A.
L'Art apporté en Etrurie par les colonies Grecques.

Quant aux colonies Greeques qui ont passé en Etrurie, les Historiens anciens nous parlent de deux migrations, parmi lesquelles la premiere est arrivée six-cents ans

ans avant la ſeconde ([1]): cette premiere étoit l'expédition des Pélasques, peuples venus les uns de l'Arcadie, les autres de l'Attique ([2]). Thucydide ([3]), Plutarque ([4]) & d'autres Ecrivains, après avoir fait connoître ces peuples ſous le nom de Pélasques, les appellent auſſi Tyrrhéniens. D'où l'on peut inférer que les Tyrrhéniens avoient été une nation, compriſe ſous le nom général de Pélasques. Cette nation, ſe trouvant trop reſſerrée dans ſa patrie, ſe partagea en deux branches: l'une paſſa ſur les côtes de l'Aſie, & l'autre s'étendit dans l'Etrurie, ſurtout dans la contrée de Piſe, où ils donnerent au pays dont ils firent la conquête le nom de Tyrrhénie. Ces nouveaux venus, incorporés avec les anciens habitans, trafiquerent ſur mer avant les Grecs. Jaloux de l'expédition des Argonautes dans la Colchide, ils traverſerent leur entrepriſe; après avoir raſſemblé une puiſſante flotte, ils les attaquerent près de l'Helleſpont leur livrerent une ſanglante bataille dans laquelle furent bleſſés tous les capitaines Grecs, à l'exception de Glaucus. Il y a apparence que cette premiere colonie des Grecs établie en Etrurie a été renforcée par des colonies poſtérieures: ſans parler des Lydiens de l'Aſie mineure, qui, après la Guerre de Troie, y envoyerent pareillement des colonies.

La ſeconde transmigration des Grecs en Etrurie arriva environ trois cents ans après le ſiecle d'Homere & autant d'années avant celui d'Hérodote: c'eſt ce que nous voyons par la chronologie qu'établit cet Hiſtorien, & qui ſe rapporte au ſiecle du Philoſophe Thalès, & à celui

(1) Bianchin. Iſt. Univ. p. 556.
(2) Herodot. L. 1. p. 28. l. ult.
(3) Thucyd. L. 4. p. 109.
(4) Plutarch. De Virt. Mulier. p. 440. l. 4. 30.

celui de Lycurgue, Législateur de Sparte. Fortifiés par ces nouvelles colonies, les Etrusques s'étendirent dans toute l'Italie & pénétrerent jusqu'aux derniers promontoires du pays. Cette partie de l'Italie fut nommée enſuite la Grande-Grece; ce qui eſt prouvé non ſeulement par le témoignage des Hiſtoriens, mais auſſi par les médailles du tems. Entre autres médailles de cette eſpece, j'en peux citer une d'argent du cabinet du Duc Caraffa Noïa, qui porte ſur un des côtés ſous un taureau de grand-relief le nom de la ville de Buxentium, ΓΥ+ΟξΜ, & ſur l'autre côté le nom de la ville de Syrinos, ΜΟΙΙΖϤΖΜ, ſituée ſur le Golfe d'Héraclée. Puiſſans par la poſſeſſion de tant de provinces, les Etrusques étendirent leur commerce de toutes parts & le pouſſerent au point de faire alliance avec les Phéniciens. En effet ils commencent dès-lors à figurer ſur la ſcene des événemens. Les Carthaginois, alliés des Etrusques, ayant attaqué la Sicile ſous la conduite d'Amilcar, furent défait par Gélon Roi de Syracuſe. Enſuite ces mêmes Carthaginois ſurprirent les Grecs d'Italie, après avoir combiné leur flotte avec celles des Etrusques; mais Hiéron, ſucceſſeur de Gélon, leur livra bataille & les repouſſa avec grande perte.

B. La Mythologie, & l'Hiſtoire Grecque repréſentées ſur les monumens Etrusques.

Je ſuis d'opinion que les ouvrages Etrusques ſont des preuves manifeſtes, que ces nouvelles colonies ont introduit en Etrurie leur méthode d'écrire avec des caracteres Grecs; que non contentes d'avoir civiliſé les Etrusques encore barbares, elles leur ont enſeigné leur Mythologie & leur Hiſtoire, & leur ont inſpiré l'amour des Arts, en les faiſant fleurir dans le pays. Il eſt certain que la plupart de ces ouvrages, nous offrent la même Mythologie & les anciens événemens de

de la Grece. Si les Etrusques eussent su l'Art d'écrire, nous verrions représentés sur leurs monumens, au lieu des faits historiques des Grecs, ceux de leur propre pays. Il y a apparence que faute d'écriture, c'est à dire faute d'annales, ils ignoroient les exploits de leurs ancêtres & les révolutions de leur patrie.

L'on pouroit citer contre mon opinion quelques ouvrages Etrusques, où l'Artiste, après avoir emprunté son sujet de l'Histoire héroïque de la Grece, diffère du récit d'Homere dans les circonstances: telle est par exemple la destinée d'Hector & d'Achille, représentée sur une patere Etrusque de bronze. Sur ce morceau ce n'est pas Jupiter, comme dit le Poëte, mais Mercure qui tient suspendue la balance. Il en est de même de différentes autres Histoires dont j'ai fait mention dans mes Monumens de l'Antiquité. Mais il est assez ordinaire, & cela ne fait que confirmer ce que j'ai avancé, que les traditions en passant d'un pays dans un autre, éprouvent des altérations, ce qui a pu venir, quant aux Etrusques, par le fait d'un de leurs Poëtes.

Un des événemens le plus remarquable de l'antiquité, événement auquel on vit prendre part les villes les plus puissantes de la Grece, c'est la confédération des Argiens contre les Thébains, avant la guerre de Troie, ou l'expédition des sept capitaines contre Thébes. Les monumens Grecs ne nous ont pas aussi bien conservé la mémoire de cette guerre, que ceux des Etrusques. Cinq des sept héros se trouvent gravés avec leurs noms en langue Etrusque sur une carniole du cabinet de Stosch: sujet gravé déja en bois & en cuivre. Tydée, l'un des sept héros qui marcherent avec Polynice contre Thébes, se voit gravé pareillement avec

ſon nom en caracteres Etrusques ſur une carniole du même cabinet. Capanée, un autre Héros de cette expédition, ſe trouve repréſenté au moment qu'il eſcalade les murailles de Thebes & qu'il eſt précipité du haut de l'échelle par la foudre de Jupiter: ce ſujet gravé ſur plus d'une pierre, paroît être auſſi de fabrique Etrusque. Les autres Héros Grecs, gravés avec leurs noms ſur des pierres Etrusques, ſont Théſée dans ſa captivité chez Aidonée, Roi d'Epire, ſcarabée, appartenant à M. le Baron de Riedeſel [1], Pélée, pere d'Achille, & Achille lui-même, enſuite Achille & Ulyſſe, pierres ſur lesquelles les noms de ces Héros ſont écrits en caracteres Etrusques, & qui ſe trouvent au cabinet du Duc Caraffa Noïa à Naples. D'après ces faits, l'on peut avancer que la plupart des ouvrages Grecs dans ce genre, doivent céder le pas à ceux des Etrusques, quant à l'antiquité. En adoptant les opinions des Grecs dans la repréſentation des Héros, les Artiſtes Etrusques s'approprierent non ſeulement les ſujets des tems héroïques, mais ils exécuterent encore des ſujets des âges ſuivans: ce que j'ai prouvé dans mes Monumens de l'Antiquité, en donnant une explication de quelques urnes ſépulcrales Etrusques des tems poſtérieurs. On voit repréſenté ſur ces Monumens Echetlus, Héros inconnu qui, ayant apparu aux Athéniens à la bataille de Marathon & s'étant placé à leur tête, tua une multitude de Perſes avec le manche d'une charrue au lieu d'armes: c'eſt de-là qu'il a été nommé Echetlus, d'une des parties de la charrue appellée ECHETLOS, & qu'il a été révéré enſuite comme d'autres Héros. Ce ſujet, qui ne s'eſt conſervé ſur aucun monument Grec, montre en même tems les liaiſons que

(1) Caylus, Recueil d'Antiqu. T. 6. p. 114.

que les Arts de l'Etrurie entretenoient ſans ceſſe avec ceux de la Grece. Par le ſtyle très-ancien des pierres gravées dont je viens de parler, l'on peut conjecturer que les Arts ont fleuri chez les Etrusques plutôt que chez les Grecs mêmes. C'eſt ce qu'on peut aiſément inférer, en comparant les circonſtances où ſe trouvoient alors les Grecs, avec celles où étoient les Etrusques dans les tems qui ſuivirent la ſeconde migration.

C. Circonſtances de l'Etrurie comparées à celles de la Grece après la guerre de Troie.

Quoique les ténèbres ſoient répandues ſur l'hiſtoire ancienne des Etrusques, nous ſavons par le témoignage de quelques Ecrivains qu'après la guerre de Troie ils jouirent d'une longue paix, pendant que les Grecs furent ſans ceſſe troublés par des diſſentions civiles. Les traits épars dans les Auteurs ſur leur gouvernement, nous font connoître qu'il a été uniforme. L'Etrurie étoit partagée en douze parties [1], dont chacune avoit ſon chef [2], nommé Lucumon, & ces Lucumons étoient ſous un chef ſupérieur, ou ſous un Roi, tel que paroît avoir été Porſenna. Les dignités de ces douze chefs, ainſi que celle du chef ſupérieur, étoient électives. Cette conſtitution politique de l'Etrurie eſt facile à concevoir par l'averſion qu'avoient les Etrusques pour les Rois des autres nations. Ces peuples allerent ſi loin dans leur prévention contre la royauté, qu'ils renoncerent à l'alliance des Veïentins, & que d'amis qu'ils étoient ils devinrent leurs ennemis, parce qu'ils avoient changé la conſtitution républiquaine, & qu'ils s'étoient donné un Roi. La forme du gouvernement Etrusque paroît avoir été plutôt

S 2 Démo-

(1) Flor. L. 1. c. 5.

(2) Dyonyſ. Halic. Ant. R. L. 3. p. 187. l. 34.

Démocratique qu'Ariſtocratique: car les affaires touchant la guerre & la paix ne ſe traitoient que dans les aſſemblées publiques des douze peuples qui formoient le corps de la nation. Ces aſſemblées nationnales ſe tenoient à Bolſene, dans le temple de la Déeſſe Vulturna. Un gouvernement auquel tous les individus avoient part, devoit influer ſur l'eſprit de la nation & lui élever l'ame: ce concours d'heureuſes circonſtances devoit exciter l'induſtrie & favoriſer la pratique des Arts. Mais la principale cauſe de l'état floriſſant des Arts, paroît avoir été la paix, conſervée en Etrurie par l'union & la puiſſance d'un peuple, qui regna ſur toute l'Italie.

Il n'en étoit pas ainſi de la Grece, au tems de la ſeconde transmigration des Pélasques en Etrurie: ſi nous en exceptons l'Arcadie (1) elle ſe trouvoit dans la plus triſte ſituation. Déchirée ſans ceſſe par des factions, elle vit le renverſement de ſon ancienne conſtitution. Ces troubles commencerent dans le Péloponeſe, où les Achéens & les Ioniens formoient les peuples les plus conſidérables. Hercule s'étoit vu perſécuté en Grece. Les Héraclides ſes deſcendans pourſuivis par la haine, avoient été contrains de quitter leur pays. A la tête d'une armée de Doriens, peuples qui habitoient la Theſſalie, ils rentrerent dans leur patrie deſolée, ils en chaſſerent les Achéens, dont une partie à ſon tour s'empara des terres des Ioniens. Les autres Achéens, qui habitoient la Laconie, plus connus ſous le nom d'Eoliens, étant deſcendus d'Eole, ſe réfugierent d'abord en Thrace & paſſerent enſuite ſur les côtes de l'Aſie mineure; ils donnerent le nom d'Eolie

(1) Pauſ. L. 2. p. 140. l. 2.

d'Eolie au pays dont ils venoient de faire la conquête. Quant aux Ioniens une partie ſe ſauva dans l'Attique, une autre partie paſſa pareillement dans l'Aſie mineure, ſous la conduite de Nilée, fils de Codrus dernier Roi d'Athene, & donna le nom d'Ionie à cette belle contrée de l'Aſie. Les Doriens s'étant rendus maîtres du Péloponeſe, ne cultivoient ni les Arts ni les Sciences, ils ne pratiquoient que l'Agriculture, AUTOURGOI GAR EISI OI PELOPON ([1]). A l'égard des autres parties de la Grece, elles étoient agreſtes & dévaſtées; les régions maritimes, auparavant floriſſantes par le commerce & la navigation, étoient infeſtées ſans ceſſe par des Pirates, & les habitans de ces contrées ſe voyoient forcés de quitter le voiſinage de la mer pour ſe retirer dans l'intérieur du pays. Cependant les terres éloignées des côtes ne jouiſſoient pas d'un ſort plus ſavorable: les peuples ſe chaſſoient tour-à-tour de leurs établiſſemens. Toujours armés & dans un état de guerre, les habitans de ces malheureuſes contrées, loin d'avoir le repos néceſſaire pour ſe livrer aux Arts, n'en avoient pas même aſſez pour cultiver la terre. Telle étoit la ſituation de la Grece, tandis que l'Etrurie, calme & laborieuſe, jouiſſoit de la conſidération de tous les peuples d'Italie. Les Etruſques faiſoient ſeuls tout le commerce tant ſur la mer Thirrhénienne que ſur les côtes de l'Aſie-mineure; ils l'augmenterent encore par leurs colonies dans les îles fertiles de l'Archipel & particulierement dans l'île de Lemnos. Dans cet état de proſpérité des Thirrhéniens confondus avec les anciennes nations de l'Etrurie, les Arts y étoient cultivés avec ſuccès, tandis que la Grece déchirée, vit la deſtruction de ſes pre-

 miers

(1) Thucyd. L. 1. p. 46. l, 19.

miers monumens: une infinité d'ouvrages Etrusques atteſtent qu'ils ont été fabriqués avant que les Grecs mêmes euſſent rien produit de formel dans l'Art.

II. Du caractere des Etrusques & des révolutions arrivées en Etrurie.

Ce court eſpace de l'Hiſtoire ancienne de l'Etrurie renferme le berceau & le développement de l'Art de ce peuple. Les Etrusques, d'après la ſituation avantageuſe que nous venons d'expoſer, auroient dû porter les Arts au plus haut point de perfection. Mais la choſe n'étant pas arrivée & le deſſin de leurs Artiſtes dénotant une certaine dureté, une certaine exagération, je crois qu'il faut en chercher la cauſe dans le caractere & dans l'humeur de la nation. D'ailleurs les circonſtances extérieures de ce pays ayant changé, l'on peut bien penſer que les Arts s'en ſont reſſentis & que leurs progrès ont été ſuspendus.

Le tempérament des Etrusques paroît avoir été plus mélancolique que celui des Grecs, à en juger par leur culte & leurs uſages. Un pareil tempérament eſt propre aux méditations profondes; mais il fait naître des ſenſations trop fortes, & des-lors les ſens ne ſont plus touchés de ces douces émotions qui élevent l'eſprit au ſentiment du beau. Cette conjecture ſur le caractere de ces peuples eſt fondée en premier lieu ſur la divination, que l'occident a vu naître chez cette nation. C'eſt pour cette raiſon que l'Etrurie eſt appellée la mere de la ſuperſtition [1]. Ciceron nous apprend que les écrits qui renfermoient l'eſprit de cette Divination, rempliſſoient de terreur ceux qui les conſultoient [2]: tant les images & les expreſſions en étoient terribles. A l'égard de leurs Prêtres nous pouvons nous en faire une idée en

(1) Arnob. contr. gent. L. 7. p. 232.

(2) Cicer. de Divinat. L. 1. c. 12. p. 25. ed. Daviſ.

en nous rappellant ceux qui, l'an 399 de Rome, parurent à la tête des Tarquins & qui, armés de serpens & de torches allumées, fondirent sur les Romains (1). Nous pouvons juger encore de leur caractere par les combats sanglans des funérailles & des spectacles, usages pratiqués d'abord par les Etrusques (2), & introduits ensuite par les Romains. A l'article des Grecs je montrerai que ceux-ci avoient ces combats en horreur (3). Dans les tems modernes les flagellations volontaires ont été inventées en Toscane (4). De-là les urnes sépulcrales des Etrusques nous offrent ordinairement des combats sanglans donnés en l'honneur de leurs morts.

Il n'en est pas de même des urnes funéraires des Romains, fabriquées sans doute par des Ouvriers Grecs: elles nous offrent pour la plupart des tableaux agréables. Une grande partie de ces représentations sont des fables qui font allusion à la vie humaine, des images gracieuses de la mort, tel qu'Endymion endormi. Souvent on trouve sur ces urnes Hylas enlevé par les Naïades (5), sujet qu'on voit représenté au palais Albani dans une sorte de mosaïque, nommée *Commesso* (6) & composée de pierres colorées. C'est à ce trait de la fable que se rapporte une inscription peu connue qu'on voit sur la face d'une colonne sciée en deux à la maison Caponi à Rome; je n'en citerai que le vers qui a rapport au sujet:

ΗΡΠΑϹΑΝ ωϹ ΤΕΡΠΝΗΝ ΝΑΙΑΔΕϹ ΟΥ ΘΑΝΑΤΟϹ
Dulcem hanc rapuerunt Nymphæ, non mors.

D'au-

(1) Liv. L. 7. c. 17.

(2) Dempst. Etrur. T. 1. L. 3. c. 42. p. 340.

(3) Plato Politic. p. 315. B.

(4) Minuc. Not. al. Mulmant. riacquist (ex Sigonio) p. 497.

(5) Fabret. Inscript. c. 6. p. 432.

(6) Ciampini Vet. Monum. T. 1. Tab. 24.

D'autres fois on y remarque des danſes de Bacchantes & des fêtes de mariage: telle eſt la belle nôce de Thétis & de Pélée, ſur un ſarcophage de la Villa Albani ([1]). Montfaucon, qui a publié ce morceau, n'a pas ſu ce qu'il repréſentoit ([2]). Il paroît en général que les anciens cherchoient à diminuer l'horreur de la deſtruction de leur corps par des idées gaies de la vie humaine: Plutarque nous apprend que Scipion l'Africain voulut qu'on but ſur ſon tombeau ([3]). On ſait d'ailleurs qu'il étoit d'uſage aux funérailles des Romains de danſer devant le corps de la perſonne morte ([4]). Il y a auſſi de ces monumens ſur lesquels on trouve repréſentées les choſes les plus communes de la vie ordinaire. Sur un grand bas-relief ſcié d'une urne ſépulcrale & conſervé à la Villa Albani on voit repréſenté un garde-manger, où il y a une femme aſſiſe & une jeune fille debout, avec des animaux éventrés & accrochés, & avec pluſieurs autres proviſions de bouche, ſujet ſemblable à celui qui eſt gravé dans la galerie Giuſtiniani, & au haut duquel on lit ces vers de Virgile:

> In freta dum fluvii current, dum montibus umbræ
> Luſtrabunt convexa, polus dum ſidera paſcet:
> Semper honos, nomenque tuum, laudesque manebunt.

On voyoit autrefois à Rome une urne ſépulcrale ſur laquelle étoit repréſenté un ſujet obſcène, avec une inſcription dont les mots ſuivans ſe ſont conſervés: ΟΥ ΜΕΛΕΙ ΜΟΙ, *que m'importe!* Chez M. Cavaceppi,

(1) Monum. Ant. ined. N. 111.

(2) Montfauc. Antiq. expl. T. 5. pl. 51. p. 123.

(3) Plutarch. Apopht. p. 346.

(4) Dionyſ. Halic. Ant. Rom L. 7. p. 460. l. 14.

ceppi, Sculpteur Romain, on voit repréſenté ſur un pareil ouvrage quelque choſe de pire encore, avec le nom du défunt.

Cependant les Etruſques ne jouirent pas d'une proſpérité aſſez conſtante pour vaincre la nature du ſol & ſon influence, relativement aux Arts d'imitation. Peu de tems après l'établiſſement de la République de Rome, ils eurent des guerres ſanglantes à ſoutenir contre les Romains. Elles furent ſi malheureuſes, ces guerres, qu'un an après la mort d'Aléxandre le grand toute la nation fut ſubjuguée par le Romains, & la langue Etruſque même, après s'être peu-à-peu transformée en la langue latine, ſe perdit à la fin entierement. Après la mort de ſon dernier Roi, Elius Volturrinus, tué à la bataille près du lac de Lucumo, l'Etrurie fut changée en une province Romaine: révolution qui arriva l'an 474 de la fondation de Rome, & dans la cent vingt-quatrieme Olympiade. Peu de tems après, c'eſt à dire l'an 489 de Rome, dans la cent vingt-neuvieme Olympiade, Marcus Flavius Flaccus ſe rendit maître de Volſinium, aujourd'hui Bolſene, *la ville des Artiſtes*, ſuivant la ſignification de ſon nom que quelques uns font venir du Phénicien (1). Le vainqueur fit transporter de cette ſeule ville deux mille ſtatues à Rome (2): il y a toute apparence que les autres villes furent dépouillées de même. D'après ces faits il eſt aiſé de concevoir que Rome, enrichie d'une quantité incroyable de ſtatues Grecques & remplie d'une multitude d'ouvrages Etruſques, peut fournir encore tous les jours des

(1) Hiſt. univerſ. des Anglois. T. 14. p. 218.

(2) Plin. L. 34. p. 646. l. 3.

des monumens antiques ſans s'épuiſer de ſitôt. Quoi-qu'il en ſoit, les Etruſques, ainſi que les Grecs, dont le ſort reſpectif fut aſſez ſemblable, cultiverent encore l'Art ſous le joug des Romains, comme je le remarquerai ci-après. Pour ce qui regarde particulierement les Artiſtes Etruſques, nous ne ſavons le nom d'aucun Maître, ſi ce n'eſt celui de Mneſarcus, pere de Pythagore, Graveur en pierres fines: on le croit né en Thuſcie ou Etrurie.



CHA-



CHAPITRE II.

De l'Art des Etrusques en particulier, & de leurs ouvrages encore exiſtans.

Introductions.

Après cette introduction à l'hiſtoire des Etrusques, je pourſuis ma carriere & j'entreprends de déterminer les caracteres de l'Art. Ce ſecond chapitre, diviſé en deux ſections, a pour objet, premierement la forme originale de leurs figures, & ſurtout celle de leurs Dieux, avec l'indication de leurs ouvrages les plus remarquables, ſecondement, le ſtyle de leurs Artiſtes dont la manœuvre dénote trois époques.

I. Obſervation ſur les ouvrages encore exiſtans de l'Art des Etrusques.

Quant à la configuration & aux formes, jointes aux attributs ſymboliques des Dieux de cette nation, l'on ne ſauroit méconnoître une ſorte de reſſemblance des Etrusques avec les Grecs. Cette conformité ſert de preuve que les Grecs ſont venus s'établir chez les Etrusques,

 & que

& que ces peuples ont toujours vécu dans une certaine liaison, ce qui est confirmé par le témoignage des Auteurs anciens & modernes qui leur donnent une origine commune, en les faisant descendre des Pélasques [1]. Toutefois les Etrusques avoient aussi une maniere de figurer leurs Dieux qui leur étoit particuliere.

a. Des Dieux en général.

La configuration de plusieurs Divinités des Etrusques nous paroît bizarre; mais les Grecs avoient aussi des formes singulieres, comme étoient entre autres les figures représentées sur le fameux coffre de Cypselus, dont Pausanias nous donne la description [2]. Les Poëtes d'alors, l'imagination exaltée au de-là de ses bornes, créeoient des images extraordinaires, soit pour s'attirer l'admiration, soit pour exciter les passions, & ces images faisoient plus d'impression sur des hommes encore barbares que les peintures les plus belles & les plus touchantes: à la naissance de l'Art, il en étoit de même des Artistes, leurs pensées étoient bizarres & leurs formes exagérées. L'idée d'un Jupiter couvert de fumier de cheval & d'autres animaux, telle qu'elle est rendue par le Poëte Pampho [3], antérieur de beaucoup à Homere, n'est pas plus étrange que celle de Jupiter APOMYOS, ou *Muscarius*, production de l'Art Grec. La tête de ce Dieu est représentée en forme de mouche. Les deux aîles de la mouche forment sa barbe, le corps en fait le visage, & au dessus du front à la place des cheveux, est la tête de l'insecte. C'est ainsi que cette tête se trouve figurée sur une pierre gravée du cabinet de feu M. de Stosch, pierre que j'ai publiée dans mes Monumens de l'Antiquité [4].

Les

(1) Conf. Scalig. Not. in Varr. de Re rust. p. 218.
(2) Pausan. L. 5.
(3) ap. Philost. Heroic. p. 693.
(4) Descr. des Pier. gr. du cab. de Stosch. p. 45. Monum. ant. ined. N. 13.

b. Des Dieux avec des aîles.

Les Etrusques ont toujours représenté avec dignité les Dieux supérieurs en leur donnant des attributs analogues. Quant à ces attributs nous en parlerons d'abord en général, puis nous les envisagerons en particulier. Les aîles sont des attributs donnés à presque toutes les Divinités Etrusques. Jupiter en est pourvu sur une pierre Etrusque du cabinet de Stosch; on voit encore ce Dieu ainsi figuré sur une pâte de verre & sur une cornaline du même cabinet, où il se présente à Sémelé dans toute sa majesté (1). Les Etrusques, ainsi que les anciens Grec (2), donnoient des aîles à Diane; les Nymphes aîlées, compagnes de cette Déesse, qu'on voit sur une urne sépulcrale du Capitole, ainsi que sur un bas-relief de la Villa Borghese, sont probablement des figures empruntées des anciennes inventions de ces peuples. La Minerve Etrusque porte non seulement des aîles aux épaules (3); elle en a encore aux pieds (4). Un Ecrivain Anglois se trompe fort, lorsqu'il avance qu'on ne trouve point de Minerve aîlée, & que les Auteurs n'en ont même jamais parlé (5). On voit jusqu'à Venus figurée avec des aîles (6). Les Etrusques en mettoient encore à la tête de plusieurs autres Divinités, comme à l'Amour, à Proserpine & aux Furies. C'est dans ce même sens que les Artistes représentoient des chars avec des aîles (7); c'étoit un usage qu'ils avoient de commun avec les Grecs. En effet Euripide (8) donne au Soleil un char aîlé, & sur les médailles d'Eleusis (9) Cérès est représentée assise sur un pareil char, tiré par deux serpents.

 La

(1) Descript. des Pier. gr. du cab. de Stosch. p. 54. Monum. Ant. ined. N. 1. 2.
(2) Pausan. L. 5. p. 424. l. 27.
(3) Dempst. Etrur. Tab. 6.
(4) Cic. de Nat. Deor. L. 3. n. 33.
(5) Horsley Brit. Rom. p. 353.
(6) Gori Mus. Etrur. Tab. 83.
(7) Dempst. Etr. Tab. 47.
(8) Eurip. Orest. v. 1001.
(9) Haym Tes. Brit. T. 2. p. 219.

La Fable fait auſſi mention d'un char aîlé de Neptune, qu'Apollon fit donner à Idas pour enlever la Nymphe Marpeſſa (1). Si donc le paſſage en queſtion d'Euripide, PTEROPHORÔN OCHÎMATÔN à été traduit par *pennigerorum curruum*, ce n'eſt pas une faute, comme l'a prétendu un certain Critique qui a cru mieux rendre le ſens de l'Auteur par *volucrium equorum* (2): cet Ecrivain ſe trompe certainement, car les aîles ne ſont pas données ici aux chevaux, mais au char. D'ailleurs le même Poëte emploie le mot PTEROPHOROS (3), comme une épithète donnée au char du fils de Théſée, pour en déſigner la viteſſe.

c. Des Dieux armés de la foudre.

Les Etrusques armoient de la foudre neuf Divinités, ainſi que Pline nous l'apprend (4); mais ni Pline, ni aucun Auteur ne nous dit quelles étoient ces Divinités. Cependant lorsque nous faiſons des recherches ſur les Dieux de la Grece ainſi figurés, nous y trouvons le même nombre. Parmi les Dieux, ſans y comprendre Jupiter, on donna cet attribut à Apollon, révéré à Héliopolis en Aſſirie (5); & ce Dieu eſt repréſenté de la même maniere ſur une médaille de la ville de Thyrria en Arcadie (6). Mars combattant les Titans eſt armé de même ſur une pâte de verre (7), ainſi que Bacchus ſur une pierre gravée (8), deux Antiques du cabinet de Stoſch. On voit auſſi Bacchus armé de la foudre ſur une patere Etrusque (9). Vulcain (10) & Pan deux petites figures de

(1) Apollod. bibl. L. 1. p. 16.
(2) Rutger. var. lect. L. 1. c. 10. p. 48.
(3) Eurip. Iphig. Aul. v. 251.
(4) H. N. L. 2. c. 53.
(5) Macrob. Saturn. L. 1. c. 24. p. 254.
(6) Golz. Græc. Tab. 61.
(7) Deſcr. des Pier. gr. du cab. de Stoſch. p. 51. No. 116.
(8) Ibid. p. 234. No. 1459.
(9) Demſt. Etrur. Tab. 3.
(10) Serv. ad Aen. 1. p. 177. H.

de bronze conſervées au cabinet du college Romain, & Hercule ſur une médaille de la ville de Naxos, ſont repréſentés avec le même attribut. Parmi les Déeſſes armées de la foudre, on connoit Cybele ([1]) & Pallas ([2]), comme on les voit ſur les médailles de Pyrrhus & ſur d'autres ([3]). Je pourois citer encore l'Amour tenant la foudre, repréſenté ſur le bouclier d'Alcibiade ([4]).

d. Repréſentation particuliere de quelques Dieux.

A l'égard de la configuration particuliere de quelques Dieux, nous remarquerons entre autres, Apollon coiffé d'un chapeau rabattu ſur les épaules ([5]) & Zethus, frere d'Amphion, repréſenté ainſi ſur deux bas-reliefs à Rome ([6]). Sans doute cette repréſentation d'Apollon fait alluſion à l'état de paſteur de ce Dieu chez le Roi Admete: car les cultivateurs des champs portoient des chapeaux ([7]). C'eſt ainſi que les Grecs auront repréſenté Ariſtée, fils d'Apollon & de Cyrene, qui leur avoit appris l'art de ſoigner les Abeilles ([8]): car Héſiode lui donne le nom d'Apollon champêtre ([9]). Quelques ouvrages Etruſques nous offrent Mercure avec une barbe pointue & recourbée en avant: ce qui fut la forme la plus ancienne des barbes que porterent ces peuples, comme je le ferai voir ci-après. Mais une choſe fort extraordinaire, c'eſt un petit Mercure de bronze, de la grandeur d'un palme, conſervé dans le cabinet de M. d'Hamilton à Naples: cette figure eſt armée d'une cuiraſſe,

(1) Bellori Imag. & du Choul della relig. de Rom. p. 92.

(2) Apollon. Argon. L. 4. v. 671. Servius l. c.

(3) Golz. Græc. Tab. 36. N. 5. Conf. Span. de præſt. Num. T. 1. p. 432.

(4) Athen. Deipn. L. 12. p. 51.

(5) Dempſt. Etr. Tab. 32. Conf. Buonar. expl. p. 12. §. 6.

(6) Deſcript. des Pier. gr. du cab. de Stoſch. p. 97.

(7) Dionyſ. Halic. Ant. Rom. L. 10. p. 615. l. 14.

(8) Juſtin. L. 13. c. 7.

(9) Conf. Serv. in Virg. Georg. L. 1. v. 14. & Schol. Apoll. Rhod. L. 2. v. 500.

raſſe, garni en bas de boucles & de courroies à l'ordinaire, mais elle a les cuiſſes & les jambes nues. Cette configuration de Mercure, ainſi qu'un casque ſur la téte d'une ſtatue de ce Dieu à Elis (1), fait alluſion à ſon combat contre les Titans, dans lequel, au rapport d'Apollodore, il parut armé (2). De plus une cornaline du cabinet de Stoſch nous préſente cette Divinité coiffée d'une tortue entiere, au lieu du Pétaſe (3). J'ai publié cette figure dans mes Monumens de l'Antiquité, où je fais mention d'une tête de marbre de la même Divinité, coiffée pareillement d'une tortue, & où je cite une autre figure qui ſe trouve à Thebes en Egypte & qui porte une coiffure ſemblable (4).

e. Repréſentation particuliere de quelques Déeſſes.

Parmi les Déeſſes nous remarquerons particulierement une Junon, repréſentée ſur un autel triangulaire à la Villa Borgheſe, & tenant dans ſes mains de grandes tenailles (5): les Grecs la figuroient auſſi de la méme maniere (6). C'eſt une Junon Martiale, & les tenailles déſignent probablement un certain ordre de bataille dans l'attaque, ordre qui s'appelloit *forceps*, tenailles: l'on diſoit combattre en tenailles (7), *forcipe & ſerra proeliari*, quand une armée en combattant ſe formoit de maniere, qu'elle enfermoit l'ennemi dans ſes rangs, & quand elle pouvoit faire la même ouverture, lorsqu'en combattant de front, elle craignoit d'être attaquée en flanc. On repréſentoit Vénus tenant une colombe dans la main (8); c'eſt ainſi qu'on voit figurée cette Déeſſe, qui eſt drapée,

(1) Pauſ. L. 5. p. 449. l. 22.
(2) Biblr. L. 1. p. 10. b.
(3) Stoſch. Ibid. p. 97. Monument. Ant. ined. N. 15.
(4) Pococks Deſcr. of the Eaſt, Tom. 1. p. 108.
(5) Monum. Ant. ined. N. 15.
(6) Codin. de Orig. Conſtantinop. p. 44. Conf. Deſcrip. des Pier. gr. Préf. p. XIV.
(7) Feſt. v. Serra prœliari. Valeſ. Not. in Ammian. L. 16. c. 12. p. 135. a.
(8) Gori Muſ. Etr. Tab. 15.

pée, ſur le même autel triangulaire. L'autel en queſtion nous offre une autre Déeſſe drapée qui tient une fleur à la main & qui pouroit bien être auſſi une Vénus; car ſur un ouvrage de forme ronde, conſervé au Capitole, cette Déeſſe eſt repréſentée tenant une fleur (1). Elle eſt encore figurée de la même maniere ſur la baſe de l'un des deux beaux candelabres triangulaires, qu'on voyoit au palais Barberini (2): mais ces candelabres ſont de fabrique Grecque. A l'égard d'une ſtatue, avec une colombe que Spence dit avoir vue à Rome (3) peu de tems avant mon arrivée, il faut croire qu'elle ne s'y trouve plus aujourd'hui: cet Ecrivain penche fort à la prendre pour un Génie de Naples, & il rapporte quelques paſſages d'un Poëte qu'il juge propre à appuyer ſa conjecture. On cite encore une petite Vénus, prétendue Etrusque, de la galerie de Florence, tenant une pomme à la main. Il pouroit bien en être de cette pomme, comme du violon de l'un des petits Apollons de bronze de la même galerie, ſur l'antiquité duquel Addiſſon n'auroit pas dû être ſi fort en ſuspens, puisqu'il eſt évident que cet inſtrument eſt une addition moderne. Les trois Graces, ſur l'autel de la Villa Borgheſe, ſont drapées, comme elles l'étoient chez les anciens Grecs; elles y ſont repréſentées ſe tenant par la main & formant une danſe. Gori a cru les voir nues ſur une patere (4).

B. Indication des principaux ouvrages Etrusques.

Après ces obſervations ſur les figures des Dieux en Etrurie, je vais indiquer les principaux ouvrages de l'Art de cette nation, pour les appliquer enſuite au deſſin & au ſtyle des Etrusques & pour en tirer l'induction du

(1) Monum. Ant. ined. N. 5.
(2) Ibid. No. 30.
(3) Polymet. p. 244.
(4) Muſ. Flor. 92.

du talent de leurs Artiſtes. Mais telle eſt l'imperfection de nos connoiſſances, que nous ne pouvons pas toujours diſtinguer l'Etruſque de l'ancien Grec: l'inſpection des monumens de ces deux peuples confond ſans ceſſe notre jugement. D'un côté la reſſemblance des ouvrages Etruſques avec ceux des Grecs, nous jette dans l'incertitude; d'un autre côté, quelques monumens découverts en Toſcane & fort reſſemblans à ceux des bons ſiecles de la Grece, augmentent encore notre indéciſion. Nous obſerverons préalablement que les Artiſtes Etruſques ſe diſtinguent de ceux des Grecs en ceci, que ſur pluſieurs de leurs productions, & ſingulierement ſur leurs ouvrages incruſtés & ciſelés en bronze & en pierre, ils marquent les figures des Dieux & des Héros par leurs noms, uſage qui n'étoit guere pratiqué en Grece dans les ſiecles floriſſans de l'Art. Il eſt vrai, le contraire ſe trouve ſur quelques pierres gravées, parmi lesquelles j'en ai vu une dans le cabinet du Duc Caraffa Noïa, où à côté d'une Pallas on liſoit AΘH ΘEA, c'eſt à dire, la Déeſſe Pallas debout. Mais la forme des caracteres, ainſi que la manœuvre de la figures indiquent les derniers tems de l'Art, où l'on a commencé à mettre autour de la figure plus d'une rangée de lettres.

a. Des petites figures de bronze, & des animaux.

Les ouvrages que je me propoſe d'indiquer, conſiſtent en figures & en ſtatues, en bas-reliefs, en pierres gravées, en bronzes ciſelés, & en tableaux. Sous le nom de figures, j'entens les petites figures de bronze, avec les animaux. Quant à ces figures, on en voit aſſez communément dans les cabinets des Curieux, & moi même j'en poſſede pluſieurs; il s'en trouve des morceaux des tems les plus reculés de l'Art, comme je le ferai voir par leurs formes dans la ſection ſuivante. Pour les animaux, le morceau le plus conſidérable

qu'on

qu'on connoisse est une chimere de bronze, conservée dans la galerie de Florence (1): c'est un être composé d'un lion & d'une chèvre, de grandeur naturelle. L'inscription Etrusque que porte cet ouvrage annonce un Artiste de cette nation.

b. Des statues de bronze.

Les statues, c'est a dire, les figures de grandeur naturelle, ou au dessous de cette grandeur, sont en partie de bronze, en partie de marbre. On connoit deux statues de bronze de fabrique Etrusque, & une troisieme qu'on fait passer pour en être. Les deux premieres en ont des caracteres non équivoques. L'une conservée au palais Barberini & haute d'environ quatre palmes, paroît représenter un Génie; ce qui fait qu'on lui a donné pour attribut une corne d'abondance, qui est un travail moderne: l'autre, qui se voit à la galerie de Florence, est un prétendu Haruspice (2), vêtu en Sénateur Romain & ajusté d'un manteau sur le rebord duquel on voit gravé des caracteres Etrusques. La premiere de ces figures est sans contredit des premiers tems de l'Art en Etrurie. La seconde est des tems postérieurs, ce que l'on peut conjecturer & comprendre par son menton uni & par la nature de son travail. Cette statue étant faite d'après le naturel & représentant une figure de portrait, seroit avec de la barbe si elle étoit des tems antérieurs, puisque la coutume de porter la barbe étoit généralement en vogue chez les premiers Etrusques, ainsi que chez les premiers Romains. La troisieme statue, qu'on dit représenter un Génie, nous offre un jeune homme de grandeur naturelle; elle a été trouvée en 1530 à Pesaro sur les côtes de la mer Adriatique, lieu où l'on doit trouver plutôt des monumens Grecs qu'Etrusques, cette ville ayant été une colonie

(1) Gori Mus. Etr. Tab. 155. (2) Demst. Etr. Tab. 40.

lonie Grecque. Ici Gori croit reconnoître un Artiſte Etrusque par la maniere de traiter les cheveux, dont il compare aſſez improprement la diſpoſition à des écailles de poiſſon. On peut lui objecter qu'on voit avec les mêmes travaux quelques têtes en pierres dures & en bronze à Rome, ainſi que quelques buſtes à Herculanum. Du reſte cette ſtatue de bronze eſt une des belles choſes qui nous ſoit venue de l'antiquité.

c. Des ſtatues de marbre.

Il n'eſt pas aiſé de prononcer ſur les ſtatues de marbre qui paroiſſent d'exécution Etrusque, parce qu'elles peuvent être des premiers tems des Grecs; & toujours la vraiſemblance eſt plus pour la derniere que pour la premiere opinion. Il ſe pouroit donc bien qu'un Apollon, expoſé au cabinet du capitole, & une autre ſtatue de ce Dieu, trouvée dans un petit temple du cap de Circé, & conſervée au palais Conti, fuſſent plutôt Grecs qu'Etrusques. De même je n'oſerois ſoutenir qu'une prétendue Veſtale du palais Giuſtiniani, peut-être la plus ancienne ſtatue qui ſoit à Rome, ainſi qu'une Diane du cabinet d'Herculanum, ayant tous les caracteres du ſtyle Etrusque, fut d'un Artiſte de cette nation, au lieu d'être de la main d'un Grec. La plus forte préſomption en faveur d'un travail Etrusque pouroit tomber ſur un morceau conſervé à la Villa Albani: c'eſt la ſtatue d'un prétendu Prêtre, morceau plus grand que le naturel & d'une bonne conſervation pour toutes les parties, hormis les bras qui ſont reſtaurés. L'attitude de cette figure eſt parfaitement droite, & ſes pieds ne ſont pas ſéparés. Les plis de la robe, qui eſt ſans manches, ſont paralleles & arrangés les uns ſur les autres, comme s'il étoient repaſſés. Les manches de la tunique ſont jettées en plis amples, mais aplatis. A la fin de ce chapitre, & à l'article de la draperie des femmes Grecques du volume ſuivant, je m'étendrai davantage

vantage sur cette sorte d'ajustement. Les cheveux au dessus du front sont arrangés en petites boucles & tournés comme des coquilles de limaçons, tels qu'on les voit traités ordinairement aux têtes des Hermès; sur le devant de chaque épaule tombent quatre longs floccons sinueux, & derriere le dos ils descendent tout droit, étant attachés à quelque distance de la tête par une bande, au dessous de laquelle est une touffe de cinq boucles jointes ensemble, touffe qui forme une espece de bourse à cheveux de la longueur d'un palme & demi...

La Diane du cabinet d'Herculanum, dont j'ai déja fait mention dans le premier livre de cette Histoire, est représentée dans l'action de marcher, comme à la plupart des figures de cette Déesse. Les angles de la bouche sont tirés en haut, & le menton est d'une forme étroite; on voit aisément que cette figure n'est pas un portrait, mais qu'elle est exécutée d'après une idée imparfaite de la beauté. Quoiqu'il en soit, elle a de belles parties, & ses pieds sont d'une telle finesse, qu'on ne les trouve pas plus élégans aux figures véritablement Grecques. Quant aux détails de cette statue, elle a les cheveux du sommet qui descendent par dessus le front en petites boucles, & ceux des faces qui tombent en longs floccons sur les épaules; mais par derriere ils sont noués assez loin de la tête. Du reste elle à la tête ceinte d'un diadême, sur lequel sont travaillées de relief huit roses rouges. Sa draperie est relevée d'une couleur blanche, sa tunique a des manches larges, disposées en plis boudinés, & sa veste, ou sa chlamyde est plissée parallelement, ainsi que sa robe. La bordure de sa veste est garnie à l'extrémité de petites bandes d'un jaune d'or, & surmontée immédiatement d'une bande plus large de couleur de laque, avec des fleurons blancs, pour indiquer

de la broderie: c'eſt ainſi qu'eſt peinte la bordure de la robe. La courroie du carquois, qui paſſe de l'épaule droite ſur le ſein, eſt rouge, ainſi que celle des ſandales. Cette ſtatue étoit placée dans un petit temple, appartenant à une maiſon de campagne près de la ville de Pompéïa.

d. Des bas-reliefs.

A l'égard des bas-reliefs je me contenterai de choiſir & de décrire quatre morceaux qui ſe ſuivent par gradation, quant à leur antiquité. Le premier & le plus ancien, non ſeulement des bas-reliefs Etruſques, mais encore de tous les ouvrages de demi-boſſe qui ſont à Rome, ſe voit à la Villa Albani, & ſe trouve gravé dans mes Monumens de l'Antiquité (1). Cet ouvrage compoſé de cinq figures repréſente la Déeſſe Leucothoé, nommée Ino avant ſa déification; elle étoit une des trois filles de Cadmus & d'Harmonie, & femme d'Athamas Roi de Thébes. Ses deux ſœurs étoient Agape & Sémelé; celle-ci, comme on ſait, fut aimée de Jupiter & eut de lui Bacchus. Ino, après la mort funeſte de Sémelé, prit ſoin du petit Bacchus, étant ſa tante maternelle. Sur notre monument Ino tient l'enfant debout ſur ſes genoux. Comme elle eſt aſſiſe dans un fauteuil, il ſe pouroit bien que l'épithète d'EÚTHRONOS, de *bien-aſſiſe* que Pindare donne à ces filles de Cadmus, fit alluſion à ce fauteuil. Au deſſus du front elle porte une eſpece de diadême, qui a la forme d'une fronde, c'eſt à dire ſur le devant de la tête on voit un ruban large de trois doigts attaché autour des cheveux des deux côtés au moyen de deux bandes moins larges, ce qui fait qu'Ariſtophane explique le mot SPHENDONÎ par une eſpece d'ornement de tête ou de diadême. Ses cheveux

(1) Monum. Ant. ined. N. 56.

veux ſont arrangés en anneaux crêpés au deſſus du front & ſur les tempes, & deſcendent tout droit ſur les épaules & ſur le dos. Vis-à-vis d'Ino ſont placées trois Nymphes, qui ont pris ſoin du petit Bacchus, & qui ſont de différente grandeur; celle qui eſt ſur le devant & qui eſt la plus grande tient l'enfant par la liſiere. Les têtes des cinq figures de ce morceau ont beaucoup de reſſemblance avec les formes Egyptiennes, tant par des yeux tirés en haut & aplatis, que par une bouche dont la direction eſt ſemblable à celle des yeux. Leur draperie eſt diſpoſée en plis droits & paralleles, indiqués ſeulement par des inciſions, de maniere que deux lignes s'approchent toujours l'une de l'autre.

Le ſecond bas-relief de fabrique Etruſque, qu'on peut auſſi voir gravé dans mes Monumens de l'Antiquité [1], & qu'on conſerve au cabinet du Capitole, eſt un autel de forme ronde, repréſentant Mercure accompagné d'Apollon & de Diane. A l'égard de ce morceau, le deſſin des figures en général & de la conformation de Mercure en particulier, ne paroiſſent laiſſer aucun doute ſur le ſtyle Etruſque. Car Mercure n'eſt barbu que dans les figures qui nous reſtent des Etruſques. D'ailleurs la barbe de ce Dieu à la forme de celles que nous nommons barbe de Pantalon, parce que le perſonnage de ce nom dans nos comédies la porte ainſi en avant. Il faut cependant que dans les anciens ouvrages Grecs, Mercure ait été repréſenté non ſeulement avec de la barbe, mais encore avec une barbe reſſemblante à celle qui ſe voit ſur notre monument: c'eſt ce que nous pouvons inférer par l'épithete que lui donne Jule Pollux [2], & qui ne ſignifie

(1) Monum. Ant. N. 38.

(2) Poll. Onom. L. 4. Segm. 134. 135.

ſignifie pas une barbe nattée, *(Barba intorta)*, comme l'entendent les Interprêtes, mais une barbe de figure conique. C'eſt d'après cette forme antique d'un Mercure Grec que les têtes, portant une pareille barbe, paroiſſent avoir été nommées ERMENEIOI (1). Ainſi quand même il viendroit un Critique à qui la manœuvre de cet autel feroit former des doutes entre le ſtyle Etrusque & la maniere Grecque, je ne réformerai pas pour cela le principe que j'ai établi, & je ne ſoutiendrai pas moins qu'au moyen de ce caractere on peut tirer la connoiſſance du ſtyle Etrusque: je me contenterai de lui obſerver que j'ai déja montré en plus d'un endroit la reſſemblance qui ſe trouve entre l'ancien deſſin Grec & le deſſin Etrusque. Obſervons ici la forme de l'arc, qui eſt presque tout droit, & qui n'eſt courbé qu'aux extrémités, forme qu'il a auſſi ſur des ouvrages Grecs. C'eſt ainſi qu'il eſt figuré ſur pluſieurs monumens antiques, ſurtout ſur deux bas-reliefs de la Villa Albani, où l'on voit Apollon & Hercule, chacun armé d'un arc, & où ce dernier enleve au premier le fameux trépied de Delphe (2): celui d'Apollon eſt presque droit, au lieu que celui d'Hercule eſt plié en pluſieurs endroits & va en ſerpentant. C'eſt un arc Scythe qui a la forme de l'ancien *Sigma* Grec (3).

Le

(1) Poll. Onom. L. 4. Segm. 145.

(2) Paciaudi Monum. Pelopon. Vol. 1. p. 114.

(3) Conf. Deſcript. des Pierres gr. du cab. de Stoſch. p. 276. — Peut-être que cette eſpece d'arc ſe nommoit en Latin *Palulus*.

Impoſita *patulus* calamo ſinuaverat arcus.
Ovid. L. Metam. v. 30.

L'autre eſpece, *ſinuoſus*

Lunavitque genu *ſinuoſum* fortiter arcum.
Idem. L. 1. Amor. Eleg. 1.

Le troisieme bas-relief eſt un autel carré, placé autrefois ſur le marché d'Albano & conſervé aujourd'hui dans le cabinet du Capitole: il repréſente pluſieurs travaux d'Hercule. A l'inſpection de ce morceau on pouroit objecter que dans cet Hercule les parties ne ſont ni plus ſenſibles ni plus reſſenties qu'elles ne le ſont à l'Hercule Farneſe, & que par conſéquent on ne peut pas aſſûrer que ce ſoit ici un ouvrage Etruſque. J'en conviens, & je n'ai pas d'autres caracteres à en donner que ſa barbe pointue & ſes boucles, tant de la barbe que des cheveux, qui ſont rangés par étages en formant des cercles ou de petits anneaux, ce qui indique la plus ancienne forme & le plus ancien travail des barbes.

Le quatrieme ouvrage de demi-boſſe, d'un ſtyle poſtérieur & regardé comme Etruſque, ſe trouve dans le cabinet du Capitole; il eſt de forme ronde & paſſe communément pour un autel, étant ſurmonté aujourd'hui d'un grand vaſe de marbre auquel il ſert de baſe. Mais ce bas-relief eſt proprement un tour, ou une bouche de puits, *(bocca di bozzo)* comme l'indiquent les rainures que la corde du ſeau a formées ſur le rebord intérieur. Ce monument que j'ai publié ailleurs [1], repréſente les douze Dieux ſupérieurs. Indépendamment du deſſin, qui a tous les caracteres de l'Art des Etruſques, je croyois encore pouvoir me confirmer dans cette idée par la figure d'un jeune Vulcain ſans barbe, qui leve ſa hache ſur Jupiter pour lui ouvrir le cerveau & pour en faire ſortir Minerve. Des pateres [2] & des pierres gravées [3] inconteſtablement Etruſques, nous offrent Vulcain dans la même forme & dans la même action. Mais

(1) Monum. Ant. ined. N. 5.

(2) Dempſt. Etrur. T. 2. Montfaucon Ant. expl. T. 3. pl. 62. N. 1.

(3) Deſcr. des Pier. gr. du cab. de Stoſch. p. 123.

Mais la conclusion que je pourois tirer de-là n'est pas générale, cette Divinité ayant été représentée sans barbe ([1]) par les Artistes les plus anciens de la Grece. Vulcain s'offre encore tel sur les médailles des îles de Lemnos & de Lipari ([2]), sur des monnoies Romaines ([3]), & sur des lampes ([4]), ainsi que sur un beau bas-relief Grec appartenant au Marquis Rondinini, où ce Dieu vient de donner le coup de hache à Jupiter assis, pour favoriser la naissance de Minerve. J'ai fait graver ce morceau qui sert de frontispice à la seconde partie de mes Monumens de l'Antiquité. Relativement au dessin, on pouroit faire plusieurs objections contre cette opinion. On sait que Cicéron fit venir d'Athene de ces tours de puits pour ses maisons de campagne ([5]) & que le monument dont nous parlons peut bien être une imitation de quelque ouvrage Grec semblable de l'ancien style. Il est certain que les anciens ornoient ces revêtissemens de bas-reliefs, comme nous pouvons en juger par le puits près de Mégare, autour duquel Pamphos, un des plus anciens Sculpteurs, avoit représenté l'affliction de Cérès après l'enlevement de Proserpine ([6]). On sent qu'il n'est pas aisé de répondre à ces objections. Mais je répète ici ce que j'ai dit au sujet du second bas-relief, que l'une & l'autre maniere peuvent servir de modele pour le style Etrusque.

e. Des pierres gravées.

Parmi les pierres gravées j'ai choisi les plus anciennes & les plus belles, afin de donner plus de poids & de justesse au jugement que j'en porterai. Quand le Lecteur aura

(1) Pauf. L. 8. p. 658. l. 20.
(2) Rec. de Méd. du cab. de Pellerin. T. 3. pl. 102.
(3) Vail. num. famil. T. 1. Tab. 25. N. 8.
(4) Muf. Pembrock. P. 2. Tab. 3.
(5) Cic. ad Attic. L. 1. ep. 10. putealia sigillata. —
(6) Pausanias. L. 1. p. 94. l. 2.

aura ſous les yeux des ouvrages du premier mérite de l'Art Etruſque & qu'il y remarquera des imperfections, malgré leurs beautés, il doit ſe rappeller ce que nous avons dit ci-deſſus & ce que nous dirons encore de l'incertitude de nos connoiſſances relativement à cet objet. Je me flatte cependant que les obſervations que je ferai encore le mettront en état de prononcer ſur les productions d'une moindre valeur. Les trois pierres que je poſe pour fondement de la preuve ſuivante, ſont en forme de ſcarabée, ainſi que la plûpart des pierres gravées Etruſques, c'eſt à dire que le côté convexe de l'ouvrage repréſente un ſcarabée. Elles ſont percées dans le milieu de leur longueur; mais nous ignorons ſi les anciens les portoient ſuſpendues au cou comme des amulettes, ou s'ils les faiſoient monter d'une maniere mobile en bague, ce qui paroitroit aſſez probable, par un tenon d'or qui ſe trouve dans la cavité d'une pareille pierre, conſervée dans le cabinet de Piombino. Une des plus anciennes pierres gravées, non ſeulement des pierres Etruſques, mais généralement de toutes celles qui ſont connues, eſt ſans contredit la fameuſe cornaline du cabinet de Stoſch. Ce monument repréſente une délibération entre cinq des ſept Capitaines de la premiere expédition contre Thebes. Comme il n'en paroît ici que cinq, l'on pouroit croire que l'Artiſte Etruſque, en traitant ſon ſujet de cette maniere, a ſuivi des mémoires particuliers; du moins ceux qui ne voudront point prendre le manque de place pour une raiſon ſe décideront pour ce parti. D'ailleurs ſelon le récit de Pauſanias le nombre des chefs qui commandoient cette armée paſſoit celui de ſept (1); & quoiqu'Eſchyle ait été pour ce dernier nombre, il a pu ſe trouver d'autres Ecrivains qui en ont connu moins que ſept.

 Les

(1) Pauſan. L. 2. p. 156. L. 1.

Les noms ajoutés aux figures déſignent Polynice, Parthénopée, Adraſte, Tydée & Amphyaraüs. Tout dans ce monument prouve la plus haute antiquité, le deſſin & l'inſcription. Un extrême ſoin & une grande fineſſe dans la manœuvre, joints à une forme élégante de quelques parties, tels que les pieds, annoncent un Maître habile pour le mécanisme. D'ailleurs les figures ſans grace indiquent un tems où les regles des proportions n'étoient pas encore connues; car dans celles-ci les têtes compoſent à peine la ſixieme partie des corps. D'un autre côté l'inscription approche plus de ſon origine Pélasque & de l'ancienne forme des lettres Grecques, que celles qu'on trouve ſur d'autres ouvrages Etrusques. Cette pierre ſert encore à refuter le jugement mal fondé d'un Ecrivain, qui avance que les monumens Etrusques que nous avons ſont des tems poſtérieurs de ces peuples. Les deux autres pierres ſont peut-être les plus belles de toutes les pierres Etrusques: l'une eſt une cornaline, pareillement du cabinet de Stoſch ([1]), l'autre eſt une agathe, appartenant à M. Dehn, établi à Rome. La premiere pierre repréſente Tydée, qui s'arrache un bout de javelot de la jambe droite, & dont le nom eſt écrit en Etrusque. Ce héros, en retournant de Thebes à Argos, tomba dans une embuſcade que lui fit dreſſer Etéocle. Attaqué par cinquante Thébains, il ſe battit avec tant de courage qu'il les défit tous à l'exception d'un ſeul, mais il reçut pluſieurs bleſſures en combattant. Cette figure atteſte la grande intelligence de l'Artiſte dans l'anatomie par l'exacte indication des os & des muſcles, mais elle prouve en même tems la roideur du ſtyle Etrusque. On pouroit presque croire que Stace eut vu cette pierre, ou que toutes les figures de Tydée euſſent été deſſinées dans le

(1) Deſcript. des Pier. gr. du cab. de Stoſch. p. 348.

le même caractere, c'est à dire avec des os forts & apparens, avec des muscles gros & noueux: car le Poëte paroît peindre & expliquer la pierre, comme la pierre peut servir de commentaire au Poëte (1). La seconde pierre figure Pélée, pere d'Achille, aussi avec son nom. Le Graveur nous offre ce Prince au moment qu'il se lave les cheveux à une fontaine, qui doit désigner le Fleuve Sperchion en Thessalie, & qu'il fait vœu de lui consacrer la chevelure de son fils, s'il revenoit heureusement dans sa patrie après le siege de Troie (2). C'est ainsi que les jeunes garçons de Phigalie, en Arcadie, laissoient croître leurs cheveux pour les offrir au fleuve du lieu (3). Leucippe laissa grandir les siens pour les vouer pareillement au Fleuve Alphée (4). Il faut observer ici, par rapport aux héros Grecs qui se trouvent figurés sur les monumens Etrusques, ce que Pindare dit de Pélée en particulier, qu'il n'y avoit point de pays si éloigné, ni si différent pour les mœurs & pour le langage, où la gloire de ce héros, le gendre des Dieux, n'eut pénétré (5).

f. Des figures ciselées en bronze.

Indépendamment de l'art de graver sur les pierres fines, les Artistes Etrusques ont montré leur adresse à ciseler le bronze, fait qui est attesté par plusieurs pateres. On se servoit de la patere, que nous appellons aussi vase de sacrifice, pour les libations d'eau & de vin, ou pour verser du miel, soit sur l'autel, soit sur la victime. Les pateres

(1) — — — quamquam ipse videri
Exiguus, gravia ossa tamen, nodisque lacerti
Difficiles; numquam hunc animum natura minori
Corpore, nec tantas ausa est includere vives.
Theb. L. 6. v. 840.

(2) Il. ψ. 144. Pausan. L. 1. p. 90. l. 8.

(3) Id. L. 8. p. 683. l. 32.

(4) Pausan. L. 8. p. 658. l. 21. Conf. Victor. Var. Lect. L. 6. c. 22.

(5) Nem. 6. v. 34. seq.

pateres ſont de différentes formes; la plupart de celles que nous trouvons ſur des bas-reliefs Romains, repréſentant des ſacrifices, reſſemblent à des taſſes rondes ſans anſes. Cependant ſur un bas-relief de la Villa Albani, on voit une patere dans le goût Etrusque, façonnée comme une aſſiette platte & garnie d'un manche. Mais le cabinet d'Herculanum offre pluſieurs pateres, qui ſont des taſſes rondes creuſées au touret & qui ont des anſes terminées ſouvent en tête de belier. Quoiqu'il en ſoit, les pateres Etrusques, du moins celles qui portent des figures ciſelées, ſont comme une aſſiette entourée d'un petit rebord & ont leur manche, de maniere pourtant que la plupart de ces manches portent une poignée d'une autre matiere, parce qu'ils ſeroient trop court ſans cela. Les pateres, qui portent des ornemens de la plante appellée en Latin *filix* & en Italien *felce*, ſe nommoient *paterae filicatae;* mais elles ne ſont pas parvenues à ma connoiſſance; & celles qui avoient des ornemens de lierre, tels qu'en portent la plupart des pateres, étoient nommées *hederatae*, ſorte de vaſe dont je poſſede un moi-même. Les Grecs appellent ces ſortes de ciſelures KATAGLYPHA.

Si l'on vouloit examiner, rélativement à l'art & à l'antiquité, les ouvrages Etrusques que nous venons d'indiquer ſelon leurs différens genres, voici l'ordre dans lequel il faudroit les ranger. Les productions qui paroiſſent être des tems les plus reculés & du premier ſtyle, ſont les médailles dont nous venons de faire mention, le bas-relief de Leucothoé, & peut-être auſſi la ſtatue de marbre de la Villa Albani, pareillement le Génie de bronze du palais Barberini. Les ouvrages des tems ſubſéquens & du ſecond ſtyle ſont à mon avis les trois Divinités figurées ſur un autel rond, avec la baſe carrée repré-

repréſentant les travaux d'Hercule, ainſi que le grand autel triangulaire de la Villa Borgheſe. Je ſuis perſuadé auſſi que les pierres gravées dont je viens de faire la deſcription, ſont plutôt des ouvrages du ſecond que du premier ſtyle, ſurtout en les comparant avec le bas-relief de Leucothoé. Je placerois pareillement dans cette claſſe le tour du puits du cabinet du Capitole, ſi nous donnons à cet ouvrage une origine Etruſque. Quant aux monumens des derniers tems de l'Art, comparés à ceux dont nous venons de faire mention, je rangerai dans la même claſſe le prétendu Haruſpice de bronze de la galerie de Florence, ainſi que la plupart des urnes ſépulcrales, pour ne pas dire toutes, dont le plus grand nombre que nous connoiſſons a été découvert à Volterre.

g. Des Peintures trouvées dans les tombeaux Etruſques, & des urnes peintes.

Avant de finir cet article il me reſte encore à donner une courte notice de la Peinture. Comme le tems ne nous a point transmis d'autres tableaux que ceux qui ont été trouvés dans les tombeaux de l'ancienne Tarquinia, une des douze villes capitales de l'Hétrurie, ce ne ſera pas nous écarter de notre plan, d'entrer dans quelques détails au ſujet des tombeaux découverts récemment.

Ces tombeaux ſont tous taillés dans une pierre molle nommée tuf, & ſe trouvent dans une plaine près de Corneto à deux miles de la mer & à douze miles au delà de Civita Vecchia. L'entrée de ces tombeaux eſt pratiquée de haut en bas au moyen d'un canal rond & perpendiculaire qui a une diminution conique en remontant du fond vers l'ouverture. Dans ce canal on trouve des petits trous pratiqués dans la pierre & diſtans l'un de l'autre de près de la moitié d'un homme; ces trous, au nombre de cinq, ſervent de dégrés pour deſcendre dans les ſouterrains. L'un de ces tombeaux renferme une

une urne en longueur pour contenir le mort & cette urne eſt taillée dans la même pierre. La voute eſt faite dans le goût des corniches qui regnent dans les chambres au deſſous des plafonds; quelquefois auſſi elle offre des enfoncemens carrés, nommés *Lacunaria*, dont on en voit avec des ornemens ſur les bords. Dans quelques uns de ces tombeaux on trouve des plafonds faits dans le goût des pavés des Anciens, étant compoſés de petites dalles carrées & à faces égales qui ſont arrangées ſur le côté mince dans la forme des écailles de poiſſon, ce qui a fait donner à ces ſortes d'ouvrages le nom *de ſpina peſce*. Ces plafonds, ſuivant la proportion de la grandeur des tombeaux, ſont ſoutenus par plus ou moins de pilaſtres carrés, taillés dans la pierre. Quoique ces ſouterrains ne ſoient éclairés par aucune ouverture, l'entrée étant ténue fermée, on ne laiſſe pas que d'y trouver une quantité d'ornemens, non ſeulement ſur les plafonds, mais auſſi ſur les murs & les pilaſtres. Il en eſt qui offrent de larges bordures peintes qui, tenant lieu de friſes, regnent dans tout le pourtour & paſſent par deſſus les pilaſtres. On y voit auſſi quelques pilaſtres ornés de grandes figures qui prenent depuis la baſe, jusqu'à la corniche. Ces peintures ſont exécutées ſur un enduit épais de mortier; il y en a d'aſſez reconnoiſſables, mais il y en a d'autres, celles où l'air & l'humidité ont trouvé de l'accès, qui ſont en grande partie éteintes.

Buonarroti a fait connoître les peintures d'un de ces ſouterreins par des planches d'une exécution trèsmédiocre. Mais les tombeaux dont je parle renferment des ſujets plus intéreſſans. La plupart des friſes repréſentent des combats ou des violences contre la vie de quelques perſonnes. On en trouve qui repréſentent la doctrine des Etrusques ſur l'état de l'ame après la mort.

Sur

Sur ces dernieres friſes on voit quelquefois deux Génies noirs & aîlés, tenant un marteau dans une de leurs mains & un ſerpent dans l'autre, & traînant à un timon le char, ſur lequel eſt placée la figure ou l'ame de la perſonne morte. Quelquefois on y voit deux autres Génies qui frappent avec de longs marteaux une figure nue renverſée du char & étendue par terre. Parmi les peintures dont nous venons de faire mention, on en voit qui repréſentent des combats ordinaires de guerriers. Dans l'un de ces combats on remarque entre autres ſix figures nues qui, ſe tenant ſérées, ſe couvrent les unes & les autres de leurs boucliers ronds, & combattent dans cette attitude; d'autres guerriers, pour la plupart nus, portent des boucliers carrés. Quelques uns des combattans plongent leurs épées courtes & aſſez reſſemblantes à des poignards dans le ſein de pluſieurs figures ſur le point de tomber. Au milieu d'une pareille effuſion de ſang on voit accourir un Roi ſur le retour de l'âge, la tête couverte d'une couronne dentelée, qui eſt peut-être la plus ancienne couronne royale de cette forme repréſentée par l'Art antique. Sur deux urnes ſépulcrales une figure d'homme, qui paroît auſſi repréſenter un Roi, porte une couronne ſemblable (1); & ſur un tableau d'Herculanum on remarque une figure de jeune homme nue & ſoutenue en l'air, tenant auſſi dans ſa main une couronne dentelée (2). Une autre friſe qui d'ailleurs n'a rien de commun avec les repréſentations précédentes, offre entre autres figures une femme drapée, la tête couverte d'un bonnet large par en haut, ayant la robe relevée jusque vers le milieu de ſa coiffure. Un tel bonnet s'appelloit chez les Grecs PYLEÔN, & c'étoit au rapport de

(1) Dempſt. Etr. Tab. 21. N. 1. Tab. 71. N. 2.

(2) Pitt. Erc. T. 4. Tav. 24.

de Pollux un ajuſtement ordinaire des femmes ([1]). Sur des médailles la Junon de Sparte, ainſi que celle de Samos & de Sardes, portoit une pareille coiffure ([2]). Un bas-relief de la Villa Albani nous offre auſſi Cérès coiffée d'un bonnet ſemblable. Je remarquerai ici en paſſant, pour donner matiere à des réflexions ultérieures, que ces voutes peintes nous offrent quelques figures danſantes de femmes, diſpoſées dans une attitude abſolument roide & tout-à-fait dans le goût Egyptien. Ce ſont apparemment des Divinités qui avoient leur forme reçue & qu'il n'étoit pas permis de repréſenter dans une autre poſition: je dis apparemment, parce que ces tableaux ont beaucoup ſouffert des atteintes du tems & ne ſont par conſéquent pas reconnoiſſables dans toutes les parties.

Je mets au nombre des peintures les ſtatues peintes, comme eſt celle du cabinet d'Herculanum dont j'ai fait la deſcription; & je range dans la même claſſe les bas-reliefs peints ſur les urnes ſépulcrales, dont Buonarroti a publié quelques unes, & dont les figures ont été relevées d'une couleur blanche, ſur laquelle on a couché enſuite les autres couleurs.

C. D'une notice ſans doute fauſſe, concernant des urnes Etruſques de porphyre.

Je vais donner en ſupplément à cet article l'examen d'une notice de douze urnes de porphyre, qu'on a prétendu avoir vues à Chiuſi en Toſcane, & qu'on ne retrouve plus ni dans cet endroit ni dans aucun autre lieu d'Italie. Si ces urnes avoient exiſté, elles auroient pu être faites d'une pierre qui auroit de la reſſemblance avec le porphyre, d'autant plus que Léandre Alberti appelle porphyre une pierre qu'on trouve aux environ de Volterre ([3]). Gori qui rapporte cette hiſtoire des douze urnes

(1) Onom. L. 15. Segm. 96.
(2) Triſtan. T. 1. p. 737.
(3) Deſcr. d'Ital. p. 5. a.

urnes d'après un manuſcrit de la bibliothéque de la maiſon de Strozzi ([1]), communique en même tems la deſcription d'une de ces urnes; mais comme le rapport de cet Ecrivain m'a paru ſuſpect, j'ai fait prendre copie de l'original. Le fait même & l'âge du manuſcrit confirment mes ſoupçons. Il n'eſt pas croyable que les Grands-Ducs de Toſcane, tous ſi attentifs à ce qui concernoit les Arts & les Antiquités, euſſent laiſſé ſortir de leurs états des monumens ſi rares & ſi précieux, d'autant plus que ſuivant ce rapport ces urnes euſſent été trouvées vers le milieu du ſiecle paſſé. Ajoutons que les lettres dont eſt composé le manuſcrit de Strozzi, ſont toutes écrites depuis 1653 jusqu'en 1660, & celles qui contiennent la relation des urnes, ſont de l'an 1657, écrites par un Moine à un autre Moine, ce qui me fait croire que le tout eſt une légende monacale. Gori même y a fait des changemens arbitraires. D'abord il ne rapporte pas la dimenſion exacte contenue dans l'original: la lettre donne à ces vaſes deux braſſes de hauteur & autant de largeur, & la braſſe Florentine fait deux palmes & demi Romains, au lieu que Gori ne donne que trois palmes de dimenſion. De plus l'inſcription n'a pas trop l'air Etrusque dans l'original, & on lui en a donné la forme dans l'imprimé.

II. Réflexion ſur le ſtyle des Artiſtes Etrusques.

Après l'expoſition préliminaire des tems les plus reculés des Etrusques, & l'indication de quelques uns de leurs ouvrages de l'Art, je me propoſe dans cette ſection de diſcuter les qualités & les caracteres de l'Art de ce peuple.

A. Obſervation générale ſur le ſtyle Etrusque.

Nous obſerverons en général que les caracteres pris, non du deſſin, mais des acceſſoires tels que les coutumes,

(1) Muſ. Etruſ. Præf. p. 20.

mes, les draperies & les ajuſtemens, peuvent aiſément induire en erreur, en voulant diſtinguer par-là le ſtyle Etrusque de l'ancien ſtyle Grec. Les Athéniens, dit Ariſtide (1), donnoient aux armes de Pallas la forme que la Déeſſe elle même leur avoit preſcrite; mais un casque Grec de cette Déeſſe, ou de telle autre figure, ne ſuffit pas pour conclure que l'ouvrage eſt Grec. Il eſt certain qu'il ſe trouve des casques Grecs ſur des ouvrages qui ſont inconteſtablement Etrusques. On voit un pareil casque ſur la tête de Minerve de l'autel triangulaire qui eſt à la Villa Borgheſe, & ſur une jatte avec une inſcription Etrusque, qui ſe conſerve dans le cabinet du college de St. Ignace à Rome.

B. Degrés & tems différens du ſtyle Etrusque.

Le ſtyle des Artiſtes Etrusques n'a pas toujours été le même. Il a eu, comme celui des Egyptiens & des Grecs, ſes différens dégrés & ſes différentes époques, ainſi que je l'ai déja obſervé: depuis les formes ſimples de leurs premiers tems, jusqu'à l'âge brillant de leur génie, il éprouva diverſes révolutions. Il y a grande apparence que l'imitation des ouvrages Grecs a donné à l'Art une forme toute différente de celle des premiers tems. Pour parvenir à une connoiſſance ſyſtématique de l'Art de ces peuples, il eſt eſſentiel de bien remarquer & de bien différencier ces dégrés divers. Enfin les Etrusques, lorsqu'ils eurent ſubi le joug des Romains, virent les Arts dégénérer chez eux: fait qui eſt atteſté par vingt-neuf coupes de bronze conſervées pareillement dans le cabinet du college de St. Ignace. Parmi ces coupes on remarque que celles dont l'inſcription approche le plus de l'écriture Romaine, ſont d'un deſſin & d'une exécution bien inférieurs à celles qui datent d'un tems plus reculé.

(1) Panathen. p. 107. l. 4. (2) Dempſt. Etrur. Tab. 4.

reculé. Mais ces petits ouvrages n'étant guere propres à établir un ſyſtême, & la décadence de l'Art n'étant pas un ſtyle, je m'en tiendrai aux trois époques établies. Nous pouvons donc poſer en principe que l'Art Etusque a eu trois differens ſtyles, l'ancien, le ſubſéquent & le dernier qui a pris une autre forme par l'imitation des ouvrages Grecs. Le ſtyle ancien date du tems où ce peuple s'étendit dans toute l'Italie jusqu'aux confins de la Grande-Grece, ainſi que je l'ai déja obſervé. Quant au deſſin de ce ſtyle nous pouvons nous en former une idée nette par les rares médailles d'argent frappées dans les villes des provinces citérieures de l'Italie, médailles dont la plus riche collection ſe trouve dans le cabinet du Duc Caraffa Noïa.

a. De l'ancien ſtyle & de ſes caracteres.

Les caracteres de l'ancien ſtyle des Ariſtes Etrusques ſont, en premier lieu les lignes droites de leur deſſin, avec la poſition roide & l'action forcée de leurs figures, & en ſecond lieu l'idée imparfaite de la beauté du viſage. Le premier caractere conſiſte en ce que les contours des figures ſont peu remuans, ce qui eſt cauſe, malgré l'expreſſion de Catulle qui dit le gros Etrusque, que ces figures paroiſſent grêles & ont des corps de fuſeaux, parce que les muſcles ſont peu indiqués. Ce premier ſtyle manque donc de variété. C'eſt dans ce deſſin que conſiſte en partie la cauſe de la roideur de l'attitude, & principalement dans le peu de ſcience des Artiſtes de ces premiers tems. La variété de la poſition & de l'action ne ſauroit être rendue ni produite ſans une connoiſſance ſuffiſante du corps humain & ſans une certaine liberté dans le deſſin. L'étude de l'Art commence, comme la ſageſſe, par l'étude de nous mêmes. Le ſecond caractere de ce ſtyle, c'eſt à dire l'idée imparfaite de la beauté du viſage, ſe trouvoit auſſi bien dans

l'Art ancien des Etrusques, que dans celui des Grecs des premiers tems. La forme des têtes est un ovale alongé, qui paroît retréci, à cause du menton terminé en pointe. Les yeux sont plats, tirés obliquement en haut & paralleles à l'os dont ils sont surmontés. Les angles de la bouche sont également tirés en haut.

Ce premier style se trouve non seulement dans les médailles dont nous venons de faire mention, mais encore dans une infinité de petites figures de bronze. A l'égard de ces figures, il en est qui ressemblent parfaitement aux figures Egyptiennes, par les bras pendans & attachés aux côtés, & par les pieds placés parallelement. Le bas-relief de Leucothoé de la Villa Albani a tous les caracteres de ce style. Le dessin du Génie conservé au palais Barberini est très-plat, & les parties y sont rendues très-foiblement: les pieds sont rangés sur une ligne parallele, les yeux creux sont ouverts d'une maniere applatie & tirés un peu en haut. Un observateur, attentif à l'essence de l'antique, trouvera ce style sur d'autres ouvrages, dispersés à Rome dans des endroits moins connus & moins fréquentés: par exemple à une figure d'homme, assise sur une chaise, & executée sur un petit bas-relief placé dans la cour de la maison Capponi.

Avec cette grossiereté dans le dessin des figures, les anciens Artistes Etrusques étoient parvenus à la science & à l'élégance des formes à l'égards de leurs vases, c'est à dire, ils avoient saisi ce qui est purement idéal & scientifique, tandis qu'ils resterent imparfaits dans les choses que nous perfectionnons par l'imitation du naturel. Ce que je dis là est démontré par plusieurs vases où le dessin de la peinture dénote le style le plus ancien. Je peux citer sur cet article un morceau du premier volume de

la

la collection d'Hamilton, c'eſt un vaſe qui repréſente ſur la face de devant une figure d'homme montée ſur un char à deux chevaux & placée entre deux figures debout, & qui offre ſur le côté oppoſé deux autres figures peintes à cheval. Mais il nous eſt parvenu de ces tems reculés un monument encore plus curieux, c'eſt un vaſe de bronze, d'un palme & demi de diamètre, qui avoit été doré & qui offre ſur le corps des ornemens ciſelés de la plus grande élégance. Sur le couvercle du vaſe eſt attachée au milieu une figure d'homme nue, de la hauteur d'un palme, portant un disque dans ſa main droite; & ſur les bords ſont aſſujeties trois figures plus petites, dont l'une eſt montée régulierement à cheval, & les deux autres ſe tiennent aſſiſes de côté ſur le cheval: les figures d'hommes & de chevaux ſont exécutées dans le ſtyle le plus ancien. Ce vaſe fut trouvé il y a environ cinq ans dans la contrée de l'ancienne Capoue; il étoit plein de cendres & d'oſſemens, & ſe voit aujourd'hui chez le Chevalier Negroni, Intendant du Roi à Caſerte.

b. De la tranſition de l'ancien ſtyle au ſubſéquent.

Les Artiſtes Etrusques, ayant acquis plus de connoiſſances, abandonnerent l'ancien ſtyle. Au lieu de procéder comme les Grecs qui paroiſſent avoir préféré au commencement les figures drapées, les Etrusques ſemblent s'être attachés davantage au deſſin du nud. Quelques figures de bronze, nues à l'exception des parties naturelles enfermées dans une bourſe qui eſt attachée avec des rubans autour des reins, font conjecturer qu'ils ne croyoient pas qu'il fut de la décence de repréſenter les figures tout-à-fait nues.

En voyant les anciennes pierres gravées des Etrusques, on ſeroit tenté de croire que le premier ſtyle ne fut pas univerſel, du moins pas parmi les Graveurs en

en pierres fines. Car tous les travaux des figures ſur les pierres ſont arrondis & ſphériques, ce qui eſt le contraire des caracteres que nous venons d'aſſigner au premier ſtyle. Malgré cela cette contradiction n'eſt qu'apparente. S'il eſt vrai, comme l'inſpection nous le fait voir, que les Ouvriers d'alors gravaſſent leurs pierres au touret comme font ceux de nos jours, la voie la plus aiſée étoit d'exécuter les figures en tournant par des arrondiſſemens. Il eſt probable que ces anciens Graveurs n'entendoient pas le mécaniſme de travailler avec l'outil pointu: par conſéquent ces formes ſphériques n'étoient pas un réſultat des principes de l'Art, mais un expédient mécanique du travail. Ainſi les anciennes pierres gravées des Etrusques ſont le contraire de leurs anciennes figures de bronze & de marbre. Ces pierres gravées nous prouvent que le perfectionnement de l'Art à commencé par une grande force dans l'expreſſion & par une indication ſenſible des parties de leurs figures: ce qui ſe voit auſſi à quelques ouvrages de marbre. Cette force de l'expreſſion eſt la marque caractériſtique des meilleurs tems de l'Art Etrusque.

On ne peut guere fixer d'époque où ce ſecond ſtyle a pris de la conſiſtance; mais il eſt probable qu'il s'eſt formé dans le tems que l'Art s'eſt perfectionné en Grece. Nous pouvons nous repréſenter le ſiècle de Phidias, comme le ſiècle de la reſtauration des Arts & des Sciences dans les tems modernes: la révolution fut prompte & s'étendit ſur diverſes régions. Toute la nature ſembla s'agiter, le génie de l'homme enfanta des prodiges & les grandes inventions ſe manifeſterent de toutes parts. Quant à la Grece, il eſt certain qu'elle date de ces tems pour l'acquiſition des connoiſſances en tout genre. L'on diroit qu'il ſe répandit alors un eſprit de lumiere ſur plu-

plusieurs nations civilisées, & que cet esprit agit singulierement sur l'Art en l'animant & en l'exaltant.

C. Du second style & de ses caracteres en général.

Nous passons donc de cet ancien style au subséquent, dont les qualités & les caracteres sont en partie une indication sensible des articulations & des muscles, ainsi que des cheveux rangés par étage, & en partie des attitudes & des actions forcées, qui sont terribles & outrées dans quelques figures. Quant aux premieres qualités de ce style, nous trouvons que les muscles y sont extrémement gonflés & disposés comme des monticules, les os y sont tranchans & tenus trop apparens, ce qui rend cette maniere dure & peinée. Mais il faut aussi remarquer que ces deux caracteres, savoir les muscles & les os trop fortement prononcés, ne se trouvent pas réunis dans tous les ouvrages de ce style. A l'égard des monumens de marbre, dont il ne nous reste que des figures divines, les parties ne sont pas indiquées avec trop de force; mais l'exagération & le cahotement se rencontrent à tous les ouvrages de ce style, surtout dans le dessin de l'os de la jambe, & dans la section austere des muscles du gras de la jambe. Pour ce qui regarde les cheveux & les poils disposés par étage, ils se trouvent tels sans exception à toutes les figures Etrusques, tant des hommes que des animaux. C'est dans ce goût que nous voyons traitées ces parties à la fameuse louve de bronze qui allaite Rémus & Romulus & qui se trouve au Capitole. Il y a grande apparence que cette louve est la méme qui étoit placée du tems de Denys d'Halycarnasse, dans un petit temple de Romulus au pied du mont Palatin, temple qui s'est conservé & qu'on appelle aujourd'hui St. Théodore, où ce morceau a été trouvé. Comme l'Auteur des Antiquités Romai-

nes (1) nous apprend que cette louve étoit réputée un ouvrage de l'Art antique, CHALKEA POIÎMATA PALAIS GASIAS, il faut croire que c'eſt une production des Artiſtes Etrusques, dont les Romains ſe ſervoient dans les tems les plus reculés. Ciceron fait mention d'une pareille louve & nous apprend qu'elle fut frappée de la foudre (2). Dion Caſſius qui marque la date de ce fait, dit qu'il arriva ſous le conſulat de Jule-Ceſar & de Bibulus (3). Mais ce qui ſemble prouver que notre louve de bronze eſt la même louve déſignée par Ciceron, c'eſt un coup à une des jambes de derriere, où l'on remarque une fente de la largeur de deux doigts. Dion dit à la vérité dans le paſſage que nous venons de citer que la louve frappée de la foudre étoit placée au Capitole; mais cette aſſertion peut bien être une erreur, puisque cet Ecrivain a vécu plus de deux cents ans après. Je remarquerai cependant qu'il n'y a que la louve d'antique & que les deux enfans ſont une addition moderne.

Quant à la ſeconde qualité de ce ſtyle, on ne ſauroit l'enfermer ſous une ſeule & même idée: car le forcé & le terrible ne ſont pas la même choſe. Cette derniere qualité ne regarde pas ſeulement l'attitude, l'action & l'expreſſion; mais auſſi le jeu & le mouvement de toutes les parties: au lieu que le forcé peut ſe trouver non ſeulement dans toute action quelconque, mais encore dans toutes les ſituations poſſibles, même dans l'état de repos. Le forcé eſt le contraire du naturel; le terrible eſt l'oppoſé du naïf & du gracieux. Celui-là caractériſe en général le premier ſtyle: celui-ci peint en particulier le ſecond. Le terrible

(1) Ant. Rom. L. 1. p. 64. (2) De Divinat. L. 2. c. 20. (3) Dio Caſſ. L. 36. p. 33. C.

ble dans l'attitude dérive de la premiere qualité. Car pour effectuer la force de l'expreſſion & l'indication ſenſible des parties, on tenoit les figures dans les poſitions & dans les actions les plus propres à produire ces effets violens. Dans ce ſtyle on choiſit les contours reſſentis, au lieu des touches moëleuſes: le ſentiment fut pour ainſi dire bourſoufflé & exalté jusqu'à ſes dernieres limites.

a. Caractere de ce ſtyle prouvé par des monumens.

Ce que je viens de remarquer du ſtyle en général, peut être éclairci par des figures & des monumens en particulier. Pour cet effet, je n'ai qu'à ramener le Lecteur au Mercure barbu de la Villa Borgheſe: là il verra ce Dieu muſclé comme un Hercule, & je n'ai ſurtout qu'à lui faire obſerver les deux fameuſes pierres gravées dont nous avons parlé plus haut, le Tydée de Stoſch & le Pélée de Dehn. A ces petites figures, les clavicules, les côtes, les cartilages du coude & des genoux, les articulations des mains & des pieds ſont tenus auſſi apparens & auſſi ſaillans que les veines & les muſcles des bras & des jambes: la pointe même de l'os de la poitrine eſt très-viſible dans Tydée. A la figure de Pélée, où l'exagération n'a pas même de fondement, on voit tous les muſcles dans la plus violente contraction; & à celle de Tydée on n'a pas même oublié les muſcles ſous les bras. L'attitude forcée ſe montre ſur les figures de l'autel rond du Capitole, ainſi que ſur pluſieurs autres figures de l'autel Borgheſe. Là les pieds des Divinités placées de face ſont ſerrés parallelement, & ceux des figures vues de profil ſont diſpoſés en ligne droite l'un derriere l'autre. Les mains, à toutes les figures en général, exécutent des actions forcées & ſans intelligence: lorsqu'elles tiennent quelque choſe avec les doigts de devant, les autres

doigts ſont dans une direction droite & roide. On voit par cet expoſé que les Artiſtes Etruſques, malgré leur ſcience & leur induſtrie dans l'exécution, n'avoient pas une idée nette de la beauté: la tête de Tydée eſt priſe d'après une nature commune, & celle de Pélée qui n'eſt pas empruntée d'une forme plus belle, eſt auſſi manierée que ſon corps.

On pouroit appliquer en quelque ſorte aux figures de ce ſtyle, auſſi bien qu'à celles du premier, ce que Pindare dit de Vulcain, qu'il étoit né ſans graces (1). En général ce ſtyle Etruſque, comparé avec celui du meilleur tems des Grecs, ſeroit comme un jeune homme, privé de l'avantage d'une heureuſe éducation, abandonné à la fougue de ſes paſſions & aux ſaillies de ſon eſprit, qui le portent à des actions violentes; & le ſtyle Grec ſeroit comme un beau jeune homme, dont le feu de la jeuneſſe a été modéré par une ſage éducation & par une culture raiſonnée, & dont la figure avantageuſe en prenant un maintien décent auroit pris un air grand & impoſant. Ce ſecond ſtyle peut auſſi être appellé manieré, comme l'on dit aujourd'hui, en ce que le même ton & la même maniere regnent dans toutes ſortes de figures: Apollon, Mars, Hercule & Vulcain ſont deſſinés ſur leurs ouvrages avec les mêmes caracteres. Or comme un ſeul & même caractere n'en n'eſt pas un, on pouroit appliquer aux Artiſtes Etruſques, ce qu'Ariſtote critique dans Zeuxis (2), de n'avoir point eu de caractere. C'eſt ainſi que nous critiquons un Hiſtorien, (& l'hiſtoire moderne ne nous en fournit que trop d'exemples) lorsqu'en nous faiſant l'éloge

(1) Ap. Plutarch. Ἐρωτ. p. 1338. l. 2. edit. H. Steph.

(2) Poet. c. 6. p. 249.

l'éloge d'un illustre personnage, il lui donne des qualités si générales & si peu caractéristiques, qu'il pouroit convenir à cent autres grands hommes.

Ces traits distinctifs des anciens Artistes Etrusques se remarquent encore aujourd'hui dans les ouvrages de leurs descendans: ils se dévoilent aux yeux des Connoisseurs impartiaux dans le dessin de Michel-Ange, le plus grand parmi eux. De-là quelqu'un a dit avec raison que quiconque avoit vu une figure de cet Artiste, les avoit vues toutes ([1]). C'est aussi là un des défauts de Daniël de Volterre, de Pietre de Cortone & de quelques autres Artistes Toscans.

b. Parellele de ce style avec le dessin des Maîtres de l'Ecole Toscane.

Dans cette discussion du premier & du second style, nous venons de considérer l'Art, propre aux Etrusques avant qu'ils eussent mieux connu les ouvrages des Artistes Grecs. Nous avons vu dans le premier chapitre de ce livre que les colonies Grecques, après s'être emparées de la partie citérieure de l'Italie & d'autres contrées le long de la mer Adriatique, renfermerent les Etrusques dans des limites étroites. Ces Grecs, ayant pris possession de cette belle portion de l'Italie & y ayant fondé de puissantes villes, commencerent aussi à cultiver les Arts, qui dès-lors firent de plus grands progrès dans ces nouvelles colonies que dans la Grece même. Ce fut de-là que le goût des Arts se répandit dans le voisinage & vint éclairer les Etrusques qui avoient su se maintenir en Campanie. D'ailleurs ces derniers, accoutumés déja depuis longtems à représenter sur leurs monumens des sujets empruntés de l'Histoire de la Grece, & reconnoissant par conséquent les Grecs pour leurs Maîtres, trouverent le chemin frayé & les prirent pour modeles dans l'Art. Ce sont là des conjectu-

D. Du style postérieur des Artistes Etrusques.

(1) Dolce Dial. della Pittur. p. 48. a.

jectures qui deviennent très-probables par les médailles de la plupart des villes de la Campanie. On voit que ces médailles ont été frappées dans le tems que ces mêmes villes étoient encore habitées par les Etrusques. Enfin on y trouve que les têtes des Divinités ressemblent parfaitement à celles des médailles & des statues Grecques. De sorte que les médailles Etrusques de la ville de Capoue nous offrent Jupiter, ayant les cheveux ajustés sur le front, comme les Grecs avoient coutume de les ajuster à ce Dieu. Dans le volume suivant je m'étendrai davantage sur ce sujet. Tel est le troisieme style Etrusque, & celui qui caractérise la plus grande partie de leurs ouvrages, particulierement leurs urnes sépulcrales faites en albâtre de Volterre, où elles ont été trouvées. Quatre de ces urnes se voient à la Villa Albani.



CHA-



CHAPITRE III.

De l'Art des nations limitrophes des Etrusques.

Introduction.

Le troiſieme chapitre de ce livre renferme les obſervations ſur l'Art des peuples limitrophes des Etrusques, ſavoir les Samnites, les Volsques & les Campaniens. J'ai peu de choſes à dire des premiers; mais je m'étendrai davantage ſur les Campaniens, qui n'ont pas moins cultivé les Arts que les Etrusques, & je terminerai ce chapitre par une deſcription des figures découvertes dans l'île de Sardaigne.

I. Des Samnites.

Nous n'avons, je crois, d'autres monumens de l'Art des Samnites & des Volsques qu'une couple de médailles; mais nous en avons un bon nombre de celui des Campaniens, ſurtout des médailles & des vaſes d'argile peints. Ainſi je ne peux donner des premiers que des notions

notions générales de leur constitution & de leur façon de vivre, d'où l'on poura tirer encore quelque induction sur l'Art.

Il en a été sans doute de l'Art de ces deux nations, comme de leur langue, dérivée de la langue Osque (1) qui, si ce n'étoit pas un dialecte de l'Etrusque, n'en aura pas beaucoup différé. Or comme nous ignorons la différence des idiomes de ces peuples, nous manquons aussi de connoissances pour indiquer les caracteres distinctifs de leurs médailles & de leurs pierres gravées, parvenues jusqu'à nous.

Les Samnites aimoient le luxe &, quoique belliqueux, ils étoient très-adonnés aux plaisirs (2). A la guerre ils portoient des boucliers, les uns incrustés en or les autres en argent (3), & dans le tems que les Romains ne connoissoient pas encore l'usage des habits de toile, on voyoit l'élite des soldats Samnites porter des robes de lin, même à l'armée (4). Tite-Live nous apprend que dans la guerre des Romains sous le Consulat de L. Papirius Cursor, tout le camp des Samnites qui formoit un carré de deux cents pas sur toutes ses faces avoit été entouré d'étoffes de lin (5). Capoue, bâtie par les Etrusques (6), & suivant le même Historien, habitée par les Samnites (7) qui s'en étoient emparée sur les premiers (8), étoit fameuse par la mollesse & la volupté de ses habitans.

II. Des Volsques.

Les Volsques, ainsi que les Etrusques & les autres peuples voisins, avoient un gouvernement Aristocratique

(1) Liv. L. 10. c. 20.
(2) Conf. Casaub. in Capitol. p. 105. F.
(3) Liv. L. 9. c. 10.
(4) Ibid. c. 4. & L. 10. c. 38.
(5) Ibid. L. 10. c. 38.
(6) Mela, L. 2. c. 4.
(7) Liv. L. 4. c. 52.
(8) Ibid. L. 10. c. 38.

que (1). Ils n'élifoient un Roi, ou plutôt un Général d'armée, que lorsqu'il leur furvenoit une guerre. Pour les Samnites, ils avoient une conftitution politique femblable à celles de Sparte & de Créte (2). Les ruines accumulées des villes détruites fituées fur des côteaux voifins, conftatent l'extrême population de ces peuples, & les annales de tant de guerres fanglantes avec les Romains qui ne purent les fubjuguer qu'après vingt-quatre triomphes, atteftent leur grande puiffance. La population & le luxe exciterent l'induftrie; la liberté donna l'effor à l'efprit: circonftances toujours favorables à l'Art.

Dans les tems les plus reculés, les Romains fe fervoient des Artiftes de ces deux peuples. Tarquin l'ancien fit venir de Fregella ville du pays de Volsques un Artifte, nommé Turrianus, qui exécuta en terre cuite une ftatue de Jupiter. Par la grande reffemblance d'une médaille de la famille de Servillius à Rome, avec une médaille Samnite, on conjecture que la premiere a été frappée par des Artiftes de cette nation (3). Une très-ancienne médaille d'Anxur, ville des Volsques, aujourd'hui Terracine, porte une très-belle tête de Pallas (4).

III. Des Campaniens, chez qui les Grecs introduifirent le goût des Arts.

Les Campaniens étoient un peuple à qui la douceur du climat dont ils jouiffoient & la richeffe du fol qu'ils cultivoient, infpiroient la volupté. Dans la plus haute antiquité la Campanie, ainfi que le pays des Samnites, étoit comprife fous le nom de l'Etrurie. Mais la nation, qui fubfiftoit par elle même, ne faifoit point partie de la puiffance Etrusque. Les Grecs qui vinrent enfuite, formerent

(1) Dionyf. Halic. Ant Rom. L. 6. p. 374. l. 45.

(2) Strabo L. 6. p. 254.

(3) Olivieri Diff. fopra alc. Med. Samnit. p. 136.

(4) Beger Thef. Brand. T. 1. p. 347.

merent des établissemens dans le pays & y introduisirent aussi leurs Arts: ce qu'il est aisé de prouver, non seulement par les médailles Grecques de Naples, mais aussi par celles de Cume (1), qui sont encore plus anciennes.

Je ne prétends pas établir ici que cette derniere ville soit plus ancienne que la premiere. Elles ont été bâties toutes deux en même tems, Cume par Mégasthenes & Naples par Hippoclès, originaires tous deux de Cume en Eubée, où ils s'embarquerent avec une troupe d'habitans superflus pour aller chercher fortune ailleurs: c'est ce que Martorelli a mis dans un jour beaucoup plus clair qu'on n'avoit fait jusqu'alors (2). Ce qui a favorisé l'opinion contraire, ce sont les médailles que le tems nous a conservées, & qui sont plus anciennes que celles de Naples. Le résultat est que ces deux villes ont été bâties dans la plus haute antiquité, & qu'il n'est guere possible de fixer une époque déterminée de leur fondation. Strabon (3) nous apprend que Cume étoit la plus ancienne ville de toutes celles que les Grecs avoient fondées en Sicile & en Italie. Nous savons encore que des habitans de Chalcis, capitale de la presqu'île d'Eubée vinrent s'établir dans l'île de Pithécusa, nommée aujourd'hui l'île d'Ischia près de Naples, mais qu'ils furent obligés d'abandonner cet établissement, à cause des tremblemens de terre & des éruptions des Volcans. Une partie de ces Grecs se fixa sur le rivage voisin & bâtit la ville de Naples, une autre partie pénétra plus avant du côté du mont Vésuve & fonda la ville de Nole (4): de-là vient que les médailles de cette ville sont accompagnées de

(1) Beger. Thes. Brand. T. 1. p. 188.

(2) Martorel. Euboici. p. 27.

(3) Strab. L. 5. p. 243. B.

(4) Martorel. l. c. p. 64. 65.

de caracteres Grecs. Je passe sous silence diverses autres villes Grecques, telle que Dicéarchia, nommée ensuite Putéoli, qui ont été fondées plus tard par les Grecs. Toutes les côtes de ces contrées ayant été habitées par les Grecs, il est naturel de croire qu'ils y ont cultivé de bonne heure les Arts d'imitation, & qu'ils les ont enseignés aux Campaniens leurs voisins, établis au centre du pays. On conçoit donc aisément de quelle nation sont une partie des vases d'argile peints, qu'on trouve fréquemment en Campanie & particulierement aux environ de Nole dans les fouilles des tombeaux. Dès que l'on veut faire honneur aux Campaniens de la fabrique de plusieurs productions de l'Art de cette espece, ce ne sera pas porter atteinte à leur réputation que de les regarder comme les Disciples des Artistes Grecs: ce qui n'a pas besoin de preuve, s'il est vrai que les Campaniens n'aient commencé à former un corps de nation que dans la quatre-vingt cinquieme Olympiade, ainsi que nous l'apprend Diodore de Sicile (1).

A. Des médailles Campaniennes.

Il faut regarder comme des ouvrages de l'Art incontestablement Campaniens, les médailles des villes situées au milieu du pays, où les colonies Grecques ne pénétrerent jamais, telles sont Capoue, Teanum, aujourd'hui Tiano & autres endroits; les médailles de ces villes portent des inscriptions dans leur propre langue, fort approchante de l'Etrusque. Cette ressemblance a fait que quelques Savans ont pris les inscriptions de ces médailles pour des caracteres Puniques, comme il est arrivé à Bianchini au sujet d'une médaille de Capoue (2). Pour Maffeï, en parlant de la même médaille, il avoue qu'il ignore ce que signifie

Aa 2 son

(1) Diod. Sic. L. 12. p. 93. (2) Ist. Univ. p. 268.

ſon inſcription (1). Dans la collection des médailles de Pembrock, on fait paſſer l'inſcription d'une médaille de Tiano, pour l'inſcription d'une médaille Carthaginoiſe (2). Si d'un côté ces caracteres ſont des preuves que les Campaniens les ont empruntés des Etrusques, de l'autre côté le coin des médailles ne montre point du tout le ſtyle Etrusque. La maniere qui regne dans ces antiques, paroît avoir été propre jadis aux Artiſtes Campaniens: le deſſin qui les caractériſe ſemble confirmer ce que j'ai dit ci-devant ſur cet objet. La tête d'un jeune Hercule ſur les médailles de ces deux villes, & la tête de Jupiter ſur celles de Capoue, ſont deſſinées d'après le plus bel idéal. Des médailles de cette derniere ville nous offrent une Victoire, debout ſur un quadrige & d'une forme auſſi belle que ſi elle étoit de fabrique Grecque.

B. Des Vaſes en terre cuite, tant Campaniens que Grecs.

Cependant les médailles des villes de Campanie ſont en petit nombre, en comparaiſon des vaſes peints qu'on a découverts en tout tems dans ces pays & qu'on a nommés généralement, quoiqu'improprement, des vaſes Etrusques. Cette fauſſe dénomination vient de ce qu'on s'eſt contenté de ſuivre Buonarroti & Gori qui ont été les premiers à rendre ces vaſes publics: Toſcans de nation, ces Antiquaires ont voulu donner du relief à leur pays en attribuant aux Etrusques ces productions de l'Art.

a. Que ces vaſes ne ſont point Etrusques, comme quelques Antiquaires l'ont avancé.

Ce qui a ſingulierement accrédité cette opinion, ce ſont en premier lieu les deſcriptions des vaſes jadis ſi recherchés, fabriqués en Etrurie (3) & particulierement à Arezzo, ville Etrusque (4), & en ſecond lieu la reſſemblance

(1) Veron. illuſt. P. 3. p. 259. N. 5.

(2) Muſ. Pembrock. P. 2. Tab. 88.

(3) Perſ. Sat. 2. v. 60.

(4) Id. Sat. 1. v. 130. Plin. L. 35. c. 46. Martial. L. 14. ep. 98.

blance qui ſe trouve entre pluſieurs figures exécutées ſur des vaſes Campaniens avec celles qui ſont incruſtées ſur des jattes Etruſques de bronze, ſervant dans les ſacrifices. Pour appuyer cette opinion on cite ſurtout les figures des Faunes avec des queues de cheval, tandis que les Faunes & les Satires Grecs ont communément des queues de chèvre. On auroit pu encore s'autoriſer d'une eſpece inconnue d'oiſeaux peints ſur quelques vaſes; Pline nous dit que les livres de Divination des Etruſques renfermoient des repréſentations de pluſieurs oiſeaux qui lui étoient entierement inconnus. A cette occaſion je dirai qu'il ſe trouve un grand oiſeau inconnu ſur un vaſe caractériſé par des lettres Grecques de la plus haute antiquité. Ce vaſe, du cabinet de M. d'Hamilton à Naples, repréſente une chaſſe & ſera ſouvent cité. Cet oiſeau reſſemble à une outarde, oiſeau qui n'étoit pas inconnu aux anciens Romains [1], mais qui eſt très-rare aujourd'hui du moins dans les cantons les plus chauds de l'Italie. Je paſſe ici ſous ſilence les remarques peu eſſentielles de Buonarrotti au ſujet des guirlandes & des vaſes dans les mains de Bacchus, des jouets, des inſtrumens, des uſtenſiles & des caſſettes carrées qu'ils prétend avoir remarqués ſur des ouvrages Grecs de différente forme [2]. Mais il étoit trop inſtruit, pour avancer gratuitement ce que Gori lui fait dire [3], ſavoir que les Divinités & les Hiſtoires mythologiques, repréſentées ſur ces ſortes de vaſes, étoient toutes différentes des ouvrages Grecs qui offroient les mêmes ſujets: car l'inſpection de tous ces monumens lui prouveroit le contraire. D'ailleurs la déciſion de Gori n'eſt ici d'aucune autorité, n'étant point

 ſorti

(1) Pithoei Epigr. p. 36.

(2) Buonar. explic. ad Demſt. p. CCV.

(3) Gori Difeſa dell' alfab. Etruſc. Etrur. §. 9. p. 16. 17.

ſorti de Florence ſa patrie, & n'ayant jamais eu ni cherché d'avoir la connoiſſance intuitive de la plus grande partie des Antiques & des anciens ouvrages de l'Art. Enfin comme on ne ſauroit nier que la plupart des vaſes, publiés par ces deux Savans, n'aient été trouvés dans le Royaume de Naples, on a été fouiller dans l'hiſtoire la plus reculée de l'Etrurie, & on a remonté aux tems, où les Etruſques étoient répandus dans toute l'Italie pour conſtater la patrie prétendue de ces vaſes. Cependant on n'a pas fait réflexion que le deſſin de la plus grande partie de ces peintures, dénote un âge abſolument poſtérieur & indique un tems où l'Art avoit atteint, ou étoit près d'atteindre ſon point de perfection, ſelon le plus ou le moins d'antiquité de ces productions. Le meilleur argument pour ſoutenir l'opinion commune en faveur des Etruſques, eut été une indication exacte des vaſes trouvés effectivement en Toſcane: mais jusqu'ici perſonne n'y a ſongé.

Je poſe en fait, ce qui n'eſt pas prouvé qu'un petit nombre de ces vaſes, conſervés dans la galerie Ducale de Florence, ait été découvert en Toſcane, & qu'en fouillant les tombeaux Etruſques des environs de Corneto, on ait trouvé des fragmens de différentes poteries faites de terre cuite, il reſtera toujours inconteſtable que toutes les productions de l'Art de ce genre qui forment les grandes collections d'Italie, ainſi que celles qui exiſtent au de-là des Alpes, ont été découvertes dans le Royaume de Naples & tirées pour la plupart des anciens tombeaux près de Nole. Mais cette certitude ne conſtitue pas encore tout ce qui eſt néceſſaire pour connoître & pour juger définitivement ces ſortes de vaſes, puisque nous ſavons, comme je viens de le remarquer, que Nole avoit été une colonie Grecque, & qu'une grande partie

tie des vases que nous connoissons, porte les caracteres du dessin de cette nation. Nous voyons de plus que plusieurs de ces ouvrages ont des inscriptions Grecques, ainsi que je le remarquerai encore. Or si nous refusons aux Artistes de l'Etrurie proprement dite la fabrique de ces vases, dont pourtant les uns portent évidemment l'empreinte du style Etrusque, tandis que les autres sont manifestement de Maîtres Grecs, nous sommes obligés de suspendre notre jugement entre les Campaniens & les Grecs: du reste cette discussion demanderoit encore bien des éclaircissemens.

b. Des vases Campaniens en particulier.

Il y a grande apparence que parmi ces poteries peintes, il se trouve des vases faits par des Artistes Campaniens, attendu que ce pays étoit très-renommé pour la vaisselle de terre & qu'Horace la cite dans ses vers, *Campana supellex* (1); il est vrai que notre Poëte n'en fait mention qu'en parlant de sa vaisselle de peu de valeur. Mais on peut en tirer une induction plus sûre, en examinant le style de l'Art de quelques uns de ces morceaux. Le dessin de ces vases, comme je l'ai déja observé, ressemble à celui des Etrusques; & cette ressemblance peut avoir de l'analogie avec une sorte d'écriture, propre aux Campaniens. Car les Tyrrhéniens ou les anciens Etrusques, s'étant étendus dans la Campanie, jusque dans le pays nommé ensuite la Grande-Grece, & les Campaniens devant être considérés par conséquent comme leurs descendans, il est très-probable que leur maniere d'écrire, ainsi que celle de dessiner, se soit conservée parmi eux. Il n'y avoit pas jusqu'aux Ouvriers de ce pays qui n'eussent une façon de travailler différente de celle des Grecs & des Siciliens, ainsi que Pline le

(1) Horat. L. 1. Sat. 6. v. 117.

le remarque particulierement au ſujet de leurs Menuiſiers ([1]).

c. Des vaſes Grecs en général, avec des inſcriptions Grecques.

Enfin ce qui fournit la plus forte preuve contre l'aſſertion des Ecrivains Toſcans, ce ſont les plus beaux vaſes de ce genre découverts & conſervés en Sicile. Selon le rapport de mon ami, M. le Baron de Riedeſel qui a parcouru tout ce royaume & toute la Grande-Grece en Connoiſſeur de l'Art & de l'Antiquité, les vaſes de ces contrées reſſemblent parfaitement aux plus beaux vaſes des cabinets de Naples. Ce qui caractériſe encore ces morceaux, ce ſont les inſcriptions Grecques qu'on trouve ſur pluſieurs.

La collection du Comte Maſtrilli offre trois vaſes marqués avec des inſcriptions Grecques. Le Chanoine Mazocchi, qui en a fait un mauvais deſſin & encore une plus mauvaiſe gravure, les publia le premier; mais M. d'Hancarville les a fait connoître enſuite plus avantageuſement avec les Antiques du cabinet de M. d'Hamilton. La même collection préſente un autre vaſe portant pour inſcription: ΚΑΛΛΙΚΛΕΣ ΚΑΛΟΣ. Le beau Calliclès. On y voit de plus une jatte de terre cuite avec des lettres Grecques; mais de tous ces morceaux déſignés par des inſcriptions Grecques, celui qui porte l'écriture la plus ancienne eſt le vaſe en queſtion de M. d'Hamilton. Dans le volume ſuivant j'aurai encore occaſion de faire mention des différens vaſes, marqués par des caracteres Grecs. Comme on n'a pas découvert juſqu'ici un ſeul morceau de ce genre marqué de caracteres Etruſques, il réſultera que l'inſcription à demi effacée qui ſe trouve ſur deux beaux vaſes du cabinet de M. Mengs à Rome, n'eſt pas Etruſque, mais Grecque: j'ai publié un de

(1) Plin. L. 16. c. 82.

de ces vases dans mes Monumens de l'Antiquité (1). A la bibliothéque du Vatican on voit un vase que j'ai pareillement publié (2), sur lequel on trouve le nom du Peintre marqué de la maniere suivante: ΑΛΣΙΜΟΣ ΕΓΡΑΨΕ, „Alsimos l'a peint". C'est par erreur que d'autres ont lu: ΜΑΖΙΜΟΣ ΕΓΡΑΨΕ; & Gori, contre le systême duquel j'écris ceci, avance hardiment que toute l'inscription n'est qu'une supercherie, lui qui n'a pas même vu le vase en question (3).

C. Collections de vases Campaniens & Grecs, dont la plus grande partie se trouve à Naples.

Ainsi les inscriptions des vases, jointes au style du dessin sur ceux qui n'en portent point, nous autorisent à les croire faits par des Artistes Grecs. Mais ce qui confirme encore mes preuves, ce sont, comme je l'ai observé plus haut, les vases de même fabrique trouvés en Sicile, dont j'indiquerai les collections, dès que j'aurai rendu compte de celles qui ont été faites dans le Royaume & la ville de Naples, & qui se trouvent encore dans les mêmes endroits.

a. Vases de la Bibliothéque du Vatican.

La premiere & la plus ancienne collection formée à Naples, est je pense celle qui décore aujourd'hui la bibliothéque du Vatican. On la doit à Joseph Valetta, Jurisconsulte Napolitain. Le Cardinal Gualtieri achetta cette collection des héritiers de ce Jurisconsulte, & à la mort du Cardinal elle passa au Vatican. Le même Valetta légua aux Théatins des Saints Apôtres de Naples une vingtaine de ces vases pour décorer leur bibliothéque.

b. Vases du Comte Mastrilli.

La collection du Comte Mastrilli à Naples, n'est pas inférieure à celle du Vatican, du moins quant au nombre. Elle a été augmentée il y a quelques années d'une

(1) Monum. Ant. ined. N. 159.
(2) Ibid. N. 143.
(3) Gori difesa dell' alfob. Etrusc. p. CCXV.

d'une autre collection considérable, formée par un Amateur de la même famille dans la ville de Nole où il faisoit sa résidence. Le Comte Palma, à Naple, héritiers du Comte Mastrilli est en possession aujourd'hui de ces deux collections.

c. Vases de M. Porcinari.

Après la collection de Mastrilli nous remarquerons celle qui se trouve dans la maison de Porcinari & qui contient plus de soixante & dix pieces. Un des plus beaux vases de cette collection est celui qui nous offre Oreste, poursuivi par deux figures, & représenté le genoux gauche appuyé sur le couvercle du trépied d'Apollon. Dans le troisieme volume de mes *Monumens de l'Antiquité* je parlerai des accessoires qui ornent ce couvercle, nommé OLMOS. Ce vase avec une couple d'autres de ce cabinet a paru dans la collection d'Hamilton.

d. Vases du Duc Noïa.

Depuis quelque tems le Duc Caraffa Noïa, Amateur zélé de l'Antiquité a commencé à former une collection de ces vases, avec d'autres Antiques, qui paroitront incessamment dans un ouvrage orné de planches gravées. Le morceau le plus beau & le plus savant de cette collection représente, dans une composition d'une vingtaine de figures, le combat des Grecs & des Troyens pour le corps de Patrocle. Dans cette composition les Troyens se distinguent des Grecs par des casques qui ont de la ressemblance avec les bonnets Phrygiens.

e. Vases de M. d'Hamilton.

Après tous ces Amateurs celui qui s'est mis sur les rangs est M. d'Hamilton, Ministre de la cour de Londres à celle de Naples, que nous sommes dans le cas de citer souvent. Pendant son séjour en Italie il a formé une collection plus considérable & mieux choisie que les précédentes. M. d'Hancarville a publié cette collection, en

y ajou-

y ajoutant les plus beaux vaſes des cabinets de Maſtrilli & de Porcinari, en quatre Volumes in folio du plus grand format. Cet ouvrage ſurpaſſe en magnificence tout les monumens antiques qui ont été gravés jusqu'ici, car indépendemment de la forme des vaſes & de leurs dimenſions, chacun eſt repréſenté ſur différentes planches, où les ornemens, & encore plus les figures ſont rendus avec le plus grand ſoin & avec la vraie intelligence dans le deſſin des Anciens. D'ailleurs chaque vaſe eſt imprimé avec ſes couleurs propres, de maniere qu'on y trouve un tréſor du deſſin Grec & une preuve inconteſtable de l'Art de ce peuple ingénieux. Le digne poſſeſſeur de cette collection peut faire voir aux Connoiſſeurs deux vaſes qui ſont non ſeulement les monumens les plus anciens de l'Art des Grecs, mais qui renferment encore la manœuvre la plus parfaite, quant au deſſin & à la beauté, comme je me flatte de le prouver ci-après à l'égard de l'une & de l'autre qualité.

f. Vaſes de M. Mengs.

Parmi quelques autres collections qui viennent pareillement du Royaume de Naples, je citerai celle de Raphaël Mengs, le Raphaël de notre âge. Cet Artiſte pendant ſon ſéjour à Naples s'eſt formé un cabinet de ces Antiques, dont j'ai publié quatre morceaux à cauſe de leur ſingularité dans mes Monumens de l'Antiquité. Il y a encore d'autres vaſes qui ne mériteroient pas moins d'être mis au jour: tel eſt celui qui repréſente une Amazone à cheval, coiffée d'un chapeau rabattu ſur ſes épaules, & combattant un Héros. Il y a apparence que le Héros eſt Achille, & que l'Amazone eſt Pentheſilée, à qui l'on attribue l'invention de porter un chapeau (1).

(1) Plin. L. 7. c. 56. p. 478.

Je présume que la plupart des vases de ce genre, répandus dans différentes villes d'Italie & indiqués par Gori ([1]), viennent des mêmes sources. J'espere de revoir incessamment ces productions de l'Art, & je me réserve d'en rendre compte dans le troisieme volume de mes Monumens de l'Antiquité, où j'aurai soin de faire graver & d'expliquer ceux qui renferment quelqu'instruction.

g. Vase singulier du Prince d'Anhalt-Dessau.

Enfin, parmi les vases dont la contrée de Naples est la patrie, je ne dois pas oublier celui dont le Prince regnant d'Anhalt-Dessau a fait l'acquisition à Rome, & qui se voit aujourd'hui à sa belle maison de campagne de Wœrlitz. J'en fais mention à cause d'une singularité qui caractérise ce morceau & qui n'a pas encore été remarquée. Sur le vase se trouve peinte une figure de femme drapée, debout devant un Génie aîlé, & se regardant dans un miroir rond qu'elle tient par un manche. Le miroir réflechit le profil du visage de cette figure, qui n'est pas peint avec des couleurs vives, mais avec un vernis brillant dont la teinte tire sur le plombé.

D. Des vases qui se trouvent en Sicile.

J'ai eu souvent occasion d'examiner toutes ces collections, & j'eusse souhaité de pouvoir faire de même à l'égard des vases qui se trouvent en Sicile, où les Arts n'ont pas été moins florissans que dans la Grande-Grece. En attendant que les circonstances me permettent de faire ce voyage pour pouvoir en rendre compte un jour, je prie le Lecteur de se contenter d'une simple indication des endroits de cette île où l'on conserve le plus grand nombre de ces monumens, & ces endroits sont Girgenti & Catania.

a. Vases qui se trouvent à Girgenti.

A Girgenti plusieurs de ces vases ornent le cabinet de M. Lucchesi, Evêque de cette ville, qui possede en même

(1) Gori Difesa dell' alfab. Etrusc. p. CDXLIV. seq.

même tems un beau médaillier. Dans le livre ſuivant je ferai mention de deux jattes d'or très-anciennes du cabinet de ce Prélat. Un des plus beaux vaſes ſe trouve dans la Chancellerie de l'égliſe cathédrale de cette ville. Ce monument, de la hauteur de cinq palmes Romains, eſt orné de figures peintes avec des couleurs jaunes, comme à l'ordinaire, ſur un fond noir; d'ailleurs le ſtyle du deſſin, à ce qu'on m'aſſûre, y eſt dans le vrai goût antique.

A Catania on trouve chez les Bénédictins un cabinet, composé de plus de deux cents de ces vaſes. Dans la même ville le Prince Piſcari, connoiſſeur éclairé & homme d'un grand mérite, poſſede une collection de vaſes qui n'eſt pas moins conſidérable. Ces vaſes divers offrent les formes les plus variées & les événemens les plus curieux des tems héroïques.

b. Vaſes qui ſe trouvent à Catania.

Je ſens bien que l'énumération que je viens de donner des fameuſes collections de vaſes, auroit dû être placée à la ſuite de ce que j'ai encore à dire de ces productions de l'Art; je ſens bien auſſi que j'aurois dû parler d'abord de l'uſage que les Anciens en faiſoient, ainſi que des caracteres de leur deſſin & de leur peinture, parce que cette derniere notice renferme plutôt l'eſſence de ces ouvrages que la premiere qui eſt purement hiſtorique. Mais la raiſon qui m'a fait anticiper l'un ſur l'autre, c'eſt que ces collections, faites dans des pays habités par des colonnies Grecques, ſont très-propres à réfuter la fauſſe opinion qui voudroit établir que tous ces vaſes ſont de fabrique Etrusque. Ainſi par cette anticipation j'ai voulu en établir la dénomination, comme une choſe qui devroit être toujours la premiere dans tous les ſujets que l'on traite.

c. Eclairciſſemens ſur ce ſujet.

Pour

E. Uſage des vaſes.

Pour ce qui concerne en premier lieu l'aſpect de ces vaſes, il s'en trouve de toutes ſortes de forme & de façon, depuis les plus petits qui ſervoient ſans doute de jouets aux enfants, jusqu'aux plus grands qui portent quatre à cinq palmes de hauteur. Veut-on connoître les différentes formes de ceux de la plus grande eſpece, l'on peut conſulter les livres où ſe trouvent des planches gravées qui en donnent les dimenſions. Ces vaſes avoient divers uſages. Ceux de terre ſervoient aux ſacrifices, & particulierement à ceux de Veſta ([1]). Quelques uns étoient dépoſitaires des cendres des morts, comme la plupart de ceux qui ont été trouvés dans les tombeaux, ſurtout aux environs de Nole. A l'égard de quelques vaſes de ce genre qu'on voit chez le Capitaine du Château de Caſerte, l'on m'aſſûre qu'ils ont été trouvés enchâſſés dans des pierres communes. C'eſt auſſi avec une pareille enveloppe qu'on doit avoir découvert un vaſe que j'ai publié dans mes Monumens de l'Antiquité ([2]). Ce vaſe a cette particularité, qu'il eſt peint dans ſa vraie forme ſur le vaſe même, & qu'il eſt placé ſur une petite éminence, qui repréſente apparemment un tombeau, tels qu'étoient les tombeaux des premiers tems ([3]). Sur chaque côté du vaſe l'on voit la figure d'une jeune homme nud, à l'exception d'une draperie qui lui flote ſur l'épaule, & d'une épée relevée & tenue ſous le bras, à la maniere des figures héroïques, épée qui s'appelloit alors, ſuivant le Scholiaſte de Pindare, Ὑπωλένιος ([4]). Pour moi, je ſuis d'opinion que ces deux figures repréſentent Oreſte & Pylade auprès du tombeau d'Agamemnon.

On

(1) Brodaei Miſcel. L. 5. c. 19.
(2) Monum. Ant. ined. N. 146.
(3) Pauſan. L. 6. p. 507. l. 38. L. 8. p. 624. l. 33. &c.
(4) Schol. Pind. Olymp. 2. v. 149.

On a trouvé de ces ſortes de vaſes dans les tombeaux ſitués au milieu des monts Tiphatins, à dix lieues au deſſus de l'ancienne Capoue, près d'un endroit nommé Trebbia, où l'on ne peut pénétrer que par des chemins impraticables & pénibles. M. d'Hamilton, s'étant transporté dans cette contrée ſauvage, fit ouvrir quelques uns de ces tombeaux, tant pour en examiner l'Architecture, que pour voir ſi ces monumens écartés ne renfermeroient pas quelques vaſes curieux. Cet Amateur éclairé deſſina ſur le lieu même la découverte d'un tombeau, dont on voit le deſſin gravé en cuivre dans le ſecod Volume de ſa grande Collection publiée par M. d'Hançarville. Le ſquelette du mort étoit étendu à terre, les pieds tournés vers l'entrée du ſépulcre & la tête rangée contre la muraille, ſur laquelle étoient attachées ſix baguettes de fer courtes & plattes qui, aſſujetties à un clou, étoient mobiles comme les branches d'un évantail. Dans le même endroit, au deſſus de la tête du mort, étoient placés deux grands chandeliers de fer tout criblés par la rouille; & un peu plus haut étoient ſuſpendus à des clous de bronze quelques vaſes, dont l'un étoit à côté des chandeliers, & une couple d'autres étoient rangés à la droite du ſquelette vers les pieds. Il y avoit à gauehe à côté de la tête deux épées de fer, un *Colum vinarium* de bronze, eſpece de jatte profonde percée de pluſieurs trous en forme de tamis avec un manche. Cette jatte, adaptée à une ſoucoupe ſans trous, ſervoit à paſſer le vin. Car les vins des Anciens, conſervés dans les grands *Doliis* de terre cuite, préférablement aux tonneaux de bois, étoient plus épais que les nôtres qui ſont potables peu après les vendanges, & avoient beſoin d'être paſſés dans ces ſortes de tamis. Du même côté vers les pieds, il y avoit une jatte de bronze, dans laquelle on trouva un *Simpulum*, c'eſt à dire une ſoucoupe ronde attachée à un

un long manche recourbé en crochet, inſtrument qui ſervoit à différens uſages, ſoit pour tirer le vin des *Doliis* & pour le goûter, ſoit pour le verſer dans les coupes de libation. A côté de la jatte de bronze, on trouva deux œufs & une râpe, comme pour râper du fromage.

Je ne ſaurois m'empêcher de faire quelques remarques ſur cette découverte, quoiqu'un peu étrangeres à mon plan; mais je les y ferai entrer, en ajoutant quelques obſervations générales ſur les vaſes trouvés dans les tombeaux. On ſait d'ailleurs que les Anciens dépoſoient leurs morts les pieds tournés du côté de l'entrée du ſépulcre; mais il faut que ç'ait été un uſage particulier aux habitans de cette contrée de coucher leurs morts à terre ſans les mettre dans des cercueils, ce qui auroit pu ſe faire ſans beaucoup de frais. D'autres tombeaux offrent ſouvent des corps enfermés dans des bières carrées & longues. A l'égard de ces fers en forme d'évantail placés au deſſus de la tête du ſquelette, il paroît qu'ils repréſentoient un véritable évantail, pour faire alluſion à la coutume de chaſſer les mouches ſur le viſage du mort (1). Le gobelet ou le cratere, la râpe & les œufs doivent être conſidérés comme les emblêmes des vivres qu'on avoit coutume de laiſſer à l'ame du défunt. Nous ſavons que dans les dernieres paroles qu'on adreſſoit aux morts, on les exhortoit à boire la ſanté des amis & des parens qu'ils laiſſoient ſur la terre. Sur une urne ſépulcrale de forme ronde dans la Villa Matteï, on lit: HAVE. ARGENTI. TV NOBIS. BIBES. Les vaſes ſuſpendus, ne peuvent pas plus être regardés comme des vaſes cinéraires, que ceux qui étoient placés à côté du ſquelette, tant parce que ce n'étoit pas l'uſage, ainſi qu'on le voit, de brûler les morts, ou que cette pratique ne fut pas du goût du

(1) Kirchman. de fun. L. I. c. 12. p. 100.

du Maître de ce tombeau, que parce qu'on n'y a trouvé qu'un ſeul corps & qu'enfin tous ces vaſes étoient découverts, tandis que tous les vaſes cinéraires ont leur convercle.

Cependant il eſt ſingulier que les Auteurs anciens ne faſſent mention nulle part des vaſes qu'on dépoſoit dans les tombeaux pour d'autres objets que pour conſerver les cendres des morts: car il ne paroît pas qu'il ſoit queſtion ici de ces vaſes remplis d'huile que, ſelon le témoignage d'Ariſtophane, on avoit coutume de placer à côté du mort (1).

b. Vaſes ſervant dans les jeux publics.

Quant à l'uſage ultérieur de ces monumens, nous ſavons qu'on s'en ſervoit dans les jeux publics de la Grece, où dès les premiers tems un ſimple vaſe de terre étoit le prix de la victoire (2): fait qui eſt atteſté par un vaſe ſur des médailles de la ville de Tralles (3), & par pluſieurs pierres gravées (4). Cet uſage s'étoit conſervé dans les tems poſtérieurs à Athéne, où le prix du vainqueur aux jeux Panathéens étoit un vaſe ſemblable, rempli de l'huile qu'on tiroit des olives conſacrées à Pallas. Ces vaſes étoient ornés de peinture, comme Pindare nous l'apprend, ON AGGOÔN ERKOSIN PAMPOIKILOIS (5), & comme l'explique auſſi le Scholiaſte de ce Poëte, EZÔGRAPSEUTO GAR AI YDRIAI. C'eſt ſans doute à cet uſage que font alluſion les peintures de pluſieurs grands vaſes, tant ceux du cabinet du Vatican, que ceux de la collection d'Hamilton. On y voit repréſenté tantôt Caſtor debout & avec un cheval, tantôt Pollux aſſis tenant dans ſa main un casque pointu & terminé comme le bonnet qu'il porte ordinairement. Caſtor ſeroit l'image des courſes

(1) Ariſtoph. Ecclef. v. 535.

(2) Hom. Il. ψ. v. 259. Athen. Deipn. L. 11. p. 468. C.

(3) Spanh. de præſt. num. T. 1. p. 134.

(4) Deſcrip. des Pierres gr. du Cab. de Stoſch. p. 460.

(5) Pind. Nem. 10. v. 64.

courſes à cheval, & Pollux, connu pour un fameux athlete, déſigneroit les autres jeux.

c. Vaſes, employés à la décoration.

D'ailleurs il y a grande apparence que les Anciens ſe ſervoient de pluſieurs de ces vaſes, comme nous nous ſervons de la porcelaine, ſeulement pour orner leurs édifices. C'eſt ce que nous pouvons conclure par les peintures qui décorent ces vaſes & qui ſont en général mieux exécutées d'un côté que de l'autre, de maniere que le côté inférieur étoit placé contre le mur. Mais cet uſage eſt encore mieux conſtaté par la forme même de quelques vaſes, qui n'ont point de fond & qui n'en ont jamais eu, comme j'ai eu occaſion de l'obſerver ſouvent, ſurtout à quelques uns des plus grands morceaux de la collection d'Hamilton.

F. Peinture & deſſin de ces vaſes.

Après avoir parlé de la forme & de la deſtination de ces vaſes, venons à l'eſſentiel & examinons le deſſin & la peinture qui les caractériſe. D'abord, à en juger par le deſſin, il faut attribuer la plupart de ces morceaux à des Artiſtes Grecs: & le deſſin & la peinture ſont ici des objets dignes d'exciter l'attention de nos Artiſtes. C'eſt plutôt par les deſſins que par les tableaux que le Connoiſſeur peut juger de l'eſprit d'un Artiſte, de ſes idées, de la maniere de les exécuter, & de la facilité avec laquelle ſa main rend ſes conceptions, but que tout Amateur doit ſe propoſer en formant des collections de ce genre. Rien donc de plus propre pour étendre nos connoiſſances dans l'Art des Anciens, que l'étude des vaſes peints, puiſque ces monumens ſont de vrais deſſins, & les ſeuls, avec les quatre tables de marbre du cabinet d'Herculanum, qui nous reſtent des Anciens. Ici les figures ſont ſimplement contournées ou eſquiſſées, c'eſt à dire elles ſont comme les figures deſſinées doivent être. Ces deſſins nous offrent, non ſeulement les contours des figures, mais ils rendent auſſi

aussi la circonscription des parties, le jet & les plis des draperies ainsi que les autres détails, le tout par des lignes & des traits, sans lumieres & sans ombres. Nous appellerons donc ces productions des tableaux, non dans le sens propre, mais parce que ce sont des dessins rendus avec des couleurs, pratique qui n'est pas inconnue à nos Dessinateurs modernes. Ainsi nous pouvons les nommer des vases peint, sans crainte qu'on s'y méprenne, comme nous appellons gravure en cuivre, une planche qui n'est faite qu'à l'eau forte.

Sur la plupart des vases, les figures sont peintes d'une seule couleur, ou pour mieux dire, la couleur des figures est épargnée sur le fond même des vases, ou sur la couleur naturelle de la terre cuite la plus fine. Pour le champ du tableau, ou la couleur qui est entre les travaux, c'est un noir brillant; & c'est avec ce noir que sont tracés sur le même fond les contours des figures. A l'égard des vases peints de plusieurs couleurs, il s'en trouve de différentes sortes dans toutes les grandes collections. L'un de ces vases, & en même tems un des plus savans, se trouve à Rome dans le cabinet de M. Mengs: c'est une parodie des amours de Jupiter & d'Alcmene, parodie dans laquelle ce sujet est traité de la maniere la plus comique. A voir cette composition il sembleroit que l'Artiste eut voulu peindre la principale scene d'une comédie, comme celle de l'Amphytrion de Plaute. Alcmene regarde par la fenêtre, comme faisoient ces femmes qui mettoient leurs faveurs à l'enchere [1], ou qui vouloient faire les prudes & les précieuses. La fenêtre est élevée, à la maniere des Anciens. Jupiter, qui est travesti porte un masque blanc duquel pend une longue barbe. Il est coiffé comme Sérapis d'un boisseau ou d'un *Modium*, qui ne fait qu'une seule piéce

(1) Heinf. Lect. Theocrit. c. 7. p. 83.

avec le maſque. Il porte une échelle, la tête paſſée entre les échellons, & il eſt ſur le point de s'en ſervir pour montrer dans la chambre de ſa Maîtreſſe. De l'autre côté eſt Mercure avec un gros ventre, traveſti en valet & aſſez reſſemblant au Soſie de Plaute. Il tient de la main gauche ſon caducée qu'il baiſſe, comme pour le cacher, afin de n'être pas reconnu. De la main droite il tient une lampe qu'il leve vers la fenêtre, ſoit pour éclairer Jupiter, ſoit pour intimider Alcmene, ou pour faire comme Delphis dans Theocrite, lorſqu'il dit à Simatha ſa Maîtreſſe, qu'il emploiroit la hache & la lampe, le fer & le feu, ſi elle ne le faiſoit pas entrer (1). Il porte à ſa ceinture un long Priape qui a auſſi ſa ſignification. Dans la comédie des Anciens les Acteurs s'attachoient ainſi un grand phallus de cuir rouge (2). Les deux figures ont des chauſſes & des bas blanchâtres faits d'une ſeule piece, & deſcendant jusqu'aux chevilles, comme on en voit aux comiques aſſis & masqués, qui ſont dans les Villas Matteï & Albani: car chez les Anciens les perſonnages comiques n'oſoient paroître ſans chauſſes ſur le théâtre (3). Le nud des figures eſt couleur de chair, à l'exception du Priape qui eſt d'un rouge foncé, de même que la draperie. Le vêtement d'Alcmene eſt parſemé de petites étoiles blanches. Les habits relevés d'étoiles étoient déja connus des Grecs dans la plus haute Antiquité. C'étoit un habit ſemblable que portoit le Héros Soſipolis ſur un tableau très-ancien (4), & Démétrius Poliorcetes en avoit un de même (5). Ce vaſe que j'ai fait graver, termine le chapitre précédent.

Le deſſin de la plupart de ces vaſes eſt tel, que les figures pouroient occuper une place avantageuſe dans une com-

(1) Theocrit. Idyl. 2. v. 127.
(2) Ariſtoph. Nub. v. 539. Conf. Ejusd. Lyſiſt. v. 110.
(3) Pitt. Erc. T. 1. p. 267. N. 9.
(4) Pauſ. L. 6. p. 517. l. 8.
(5) Athen. Deipn. L. 12. p. 535. F.

composition de Raphaël. Ce qu'il y a encore de singulier c'est qu'il ne se trouve pas deux vases dont les figures soient tout-à-fait semblables: parmi des centaines que j'ai vus, chacun représente un sujet particulier. Quiconque sait apprécier la franchise & l'élégance du dessin de ces vases, & juger de la maniere de traiter les couleurs dans des travaux exposés à l'action du feu, trouvera ici des preuves non équivoques de la facilité & de la correction des Maîtres dans la manœuvre. Car la peinture de ces vases n'est rien autre chose que celle de nos ouvrages de poterie, ou celle de notre fayance, sur laquelle on couche la couleur bleue, lorsqu'elle a été grillée, comme l'on dit. Ce genre de peinture exige une exécution facile & un faire rapide: car comme un terrain desséché tire la rosée, de même toute terre cuite tire soudain l'humidité des couleurs & du pinceau, en sorte que si l'Artiste ne trace pas son contour d'un seul trait, il le manque & il ne reste sur son pinceau que les parties terrestres. Par conséquent comme il ne se trouve point en général de reprises dans les contours, & qu'on n'y remarque poins de lignes ajoutées après coup, il faut que chaque trait qui forme le contour ait été tracé sans interruption, ce qui semble presqu'un prodige par rapport au caractere de ces figures. Il faut considérer de plus que cette manœuvre n'admet aucun changement ni aucune correction, & que le trait qui forme le contour reste tel qu'il a été tracé d'abord. Ces vases sont les prodiges de l'Art des Anciens, comme les moindres insectes sont les merveilles de la nature. C'est ainsi que les premieres esquisses de Raphaël, touchées avec tant d'esprit, & tracées d'un seul trait de plume ou de crayon, ne dévoilent pas moins aux yeux du Connoisseur la main habile du Maître, que ses dessins achevés; & c'est ainsi que les vases antiques décélent encore plus la facilité & la hardiesse des anciens Artistes, que les autres

 pro-

productions de l'Art. Une collection de ces ouvrages est donc un trésor de dessins. Mais il faut prendre garde de n'être pas trompé. Un certain Vénitien nommé Pietro Fondi, le même dont parle Apostolo Zeno dans une de ses lettres (1) à tâché de les imiter. Il se trouve en Italie bien des piéces de ce faussaire, mais la plus grande partie a passé les monts. Cependant cette supercherie est aisée à découvrir par ceux même qui n'ont pas une grande connoissance du dessin: car la terre des vases contrefaits est grossiere, ce qui les rend pesants, tandis que les vases antiques sont composés d'une terre très-fine, ce qui leur donne une grande légéreté.

f. Description d'un vase de la collection d'Hamilton.

Quelque fort qui se me sois étendu sur le dessin de plusieurs de ces vases, je croirois n'avoir rien fait si je n'entrois pas dans quelques détails sur un des plus beaux morceaux de ce genre de la collection de M. d'Hamilton. Je me bornerai dans ma description au seul sujet qui est peint sur la courbure du vase, au dessous du goulot, & je passerai sous silence celui qui se trouve sur le corps même du morceau & qui représente les amours de Jason & de Médée. Je m'arrêterai surtout à cette peinture, parce qu'elle peut être considérée comme la plus haute idée, en fait de dessin, de tout ce qui nous soit parvenu des Anciens. Quoiqu'il en soit, elle représente un de ces jeux fameux de la Grece; mais l'explication du sujet n'est rien moins que facile.

Ma premiere idée tomba sur cette fameuse course de chariots, qu'Oenomaüs Roi de Pise fit faire aux amants d'Hippodamie sa fille, dans laquelle Pélops remporta la victoire dont la Princesse fut le prix. L'autel placé au milieu de la composition, sembloit appuyer cette conjecture: car la course étoit dirigée de Pise à Corinthe vers l'autel de Neptune (2). Mais comme on n'y apperçoit aucun trait carac-

(1) *Lettere*, vol. 3. p. 197. (2) Diod. Sic. L. 4. p. 274. 275.

caractériſtique de cette Divinité, & qu'Hippodamie n'a eu qu'une ſœur, nommée Alcippe, il réſulteroit que les autres figures de femmes ſeroient de pure fiction.

Enſuite je me rappellai les jeux que fit célébrer Icare, Roi de Sparte, dans lesquels il propoſa aux Princes qui recherchoient Pénélope ſa fille d'en obtenir la poſſeſſion par des courſes de chars. Comme Ulyſſe ſortit victorieux de ce combat, il réſulteroit que la figure du jeune Héros qui ſaiſit dans ſes bras une jeune beauté fugitive ſeroit le Prince d'Itaque. Le ſimulacre de la Divinité qui ſemble caractériſer le lieu de la ſcene, ſeroit la Junon de Sparte qui portoit un bonnet ſemblable, large par en haut & nommé PYLEON. J'en ai parlé ci-deſſus, & je me ſuis étendu davantage ſur cet objet dans mes Monumens de l'Antiquité.

Cependant comme Pénélope n'avoit que deux ſœurs, Erigone & Iphtima, qui n'eurent aucune part à ces courſes, je crus rencontrer plus juſte en diſant que ce ſujet repréſente les jeux que Danaüs, Roi d'Argos, fit célébrer pour marier ſes filles. La Fable nous apprend que ce Prince, contraint de donner ſes quarante-huit filles à autant de garçons, fils de ſon frere Egyptus, leur donna des poignards, avec ordre de tuer chacune ſon mari la premiere nuit de leurs nôces. Toutes ces filles, à la réſerve d'Hypermeneſtre, ayant exécuté cet ordre barbare, exciterent contre elles l'indignation de toute la Grece. Leur pere, voulant les remarier, promit de les donner ſans recevoir de dot, & prétendit ſeulement qu'elles euſſent le choix de prendre parmi les jeunes gens qui ſe préſenteroient ceux qui leur plairoient le plus. Danaüs, voyant qu'on marquoit peu d'empreſſement pour devenir ſon gendre, propoſa des courſes, dans lesquelles le premier arrivé au but pouvoit choiſir le premier parmi ſes filles, & ainſi l'un après l'autre. Nous igno-

ignorons lequel de ces competiteurs fut le premier, ni quels furent les ſuivans.

La figure de la Déeſſe pouroit être la Junon d'Argos, par rapport au bonnet qui reſſembloit à celui que porte la figure de notre monument; il eſt vrai, ce que celle-ci tient dans ſa main ne s'accorde pas avec le ſymbole qu'on a donné à cette ſtatue. L'attribut qu'elle porte convien-droit à Rhéa, parce qu'il reſſemble à la pierre emmail-lotée comme un enfant qu'elle préſenta à Saturne: du moins c'eſt ainſi que ce ſujet eſt repréſenté ſur un autel à quatre faces, au cabinet du Capitole.

Il ne paroîtra pas étrange de voir deux figures de femmes ſur un char à ceux qui ſavent qu'Homere place Vénus ſur un char, ayant à ſon côté Iris qui tient les rê-nes. Il en eſt de même de ceux qui ont lu Calimaque: ils ſe rappelleront que Pallas avoit coutume de prendre ſur ſon char la Nymphe Chariclo, qui devint enſuite mere de Tiréſias [1]. On ſait auſſi que Cyniſca, fille d'Archi-damas, Roi de Sparte, remporta la victoire dans la courſe des chars aux jeux Olympiques.

Les chars de ce monument ſont ornés de ſculpteurs, comme ils l'étoient, je ne dis pas dans le ſiecle de Da-naüs, mais dans le tems le plus reculé de la Grece. Euri-pide donne au fils de Théſée, qui marcha avec les Grecs contre Troie, un char orné de l'image de Pallas [2].

IV. Indication de quelques figures de l'île de Sardaigne.

Avant de finir ce livre de l'Art Etruſque, je ferai encore mention de quelques figures de bronze, trouvées dans l'île de Sardaigne; elles méritent quelque attention de notre part, tant à cauſe de leur forme, qu'à cauſe de leur antiquité. M. le Comte de Caylus a publié récem-ment deux figures ſemblables, découvertes dans la même île

(1) Callim. Lavac. Pall. v. 65. (2) Eurip. Iphig. Aul. v. 250.

île (1); celles dont je parle sont dans le cabinet du college de Saint Ignace à Rome, où elles ont été envoyées par le Cardinal Albani. Il y en a quatre de différente grandeur, depuis un demi-palme, jusqu'à deux palmes. La forme & la figure y sont tout-à-fait barbares, & portent en même tems le caractere de la plus haute antiquité dans un pays où les Arts n'ont jamais fleuri. Ces figures ont des têtes allongées, des yeux d'une grandeur démesurée, des parties difformes & de longs cous de cigogne, faites dans le goût des plus vilaines petites figures en bronze de fabrique Etrusque.

Deux des trois figures les plus petites paroissent représenter des Soldats sans casque, armés d'une courte épée, attachée à un baudrier qui, passé par dessus la tête, descend sur la poitrine de droite à gauche. Sur l'épaule gauche pend un manteau court, fait d'une étoffe étroite rayée & descendant jusque vers le milieu de la cuisse. Ce manteau a l'air d'un drap carré qui peut être plié; le dedans est garni d'un rebord étroit & relevé. Cette espece singuliere d'habillement est sans doute celui que portoient les anciens Sardes & qui se nommoit *Mastrucca* (2). L'une de ces figures tient dans sa main, à ce qu'il paroit, une assiette de fruit.

La plus remarquable de ces figures, de la hauteur de près de deux palmes, est celle d'un Soldat portant un gilet court; cette figure, ainsi que les deux autres, porte des chausses & une armure qui descend jusqu'au dessous du gras de la jambe, ce qui est le contraire des autres armures de ce genre: car celle des Grecs couvroient l'os de la jambe, au lieu que celles de ces peuples

(1) Recueil d'Ant. T. 3. v. 34. Isid. L. 19. c. 3. ex Cicerone.

(2) Plaut. Pœn. Act. 5. Sc. 5.

ples sont appliquées sur le mollet & laissent le devant à découvert. Parmi les pierres gravées du cabinet de Stosch, il y en a une sur laquelle on voit Castor & Pollux: dans l'explication de cette pierre j'ai cité la figure en question ([1]). Ce Soldat tient de sa main gauche un bouclier rond devant son corps, mais à une certaine distance, & sous ce bouclier trois fleches dont on apperçoit les bouts empennés qui passent; de sa main droite il porte l'arc. Il a la poitrine couverte d'un corselet court, & les épaules garnies d'épaulieres, armure qu'on voit aussi sur un vase de la collection du Comte de Mastrilli, formée à Nole & sur un autre morceau de ce genre de la bibliothéque du Vatican ([2]). Dans un monument que j'ai publié, on voit encore un Gladiateur avec une pareille armure sur les épaules ([3]). L'épauliere de cette figure, ainsi que celles des figures dont je parle sur des vases est de forme carrée; mais sur la figure Sarde en question, elle a la forme des épaulettes qu'on voit sur les uniformes de nos Tambours. J'ai trouvé ensuite que cette pratique de préserver les épaules avoit été aussi en usage chez les Grecs des tems les plus reculés: Hésiode entre autre armure donne l'épauliere à Hercule ([4]), & le Scholiaste de ce Poëte la nomme SÔSANION, de SÔZOUN préserver. La tête est coiffée d'un bonnet plat, des côtés duquel s'alongent deux longues cornes comme des dents, dressées en avant & en haut. Sur ces cornes est posé un panier qui a deux bâtons de traverse & qui peut être ôté. La figure porte sur le dos le train d'un chariot avec deux petites roues, dont le timon est passé dans un anneau sur le dos, de sorte que les roues débordent la tête.

L'ajus-

(1) Descr. des Pier. gr. du cab. de Stosch. p. 201.
(2) Dempst. Etrur. Tab. 48.
(3) Monum. Ant. ined. N. 192.
(4) Hesiod. Scut. Herc. v. 128.

L'ajustement de cette figure nous apprend un usage établi chez les anciens peuples à la guerre. Le Soldat Sarde étoit obligé d'avoir avec lui sa provision de bouche; mais il ne la portoit pas sur le dos comme le Soldat Romain, il la traînoit derriere lui sur un train qui portoit le panier. L'expédition finie, le Soldat prenoit son train léger, le passoit dans l'anneau attaché sur le dos, & chargeoit le panier sur sa tête par dessus les deux cornes. Il y a lieu de croire que les troupes, ayant toujours avec elles leur nécessaire, marchoient aussi à l'ennemi avec cet attirail.

Conclusion de l'article des Etrusques.

Le lecteur desireroit sans doute des éclaircissemens plus amples sur plusieurs points; mais je le prie de considérer, en finissant cet article, que dans la comparaison des anciens peuples d'Italie avec ceux d'Egypte nous nous trouvons dans le cas de certaines personnes qui savent mieux les langues étrangeres que leur langue maternelle. Nous pouvons parler avec plus de certitude de l'Art des Egyptiens que de celui des Etrusques & des autres nations d'Italie, dont nous habitons, parcourons & foulons la terre. Nous avons une infinité de petites figures Etrusques, mais nous n'avons pas assez de statues pour parvenir à former un systême raisonné de leur Art. Après un naufrage il n'est pas facile de construire un navire solide du peu de débris échappés à la fureur des flots. La plus grande partie des monumens qui nous restent consiste en pierres gravées, qui sont comme les broussailles d'une forêt coupée, dont il ne subsiste plus que quelques arbres épars, comme pour attester la destruction générale. Il ne nous reste malheureusement que peu d'espérance de découvrir des ouvrages des tems florissans de ces peuples. Les Etrusques avoient leurs carrieres de marbre de Luna

qui étoit une de leurs douze villes capitales & qui eſt le Carrare d'aujourd'hui. Pour les Samnites, les Volſques & les Campaniens, ils n'avoient point de marbre blanc dans leur pays, ce qui les obligea ſans doute de faire la plupart de leurs ouvrages en terre cuite, ou en bronze. Les premiers ſont briſés, & les ſeconds ont été fondus: c'eſt là ce qui cauſe la rareté des ouvrages de l'Art de ce peuple. Cependant comme le ſtyle Etruſque avoit de la reſſemblance avec l'ancien ſtyle Grec, cette diſcuſſion peut ſervir d'introduction au livre ſuivant auquel nous renvoyons le Lecteur.

Fin du Tome Premier.







